



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

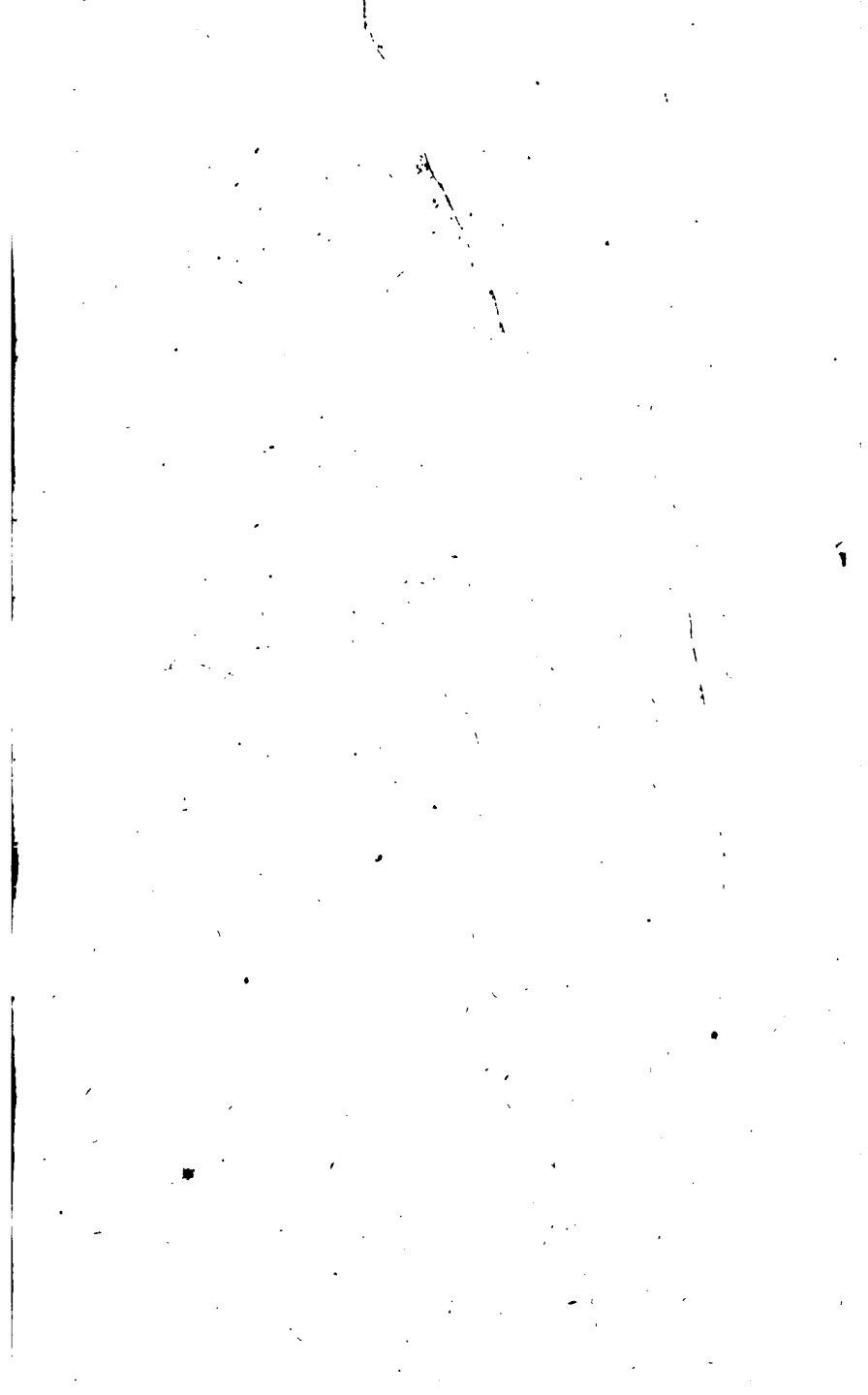


156. a. 12











THE REVOLUTIONARY
CABINET

CABINET

DES FÉES.

CE VOLUME CONTIENT

**LA TOUR TÉNÉBREUSE ET LES JOURS LUMINEUX ,
Contes Anglois, par Mademoiselle L'HÉRITIER.**

SAVOIR :-

Ricdin-Ricdon. La Robe de sincérité.

**LES AVENTURES D'ABDALLA, fils d'Hanif,
ou son voyage à l'île de Borico, traduction de
l'arabe.**

LE CABINET

D E S F É E S ;

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

T O M E D O U Z I E M E.



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve à PARIS ,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

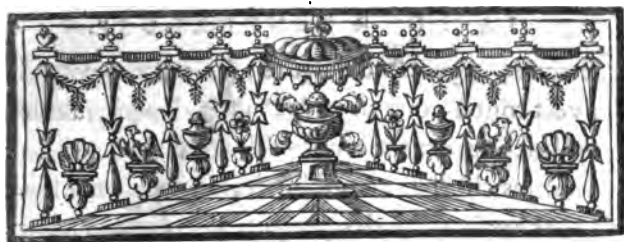
THE NATIONAL
ARCHIVES

RECORDS OF THE
DEPARTMENT OF THE ARMY
OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL

OFFICE OF THE ADJUTANT GENERAL
WASHINGTON, D. C.



MADE IN THE U.S.A.
BY THE NATIONAL ARCHIVES
WASHINGTON, D. C.



LA TOUR TÉNÉBREUSE, *ET* LES JOURS LUMINEUX. *CONTES ANGLAIS.*

L'INTRÉPIDE Richard, roi d'Angleterre, après avoir cent fois signalé son courage dans la Palestine avec le vaillant Philippe Auguste, roi de France ; après s'être couvert encore d'une nouvelle gloire depuis le départ de ce monarque, avoit été obligé de reprendre la route de ses états, dont l'esprit de faction & de révolte s'étoit presque entièrement emparé. Mais comme ce prince, qui avoit de puissantes raisons pour ne se pas faire connoître en Alle-

LA TOUR TÉNÉBREUSE.

magne, traversoit déguisé, ce vaste pays, il avoit tout-à-coup disparu, sans qu'on pût savoir en aucune manière ce qu'il étoit devenu. En vain les chefs de ce qui lui étoit resté de fidèles sujets avoient fait des perquisitions exactes pour découvrir le lieu où il pouvoit être caché : ils n'en avoient appris aucunes nouvelles ; & après seize mois de peines inutiles, ils avoient enfin presque perdu l'espérance de retrouver ce roi généreux, & avoient renoncé au dessein de le chercher : ce qui n'avoit pas donné une joie médiocre au prince son frère, comte de Mortagne & de Lancastre, qui fomentoit secrètement la faction des rebelles, & avoit inspiré, par des voies cachées, la résolution qu'on avoit prise de ne plus faire de perquisitions de Richard.

Le savant Blondel de Nesle fut le seul qui ne put se résoudre à abandonner ce soin. Ce gentilhomme françois devoit sa fortune au roi Richard, à qui il s'étoit donné, il y avoit plusieurs années, par la permission du roi Philippe Auguste. Animé de zèle & de reconnoissance pour un illustre maître à qui il devoit tout le bonheur de son sort, il étoit résolu de parcourir sans cesse le monde, jusqu'à ce qu'il eût découvert quelle étoit la destinée de ce prince. Blondel avoit déjà fait tout le tour de l'Europe sans avoir recueilli le moindre fruit de ses

travaux. Il avoit commencé ses voyages par l'Allemagne, avoit ensuite traversé l'Italie, la France, & divers autres pays ; & puis enfin étoit encore revenu en Allemagne.

Après en avoir parcouru toutes les provinces pendant un tems assez considérable , un jour qu'il se trouva dans la ville de Lintz en Autriche , comme , selon sa coutume , il raisonnoit avec son hôte , il apprit qu'il y avoit assez proche de la ville , à l'entrée d'un bois , une tour antique extrêmement forte , dans laquelle il y avoit un prisonnier qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Blondel tressaillit à cette nouvelle ; un secret pressentiment sembla lui annoncer que ce prisonnier étoit le roi d'Angleterre ; & il ne songea plus qu'à chercher à s'éclaircir si son pressentiment étoit juste. Il porta donc aussi-tôt ses pas au pied de cette tour , dont le seul aspect faisoit frémir. Il fit connoissance avec un paysan qui alloit souvent y porter des vivres, & le questionna beaucoup. Mais quoiqu'il fût bien des libéralités à ce paysan pour l'engager à ne lui rien taire , & que ce bon homme lui déclarât en effet tout ce qu'il savoit , il ne put lui dire le nom ni la qualité du prisonnier ; il lui apprit seulement qu'il étoit gardé avec une grande exactitude , & qu'il n'avoit de communication avec qui que ce fût , qu'avec le concierge & les domestiques

4 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

de cet homme. Il lui dit encore que ce prisonnier n'avoit point d'autre divertissement que de regarder assez souvent dans la campagne au travers d'une petite fenêtre grillée, qui étoit la seule qui éclairoit son appartement. Il lui fit ensuite à sa manière une description de toute la tour, qu'il lui dit être un séjour affreux, & dont tous les appartemens & les escaliers étoient si noirs, qu'il falloit en plein jour des flambeaux pour s'y conduire. Blondel écouta avec une attention extrême tout ce que lui dit le paysan, & chercha à en profiter ; mais quoiqu'il prît diverses sortes de déguisemens, & qu'il donnât la torture à son esprit, il n'avoit rien dans la découverte qu'il souhaitoit.

Enfin, un jour qu'il se promenoit à l'entrée du bois du côté de la tour, il entendit touffer quelqu'un à la petite fenêtre dont le paysan lui avoit parlé. Plein de l'espérance que ce pouvoit être son cher maître, il brûloit du désir de voir le prisonnier au visage ; mais la petitesse & la hauteur de la fenêtre grillée ne lui permettoient pas de se flatter qu'il pourroit avoir ce plaisir ; il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas plus permis de chercher à entrer par ses discours dans quelques éclaircissemens avec ce prisonnier ; il n'auroit pu s'en faire entendre qu'en parlant extraordinairement haut : ce qui n'auroit pas manqué

CONTES ANGLAIS. f

d'être remarqué des gardes & du concierge de la tour , & de leur donner de la défiance ; & , pour être en état de servir utilement le prisonnier , il ne falloit pas qu'on s'apperçût qu'il eût dessein d'avoir la moindre intelligence avec lui. Dans l'agitation que lui donnoient toutes ses pensées, sa présence d'esprit ne l'abandonna point. Il se souvint qu'il avoit autrefois composé le commencement d'une chanson dont le roi d'Angleterre avoit achevé les cinq derniers vers. Il savoit que ce prince s'étoit très-diverti de ce jeu d'esprit ; ainsi il ne doutoit point qu'en quelque lieu qu'il fût, il n'en eût conservé la mémoire. Dans cette persuasion, il crut que c'étoit-là un sûr moyen pour découvrir si le prisonnier étoit le roi Richard ; & , plein de cette idée , malgré la situation inquiète où il étoit, il ne laissa pas de trouver de la voix, & chanta fort haut & fort agréablement ces quatre vers :

Corise a beau m'être sévère ,
Je resterai toujours dans son charmant lien ;
Elle est pour mon amour indifférente & fière ,
Mais du moins elle n'aime rien.

Après avoir chanté ces quatre vers, Blondel s'arrêta tout court, & entendit, avec ravissement, qu'une voix qui venoit de la petite fe-

6 LA TOUR TÉNÉBREUSE

nêtre, continua ainsi sa chanson, la reprenant à l'endroit où il l'avoit laissée.

Puisque de mes rivaux elle fuit l'entretien,
J'ai mieux en souffrir des rigueurs éternelles,

Que de soupirer pour ces belles

Qui flattent de leur tendre choix

Cinq ou six amans à la fois.

Blondel fut transporté de joie, étant convaincu par ces vers, & par le son de la voix qu'il venoit d'entendre, que c'étoit le roi son maître qui étoit renfermé dans cette tour : il ne songea donc plus qu'à s'y introduire. Pour y parvenir, il se déguisa mieux que jamais, & apprit diverses nouvelles touchant le concierge & sa famille ; il fut que cet homme avoit une fille qu'il aimoit fort, à qui il souhaitoit beaucoup de faire apprendre à chanter ; il fut encore que ce concierge avoit un domestique dangereusement malade, & cherchoit quelqu'un pour remplir sa place. Habillé d'une manière qui convenoit à l'état dans lequel il se disoit être, Blondel alla s'offrir au concierge pour le servir, & n'oublia pas d'annoncer qu'il savoit la musique. Sa physionomie plut si fort à toute la famille, qu'il fut aussi-tôt accepté, & dès le jour même qu'il fut reçu domestique dans cette maison, son nouveau maître le mena avec lui porter à manger au prisonnier dont il souhaitoit la vue

avec tant de passion. Quel ravissement pour le fidelle Blondel, quand il reconnut les traits augustes d'un grand roi, pour qui il se sentoît un attachement si ardent & une reconnoissance si vive ! Le roi, à qui la chanson de Blondel avoit extrêmement réveillé les idées sur son sujet, le reconnut dès qu'il se présenta à ses yeux, & n'eut guère moins de joie qu'en avoit ce zélé favori ; mais tous deux cachèrent parfaitement bien les mouvemens de leur ame au condierge. Cependant cet homme, qui naturellement étoit fort paresseux, se remit bientôt entièrement sur Blondel du soin d'aller dans la chambre du prisonnier lui porter ses besoins. Il prit une confiance extrême en ce nouveau domestique, qui lui paroissoit plein d'esprit & de prudence ; d'ailleurs, il étoit si persuadé de l'excellence des ferrures de la tour & de la fidélité des gardes, qu'il comptoit que si l'on osoit jamais tenter de sauver le prisonnier, ce seroit toujours inutilement. Il se contenta de dire à Blondel, que c'étoit un criminel d'état qui lui étoit bien recommandé ; que, du reste, il étoit fort doux & fort civil, & qu'il se faisoit un grand plaisir qu'il ne manquât de rien. Blondel eut donc la touchante satisfaction de parler au roi seul à seul. Il pensa expirer de joie aux pieds de son maître. Ce prince le releva avec bonté, l'em-

8 LA TOUR TÉNÉBREUSE

brassa avec tendresse, & lui dit cent choses obligeantes. Richard brûloit d'impatience de savoir de quelle manière Blondel avoit découvert sa prison, & comment il s'y étoit introduit ; il lui en rendit compte en peu de mots ; & après qu'il l'eut assuré qu'il avoit encore beaucoup de fidèles sujets en Angleterre, & qu'il eut ajouté qu'il ne doutoit pas, que dès qu'on sauroit certainement de ses nouvelles, le parti du prince son frère ne se dissipât, il demanda au roi par quelle triste aventure il avoit perdu la liberté. C'est par un trait de perfidie étrange, répondit ce prince. Mais, mon cher Blondel, ajouta-t-il, comme il ne faut pas que tu demeures si long-tems avec moi, de crainte qu'on ne soupçonne notre intelligence, je te ferai une autre fois le récit que tu souhaites. Blondel entra dans les sentimens du roi, & se retira ; mais comme les talens qu'il avoit pour le chant & pour les instrumens, car il jouoit aussi délicatement du cistre & du manioordion, qu'il chantoit agréablement ; comme ses talens en musique, dis-je, lui donnoient un grand lustre chez tous ceux qui habitoient la tour, le roi feignit d'en être frappé aussi, & pria le concierge de permettre qu'il vînt souvent auprès de lui chanter & jouer des instrumens, pour adoucir un peu, disoit-il, les ennuis de sa

prison. Le concierge y consentit avec plaisir ; ainsi l'on ne fut plus surpris de voir Blondel rester des tems assez longs auprès du prisonnier. Il ne s'y amusoit pas aux exercices de la musique ; il écoutoit avec une avide attention les discours de son illustre maître , & répondoit aux questions qu'il lui faisoit. Mais pour satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre la manière dont le roi étoit devenu captif , un jour ce prince lui parla ainsi :

Quelque tems après le départ du roi de France , j'eus un grand démêlé avec Léopold , duc d'Autriche. Le bonheur que j'avois eu de faire la conquête du royaume de Chypre en si peu de tems , & la gloire que je m'étois acquise en partageant avec le roi de France l'heureux succès des armes chrétiennes en Syrie , avoient fait naître dans le cœur de Léopold une envie secrète , dont il lui échappoit assez souvent des mouvemens qu'il cherchoit à couvrir par d'autres prétextes ; ainsi qu'il fit pendant le cours du démêlé que nous eûmes , dans lequel ce prince , qui avoit cependant tout le tort de son côté , agit avec un emportement si étrange , qu'il paroissoit forcené. Comme j'avois la justice pour moi , tout ce qu'il y avoit dans la Palestine de princes & de seigneurs croisés prirent mon parti ; & l'emporté Léopold , sans en avertir

personne, s'en retourna brusquement en Allemagne. L'empereur est, comme tu fais, mon implacable ennemi depuis long tems. Le duc d'Autriche, qui ne cherchoit qu'à me nuire, réveilla sa haine, en lui disant que quand les princes croisés s'étoient rendus maîtres de la ville d'Acre, mes troupes avoient effacé les armes impériales de plusieurs endroits de cette ville pour y placer les miennes. L'empereur & le duc formèrent contre moi mille projets de vengeance, & résolurent de tout mettre en usage pour les exécuter; & pour cet effet, ils renvoyèrent de leurs émissaires dans la Palestine, & gagnèrent, par de grosses sommes d'argent, Varnery, un de mes domestiques. J'ai su depuis toutes ces particularités par une voie que je te dirai bientôt.

Cependant tous les princes croisés marquoient toujours pour moi une estime & une déférence qui me combloient de gloire, & ils avoient une confiance dans ma conduite, qui ne contribuoit pas peu à faire réussir ce que nous entreprenions. La prise de Gaza, celle de Jaffa; & la grande victoire que nous remportâmes sur Saladin, firent en Asie & en Europe un bruit fort glorieux pour nous; & je me préparois à aller mettre le siège devant Jérusalem, lorsque je reçus la nouvelle des troubles

d'Angleterre. La fatalité de ces troubles séditieux me donna le chagrin que tu peux t'imaginer, voyant que la nécessité de ma présence en mon royaume m'alloit obliger à abandonner le cours de mes conquêtes dans la Palestine : car tu fais que les plus zélés sujets que j'eusse en Angleterre m'écrivirent de hâter mon retour au plutôt ; & tu te souviens, sans doute, que tu n'étois pas des moins ardens à me marquer qu'il te paroïssoit absolument nécessaire.

Je me résolus donc à ce départ ; & après avoir fait une trêve avec Saladin, & remis le soin de toutes les affaires de l'Asie au comte de Champagne, je m'embarquai : mais une violente tempête m'ayant poussé vers la Dalmatie, & fait échouer sur les côtes de ce pays, le malheur de mon naufrage fut cause que je me vis obligé de continuer ma route par l'Allemagne, & je me déguisai pour la traverser. Comme ma suite étoit réduite à un très-petit nombre de personnes, & que je n'ignorois pas les mauvais sentimens que l'empereur & le duc d'Autriche avoient à mon égard, je crus que la prudence vouloit que je prisse cette précaution ; elle fut cependant inutile : le traître Varnery donna avis au duc d'Autriche de toutes mes démarches ; & malgré mon habit de marchand, je fus arrêté proche de Vienne, comme

12 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

j'étois dans un bois éloigné du village dans lequel Varnery avoit envoyé tous mes gens, sous des prétextes qui regardoient mon service, & étoit resté seul auprès de moi. Ce fut en vain que je voulus me défendre contre les gens de Léopold, ils m'enveloppèrent malgré ma résistance. Dès que ce perfide duc m'eut à son pouvoir, il me remit sous celui de l'empereur, à qui je fis vainement demander une conférence, il ne voulut jamais me l'accorder. J'allois oublier de te dire que dans le tems qu'on me remettoit des mains de Léopold dans celles de l'empereur, j'entendis par hasard un entretien de ce duc avec Varnery, par lequel j'appris toute la trahison de ce perfide domestique, qui se préparoit encore à donner sur mon sujet de nouvelles instructions à l'empereur : j'écrivis cependant à ce prince, que quoiqu'il fût vrai que n'ayant aucune guerre ni avec lui, ni avec le duc d'Autriche, ma détention étoit absolument contre la bonne foi & le droit des gens, je ne laisserois pas néanmoins de me soumettre de bonne grace à ma destinée, & que je lui payerois exactement la rançon à laquelle il me mettroit; mais que je le priois de la fixer promptement, parce que j'avois des affaires pressantes qui me rappeloient dans mes états. L'empereur ne daigna

pas répondre à ma lettre , & me fit dire insolemment qu'il ne bornoit pas la vengeance qu'il vouloit prendre de moi à la peine légère de payer une rançon ; mais que , puisqu'il étoit le maître absolu de mon sort , personne au monde ne sachant ce que j'étois devenu , il me feroit passer ma vie entière en prison , sans que qui que ce fût de mes amis ni de mes sujets pût jamais apprendre de mes nouvelles.

Cette cruelle réponse m'affligea beaucoup d'abord ; mais ensuite mettant ma confiance dans la protection du ciel , je me persuadai que sa justice ne me laisseroit point passer mes jours dans une obscure prison , puisque je n'avois jamais fait aucune action qui me dût attirer ce malheureux sort : j'espérai donc que quelque coup de la providence me tireroit de ma captivité ; & comme tu fais que par mon tempérament , je ne m'abandonne que bien difficilement à un violent chagrin , j'ai supporté un tems assez long ma destinée avec constance , & cherché même à charmer les ennuis de ma prison en m'amusant à composer divers contes & diverses petites histoires galantes , dans le même goût que tu fais que j'en ai composé dans ma première jeunesse. Mais , malgré la disposition que j'ai à bien espérer de toutes sortes d'événemens , & malgré ma fermeté

14 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

naturelle, la longueur de ma prison, & toujours dans l'impossibilité d'en avertir mes amis, épuisoit enfin ma constance : je voyois les mois s'écouler sans qu'il arrivât aucun changement à mon triste sort ; j'atteignis une année toujours en même situation ; & depuis quelques mois j'avois la douleur de me voir encore prêt à en atteindre une autre. Une si longue suite de malheurs avoit enfin triomphé de la force de mon ame, & j'allois entrer dans le dernier désespoir sans ton arrivée ici ; mais puisque le ciel a daigné rapprocher de moi un cœur généreux qui m'est aussi dévoué que le tien, je veux me redonner entièrement au penchant naturel que j'ai à la joie : je sens renaître toute mon espérance ; je suis persuadé que par tes soins, je ne serai pas long-tems à recouvrer la liberté.

Blondel répondit avec autant d'esprit que de zèle à toutes les choses obligeantes que lui dit le roi. Ensuite il rendit un compte exact à ce prince de la situation des affaires de son royaume : il l'informa à fond des procédés de tous les seigneurs Anglois qui lui étoient restés fidèles, & ne lui fit pas un détail moins instructif des intrigues cachées & des cabales ouvertes de ceux qui étoient animés de l'esprit de rébellion ; & puis cherchant par générosité

sité à justifier le comte de Mortagne : je vous assure, seigneur, poursuivit-il, que le prince votre frère ne s'est point avisé, de propos délibéré, de former des partis contre votre autorité : l'insolence du chancelier, dont l'équité de vos ordres & le zèle de vos barons ont déjà puni l'audace; a d'abord engagé le comte de Mortagne, presque malgré lui, dans des mouvemens; puis ensuite les sollicitations secrètes du roi de France, & les brillantes promesses de ce monarque, ont achevé d'entraîner ce comte dans quelques pratiques contraires à l'obéissance qu'il vous doit; mais on voit bien qu'il a honte lui-même de son égarement, puisqu'il n'entre dans ces intrigues factieuses que couvertement, & que sa raison défavoue en public les démarches injustes qu'une aveugle ambition lui fait faire en secret. Tu n'as pas besoin, répondit Richard, de chercher à excuser auprès de moi les ambitieux égaremens du comte de Mortagne; dès que je serai libre, & que j'aurai recouvré toute mon autorité, je n'écouterai que les sentimens de la nature, qui me parleront en faveur d'un frère à qui il sera beau de pardonner quand il ne sera plus en état de me nuire; mais tant que je serai captif, & que je verrai en Angleterre un parti de séditieux, je veux que tout ce que j'ai de fi-

delles sujets regardent & traitent le comte de Mortagne comme un ingrat à son frère & un rebelle à son-roi. Il est vrai, seigneur, répartit Blondel, que vos bontés & vos procédés généreux redoublent bien le crime dont le comte de Mortagne est coupable envers vous ; car jamais roi n'a comblé son frère de tant de marques d'amitié & de tant de bienfaits magnifiques, que vous en avez comblé ce prince. Tout le monde se souvient que quelques démarches imprudentes que lui avoit fait faire une jeunesse un peu trop légère, du tems du feu roi votre père, lui avoient fait perdre les bonnes grâces de ce monarque, qui, l'ayant voulu punir en ne lui donnant aucun appanage, lui avoit fait acquérir par toute l'Europe le désagréable surnom de Jean-sans-Terre. On se souvient même, seigneur, que quand vous parvîntes à la couronne, non - seulement vous comblâtes ce prince de richesses & de titres, mais encore vous l'en accablâtes. On n'a pas oublié qu'outre le comté de Mortagne & les conquêtes que le roi votre père avoit faites en Irlande, vous lui donnâtes les comtés de Cornouailles, de Den, de Sommerfet, de Dorset, de Nottengham & de Lancastre ; de sorte qu'il s'en falloit peu que la grandeur de ses biens n'égalât la puissance & la gloire de la couronne.

couronne. Mais, seigneur, ce sont ces mêmes bontés que vous avez eues pour le comte de Mortagne qui vous engagent à avoir de l'indulgence pour lui : ce prince vous doit toût le bonheur de sa vie, vous serez ravi de conserver votre ouvrage, la splendeur de son sort est l'effet de votre libéralité, le repos de ses jours fera l'effet de votre clémence. Songeons, répliqua le roi, à me mettre en état de l'exercer cette clémence. Mais, dis-moi, que fait la reine ma mère dans tous ces troubles ? N'est-elle pas bien affligée de leur excès, & la reine ma sœur n'en est-elle pas bien touchée aussi ? La reine mère, reprit Blondel, est toujours toute pleine de zèle & de tendresse pour vous ; & il seroit à souhaiter, pour le bien de vos affaires, qu'elle eût sur l'esprit des factieux tout le crédit & l'autorité qu'elle devroit avoir : pour la reine de Sicile, quoiqu'elle soit très-chagrine de l'audace des rebelles, elle est encore bien plus affligée d'ignorer le destin d'un frère tel que vous, & à qui elle a de si grandes obligations : mais, seigneur, ajouta-t-il, vous ne me demandez point de nouvelles de la reine Alasie. Ne donne point, répondit le roi, le titre de reine à la princesse Alasie, tu sais qu'elle-même seroit fâchée de le porter, s'il falloit avoir, avec ce titre, véritablement le nom de mon

18 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

épouse. Cependant, Seigneur, répartit Blondel, la princesse Alasia a toujours paru prendre un grand intérêt aux succès de vos armes; mais, seigneur, continua-t-il en souriant, si vous n'êtes pas empressé à me demander des nouvelles de la princesse de France, demandez-m'en du moins de celle de Navarre, car je ne puis croire que toutes vos victoires de Syrie, ni la perte de votre liberté, vous aient fait oublier les charmes de l'aimable Berengere. Je t'avouerai, répliqua le Roi, que je rends toujours aux attraits de la princesse de Navarre, la même justice que je leur ai rendu toute ma vie: mais tu te trompes beaucoup, mon cher Blondel, si tu t'imagines que ces attraits, tout brillans qu'ils sont, aient jamais fait aucune impression sur mon cœur. Quoi, seigneur, reprit Blondel, ce n'est pas la princesse de Navarre qui est cause de l'éloignement que vous avez eu à vous unir d'un lien éternel avec la princesse de France! Non, répondit le roi, la princesse Berengere n'a jamais eu le moindre empire sur mon cœur, malgré l'envie que la reine ma mère a toujours eue de l'y faire régner; mais pour te tirer entièrement de la prévention où tu es à cet égard, je veux bien te confier aujourd'hui un secret; apprends que la charmante princesse de Flandres, épouse de

l'heureux comte de Hainaut, est la seule personne qui m'ait jamais inspiré de l'amour, & la seule aussi avec qui les nœuds d'un sacré lien auroient fait le bonheur de ma vie : à présent que tu fais mes sentimens, ajouta Richard, c'est à toi à m'informer de tout ce que tu fais de la situation où est cette adorable comtesse. Quand j'apprends, répliqua Blondel, que c'est la comtesse de Hainaut qui est l'objet de votre tendresse, je vous plains beaucoup, seigneur, car cette comtesse paroît fort attachée au comte son époux, & vit avec lui dans une parfaite union. Il est vrai cependant que quelque beauté qu'ait cette princesse, on voit sur son visage & dans toutes ses manières, une certaine langueur qui pourroit bien être l'effet de quelque passion malheureuse ; ainsi, seigneur, j'ai grand penchant à croire que vous êtes tendrement aimé de la belle comtesse de Hainaut, & que pendant que vous avez toute son inclination, elle n'est attachée à son époux que par les seuls sentimens que lui inspire sa vertu. Hélas ! s'écria le roi, tu devines juste ! Et c'est ce qui fait ma douleur & ma joie dans une passion si tendre : je fais que la princesse que j'adore partage mes maux, je fais qu'elle soupire en secret du nœud fatal qui l'attache à un autre que moi ; mais si je sens mille dou-

ceurs d'avoir les vœux de cette admirable personne, je souffre aussi une douleur mortelle des chagrins où elle se livre; car je fais que par sa vertu délicate elle se fait sans cesse des reproches de ne pouvoir mettre d'accord son cœur & sa foi. J'ai remarqué, en effet, reprit Blondel, qu'elle est dans une grande mélancolie: j'ai passé à sa cour depuis peu, & la confiance dont vous venez de m'honorer, seigneur, me fait faire à présent des réflexions que je n'avois point faites dans cette cour: la comtesse me demanda des nouvelles de votre sort avec un empressement particulier; & lorsque je lui eus répondu qu'on étoit toujours dans une triste incertitude sur ce que vous étiez devenu, elle garda le silence, & parut dans un accablement extrême. Dans le tems je ne fis point à ces choses les attentions qu'elles méritoient qu'on y fît, mais en ce moment je suis persuadé que vous êtes plus chéri que jamais de la charmante comtesse de Flandres. Je crois, seigneur, continua Blondel, que vous vous doutez bien qu'on donne aujourd'hui ce nom à la princesse que vous aimez. Dès qu'on a su certainement en Europe que l'Asie avoit vu mourir Philippe, comte de Flandres, Baudouin, comte de Hainaut, voyant son épouse héritière de cette belle souveraineté, par la

mort de son frère, expiré sans enfans, a quitté le nom de comte de Hainaut pour prendre celui de comte de Flandres ; & tout le monde admire le sort du comte Baudouin , qui , par son heureuse étoile , se trouve l'époux d'une si belle princesse & d'une si riche héritière ; mais quand on vante le bonheur de ce comte , c'est qu'on ignore qu'il ne possède point le cœur de son aimable épouse , qui n'est uniquement rempli que de l'image du grand roi Richard. Hé , que me sert , s'écria ce prince , la tendresse de ses sentimens , puisque pour l'intérêt de sa gloire , qui , par la pureté de mon ardeur , m'est plus chère que la mienne propre , je ne puis même aspirer à être heureux ! Il faut espérer , dit Blondel , que la fortune fera naître quelques évènements qui vous seront favorables : vous & la comtesse de Flandres avez tous deux trop de vertus & trop de qualités aimables pour mener toujours une vie traversée par des malheurs , & il est sûr que le ciel donnera sa protection à une tendresse aussi noble & aussi innocente qu'est la vôtre. Fasse ce juste ciel , s'écria de nouveau le roi , que tu prédises juste ! J'aime à m'en flatter ; tu fais avec quelle facilité je m'abandonne à l'espérance : je veux bien me livrer aujourd'hui à ses plus agréables idées ; mon esprit & mon cœur mortellement fatigués

de ce que le désespoir leur a fait souffrir, refaisaient avidement tout ce qui peut leur donner l'image d'un heureux avenir : je vais même chercher à me divertir du passé ; je vais rappeler le souvenir de tous ces doux momens que nous passions toi & moi à nous entretenir de l'histoire & de la poésie, & je veux repasser dans ma mémoire ces vers si galans & si tendres que tu me venois montrer quand tu les avois composés pour la jeune Berthelide. Mais dis-moi, ajouta Richard, des nouvelles de cette charmante personne, & si tu n'as point enfin su vaincre son indifférence ? Seigneur, répondit Blondel un peu déconcerté, j'ai à vous rendre compte de tant de choses importantes qui regardent votre service, que vous me permettrez bien de ne pas employer à des bagatelles qui aient rapport à moi, les précieux momens qu'on me permet de rester auprès de vous : je commence même à m'apercevoir que j'y reste peut-être trop aujourd'hui ; il faut donc que je m'arrache à présent à ce bonheur, pour être en état de me le conserver. Je consens que tu me quittes, reprit Richard, quand tu m'auras dit si tu ne sais point ce qu'est devenu le comte d'Estanfort, que Varnery avoit écarté de moi lorsque je fus pris ? Non, Seigneur, répondit Blondel, on ne

fait aucune nouvelle de ce comte, ce qui m'est très-sensible.

Après ces mots, Blondel quitta le roi, & s'en alla remplir les emplois auxquels la figure qu'il faisoit dans la maison du concierge l'engageoit; il continuoit à se faire considérer de plus en plus de cet homme & de toute sa famille; & en très-peu de tems il s'acquit auprès d'eux une si parfaite confiance, qu'on l'auroit vu passer des demi-journées entières avec le prisonnier qu'on n'en auroit pas eu la moindre inquiétude. Il profitoit en habile homme de cette disposition favorable; mais quelques soins qu'il se donnât, & quelques secrettes tentatives qu'il fit pour découvrir des moyens de faire sauver Richard, il n'en pouvoit entrevoir encore aucune apparence, & son bonheur ne se bornoit alors qu'à sentir la douceur de consoler ce prince, & le plaisir de lui faire oublier quelquefois, dans ses entretiens, les chagrins & les incommodités que lui caufoit son affreuse prison.

Un jour qu'il savoit qu'il pourroit rester long-tems avec cet héroïque maître, il lui dit: Je n'ai pas oublié, seigneur, que vous m'avez fait la grâce de me dire, que vous avez composé dans cette ténébreuse tour divers contes & diverses petites histoires. J'espère que cette même bonté

qui vous engageoit autrefois à me faire part des excellentes productions de votre esprit, vous portera encore à m'honorer de cette marque de votre bienveillance. Je t'avoue, répondit le roi, que je me ferai un plaisir de te lire ou de te raconter toutes les fables de différentes espèces que j'ai composées ici : on ne m'a jamais laissé manquer des choses dont on a besoin pour écrire; cet amusement m'a été d'un grand secours : je t'assure que si le divertissement qu'il donne ne m'avoit pas soutenu, il est de certains momens où je serois expiré d'ennui. Je vais donc te faire part des seuls plaisirs que m'ait pu permettre mon loisir forcé. Après ces mots, le roi récita à Blondel un conte, dont je vais rapporter tout le fond & la substance; mais je n'en conserverai pas les termes ni les narrations trop étendues : je me croirai cependant permis d'y ajouter quelques petites réflexions; mais en même-tems j'en retrancherai diverses circonstances, qui ne seroient pas du goût de notre siècle, ce n'est donc pas le roi Richard qui parle, c'est moi.



RICDIN-RICDON,

C O N T E.

DANS un des plus beaux royaumes de l'Europe, dont les historiens cependant ne marquent point le nom, régnoit un prince, qui, par son équité, la droiture de son ame, & son amour paternel pour ses sujets, s'étoit acquis le glorieux surnom de roi Prud'homme, qui, dans ces tems-là, signifioit parfaitement roi plein de probité & d'honneur. Ce roi étoit uni à une épouse qui avoit aussi beaucoup de vertu; & comme cette princesse, qui étoit naturellement vive & agissante, s'occupoit sans cesse à quelque amusant travail, le peuple l'avoit surnommée la reine Laborieuse. Ce roi & cette reine n'avoient qu'un fils unique, dont les inclinations n'étoient pas dans le fond moins portées à la vertu que ceux dont il avoit reçu la naissance; mais comme ce jeune prince, qui tenoit de la vivacité de la reine sa mère, n'avoit point encore d'occupation, il en cherchoit dans les plaisirs; & il marquoit tant de goût pour le bal, les spectacles, les carousels, les magnifiques

parties de chasse, & en un mot il étoit si empressé pour tout ce qui pouvoit contribuer à lui fournir des divertissemens agréables, qu'on l'avoit surnommé le prince Aimant-joie.

Le roi & la reine, qui voyoient que les plaisirs qui l'amusoient étoient innocens, ne s'opposoient point au penchant qu'il avoit pour eux, & comptoient que l'empressement un peu trop ardent qu'il avoit à les faire naître, se passeroit avec sa première jeunesse. Du reste, ce prince étoit d'une figure très-aimable, & faisoit voir par toutes les actions qu'il n'avoit pas l'esprit moins rempli de pénétration que de feu.

Ce qui surprenoit tout le monde, c'est qu'un jeune prince si vif ne fût point encore amoureux, & ne fût point entrer les amusemens de cœur au nombre de ceux auxquels il étoit si sensible. Mais les fêtes galantes & la chasse faisoient seules l'objet de ses desirs; & seules lui fournissoient de certains plaisirs qui lui paroissent fort piquans, par leurs nouveautés singulières & par leur variété. Quelquefois en courant un cerf, il s'égaroit de sa suite, & quelquefois avant que de pouvoir retrouver aucuns de ses gens, il se sentoît si fortement pressé de la faim, qu'il entroit chez le premier gentilhomme campagnard, ou chez le premier paysan qu'il rencontroit sur son chemin; &

Comme ordinairement il ne se faisoit pas connoître, il lui arrivoit souvent des aventures bizarres qui le réjouissoient beaucoup, & qu'il racontoit au roi son père & à sa cour avec un plaisir extrême.

Un jour qu'il s'étoit ainsi écarté de ses gens, comme il traversoit un hameau qui paroïssoit désert, il vit sortir d'un jardin champêtre une jeune fille d'une beauté à éblouir, qu'une vieille femme, d'une figure fort désagréable, traînoit avec violence vers une maison rustique, qui étoit vis-à-vis le jardin, de l'autre côté de la route publique.

Cette jeune fille avoit à son côté une quenouille chargée de lin, & tenoit dans un des pans de sa robe, un amas de fleurs qu'elle venoit de cueillir dans le jardin; la vieille les lui arracha, les jeta dans le milieu de la route, donna à la belle quelques coups assez rudes; & puis la ressaisissant par le bras, lui dit d'un ton plein de fureur : Allons, allons, petite malheureuse, rentrons vite dans la maison; c'est-là que je vous ferai sentir comme il faut ce que c'est que d'avoir l'insolence de me désobéir.

Le prince, qui s'étoit arrêté tout court pour considérer ce spectacle, s'approcha de la vieille comme elle étoit prête à rentrer dans son logis, & lui dit d'un air doux : D'où vient, ma bonne

femme, que vous maltraitez si fort cette jeune fille ? quelle faute a-t-elle faite, pour s'attirer ainsi votre colère ? La paysanne, qui, naturellement étoit fort emportée & n'aimoit pas qu'on se mêlât de ses affaires, s'apprêtoit à répondre insolemment au prince ; mais ayant jeté les yeux sur ses habits, & jugeant par leur extrême richesse, que celui qui les portoit devoit être quelque personne d'une grande considération, elle retint son emportement, & se contenta de lui répondre d'un ton aigre : Seigneur, je querelle ma fille, parce qu'elle fait toujours le contraire de ce que je lui dis : je voudrois qu'elle ne filât point, & elle file depuis le matin jusqu'au soir, encore est-ce avec une diligence qui n'a point sa pareille ; & je ne lui fais toutes les réprimandes que vous voyez, qu'à cause qu'elle file trop. Comment, dit le prince, est-ce là un sujet pour gronder ainsi cette pauvre enfant ? Ah ! vraiment ma bonne femme, si vous haïssez les filles qui se plaisent à filer, vous n'avez qu'à donner la vôtre à la reine ma mère, qui se divertit si fort à cet amusement, & qui aime tant les fileuses, la reine fera la fortune de votre fille. Hélas ! seigneur, répondit la vieille, si cette mijorée-là, avec sa belle adresse, vous paroît si propre pour notre bonne reine, vous n'avez qu'à l'emmener tout-à-l'heure, si bon

vous semble , car il y a long-tems qu'elle me pèse sur les épaules , & que j'ai envie d'en être dé faite.

Comme elle achevoit ces mots , une partie de la suite du prince vint le rejoindre : il dit à un de ses valets de chambre de mettre la belle en croupe derrière lui. Cette jeune personne avoit encore le visage couvert des larmes que les menaces de la vieille lui avoient fait répandre , mais ses pleurs ne déroboient rien à ses charmes. Le prince cherchoit à la consoler , en l'assurant qu'avec l'adresse dont elle étoit partagée , elle ne manqueroit pas de s'attirer abondamment les bienfaits de la reine. La pauvre fille cependant , étoit si éperdue de se voir entourée de tant d'hommes , qu'elle n'entendoit pas la moitié de ce qu'on lui disoit. Sa mère la vit partir sans témoigner prendre la moindre part à son sort ; mais les habitans du hameau trouvoient qu'ils n'avoient pas d'assez grands yeux pour la considérer au milieu de tous ces seigneurs couverts d'or : ils furent des petits officiers du prince , qu'on la menoit à la reine , ce qui fit envier son destin par toutes les jeunes payannes de ce lieu.

Pendant le chemin , le prince apprit que le nom de la belle étoit Rosanie : dès qu'il fut arrivé au palais , il la présenta à la reine sa mère ,

comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses états. La reine la reçut avec bonté, la considéra avec attention, & loua même beaucoup les charmes modestes & touchans dont elle étoit partagée, ce qui ne fut pas une légère mortification pour certaines femmes de la cour, qui se piquoient de parfaite beauté. La reine fit loger Rosanie dans un appartement où il y avoit une enfilade de chambres toutes remplies d'amas des plus célèbres filasses qui fussent dans le monde. On y voyoit du chanvre de Syrie, du lin de l'île d'Ithaque ; on y voyoit aussi du chanvre de Bretagne, du lin de Picardie, du lin de Flandres, & même de ce fameux lin incombustible, dont on fait une toile merveilleuse, que le feu le plus ardent ne sauroit endommager. On dit à Rosanie, comme une bonne nouvelle, qu'elle n'avoit qu'à choisir parmi toutes ces filasses, celle par où elle voudroit commencer ; puis on ajouta que cela lui devoit être assez indifférent, parce que, comme elle étoit fort jeune & plus adroite qu'une autre, la reine, qui vouloit la garder long-tems, & lui faire beaucoup de bien, la destinoit à les filer toutes.

Quand la pauvre fille fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir : elle avoit pour le métier de filer, une aversion insurmontable,

qui lui faisoit regarder comme un affreux supplice l'obligation de donner quelques heures à ce travail. Il est vrai que quand elle avoit le courage de faire un assez grand effort sur elle pour s'y occuper quelque tems, elle s'en acquittoit avec une adresse infinie. Son fil étoit d'une finesse & d'une égalité parfaite ; mais elle filoit avec une lenteur si excessive, que quand même elle auroit pu enfin gagner sur elle de se tenir assidue du matin au soir, elle n'auroit qu'à peine pu parvenir à filer une demi-fusée de fil par jour.

A ces dispositions on peut juger de la douleur qu'elle avoit des sentimens où la reine se trouvoit à son égard : elle ne comprenoit pas comment elle pourroit se tirer de l'embarras où la malice de sa mère l'avoit jetée ; elle étoit cependant ravie d'être tirée des mains de cette mère, qui n'avoit que de barbares duretés pour elle. La bonté gracieuse avec laquelle la reine l'avoit traitée, enchantoit son imagination. La cour où elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle n'avoit vue que comme un éclair, lui paroissoit déjà un séjour tout agréable : tous les objets qui s'y étoient présentés à ses yeux, l'avoient charmée, mais elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit se soutenir dans cette cour que sur le pié d'une habile fileuse, & elle

ne sentoît que trop qu'elle n'en auroit jamais le talent. Occupée de ces cruelles inquiétudes, elle passa toute la nuit sans dormir un seul moment. Le prince ne dormit pas davantage : les attrails touchans & les graces naïves de Rosanie avoient si fortement frappé ses yeux, & fait une si vive impression sur son cœur, que tout plein de l'idée de cette charmante fille, il passa la nuit entière à s'en entretenir.

Cependant dès qu'il fut jour chez la reine, elle envoya dire à Rosanie qu'elle vouloit lui parler : il y avoit ce matin-là grande toilette chez cette princesse ; ainsi quand Rosanie y arriva, une foule de dames attachèrent avidement leurs regards sur son visage. Le roi qui ne l'avoit point encore vue, & qui dans ce moment étoit chez la reine, regarda cette jeune beauté avec application, & lui donna diverses louanges. Le prince qui étoit aussi dans ce lieu, & qui en pensoit beaucoup plus que le roi son père, n'en dit néanmoins pas tant. Il est vrai que Rosanie, malgré la simplicité de son corset violet, & la rustique manière de sa coëffure, enchantoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. On lui voyoit une taille fine & bien prise, accompagnée d'un dégaînement si aisé, qu'en dépit de l'éducation qu'avoit eu la belle, elle n'avoit rien de l'air gauche

gauche du village. Ses cheveux qui étoient du plus beau blond cendré, ornoient un front d'albâtre, au-dessous duquel on voyoit briller de grands yeux bleus aussi pleins de douceur que de vivacité: elle avoit le nez dans la plus juste proportion: elle avoit la bouche petite, agréablement façonnée, & enfin comme il faut qu'elle soit pour être parfaitement belle; les dents admirables; le teint d'une blancheur à éblouir, & rehaussé d'un léger incarnat qui lui donnoit tout l'éclat possible. Et avec toute la régularité de ses traits, & les vives couleurs de son teint, on voyoit encore sur son visage & dans toute sa personne, ces charmes piquans, & ce je ne fais quoi qui sont l'ame de la beauté.

Quoiqu'elle n'eût point dormi la nuit, elle n'en paroissoit pas plus abattue: la confusion qu'elle sentoit d'être ainsi exposée aux regards d'une nombreuse cour, lui donnoit une rougeur qui ne servoit qu'à faire briller chacun de ses attraits dans tout leur jour; & l'on voyoit bien que son métier de fileuse, qui l'avoit obligée à rester sous les toits, avoit préservé son teint des ravages du hâle. Toutes les dames qui prétendoient à la beauté, étoient animées d'un dépit extrême, & tâchoient à lui faire trouver des défauts dans le visage &

dans la taille. Les jeunes étourdis formoient sur son sujet mille desseins ridicules ; enfin par diverses vues elle attiroit l'attention de toute la cour. En s'en allant , le roi s'avisa de dire à la reine , qu'il lui conseilloit de donner un autre habit à la belle fileuse , parce que le sien étoit trop bizarre & trop différent de celui de toutes les autres filles de sa maison. La reine répondit qu'elle y avoit déjà pensé ; & en effet, quelques heures après on apporta à Rosanie un habit & des coëffures très-propres, & parfaitement dans le goût de la mode qui régnoit alors à la cour du roi Prud'homme. Les femmes de la reine la coëffèrent & l'habillèrent avec beaucoup de soin , & lui montrèrent fort en détail comment elle devoit s'y prendre dorénavant pour bien placer tous ces ajustemens elle-même sur sa personne. Ils lui allèrent admirablement bien , & elle parut en cet état au temple où le prince la vit : il la trouva plus belle qu'il ne l'avoit jamais trouvée , & lui donna tout haut derrière elle des louanges sans bornes. Tous ceux de la cour qui ne l'avoient pas vue chez la reine , la regardèrent avec une curiosité empressée ; & comme mille gens n'avoient pas retenu son nom , & que le roi l'avoit appelée la Belle Fileuse , ce nom flatteur lui demeura ; & elle devint si à la mode en moins



*Dieu vient, ma bonne Femme, que vous maltraitez
si fort cette jeune Fille,*



de vingt-quatre heures, qu'à la cour & à la ville il ne se fit pas une conversation où la belle Fileuse n'entrât pour quelque chose.

Mais pendant que cent jeunes beautés fatiguées d'en entendre parler sans cesse, envioient son bonheur & sa gloire, cette fille qui faisoit naître tant de jalousie, passoit de bien tristes momens. Dans le cours de la première journée qu'elle passa au palais, pour s'exempter de cette occupation de filer qui lui étoit si insupportable, elle dit qu'elle avoit des crampes dans les doigts, & pendant cette journée, le plaisir d'être richement parée, & celui d'entendre donner mille louanges à sa beauté, suspendirent l'inquiétude que lui donnoit le gênant travail qui lui étoit destiné: les femmes de la reine, dont la plupart n'étoient plus jeunes, & ne se piquoient point de beauté, avoient pris d'abord pour Rosanie beaucoup d'affection, à laquelle cette jeune personne répondoit par une docilité & une complaisance extrême; elles la promenèrent par-tout le palais, & même en divers endroits de la ville; ce qui divertit fort cette nouvelle habitante de la cour, qui n'avoit pas les yeux accoutumés à des objets si magnifiques; mais lorsque le soir elle fut retournée dans le fatal appartement si garni de filasse, cette odieuse vue la replongea dans tout son

désespoir ; elle reprit néanmoins quelque tranquillité , & dormit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait l'autre nuit. Le lendemain dès qu'elle fut levée , elle songea à se parer des plus beaux ajustemens que lui avoit donné la reine ; mais bien loin d'avoir retenu les leçons que les femmes de cette princesse lui avoient données pour se les mettre d'un bon air , elle ne put jamais venir à bout de les placer d'une manière un peu supportable , quoiqu'elle se décoiffât & se déshabillât plus de vingt fois pour y réussir. Enfin après tant de peines inutiles , elle resta coëffée & habillée tout de travers , & de fort mauvaise grace. Très-chagrine du peu de succès que ses soins avoient eu de ce côté-là , elle chercha à s'en dédommager par quelqu'autre endroit ; elle chargea sa quenouille & se mit à filer ; mais sa main se trouvant toujours aussi lente qu'à l'ordinaire , malgré tous les efforts qu'elle fit , elle ne parvint pas à filer le quart d'une fusée de fil , depuis dix heures qu'elle avoit fini sa parure , jusqu'à plus de midi & demi , qu'on lui vint dire de la part de la reine , que cette princesse demandoit à voir son ouvrage.

Dès que Rosanie eut entendu cet ordre , elle répandit bien des larmes : puis enfin elle tâcha à trouver de nouveau dans son esprit

quelqu'excuse apparente qui pût encore la tirer d'affaire : elle se présenta devant la reine avec un air abattu , & lui dit qu'elle étoit au désespoir de ce qu'un violent rhumatisme , qui lui rendoit le bras tout entrepris , l'empêchoit de lui marquer son zèle par son travail. Elle ajouta qu'elle avoit fait toutes sortes d'efforts pour vaincre son mal , mais qu'ayant repris vingt fois vainement la quenouille & le fuseau , malgré toute sa persévérance , en dix reprises différentes , elle n'avoit jamais pu filer que ce peu de fil qu'elle montrait à la reine. Cette laborieuse reine le trouva admirablement beau , ce qui la confirma dans l'idée qu'elle avoit de l'habileté de Rosanie , & comme cette princesse étoit bonne , elle la plaignit , lui dit qu'elle ne vouloit pas qu'elle forçât son bras , & elle ajouta qu'elle le feroit voir à son premier médecin. Rosanie qui trembloit qu'on ne découvrit qu'elle n'avoit nul mal , dit à la reine que le sien n'avoit besoin d'aucun remède , & ne seroit pas assurément long à guérir , puisque toutes les fois qu'il lui prenoit il ne lui falloit que du repos pour le faire passer. La reine se contenta de ces raisons ; mais dès que Rosanie ne fut plus devant ses yeux , les ouvrières de cette princesse , qui étoient fort envieuses des grandes distinctions qu'on avoit eues tout d'un

38. LA TOUR TÉNÉBREUSE

coup pour cette nouvelle venue, dirent tout haut, qu'assurément les crampes & rhumatismes n'étoient que des maladies de commande, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que cette beauté qu'on disoit si habile & si diligente, n'étoit qu'une mal-adroite & une lambine. La pauvre Rosanie, qui entendoit tous ces discours, en avoit une affliction extrême, & d'un autre côté, pour comble de disgraces, les filles de la reine & les autres dames de la cour, qui voyoient l'excès du mauvais air dont étoient mis ses habits & sa coëffure, en faisoient de grands éclats de rire, & faisoient mille plaisanteries sur son corset violet, & sur son cotillon, qu'elles soutenoient qu'on avoit eu grand tort de lui ôter, puisqu'ils lui alloient bien mieux que les ajustemens de demoiselle.

Rosanie ne put tenir contre tant de choses chagrinantes, elle quitta le palais, passa dans les jardins, & en se promenant toujours, se trouva dans un bois fort épais qui étoit au bout du parc. Quand elle fut dans ce lieu elle se sentit si lasse, qu'elle s'assit promptement sur le bord d'un ruisseau rapide qui serpentoit dans ce bois. Là elle se mit à rêver tristement à sa malheureuse destinée & au parti qu'elle devoit prendre dans l'état où elle étoit. Quelquefois elle étoit résolue de s'en retourner vers sa

mère, toute dure & barbare qu'elle étoit ; mais quand elle venoit à penser aux mauvais traitemens qu'elle en avoit toujours reçus depuis qu'elle avoit perdu son père, elle se blâmoit d'avoir la moindre idée de ce retour : avec cela toute jeune & sans expérience du monde qu'elle étoit, elle se sentoît pour le séjour & la manière de vivre du village une aversion que l'air de la cour n'avoit pas diminuée, quoiqu'il n'y eût encore que fort peu de tems qu'elle le respirât : d'un autre côté, elle voyoit bien qu'elle alloit s'attirer l'indignation de la reine, être chassée du palais avec honte, & peut-être punie, quand cette princesse verroit manifestement qu'elle lui en avoit imposé sur ses talens en filerie. Elle voyoit bien cependant que la vérité alloit éclater : elle étoit au bout de toutes ses défaites, & il n'étoit plus tems de feindre avec succès des crampes & des rhumatismes. Elle n'attendoit plus que le moment où elle alloit être la fable & le jouet de toutes les personnes dont elle avoit été si enviée.

Dans ces cruelles réflexions, s'abandonnant toute à son désespoir, elle se dit qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour elle que celui de se donner la mort : pleine de cette pensée, oubliant sa lassitude, elle se leva pour aller

gagner un pavillon fort élevé, qui étoit à l'autre bout du bois, & que les femmes de la reine lui avoient fait voir le jour précédent en la menant promener : elle prétendoit monter tout au haut de ce pavillon, qui étoit ouvert, & puis se jeter de la fenêtre en bas. Néanmoins l'amour naturel qu'on a pour la vie, des retours sur sa tendre jeunesse, & sur-tout la secrète complaisance qu'elle sentoit pour sa beauté lui faisoient donner des larmes à sa mort, & chercher d'un pas très-lent le lieu fatal où elle s'étoit condamnée à périr.

Comme elle traversoit un sentier qui menoit au pavillon, elle vit tout-à-coup paroître devant elle un grand homme brun fort bien vêtu, d'une physionomie assez sombre, mais qui prit un air riant & gracieux en lui parlant : où allez-vous, ma belle enfant, lui dit-il, il me semble que je vois couler des larmes de vos yeux, dites-moi quelle est votre affliction ? il faudra qu'elle soit bien étrange si je ne puis vous donner du secours. Hélas ! répondit Rosanie ; il n'y a point de remède contre le chagrin qui m'accable, ainsi il est fort inutile que je vous en dise le sujet ; peut-être, repartit l'inconnu, le secours n'est-il point si désespéré que vous pensez, mais du moins on soulage ses maux en les racontant ; apprenez-moi donc les

vôtres, vous ne les pouvez confier à personne qui y prenne plus de part que moi. Puisque vous m'en pressez avec tant d'instance, répliqua Rosanie, je vais vous informer de toute ma destinée.

J'ai le malheur d'être née dans une condition fort obscure : mon père étoit un bon payfan plein de probité & de bon sens, qui s'étoit acquis une si grande croyance parmi les habitants de son hameau, & parmi ceux des villages d'alentour, qu'ils le prenoient pour arbitre de tous leurs différends ; & comme il étoit fort secret, & n'étoit jamais empressé à parler, ils l'avoient surnommé Disant-peu. Ce père qui m'aimoit avec une tendresse extrême, avoit autrefois porté les armes, & même avoit eu toute la confiance de son capitaine : cela étoit cause qu'il n'avoit point dans le langage & dans ses manières cette rebutante rusticité qu'ont ceux qui ne sont jamais sortis du village. Dès mon enfance il prenoit mille soins pour me donner tous les enseignemens dont il étoit capable ; & si j'ai beaucoup d'amour pour la vertu, & ne suis pas tout-à-fait stupide, c'est à lui seul que j'en ai l'obligation ; car pour ma mère, elle est d'une grossièreté épouvantable ; & de plus, elle n'a jamais pris la peine de me donner aucune instruction sur quoi que ce

puisse être ; elle n'a toujours eu pour moi que dureté & averfion , toute fa tendrefle étoit pour mon frère.

Malgré le féjour du village & les foibles lumières de mon éducation , je me trouvai des fentimens & des inclinations beaucoup au-deffus de ma naiffance , dont la baffeffe me défefpéroit. Les traits de mon vifage feuls étoient capables de m'en confoler ; ils me donnèrent de bonne heure de flatteufes ef pérances pour ma fortune ; & je n'avois pas encore douze ans , que déjà je ne trouvois point de fontaine ni de ruiſſeau par qui je n'aimaſſe à me faire redire que je ne refterois pas affurément fous une chaumière. Avec de pareilles idées , je mépriſois beaucoup les complaiſances des jeunes garçons de ma condition. Cependant , j'étois à peine fur ma quatorzième année , que plufieurs des meilleurs partis où une perſonne de mon état pût aspirer , me demandèrent en mariage à mon père ; mais je répandis tant de larmes quand il me les propoſa , & lui dis toujours fi fortement , que j'aimerois autant la mort que de pareils mariages , que fon amitié pour moi le porta à ne me point contraindre de les accepter. Ma mère en grondoit beaucoup , & diſoit fans ceſſe qu'il me gâtoit par ſon aveugle complaiſance à mes volontés. Mais malgré tous ſes diſcours , il n'en devenoit

pas plus terrible pour moi ; au contraire, il lui reprochoit souvent qu'elle ne m'aimoit point ; & qu'il n'y avoit que son fils qui lui fût cher. Hélas ! je ne fus pas long-tems sans éprouver combien il disoit vrai. Il fit un voyage dont il ne nous dit point le sujet, en nous assurant cependant qu'il reviendrait bien-tôt ; mais il faut qu'il soit péri dans ce malheureux voyage ; car il y a beaucoup de tems passé par-dessus celui auquel il nous avoit marqué qu'il seroit de retour.

Depuis que ma mère s'est vue absolument maîtresse de moi, il n'y a sortes de mauvais traitemens que je n'aie reçus d'elle. Enfin, il y a deux jours qu'après m'avoir cruellement querellée de ce que je n'avois pas assez filé ; comme elle me traînoit dans notre maison, en me menaçant avec beaucoup de colère, le fils du roi de ce pays-ci passa devant notre porte, & lui demanda par quelle raison elle me maltraitoit si fort ; elle lui répondit en se moquant, que c'étoit parce que je filois trop : le prince crut qu'elle parloit sérieusement ; & comme notre reine se plaît fort à toutes sortes d'ouvrages, & se divertit beaucoup entr'autre chose à faire filer, le prince me demanda aussitôt pour la reine sa mère à la mienne, qui, ravie de se défaire de moi, me remit au moment même

44. LA TOUR TÉNÉBREUSE :

entre les mains de ses gens. On m'a présentée à la reine comme la meilleure & la plus diligente fileuse de tout son royaume, & jamais personne n'a été plus éloignée que moi d'avoir ces qualités-là. Cependant, la reine prévenue que je les possède, m'a destiné une si horrible quantité de travail, que la seule vue m'en fait frémir : je crois qu'elle a rassemblé tout ce qu'il y a jamais eu de filasse dans le monde pour m'en accabler. Avec la haine terrible que je me sens pour la filerie, & la lenteur que j'ai dans ce métier, je ne fais par où commencer ni par où finir un si ennuyeux & si affommant travail ; cependant, je n'ai point d'autre moyen pour rester dans cette cour, où je me plairois tant, que d'y être ouvrière de la reine. Hélas ! quand je me suis vue d'abord dans ce palais, & que j'y ai entendu donner tant de louanges à ma beauté, j'ai rappelé les idées que ma vanité m'avoit données dès mon enfance ; je me suis flattée que quelque seigneur de la cour, ou du moins quelqu'officier du roi, prendroit assez d'inclination pour moi, pour me faire partager sa fortune en m'épousant. J'ai cru même pendant quelques momens, ah ! quelle orgueilleuse pensée ! que le prince me regardoit avec des yeux animés de passion. Hé ! de tout cela, que me reste-t-il ! que le désespoir de sentir que par mon manque d'adresse à

me parer , je défigure les dons que m'a fait la nature , & que par le même manque d'adresse , faute de savoir filer vite , je vais être chassée honteusement par la reine , & servir de jouet à d'envieuses compagnes que ma beauté & ma faveur naissante faisoient trembler. Vous voyez bien , obligeant inconnu , continua Rosanie , qu'il n'y a point de remède à mes maux ; cependant , ajouta-t-elle avec un soupir , j'espère m'en épargner le supplice par un funeste moyen que je ne dis pas. Mais , reprit l'inconnu , si au lieu d'un moyen funeste , on vous donnoit un moyen doux & agréable pour éviter ces maux , n'auriez-vous pas bien de l'obligation aux gens , & ne feriez-vous pas quelque chose en leur faveur ? Tout ce que je pourrois faire raisonnablement , répondit Rosanie avec précipitation , excepté l'honneur & le devoir , il n'est rien qu'on ne me vît sacrifier à la reconnoissance. Puisque vous êtes dans ces sentimens-là , repartit l'inconnu , je vais m'engager avec plaisir à vous servir ; mais faisons auparavant exactement nos conventions.

Regardez , continua-t-il , la baguette que je tiens à ma main , & la prenez dans la vôtre. Rosanie prit cette baguette , & la considéra : elle étoit fort petite , & d'un bois gris-brun très-luisant , dont on ne pouvoit dire le nom ,

246 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

& étoit garnie d'une pierre changeante, qui n'étoit ni agathe, ni cornaline, ni aucune autre pierre connue. Enfin il n'étoit pas plus facile de dire le nom de la pierre, que celui du bois. Lorsque Rosanie eut considéré quelque tems cette baguette, elle la remit entre les mains de l'inconnu, qui lui dit : Vous voyez bien cette petite baguette, elle a des propriétés admirables. Dès que vous en toucherez toutes sortes de chanvres & de lins, elle en filera par jour autant que vous le voudrez, & d'une finesse telle que vous le souhaiterez. Elle a encore le don, que dès qu'on en touche de la laine, de la soie & des canevas, on en fait la plus belle tapisserie du monde, & des ouvrages de petit-point qui le disputeroient aux plus excellentes miniatures. Je vous prêterai, poursuivit-il, cette merveilleuse baguette pour trois mois, pourvu que vous demeuriez d'accord de ce que je vais vous dire. Si d'aujourd'hui en trois mois, jour par jour, lorsque je reviendrai querir ma baguette, vous me dites en me la rendant : Tenez, Ricdin-ricdon, voilà votre baguette ; je reprendrai ma baguette sans que vous soyez engagée à nulle obligation envers moi ; mais si au jour marqué vous ne pouvez retrouver mon nom, & que vous me disiez simplement : Tenez, voilà votre baguette ; je serai maître de votre destinée ; je

vous menerai par-tout où il me plaira , & vous serez obligée de me suivre.

Rosanie rêva quelque tems sur ce qu'elle avoit à répondre ; mais il lui parut que le nom de Ricdin-ricdon étoit si facile à retenir, qu'il lui sembla qu'elle ne couroit aucun risque d'accepter le favorable secours de la baguette ; elle se faisoit déjà une joie secrète du plaisir qu'elle auroit à confondre l'orgueil de ses concurrentes par le beau fil que la baguette alloit filer. Mais cependant il y avoit encore un chagrin qui l'inquiétoit : elle étoit trop touchée des avantages que lui donnoit sa beauté , pour consentir aisément à en perdre quelques-uns ; & elle s'imaginait que le mauvais air dont elle ajustoit sa coëffure & ses habits, lui en déroboient beaucoup ; elle envisageoit donc avec une douleur extrême le déplaisir de rester dans le palais toujours ainsi coëffée & habillée de mauvaise grâce. La foule de ces pensées suspendit assez de tems la réponse qu'elle vouloit faire à celui qui lui parloit. Enfin elle lui dit : Seigneur Ricdin-ricdon, j'accepterai la convention que vous voulez faire avec moi, si vous pouvez y mettre encore une condition : c'est qu'avec le don de faire de beau fil & de belle tapisserie , je voudrois encore que votre baguette eût celui de mettre dans la coëffure & dans les habits tout le bon air &

toute la bonne grâce qu'il y faut pour plaire. Si vous pouvez enrichir cette baguette déjà si utile, d'un don aussi nécessaire aux belles que la nourriture, notre traité est tout fait. Ah ! s'écria Ricdin-ricdon, rien n'est si aisé que de vous accorder ce que vous demandez : mes camarades & moi, nous ne refusons jamais aux personnes de votre sexe le talent de se bien mettre, dès qu'elles veulent s'entendre un peu avec nous. C'est pourquoi l'on voit dans le monde de petites filles de douze ans, & qui ne peuvent d'ailleurs rien apprendre, se coëffer avec un art admirable, & placer déjà une mouche avec d'aussi judicieuses réflexions que les femmes de cinquante ans. Je vous annonce donc que dès qu'avec ma baguette vous toucherez votre coëffure & vos habits, on y verra briller tous les agrémens de la mode, tous les bons airs de la bonne faiseuse, & enfin toutes les grâces voltigeantes qui savent enchanter les jolis hommes. J'accepte donc votre traité, dit Rosanie. Mais il faut en jurer, repartit le traitant. Hé bien, j'en jure, reprit-elle, & par les sermens les plus inviolables. Cela étant, dit Ricdin-ricdon, puisque j'ai votre promesse en si bonne forme, serviteur, la belle, jusqu'au revoir. En disant ces mots, il lui remit sa baguette entre les mains, & puis il s'en alla.

Dès

Dès que Rosanie put disposer de cette mystérieuse baguette, la première chose qu'elle en fit, ce fut d'en toucher sa coëffure & ses vêtemens ; ensuite elle se mira dans le plus prochain ruisseau , où elle se trouva si belle , & mise d'un si bon air , qu'elle se fut beaucoup de gré du traité qu'elle venoit de faire : car elle se souvenoit fort bien de celui avec qui elle l'avoit conclu ; & en jetant des regards caressans sur l'officieuse baguette, elle se disoit avec un plaisir extrême , qu'elle venoit d'acquérir à peu de frais un meuble bien utile.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces pensées diverses, elle marchoit toujours, & regagnoit le palais ; mais elle n'étoit pas encore arrivée dans le parterre, qu'elle rencontra le prince. Il ne l'avoit point vue de la journée ; mais de certains mauvais plaisans dont les cours sont toujours inondées, n'avoient pas manqué de lui aller faire des contes de la manière gauche dont la belle fileuse mettoit les ajustemens de demoiselle. Le prince avoit écouté sans sourire tout ce qu'on lui avoit conté sur ce sujet ; mais il n'avoit osé leur marquer combien il étoit persuadé que Rosanie étoit toujours charmante dans quelque habillement qu'elle fût : car il craignoit trop qu'on ne découvrit les sentimens qu'il avoit pour cette belle fille.

Dès qu'il l'aperçut, il fut, à son ordinaire, enchanté de ses attraits; & puis ensuite examinant sa parure, & voyant qu'elle étoit la mieux entendue du monde, il se tourna vers un de ces froids plaisans qui l'avoit fatigué, il y avoit quelques heures, d'un récit fade, qu'il avoit cru fort comique; le prince lui fit cent railleries fines & piquantes sur la calomnie & l'insipidité de son récit; ensuite il salua Rosanie avec autant de politesse que si elle eût été une personne des plus qualifiées de la cour; & en passant auprès d'elle, il lui demanda obligeamment si elle avoit vu jouer les eaux; & comme elle répondit que non, il lui dit qu'il vouloit qu'on les fit jouer pour elle le lendemain. Après avoir fait une profonde révérence, elle se retira dans son appartement, si transportée de joie de la possession de la merveilleuse baguette, que, dans ses transports, elle perdit le souvenir du nom de celui de qui elle la tenoit. La joie l'empêcha autant de dormir, qu'avoit fait le chagrin la première nuit qu'elle passa dans le palais; & pendant toutes les heures qu'elle devoit donner au sommeil, elle ne s'occupa que d'idées agréables, qui lui firent beaucoup plus de plaisir que n'auroient pu faire les rêves les plus flatteurs.

Quand il fut grand jour, elle se leva, & sa

baguette, en un instant, la servit comme auroit fait la femme de chambre favorite de la plus habile coquette. Ensuite elle se hâta d'éprouver le don de cette même baguette sur un petit paquet de lin de la reine, qui, par le pouvoir de ce bois enchanté, devint sur le champ une livre de fil, tel que le plus beau fil de Flandres. Rosanie, charmée des heureux succès de la baguette, serra une partie du fil qu'elle avoit filé, & n'en retint pour montrer à la reine le soir, qu'un peu au-dessus de ce qu'en auroit pu filer par jour la plus assidue & la plus diligente ouvrière qui fût dans le monde. Après avoir été voir jouer les eaux, qui, par les bons ordres qu'avoit donné le prince, allèrent mieux qu'elles n'avoient été de long-tems, quand le jour fut fini, elle attendit au passage la reine qui devoit aller à la promenade. Lorsque cette princesse parut, elle lui dit que ses trâmpes & ses rhumatismes l'ayant quittée, elle avoit employé sa journée, & prenoit la liberté de venir lui présenter son travail. La reine le prit, & le regarda avec empressement; mais comme le jour étoit fort baissé, & que les appartemens n'étoient point encore éclairés de flambeaux, la reine les fit allumer promptement. Elle fut enchantée de la beauté du fil en question, & s'amusa si long-tems à le considérer & à parler de toile, qu'elle

laissa passer l'heure de la promenade, & dit qu'elle n'y vouloit plus aller : ce qui fit encore bien murmurer une partie des dames de la cour contre la belle fileuse, à qui la reine cependant dit mille choses gracieuses, & ordonna de venir le lendemain à son lever. Rosanie, après avoir bien dormi toute la nuit, ne manqua pas de s'y rendre exactement, & porta avec elle l'autre partie de la livre de lin qu'elle avoit filée. Madame, dit-elle à la reine en la lui présentant, comme j'ai vu que mon petit travail a eu le bonheur de vous plaire, & qu'il pourra peut-être contribuer quelquefois à vous divertir, j'ai passé la nuit à en faire de nouveau pour vous marquer mon zèle. Ah ! la pauvre enfant ! s'écria la reine en se tournant vers sa dame d'honneur ; elle est aussi affectionnée qu'adroite & diligente. Mais, ajouta-t-elle en s'adressant à Rosanie, je ne veux pas, ma fille, que vous fassiez ainsi une coutume de veiller, cela altérerait trop votre santé, qui paroît si ferme & si brillante. Non, madame, répondit Rosanie, j'aurai l'honneur de beaucoup travailler pour vous sans que cela me fasse mal ; j'ai ma santé & mes forces de dix-sept ans ; à cet âge-là, rien n'incommode. Je vous supplierai seulement d'avoir la bonté de permettre que je me divertisse quelques heures tous les jours ; quand

j'aurai cette permission , il ne me coûtera rien de passer les nuits. La reine assura Rosanie que , quand même elle ne mettroit pas un seul moment à veiller , elle prétendoit qu'on lui donnât tous les jours du tems pour se divertir. Après une telle assurance , cette belle fille reprit ainsi : Avant que de vous avoir fait voir , madame , ce que je fais faire avec la quenouille & le fuseau , je n'ai point osé vous informer que je n'ai pas moins de talens pour tapisser , que j'en ai pour filer ; mais aujourd'hui que vous avez vu de mon travail en filerie , je prends la liberté de vous dire , que quand il vous plaira de me faire donner de la laine , de la soie & du canevas , je vous ferai toutes sortes d'ouvrages de tapisserie & de petit-point , tels que vous les souhaiterez. Vraiment , dit la Reine en se récriant encore , cette petite fille-là est un prodige d'adresse. Allez , mon enfant , poursuivit-elle , allez cueillir des fraises dans le jardin fruitier avec mes femmes , tantôt je vous ferai donner tout ce qu'il faut pour faire de la tapisserie , & vous y travaillerez demain. J'ai encore , madame , dit Rosanie , une grâce à vous demander : c'est que vous ayez la bonté d'ordonner , que lorsque je serai renfermée dans un appartement , on m'y laisse tranquille & solitaire , sans que personne vienne m'y troubler ,

14 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

ni me regarder travailler : la compagnie n'accommode pas quand on travaille avec autant d'application que je fais. J'approuve votre demande , répondit la reine , & je donnerai ordre qu'on vous laisse dans une entière liberté & dans un plein repos.

Ensuite de ce discours Rosanie se retira , & passa la journée à se divertir & la nuit à dormir. Quoiqu'elle eut oublié le nom de l'homme à la baguette , elle ne songeoit pas beaucoup à cet oubli ; & quand elle y pensoit , c'étoit avec peu d'inquiétude , car elle ne doutoit pas que ce nom ne revînt dans sa mémoire quand elle prendroit bien de la peine à l'y rappeler ; & d'ailleurs , trois mois qu'elle se voyoit devant elle pour profiter tranquillement de tous les dons de la baguette , lui paroissoient un tems aussi long , qu'un demi siècle paroît à telle autre personne.

Cependant le prince n'étoit plus occupé que de son amour : les divertissemens qui lui avoient autrefois paru les plus doux , ne lui donnoient plus aucun plaisir ; la chasse & les spectacles lui paroissoient des amusemens insipides , & il s'ennuyoit par - tout où il ne voyoit pas Rosanie ; la voir , lui parler de sa tendresse , la lui prouver par quelque grand service , & toucher son cœur étoit alors l'objet de tous les souhaits

de ce jeune prince ; néanmoins il n'osoit s'attacher à ses pas autant que son penchant l'y portoit de crainte que la cour ne remarquât ses empressemens. Mais malgré les précautions qu'il prenoit , la plupart des vieux courtisans avoient déjà démêlé ses véritables sentimens , ce qui ne contribua pas peu à attirer à Rosanie , de leur part, beaucoup de complaisance & d'égards. Pour les jeunes gens , ils ne s'imaginèrent point du tout que le prince fût sensible pour cette jeune beauté , & ils ne pensèrent à elle que comme à une agréable conquête pour eux.

La reine cependant ordonna à une de ses femmes , nommée Vigilentine , de mener Rosanie par-tout où elle voudroit aller , & de lui servir de mère. Vigilentine fut ravie de cette commission : elle trouvoit Rosanie toute charmante , & se fit un grand plaisir de mettre ses soins à lui apprendre tout ce qu'elle savoit sur la politesse , & à lui inspirer de se bien conduire dans toutes ses démarches ; & comme cette femme avoit beaucoup d'esprit & d'usage du monde , en peu de tems elle forma agréablement les manières de Rosanie.

Il y avoit , dans la ville capitale du roi Prud'homme , un jardin public dans lequel les beautés de la cour & de la ville venoient faire

un pompeux étalage de leurs attraits. La galanterie y tenoit ses grands jours ; la coquetterie y avoit divers tribunaux. L'on respiroit dans ce jardin un air enflamé que l'haleine des zéphirs rafraîchissoit peu , & l'on couroit risque d'y être plus entêté des fleurettes que des fleurs. Vigilentine ne mena Rosanie dans ce lieu orageux , qu'après l'avoir instruite de la manière dont il falloit s'y conduire pour en éviter les écueils : aussi malgré le bon goût & l'air galant que le secours de la baguette répandoit sur les ajustemens de Rosanie , les leçons de Vigilentine lui firent prendre un extérieur modeste , qui , se mêlant avec ses charmes & son air brillant , la fit paroître une personne toute admirable , & aussi propre à inspirer du respect que de l'amour. Elle fut regardée avec des yeux bien jaloux par quatre ou cinq jeunes beautés à la mode , qui étoient venues de toutes les provinces du royaume dans la capitale , dans le dessein d'y attacher , par de beaux nœuds , la fortune à leurs chars. Sur la foi de leurs attraits , elles s'étoient imaginées que dès qu'elles paroîtroient dans cette grande ville , tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus élevés par leurs richesses & par leur rang , viendroient à l'envi leur offrir leur cœur & leur main. Mais elles avoient été convaincues par

une triste expérience, que dans ce royaume-là, comme dans bien d'autres, on étoit plus touché de l'éclat de l'or, que de celui de deux beaux yeux. En vain elles s'étoient donné mille mouvemens pour annoncer leurs charmes de tous côtés avec un bruyant fracas, presque personne n'avoit pensé à elles pour un lien solide; & en dépit de tous leurs soins, il ne leur restoit que la frivole gloire d'être courues par les étrangers, obsédées par les jeunes étourdis, & secrètement mises à prix par les financiers. Le seul avantage qu'elles avoient, étoit que le public rendoit justice à leur vertu, & étoit persuadé, comme il étoit vrai, qu'elles savoient se garantir de tant de pièges dangereux.

Ces belles concurrentes, qui d'ordinaire étoient fort divisées, se réunirent toutes contre Rosanie. L'encens qu'on lui prodiguoit de tous côtés, les acclamations qu'elle faisoit naître dès qu'elle paroissoit en public, les aigrirent étrangement; elles ne pouvoient souffrir sans emportement, qu'une rustique bergère vînt leur ravir l'empire de la beauté, que chacune d'elles prétendoit seule mériter; mais qu'elles vouloient du moins partager entr'elles. Comme elles avoient chacune un parti, ces divers partis prirent grand soin de décrier les charmes

de Rosanie dans tous leurs discours. L'un lui allongeoit le nez, l'autre lui grandissoit la bouche, un autre enfin lui rappetissoit les yeux & lui brunissoit le teint; & ils répandirent de tous côtés ces bruits avec tant d'art, que tous ceux qui n'avoient pas vu Rosanie, ou ne l'avoient vue qu'imparfaitement, furent la dupe de leurs fausses peintures, & se disoient l'un à l'autre, que cette belle fileuse de la reine, dont on parloit tant, n'étoit point une beauté si merveilleuse; qu'au contraire, son visage avoit beaucoup de défauts, & qu'il entroit bien de la prévention dans l'admiration qu'on avoit pour elle. Cependant quelque peine qu'on se donnât à établir ces idées, dès que Rosanie paroissoit, elle les dissipoit toutes. Ceux qui l'avoient déjà vue, la regardant avec plus d'attention, la trouvoient plus belle que la première fois qu'ils l'avoient envisagée; & ceux qui n'en avoient qu'entendu parler, se récrioient en la voyant, qu'il y avoit bien de la malice ou du mauvais goût dans les peintures qu'on leur en avoit faites. Vigilentine la mena aux spectacles, & la foule qui remplissoit le vaste édifice dans lequel on les donnoit, la combla avec grand bruit de tant d'applaudissemens, qu'elle en fut embarrassée, & même chagrine. Non pas qu'elle fût fâchée qu'on l'admirât: elle étoit de l'humeur dont

sont presque toutes les belles, qui sont toujours avides d'encens ; mais c'est que Vigilentine lui dit qu'il n'y avoit rien de si fatal pour une jeune personne, que d'être trop remarquée ; & que puisqu'on la regardoit tant, elle ne la mèneroit que fort rarement aux promenades publiques & aux spectacles. Une telle résolution chagrina fort Rosanie, qui se plaisoit beaucoup dans les lieux où une grande variété d'objets frappoit sa vue.

Elle eut bientôt sujet de se consoler de ce petit chagrin par les heureux succès des travaux de sa baguette. Quoiqu'elle employât presque tous ses momens à se promener & à se divertir, elle trouvoit toujours bien le tems de faire faire par jour, à cette officieuse baguette, tout le travail de la plus habile ouvrière. Ainsi elle continuoît à faire voir souvent à la reine le plus beau fil du monde ; & quand huit ou dix jours se furent écoulés, depuis qu'on lui avoit donné laine, soie & canevas, elle fit voir aussi à cette princesse de la tapisserie plus belle & mieux travaillée que celle d'Arachné. La reine, qui avoit pour toutes ces sortes d'ouvrages une passion qui alloit quelquefois jusqu'à l'excès, fut transportée à cette vue ; elle prodigua à Rosanie ses louanges & ses caresses, & depuis ce jour combla sans cesse cette belle fille

de bienfaits & de marques de sa faveur. Il sembla même qu'on oublioit l'extrême bassesse de sa naissance , car dans toutes les fêtes qu'on donna à la cour , elle fut placée avec les filles d'honneur de la reine ; & parmi cette troupe , elle ne fut pas de celles qui reçurent les plus petites marques de distinction. Toutes ces jeunes personnes en étoient fort irritées , excepté une seule qu'on nommoit Sirène. Cette Sirène étoit d'une figure très-aimable , & avoit l'ame fort généreuse ; elle rendoit justice à la beauté & à l'adresse de Rosanie ; & bien loin de la mépriser à cause de la bassesse de sa naissance , elle disoit qu'on devoit lui tenir plus de compte de sa vertu & de sa douceur , qu'on n'en devoit tenir à une personne née d'un sang illustre , qui est obligée de n'avoir rien que de noble dans les sentimens & dans les procédés. Cette équitable fille avoit la voix si belle & si touchante , & chantoit avec tant d'agrément , qu'un avantage si précieux lui avoit fait donner le nom de Sirène. Mais ce qui lui avoit acquis bien des suffrages à la cour , c'est qu'elle avoit l'humeur aussi douce que la voix. Rosanie , qui sentoît bien les dispositions favorables où elle étoit sur son sujet , prit pour elle une véritable amitié. Sirène y répondit toujours par des manières toutes gracieuses & toutes obligeantes , & fit par

inclination & avec joie , ce que ses compagnes ne firent que par politique & avec chagrin. Non-seulement les honnêtetés qu'elles étoient obligées d'avoir pour Rosanie leur coûtoient beaucoup , mais encore , ainsi que je l'ai déjà dit , elles étoient au désespoir des honneurs distingués qu'elles voyoient lui rendre , & des éloges flatteurs qu'on lui donnoit.

Le prince étoit ravi des égards qu'on avoit pour l'objet de son amour , mais la satisfaction qu'il en sentoît , étoit bien troublée par la difficulté qu'il trouvoit à lui parler de sa tendresse. Il étoit parvenu au bonheur de la voir souvent sans qu'on y trouvât à redire , mais il ne pouvoit l'entretenir un seul moment en particulier. Il n'étoit permis à qui que ce fût d'entrer dans son appartement ; & dès qu'elle n'y étoit plus renfermée , Vigilentine ne la quittoit jamais d'un pas. C'étoit en vain qu'on donnoit des bals , où d'ordinaire on trouve le moyen de parler à ce qu'on aime. Comme la pauvre Rosanie ne savoit point danser , car quoiqu'on lui eût donné un maître aussi-tôt qu'elle avoit été dans le palais , à peine avoit-elle eu déjà assez de leçons pour avoir appris à bien faire la révérence. Comme elle ne savoit point encore danser , dis-je , elle étoit obligée de n'être que spectatrice , & de rester dans le gros d'une

troupe où il n'étoit guère possible de trouver quelques instans propres pour lui conter ses raisons. Ce n'étoit pas que le prince, par mille actions galantes & par divers discours à mots couverts, n'eût cherché à lui faire entendre la passion qu'il avoit pour elle, & qu'il n'eût remarqué par cent petites choses qu'elle avoit dites, & par encore un plus grand nombre sur lesquelles elle s'étoit tue, qu'il en avoit été entendu. Mais ce n'étoit pas assez pour un amour aussi vif que le sien, d'être connu de celle qui l'avoit fait naître, il vouloit savoir s'il feroit des impressions favorables sur son cœur. Il voyoit, avec un dépit extrême, que jusques sous les yeux de Vigilentine, beaucoup de gens de la cour & de la ville avoient déjà osé hasarder des déclarations en forme auprès de Rosanie; il savoit même qu'un ambassadeur, oubliant la dignité de son caractère, avoit eu la hardiesse de vouloir tenter sa vertu par l'offre d'une somme prodigieuse: ce qui avoit irrité au dernier point cette belle fille, en qui l'on ne voyoit jamais, sur toutes les choses essentielles, que des sentimens nobles & élevés.

Du reste, elle étoit fort enfant dans ses inclinations & dans ses amusemens. Elle aimoit avec une passion démesurée les rubans, les chiens & les oiseaux. La conversation des

femmes bien sérieuses l'impatientoit en fort peu de tems, & elle ne se plaisoit qu'avec les personnes de son âge. Si elle aimoit les spectacles, ce n'étoit pas pour les spectacles mêmes ; elle n'étoit touchée que du plaisir de voir en mouvement un si grand nombre de personnes rassemblées. La pauvre fille entendoit peu de chose aux bons mots satiriques d'une comédie, & encore bien moins aux politiques métaphores & aux poétiques tendresses d'une tragédie ; & si ce n'eût été le plaisir de voir & d'être vue, bien loin de s'empresse pour aller aux représentations des pièces de théâtre, elle auroit préféré à tous les Cinna, les Iphigénie & les Misantropes de son tems, le piquant divertissement du jeu de Climusette ou de celui de Colin-Maillard. Néanmoins, quoiqu'elle eût encore, à certains égards, les inclinations si enfantines, comme elle étoit naturellement tendre, elle ne laissoit pas d'être fort sensible aux ardens empressemens du prince ; mais le penchant qu'elle avoit pour la vertu la faisoit s'opposer à celui qu'elle se sentoît pour un amant si aimable. Elle se disoit sans cesse, que l'élévation de son rang lui devoit fermer les yeux sur son amour & sur son mérite, puisque cette élévation étoit un obstacle invincible, qui les empêcheroit à jamais de pouvoir être unis d'un sacré lien. Au

64 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

milieu de toutes ces réflexions , la belle continuoit toujours à faire filer & tapiffer sa baguette avec un succès merveilleux , & ne faisoit pas moins admirer dans tous les tems la bonne grâce de sa parure. Elle réussissoit très-bien aussi à apprendre à danfer , quoiqu'il n'entrât aucun enchantement dans les leçons qu'on lui donnoit de cet art ; elle n'y avoit pas d'autre avantage que celui d'être guidée par un bon maître. Mais quoiqu'on lui montrât avec un pareil soin à lire & à écrire , elle n'y faisoit que de bien foibles progrès. Assembler des lettres & tracer des caractères , lui paroissoient des choses fort ennuyeuses , & elle n'avoit pas la force de mettre beaucoup d'application à ce qui ne la divertissoit point.

Cependant le prince bruloit toujours d'impatience d'entretenir Rosanie de son ardeur , du moins quelques momens sans contrainte. Celle où il se voyoit obligé de vivre , lui donnoit un chagrin qui lui changeoit l'humeur. Il y avoit parmi ses courtisans des plus assidus , un jeune chevalier fort spirituel , surnommé Bonavis , qui avoit beaucoup de part dans sa faveur : il lui fit confidence de ses desirs ; & Bonavis , qui étoit ingénieux , trouva bien vite le moyen de le servir. Comme il suivoit son maître par-tout , quand le prince se rencontra dans les lieux où étoit

étoit Rosanie, Bonavis fut si adroitement occuper Vigilantine en l'entretenant d'affaires qui paroissent de conséquence pour elle, que le prince eut le loisir de parler long-tems à Rosanie de son amour ; il lui en fit des peintures si vives & si tendres, qu'elle en fut fort touchée ; mais, quelle que fût la sensibilité de la belle, elle ne laissa pas de lui dire qu'il devoit au plutôt étouffer cette ardeur, puisque, malgré tout le mérite dont il étoit partagé, elle n'avoit pas l'ame assez basse pour se résoudre jamais à être sa maîtresse, & qu'elle n'étoit pas d'une naissance à pouvoir devenir son épouse. Le prince lui répondit qu'il n'étoit point nouveau de voir des rois épouser des bergères, & que personne ne voyoit rien d'étrange dans un lien dont l'amour & le mérite ferroient les nœuds. Rosanie, qui n'entendoit point au théâtre les manières de parler figurées, les entendoit parfaitement bien quand elles sortoient de la bouche d'un amant qui lui étoit cher. Le prince l'assura tant que son amour étoit plus ardent que tous ceux dont on avoit jamais aimé ; il lui protesta si bien qu'il renonceroit plutôt mille fois au trône qu'à elle ; il lui fit tant de sermens que, quoiqu'il pût arriver, il n'auroit jamais d'autre épouse qu'elle, & qu'en attendant, il ne lui offriroit ses vœux qu'avec le même

respect qu'il les auroit offerts à la première princesse de la terre ; enfin , dis-je , il parla d'une manière si passionnée & si naturelle , que la belle se laissa persuader que son amour étoit sincère & pur , & permit qu'il l'en entretînt quelquefois , pourvu que ce fût avec le respect qu'il lui promettoit , & qu'il fût bien résolu à lui garder la fidélité qu'il lui avoit jurée. L'amoureux prince lui jura encore de nouveau qu'il ne songeroit jamais à plaire qu'à elle , qu'il n'auroit jamais de sensibilité que pour elle , & il le lui jura avec les plus terribles sermens.

Depuis ce jour où les cœurs de ces deux amans furent d'intelligence , leurs yeux le furent parfaitement aussi , & se donnèrent souvent de tendres explications de leurs sentimens secrets. Bonavis fut leur ménager diverses conversations , mais il ne put pas toujours y réussir avec tant d'adresse , qu'on ne démêlât quelque chose de l'attachement du prince. On en avertit en même-tems le roi & la reine : le roi ne s'inquiéta pas beaucoup de cette inclination de son fils , qu'il regarda comme un amusement passager ; & pour la reine , elle avoit tant de confiance dans la vertu de Rosanie , qu'elle ne craignit rien de fatal d'un tel attachement. Le prince faisoit tous ses efforts pour le cacher aux yeux de la cour , mais il n'y réussit guère bien :

L'amour est une de ces passions turbulentes qu'on ne peut cacher que rarement sous le voile de la discrétion.

Dès que les concurrentes de Rosanie furent informées de l'illustre conquête qu'elle avoit faite, leur jalousie & leur haine redoublèrent à son égard de plus de la moitié. Mais parmi celles qui se livrèrent à de si injustes sentimens, il n'y en eut point qui en fût si tyrannisée, qu'une des filles de la reine, qui aimoit secrettement le prince depuis long-tems. Cette fille, qu'on nommoit Penséemorne, avoit quelque beauté, beaucoup d'ambition, un violent penchant à l'amour, & une ame noire, aussi vindicative qu'artificieuse. Tant qu'elle avoit vu le prince indifférent pour toutes les belles, elle s'étoit consolée de ne point toucher un cœur que personne n'avoit le don de rendre sensible, & s'étoit flattée que si jamais il se tournoit du côté de l'amour, il ne manqueroit pas de s'attendrir en sa faveur : elle comptoit extrêmement sur la force de ses charmes; & de plus, elle avoit fait au prince beaucoup d'avances qu'elle ne pouvoit point se résoudre à croire perdues; car elle n'ignoroit pas qu'elles avoient été remarquées de celui pour qui elles avoient été faites. Quand elle vint donc à se persuader que ce prince qu'elle

avoit fait l'objet de tous ses vœux, n'avoit payé ses tendres démarches que d'ingratitude, & s'étoit donné à une odieuse rivale qu'elle haïssoit déjà plus que la mort, tout son amour se tourna en fureur, & elle ne s'occupa plus qu'à former les projets d'une barbare vengeance. Pour y parvenir, elle alla trouver une perniciose magicienne qui étoit fort dans ses intérêts, mais qui cependant n'avoit pas pu réussir par les secrets de son art à la faire aimer de celui qui lui avoit su plaire. Malgré vos bonnes intentions, lui dit-elle en l'abordant, vous n'avez pas pu servir mon amour, mais je sai que vous ferez la maîtresse de servir aujourd'hui ma vengeance; faites donc périr l'ingrat qui a méprisé mes feux, & faites périr en même-tems d'une maniere terrible l'indigne rivale qu'il m'a préférée. La Magicienne l'assura qu'elle entroit comme elle-même dans les sentimens de sa vengeance, & lui promit de la servir de son mieux.

Cependant le prince dont la tendresse étoit plus contente qu'elle n'avoit été, reprit ses amusemens ordinaires. Il alla chasser au fond d'une forêt, dans laquelle, comme cela lui arrivoit très-souvent, il s'égara de ses gens en poursuivant la bête avec trop d'ardeur. Après l'avoir blessée à mort, il se trouva inopinément

devant la porte d'un palais d'une structure & d'une magnificence admirables : il fut fort surpris de voir dans ce lieu désert un édifice si pompeux ; mais son étonnement augmenta beaucoup encore, quand il vit sortir de ce palais une dame d'une grande beauté & magnifiquement vêtue, qui étoit suivie de plusieurs autres dames qui paroissoient toutes lui porter un grand respect. Cette belle dame l'aborda d'un air gracieux, & lui dit : Prince, si vous aimez la gloire, & si vous êtes sensible aux malheurs des infortunés, pour votre intérêt & le leur, entrez avec moi dans ce palais, & ne refusez pas de m'y écouter. Sans répondre que par une profonde révérence, le prince lui donna la main, & ils entrèrent tous deux dans un appartement où l'on voyoit briller à l'envi l'or & les pierres précieuses. Le prince témoigna à la dame l'impatience où il étoit d'apprendre s'il ne feroit point assez heureux pour avoir occasion de lui rendre quelque service dans les infortunes dont elle se plaignoit. Après qu'elle l'eut prié de s'asseoir, elle lui parla ainsi :

Vous voyez devant vous, Seigneur, une malheureuse princesse, la plus proche parente & l'héritière d'un roi maître pendant sa vie d'un fertile royaume voisin, dont un cruel tyran s'est mis en possession depuis plus de

quinze années. A cette peinture vous reconnoissez sans doute le royaume de Fiction, dont le barbare Songecreux s'est emparé, après avoir défait & tué le roi Planjoli dans le dernier combat qu'il eut contre cet aimable prince. La reine Riante-image, épouse du roi Planjoli, fut prise prisonnière : elle étoit grosse, le tyran fit mourir l'enfant dont elle accoucha, & retient depuis tant d'années cette pauvre reine captive. J'étois presqu'au berceau quand le roi Planjoli fut détrôné ; & par la mort de ce prince, & par celle de son enfant, je me trouvai l'héritière du royaume de Fiction. Ma mère, qui étoit première princesse du sang, fut assez heureuse pour me soustraire au pouvoir du tyran, & un sage magicien maître de ce palais, nous donna retraite dans un château solitaire, qui sert souvent d'asile à d'illustres infortunés. Ma mère m'éleva dans ce lieu avec tous les soins possibles ; mais depuis une année que j'ai eu le malheur de perdre cette princesse, le sage magicien a été mon seul appui. Il m'a amenée dans ce superbe palais que vous voyez, où je suis servie avec un éclat digne de mon rang. Mais il a découvert depuis peu par les secrets de son art, que le tems est venu auquel je dois entrer en possession de mon royaume, & punir l'usurpateur, pourvu que

je puisse trouver un protecteur né de sang royal, qui emploie pour moi la valeur de son bras, & qui veuille bien prendre mes intérêts à certaines conditions que ce savant magicien lui proposera. J'ai vu votre portrait, Seigneur, ajouta la princesse inconnue en baissant les yeux, & sur la foi de ce qu'il offre de grand à nos regards, j'ai prié mon sage conducteur de vous faire les propositions dont il s'agit, je me retire pour quelques momens, & il va venir vous entretenir : heureuse ! si sans les discours éloquens de ce généreux vieillard, ma vue a pu vous disposer un peu à vous intéresser pour mon parti.

Après ces mots, la princesse se retira, & il parut aussi-tôt devant le prince un vieillard de bonne mine, mais sec & décharné, & qui sembloit plier sous le faix des années ; prince, lui dit-il, en le saluant avec un air respectueux, les grandes qualités dont vous êtes partagé, m'ont donné une si forte inclination pour vous, que je me trouverai heureux si je puis employer le pouvoir de mon art pour votre bonheur & pour votre gloire. Daignez donc vous laisser guider par moi : la belle princesse que vous venez de voir a pour vous le plus tendre penchant : elle est héritière d'un grand royaume, & il ne tiendra qu'à vous d'unir sa couronne à

celle que le ciel vous destine, si vous voulez recevoir les conseils & les dons de Labourée-lamboy, c'est ainsi que je m'appelle ; voici , continua-t-il, en tirant une bague de son doigt , un anneau qui a le pouvoir de rendre sans cesse victorieux celui qui le porte ; eussiez-vous un monde d'ennemis , ils succomberont sous l'effort de votre bras dès que vous aurez cet anneau : il n'y a point de valeur qui puisse tenir contre lui ; & si vous voulez aimer notre princesse , & lui jurer un amour éternel , je vous ferai présent de cet anneau rare : aussi-tôt vous vous mettrez à la tête d'un puissant parti qui s'est formé dans le royaume de Fiction contre le tyran Songecreux, vous en triompherez , & puis ajoutant ensuite à sa défaite cent triomphes nouveaux , vous vous rendrez maître des états d'une foule de rois , & deviendrez un des plus grands conquérans qui ait jamais été sur la terre. Le prince avoit écouté ce discours avec un étonnement extrême ; mais dès qu'il vit que le magicien avoit cessé de parler , & qu'il attendoit sa réponse , sans hésiter un seul moment , il lui dit : je ne puis plus offrir de l'amour à aucune dame , mon cœur & ma foi sont engagés à une charmante personne que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir ; mais quand même je serois en état d'offrir ma tendresse à la belle

princesse que je viens de voir, je lui présente-
 rois mes vœux, & volerois contre ses ennemis
 sans vouloir accepter votre anneau : j'aime la
 gloire ; & celle que donne le triomphe des
 armes, me paroît la plus touchante de toutes.
 Je la chercherai avec empressement aussi-tôt
 qu'il me sera possible, mais je ne veux jamais
 devoir la victoire qu'à mon courage & à la
 force de mon bras, & je me garderai bien d'ac-
 cepter le secours d'un pouvoir surnaturel. Vous
 êtes bien délicat, Seigneur, repartit Labourée-
 lamboy, je connois beaucoup de princes & de
 généraux d'armée qui ont cherché avec bien
 des soins ce que vous refusez ; mais si vous
 dédaignez les secours de mon art, du moins
 ne méprisez pas les conseils de mon expérience :
 il y a si long-tems que je vis, que je semble avoir
 acquis quelque droit d'en donner aux personnes
 de votre âge. Souffrez donc que je vous dise que
 le vain scrupule du serment que vous avez fait
 à une autre beauté, ne doit pas vous empêcher
 d'offrir votre cœur à l'héritière du royaume de
 Fiction : cette princesse a un puissant parti dans
 ses états, vous n'avez qu'à vous mettre à la
 tête de ce parti, & il est sûr que sans le secours
 de la bague que vous refusez, vous ne laisserez
 pas de triompher du tyran. Après sa chute,
 vous épouserez la princesse, & par ce mariage

vous acquérerez une couronne que vous joindrez un jour à celle qui vous regarde ; d'ailleurs, vous ferez une action de générosité en faveur d'une princesse aimable, qui a pour vous l'ardeur la plus vive & la plus tendre. Le prince répondoit toujours que son cœur & sa foi n'étant plus à lui, il n'en pouvoit plus disposer ; mais il fut bien surpris quand il vit rentrer la princesse toute couverte de larmes, qui vint avec précipitation se jeter à ses genoux, en lui disant : ah ! seigneur ! si mes foibles attraits ne vous peuvent toucher, soyez sensible à mes malheurs & à ma tendresse, je mourrai si vous continuez de mépriser les ardens témoignages que je vous en donne.

Le prince étoit dans une confusion & dans un embarras extrêmes ; il avoit été à genoux aussi-tôt que la princesse ; mais quand il l'eut relevée, & qu'il se fut relevé aussi, il gardoit un inquiet silence en la regardant ; il lui voyoit un visage brillant d'attraits, sur lequel néanmoins la douleur étoit peinte ; il s'accusoit de barbarie en secret, de ne répondre que par des froideurs aux vœux d'une personne si charmante. D'un autre côté, le tendre amour & les sacrés sermens qui l'engageoient à Rosanie, se présentoient vivement à son imagination, & ne lui pouvoient permettre la moindre étincelle

de feu pour un autre objet. Il prit donc le parti que lui inspiroient son inclination & sa bonne foi ; & il crut qu'en même tems il pourroit satisfaire la générosité & la politesse. Une beauté, dit-il, telle qu'est la vôtre, madame, mérite un amour sans partage & un cœur tout entier ; le mien n'est plus en ma puissance ; les nœuds les plus forts & la foi de mes sermens l'ont attaché pour jamais à un objet digne de toute ma tendresse. Mais, madame, si je ne puis vous donner mon cœur ; je vous consacrerai le plus profond respect, & je destinerai pour vous tous les efforts de mon bras. Allons, madame, partons ; je serai ravi d'aller seconder le zèle de vos fidèles sujets, & je verserai mon sang avec joie pour terrasser l'usurpateur de votre couronne. Je t'en quitte, ingrat, s'écria la princesse avec emportement : je n'ai que faire de tes services si tu me refuses ton cœur ; ce n'est qu'à ce cœur seul que j'aspire ; hélas ! mon amour, ma colère. . . . Comme elle prononçoit ces mots, on vit paroître subitement dans la chambre un jeune enfant d'une beauté éblouissante : il portoit dans sa main une espèce de sceptre d'or, dont il frappa la princesse & le magicien, qui à l'instant se mirent à fuir avec des hurlemens terribles. Il frappa aussi les murailles de la chambre, & au moment même tout

le palais disparut , & le prince se trouva dans le milieu de la forêt , entouré d'arbres , & n'ayant que ce charmant enfant auprès de lui. Prince , lui dit-il , je viens de dissiper la fatale illusion qui offusquoit tes sens , pour te récompenser de la généreuse fidélité que tu viens de faire voir à garder tes sermens. Si le ciel punit sévèrement les parjures , il n'est pas moins exact à récompenser la bonne foi. Celle que tu viens de témoigner envers Rosanie , t'a fait mériter des grâces célestes. Saches que cet objet qui vient de paroître à tes yeux une belle princesse , est un démon revêtu d'un corps fantastique par les conjurations d'une perfide magicienne qui te veut perdre. Cet esprit de ténèbres , déguisé en princesse , a mal pris ses mesures en se disant héritière du royaume de Fiction. Le roi Planjoli n'avoit aucune parente qui ne soit à présent dans la vieillesse ; mais il a laissé un enfant qu'on te fera connoître quelque jour. Pour cette figure qui t'a paru ici un vieillard , c'est un démon , ainsi que la prétendue princesse. Si ton cœur , séduit par la beauté de l'une , & par les flatteuses promesses de l'autre , avoit violé les sermens que tu as fait à l'objet de ta tendresse , ces cruels démons se seroient aussi-tôt emparés de toi , & tu serois resté assujetti à leur pouvoir jusqu'à la fin des siècles. Mais ,

puisque tu as généreusement triomphé de toutes leurs attaques , pour le prix de ta victoire & pour couronner ta bonne foi , le ciel veut t'affranchir pour jamais de leurs pièges. Tiens , amant sincère , continua l'aimable enfant , en présentant une bague au prince , voilà un anneau qui est absolument le contraste de celui que te vouloit donner tout-à-l'heure l'esprit séducteur : c'étoit l'anneau de mensonge , & celui que tu vois est l'anneau de vérité : porte-le toujours , il empêchera que les dangereuses illusions de l'enfer n'aient jamais aucun pouvoir sur toi , & tu verras les magiciens & les démons faire leurs noires opérations , sans qu'ils s'apperçoivent jamais que tu les vois. Après ces mots , avec une action toute gracieuse , le charmant enfant mit l'anneau au doigt du prince , & puis disparut. Ce prince avoit toujours été dans une si grande surprise , qu'il n'avoit pu trouver l'usage de la voix , & il n'avoit témoigné ses sentimens à cet enfant qui lui avoit paru divin , que par des signes de respect & de reconnaissance. Enfin , son départ le laissant un peu plus à lui-même , il rendit grâces au ciel avec beaucoup d'ardeur , d'avoir évité les affreux périls qui l'avoient menacé cette journée. Ensuite il se mit à marcher , & sonna du cor pour retrouver ses gens , qu'il retrouva en effet.

Quand il fut de retour au palais , les charmes de la présence de Rosanie , & l'innocente tendresse qu'il démêloit dans ses beaux yeux , lui firent oublier tous les mouvemens inquiets qui l'avoient agité dans sa chasse.

Cependant Penséemorne & la magicienne sa confidente étoient au désespoir d'avoir manqué leur vengeance. Elles avoient beaucoup compté sur le palais de la forêt solitaire : car c'étoit effectivement une production de leur malice ; elles avoient beaucoup compté , dis-je , sur ce palais enchanté , & voyoient avec une douleur mortelle le prince échappé de leurs filets. Penséemorne , irritée du foible pouvoir de l'art magique , se résolut de se venger par des moyens humains , les plus pernicioeux que l'artifice & la perfidie pût inspirer. Comme elle avoit des espions auprès de Rosanie , & auprès de tous ceux qui prenoient intérêt à cette belle fille , elle sut que l'ambassadeur qui lui avoit fait des offres qui l'avoient si fort offensée , étoit plus amoureux d'elle que jamais ; elle fut même qu'il ne gardoit plus de ménagement dans sa passion , & qu'il étoit capable de lui sacrifier les plus grands intérêts de sa fortune.

En effet , ce ministre étant convaincu qu'il étoit impossible de parvenir à la possession de

Rosanie que par le mariage , se résolut à l'épouser. Après lui avoir demandé pardon des vues offensantes qu'il avoit eues d'abord pour elle , il lui offrit sa main , en l'assurant que le petit chagrin qu'elle pourroit avoir d'aller passer sa vie dans un pays étranger , seroit entièrement adouci par l'éclat du rang , & par la complaisance sans bornes que son époux auroit éternellement pour elle. Rosanie dit à l'ambassadeur , qu'elle lui étoit fort obligée de l'honneur qu'il lui vouloit faire en l'épousant ; mais que cependant elle le remercioit de cet honneur , ne pouvant pas se résoudre à s'éloigner pour jamais de la reine sa maîtresse , à qui elle étoit attachée par un zèle si ardent , & dont elle étoit traitée avec tant de bonté. L'ambassadeur , qui étoit violent , eut une colère extrême de cette réponse : néanmoins il dissimula sa fureur & se contenta de prendre la résolution de satisfaire son amour à quelque prix que ce pût être.

Comme le roi Richard étoit en cet endroit de son récit , on vint dire à Blondel que le concierge le demandoit : il fallut que ce généreux favori quittât l'entretien du vainqueur de

Syrie, pour aller recevoir les ordres d'un vil geolier. Il lui dit, d'un air empressé, que l'empereur étoit à Lints, & que la princesse Sophie, sœur de ce prince, s'étant venue promener dans le bois proche d'eux, avoit entendu parler de sa voix aux habitans du village, qui lui avoient été porter des fruits, & qu'elle souhaitoit de l'entendre chanter. Blondel alla trouver cette princesse, & se présenta devant elle d'un air respectueux & assuré tout-à-la-fois.

Si elle fut surprise de voir si bien fait un homme de la sorte dont elle le croyoit, elle le fut encore davantage de l'entendre s'exprimer avec tant d'esprit & de politesse ; car il parloit aussi-bien le langage (1) teutonique, qu'il parloit la langue romance, qui étoit la langue françoise de ce tems là. Il chanta à la princesse Sophie une chanson dont il avoit fait les paroles. Ces paroles, qui étoient en langue romance, que la princesse entendoit bien, étoient telles pour le sens :

Si l'amour ne livroit aux mêmes aventures
Les sincères amans & les amans parjures,
Si ce redourable vainqueur

(1) Le langage teutonique étoit en ce siècle-là le langage qu'on parloit en Allemagne.

Savoit récompenser la constance d'un cœur ,
 Dans mille doux plaisirs je passerois ma vie ;
 Mais la pitié chez lui , pour toujours endormie ,
 Fait qu'il ne me veut point guérir ,
 Ni me laisser mourir.

La princesse Sophie fut extrêmement contente de la voix & de la manière de chanter de Blondel. Elle lui donna bien des louanges ; mais elle lui en auroit donné , sans doute , encore beaucoup plus , si elle avoit su que les vers & l'air qu'il avoit chantés , étoient de sa composition. Elle chercha à l'engager à venir à la cour impériale par des promesses obligantes ; mais quoiqu'il trouvât cette princesse fort belle & fort gracieuse , il la remercia de la protection qu'elle lui offroit dans cette cour ; & parut à Sophie si indolent sur sa fortune , que comme on avoit dit à cette princesse que le concierge avoit une assez jolie fille , elle crut que Blondel en étoit amoureux ; & s'imagina que l'entêtement dont il étoit plein , lui faisoit négliger une occasion que d'autres que lui auroient cherchée avec empressement. La princesse reprit le chemin de Lints sans faire de plus longues réflexions , & Blondel s'en retourna à la tour , où il ne fut pas long-tems sans informer le roi de son entretien avec la princesse Sophie ; & puis , dès la première fois qu'il

82 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

en trouva la commodité, il pria ce prince de vouloir bien satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre le reste des aventures de Rosanie. Le roi lui dit en souriant, que l'occupation de faire des contes & d'en écouter, étoit bien pardonnable à des gens dont la vie étoit aussi stérile de plaisirs, qu'étoit la leur. Après ces mots, ce prince, dont la politesse égaloit la valeur, reprit ainsi le récit de son conte :



SUITE DU CONTE DE RICDIN-RICDON.

QUAND Penséemorne sut le refus que Rosanie avoit fait d'un mariage qui paroissoit si avantageux pour une personne de sa condition, elle entra dans une rage qu'il seroit difficile de décrire : comment, s'écria-t-elle, cette audacieuse payfanne trouve donc que ce n'est pas encore assez pour elle, qu'un seigneur jeune, bien fait, & aussi considérable qu'est l'ambassadeur ; à ce que je vois, c'est au trône qu'elle en veut, & il ne lui faut pas moins que des amans qui doivent porter des couronnes ; ah ! vraiment, je saurai bien rabaisser les vues de son insolent orgueil. Pleine de cette idée, elle fit agir le confident de l'ambassadeur, qui étoit tout à elle. Ce confident inspira à son maître le dessein d'enlever Rosanie ; & ce maître forcené d'amour & de dépit, applaudit tout d'un coup à ce téméraire projet. Son ambassade finissoit : en quittant les états du roi Prud'homme, il sentoît qu'il seroit ravi d'en emporter cette belle proie. Il ne songea plus qu'à prendre toutes les

mesures nécessaires pour y réussir : il prit le tems que le roi & le prince étoient allés à une maison de plaisance faire un voyage, dont la reine n'avoit point été, à cause de quelque indisposition. Le palais étoit donc beaucoup moins rempli qu'à l'ordinaire. Un soir que Rosanie revenoit de prendre l'air avec Vigilentine dans le jardin public dont nous avons parlé, comme elle rentroit dans le palais par les cours des cuisines, quatre hommes masqués saisirent brusquement Rosanie ; & l'entraînant par une porte dérobée contre laquelle elle étoit, elle se trouva tout d'un coup dans une rue déserte, où, malgré ses cris & sa résistance, on la fit monter dans un chariot, qui courut ensuite avec une aussi grande vitesse que s'il eût volé. Après qu'il eut ainsi couru quelque tems, escorté d'un bon nombre de cavaliers, il s'arrêta, & on y mit des relais. Alors la triste Rosanie qui se désespéroit, vit monter dans le chariot l'audacieux ambassadeur, auteur de son enlèvement. A cette vue elle redoubla ses cris & ses larmes ; ne vous affligez pas, madame, lui dit-il, je suis bien éloigné d'avoir dessein de vous faire aucun outrage : je ne veux vous conduire en mon pays que pour vous faire un sort agréable, & vous donner un rang digne de vous en vous épousant. Ah ! seigneur, s'écria

Rosanie , avec une voix entrecoupée de sanglots, telles que puissent être vos intentions ; elles cessent d'être légitimes dès que vous employez la violence pour les accomplir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde , daignez me remener auprès de la reine ma maîtresse : l'obligation que je vous en aurai me donnera sans doute plus de sensibilité pour vos désirs que je n'en ai eu jusqu'à présent , & me déterminera à quitter ma reine pour aller passer mes jours avec vous ; mais si je ne reviens point , que pensera de moi cette grande princesse ? Hélas ! elle croira que j'ai consenti , sans son aveu , à disposer de mon destin. Au nom de dieu , seigneur , permettez que j'aie détruire ce soupçon dans son esprit. Non , non , ingrate , répondit l'ambassadeur , je ne vous laisserai point sortir de mes mains ; je vois votre artifice ; si vous en étiez une fois dehors , vous vous moqueriez encore de mon amour ; après avoir eu tant de peine à me rendre le maître de mon bonheur , je n'ai garde de le laisser échapper. Perfide ! répliqua Rosanie , puisque tu as si peu d'égard pour mes prières , je ne m'abaisserai pas davantage à t'en faire ; mais j'espère que le ciel prendra ma défense : je me flatte qu'il me tirera de tes indignes mains , & qu'il ne laissera pas ta trahison impunie.

Pendant qu'ils faisoient de semblables discours, le chariot couroit toujours avec une vitesse inconcevable ; mais le charton étoit si occupé à le conduire rapidement, qu'il s'égara de la route que son maître lui avoit ordonné de prendre : il s'en aperçut, & voulut se remettre en voie ; mais lorsqu'il commençoit à s'y employer avec application, le chariot rompit, & jeta Rosanie dans le milieu du chemin proche d'un bois de haute-futaie. Comme elle ne se sentit point blessée, loin d'être effrayée de cet accident, elle en conçut un favorable augure. Cependant l'ambassadeur juroit avec un emportement terrible contre son écuyer, son charton, & tout le reste de ses gens, qui tous étoient descendus de cheval pour tâcher de relever le chariot, & le remettre en train d'aller, tandis que Rosanie, dont tout cet embarras redoubloit le courage, faisoit des cris de toute sa force pour attirer quelques passans à son secours : elle auroit bien voulu s'enfuir ; mais il lui étoit impossible. L'ambassadeur avoit ordonné à un de ses domestiques de la tenir par le bras : elle trembloit donc que ses cris ne fussent poussés en vain ; & flottant entre l'espérance & la crainte, elle regardoit sans cesse à la clarté de la lune, qui étoit fort brillante cette nuit-là, si elle ne verroit point pa-

roître quelqu'un. Elle ne fut pas long-tems sans voir sortir trois hommes du bois ; seigneur , leur cria-t-elle à haute voix , dès qu'elle les vit paroître , daignez donner du secours à une malheureuse fille qu'on enlève malgré elle. Aussitôt les trois inconnus mirent l'épée à la main , & vinrent fondre sur l'ambassadeur & ses gens , qui n'eurent pas le tems de remonter à cheval. Tous les coups que portoient ces trois inconnus , étoient autant de coups mortels : un d'eux sur-tout se faisoit remarquer par une valeur & une adresse sans égale : il donna la mort au confident & à deux autres des gens de l'ambassadeur , qui , transporté de rage , vint à son tour fondre sur lui comme un lion furieux : le brave inconnu le reçut avec la même vigueur que s'il avoit commencé le combat , & quoiqu'il eut une blessure à l'épaule gauche , il porta un coup si terrible à l'ambassadeur , qu'il l'étendit sans vie à ses piés. Dès que les gens de ce ministre virent leur maître mort , ils prirent tous la fuite : alors le vaillant inconnu s'approcha de Rosanie , qui étoit glacée d'effroi , & frémissait d'horreur de voir tant de sang couler à son sujet : vous êtes libre , belle fille , lui cria-t-il , vos ravisseurs sont dissipés. Au son de cette voix Rosanie fut saisie tout-à-coup d'un transport de joie le plus vif

qu'on puisse sentir ; car elle reconnut son cher prince en la personne de son libérateur. On ne peut s'imaginer tout ce que ces deux amans se dirent de tendre : le prince étoit enchanté d'avoir secouru si heureusement l'objet de son amour ; & Rosanie ne pouvoit cesser de donner des louanges à son illustre défenseur. Des deux hommes qui étoient avec lui, l'un étoit son fidelle Bonavis, & l'autre un gentilhomme de sa maison, qui avoit aussi beaucoup de part dans sa confiance ; ainsi ni lui ni Rosanie ne se contraignirent point devant eux. On banda la blessure du prince, qui par bonheur ne se trouva qu'une légère contusion. Quand cet amant, aussi brave que tendre, reconnut l'ambassadeur, il eut d'abord de la douleur d'avoir donné la mort à un homme dont la personne devoit avoir des droits sacrés, à cause du titre dont il étoit caractérisé ; mais lorsqu'il fit réflexion que cet indigne ministre avoit dérogé par un rapt odieux à tous les privilèges de son caractère, il s'applaudit au contraire, de ce qu'il avoit été choisi du ciel pour le punir d'avoir si audacieusement violé le droit des gens dans les états, & même jusques dans le palais d'un roi dont il avoit été traité avec tant de générosité & de considération.

Le prince cependant, quoiqu'incommodé de

La blessure, aida lui-même à marcher à l'aimable Rosanie, pour la conduire au château de plaisance du roi son père, qui étoit au bout du bois de haute-futaie dont il étoit sorti. En marchant elle lui fit en détail le récit de son enlèvement ; & il conta à son tour à cette belle fille, qu'accablé du chagrin que lui caufoit son absence, & jugeant bien qu'il ne pourroit dormir, il avoit résolu de passer la plus grande partie de la nuit à prendre le frais dans le bois, en s'entretenant d'elle avec les deux hommes qu'elle voyoit. Le prince avoit à peine remis Rosanie entre les mains des deux dames du château, qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme de la reine sa mère, qu'elle avoit envoyé en poste, demandoit à lui parler. Ce gentilhomme lui annonça qu'on avoit enlevé Rosanie dans le palais, & presque sous les yeux de la reine ; & que cette princesse, irritée & chagrine au dernier point de l'insolence de ce rapt, envoyoit au plutôt en donner avis au roi & à lui, afin qu'ils prissent des mesures pour faire arrêter le ravisseur & le punir, quoiqu'elle eût déjà donné là-dessus les meilleurs ordres qu'il lui avoit été possible. Le prince chargea le gentilhomme de s'en retourner tout-à-l'heure, & de faire le récit à la reine de l'heureux hasard par lequel il avoit sauvé Rosanie ; & puni son ravisseur.

Dès le lendemain, le roi voulut qu'on s'en retournât à la ville capitale, & qu'on ramenât la belle fileuse à la reine. Cette aimable fille en fut reçue avec tant de bonté & de marques de bienveillance, que l'envieuse Penséemorne fut prête à en expirer de rage : mais ce qui mettoit encore le comble à son désespoir, c'étoit de voir que sa rivale ne devoit qu'au vaillant secours du prince le bonheur d'avoir évité l'enlèvement ; mais quoiqu'elle vît bien par divers signes éclatans, que le ciel s'opposoit à sa vengeance, elle n'en persévéra pas moins dans le dessein de la satisfaire, & prit de nouvelles mesures pour y réussir.

Cependant, malgré la joie qu'avoit Rosanie d'avoir été délivrée de son ravisseur par un amant chéri, qui s'étoit couvert de gloire, elle étoit agitée d'une inquiétude secrète qu'elle avoit peine à cacher. Sirène, qui lui témoignoit toujours de plus en plus une amitié tendre, s'aperçut de son agitation, & lui en demanda le sujet ; mais elle ne voulut jamais le lui confier. Elle n'avoit pas tort d'avoir de la réserve à cet égard ; son chagrin étoit causé par l'infidélité de sa mémoire ; elle sentoit que le terme que l'homme à la baguette avoit prescrit pour venir reprendre ce bois précieux, approchoit de jour en jour, & le nom bizarre de ces

homme ne lui revenoit point dans l'esprit. En vain depuis quelque tems elle faisoit mille efforts pour le trouver, c'étoit toujours inutilement. Cependant elle voyoit que si elle ne retrouvoit point ce nom fatal, une parole inviolable l'obligeoit à suivre le donneur de baguette où il voudroit la mener : & son enlèvement lui avoit fait sentir plus que jamais la douleur mortelle qu'elle auroit d'être pour toujours séparée du prince.

Quelque mal qu'elle formât les caractères de l'écriture, elle voulut voir s'ils ne pourroient point lui aider à retrouver ce nom si ardemment désiré. Elle se tourmenta donc tant avec toute l'application dont elle étoit capable, & écrivit *Racdon*, puis *Ricordon*, & enfin *Ringaudon*. Mais si, dans de certains momens, elle avoit de la joie de croire qu'elle étoit toute prête à trouver le nom dont elle avoit besoin, dans d'autres instans, elle étoit au désespoir d'être convaincue que c'étoit bien vainement que ceux qui se présentoient à sa mémoire, sembloient en approcher, puisqu'enfin ils ne contribuoient point à lui rappeler une sûre idée du véritable. Lasse de travailler sa mémoire avec si peu de succès, elle abandonna le secours de l'écriture, & se replongea dans ses tristes rêveries.

Penséemorne prétendoit lui donner bientôt sujet d'en avoir de plus douloureuses. Cette cruelle personne, outrée de ce que le prince, non-seulement avoit évité sa vengeance, mais encore l'avoit faite éviter à Rosanie, vouloit assouvir sa fureur par la mort de ce jeune héros. Comme cette fille perfide avoit de la beauté, de la naissance & des richesses assez considérables, elle avoit beaucoup d'amans; mais la plupart étoient gens sans titre, sans bien, sans conduite, & dont le caractère étoit encore plus mauvais que la fortune. Parmi ces amans ruinés & fourbes, Penséemorne en choisit trois, à qui elle dit à chacun en particulier: Je vous rendrai maître de ma personne & de mon bien en vous épousant, dès que vous m'aurez rendu un service que je veux de vous; le prince m'a offensée, & je ne puis appaiser ma colère que par sa mort; il faut donc que vous observiez ses pas, & que vous lui ôtiez la vie dans quelques-uns de ces momens où il s'égare à la chasse; deux de mes amis sont disposés à vous accompagner pour vous secourir; je vous donnerai à tous trois des épées enchantées dont me fera présent une savante magicienne de mes amies. Par le pouvoir de son art, elle fera en sorte que vous blessez toujours, & ne serez point blessés; &

par le même pouvoir, elle empêchera qu'on ne découvre jamais que ce sera vous qui aurez tué le prince. Penséemorne ayant tenu ce discours séparément à chacun des trois amans dont on a parlé, il n'y eut aucun de ces scélérats qui refusât son horrible proposition. Elle leur donna effectivement des épées sur lesquelles la magicienne avoit marmoté quelques mots du grimoire, & puis tous trois se préparèrent à exécuter le détestable assassinat qu'elle leur demandoit. Depuis que le prince s'étoit échappé des pièges qui lui avoient été tendus dans le palais enchanté, Penséemorne n'osoit plus compter avec sûreté sur le pouvoir de l'art magique ; aussi, dans le perfide projet qu'elle avoit conduit, elle ne s'étoit confiée que médiocrement au secours de cet art ; mais elle étoit persuadée que sans aucun pouvoir surnaturel, il étoit facile que trois hommes bien armés ôtassent la vie à un seul qu'ils attaqueroient à leur avantage. Elle n'avoit donc eu recours à la magicienne que par un surcroît de précaution, ne doutant pas que, sans armes enchantées, il ne fût aisé à ses trois amans de faire périr le prince sous leurs coups.

Cependant le roi, pour quelques raisons particulières, fit un voyage à sa maison de campagne sans la reine ni le prince ; & ce jeune

64. LA TOUR TÉNÉBREUSE.

amant, entièrement guéri de sa blessure, & fort en peine de l'inquiétude qu'on remarquoit dans Rosanie, s'en alla à la chasse pour dissiper le chagrin que celui de sa belle lui donnoit. Plus occupé de ses rêveries que du soin de poursuivre la bête, il s'écarta de ses gens, & s'égara si bien d'eux en rêvant toujours, que la nuit le surprit avant qu'il pût en être retrouvé. Passant dans un lieu fort désert auprès d'un vieux palais ruiné, & qui sembloit inhabitable, il remarqua qu'il y avoit beaucoup de lumières dans ce palais. Il s'approcha vers les fenêtres des salles qui étoient toutes ouvertes & toutes rompues, & regarda au travers des arbres qui les environnoient. Il vit, à la lueur d'une clarté toute violette, plusieurs personnes d'une figure affreuse & d'un habillement bizarre. Il y avoit au milieu d'elles une espèce d'homme sec & basané, qui avoit le regard farouche & la physionomie effrayante; il paroissoit cependant dans une grande gaité, & faisoit des sauts & des bonds avec une agileté inconcevable. Le prince sentit un secret frémissement à la vue de ces objets effroyables, & ne douta guères qu'il n'y eût là des habitans de l'enfer : mais se souvenant qu'il avoit sur lui l'anneau de vérité, il ne redouta point leur odieux pouvoir. Il y avoit dans cette troupe une femme qui faisoit

de grandes supplications à cette figure d'homme affreux, qui étoit dans le milieu : non, dit-il, ma puissance ne s'étend point sur lui : un esprit céleste, mon ennemi juré, le défend contre moi, & m'a fait éprouver encore depuis peu que, dans mes entreprises, je ne suis pas heureux sous le nom de Labourélamboy. Mon autre nom m'est bien autrement favorable ; j'ai déjà acquis un grand nombre de jeunes beautés sous ce nom, & j'espère que demain à l'heure qu'il est, j'en acquerrai encore une qui en vaut beaucoup d'autres. Après ces mots, cet homme épouvantable se mit à recommencer ses sauts en chantant cette chanson d'une voix terrible :

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats ;
Avoit mis dans sa cervelle,
Que Ricdin-ricdon je m'appelle,
Point ne viendrait dans mes lacs ;
Mais sera pour moi la belle
Car un tel nom ne fait pas.

Après que ce démon, car effectivement c'en étoit un, eut chanté cette belle chanson, il reprit ainsi, en s'adressant à la femme qui lui avoit parlé : Comme les hommes ont une éducation plus cultivée que les femmes, nous avons ordinairement plus de peine à les séduire, que nous n'en avons à duper le sexe crédule, à

moins que nous ne nous servions des personnes de ce sexe pour faire tomber les hommes dans nos pièges ; comme aussi , d'un autre côté , ce sont souvent les hommes qui sont cause que les femmes donnent dans nos filets. J'ai acquis moi seul plus de jeunes filles par l'envie qu'elles ont de paroître belles & de savoir bien se parer , que vingt de mes camarades n'en ont acquis à eux tous par cent autres différens moyens ; & la violente passion qui leur fait chercher avec tant d'acharnement à s'acquérir de la beauté & de la bonne grâce , ne naît que de l'envie démesurée qu'elles ont de charmer les hommes. C'est pourquoi j'ai dit que ce sont fort souvent les hommes qui sont cause que les femmes deviennent notre partage. Par exemple , continua le hideux harangueur en s'adressant toujours à la même femme , il est sûr que votre bonne amie ne nous échappera pas. Hé bien ! n'est-ce pas la fureur outrée qu'elle a eue de vouloir plaire à un homme , qui la rendra notre proie ? Mais qui auroit cru que ce jeune prince qui l'avoit charmée , rendroit sans effet toutes les batteries que nous avons dressées contre lui ? Cependant rien n'a jamais pu l'engager à rompre les sermens de fidélité qu'il avoit fait à sa maîtresse ; & il n'a jamais pu être tenté d'une valeur & d'une gloire dues à l'art magique ; &

ces deux efforts de vertu lui ont acquis un défenseur qui rend à présent contre lui tout le pouvoir de l'enfer inutile. Ainsi c'est en vain que vous implorez aujourd'hui mon secours pour le faire périr ; ni vous , ni moi , ne saurions plus lui nuire ; toutes choses à son égard iront naturellement.

Par ces discours , le prince comprit clairement que celui qu'il entendoit étoit le démon qui lui avoit parlé sous la figure d'un vieillard , & il ne douta point non plus que la femme ne fût la magicienne dont le céleste enfant de qui il tenoit l'anneau de vérité , lui avoit appris les pernicious projets. Il fut tenté , pendant quelques momens , d'aller à l'heure même punir cette perfide & les autres scélérats qu'il croyoit dans ce lieu avec elle ; mais il ne resta guère dans ce dessein , jugeant tous ces misérables indignes de sa vengeance. Il songea donc à s'éloigner de leur odieuse troupe pour tâcher de rejoindre ses gens , ou du moins à retrouver la route pour s'en retourner.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il marchoit , lorsqu'il fut attaqué brusquement par trois hommes qui sortirent tout-à-coup d'un bosquet. Le prince se défendit avec une valeur & une intrépidité héroïques , & gagna vite un arbre contre lequel il s'appuya afin de n'être attaqué

que d'un côté. Là, il se battit avec tant de courage, d'adresse & de bonheur, qu'après avoir tué un de ses ennemis, & renversé l'autre par terre, il vit le troisième prendre la fuite. Il ne s'amusa point à le poursuivre, & songea seulement à avancer chemin; mais il étoit très-fatigué; & de plus, il avoit reçu au bras une légère blessure, par laquelle il ne laissoit pas de perdre beaucoup de sang : ce qui l'affoiblissoit extrêmement. Enfin, après avoir fait un assez court espace de chemin, il fut heureusement retrouvé d'une partie de ses gens, qui furent bien surpris de le trouver si foible, si las, & blessé. On lui banda promptement sa blessure, & quand il fut remonté à cheval, malgré l'état où il étoit, il vola en un instant au palais, dans lequel il trouva la reine sa mère agitée d'une inquiétude terrible à son sujet. Cette princesse fut vivement touchée de le voir blessé, quoique les chirurgiens qu'on envoya querir tout-à-l'heure, assurassent que ce ne feroit presque rien que sa blessure. Rosanie, malgré cette assurance, en étoit sensiblement affligée; mais personne ne pouvoit deviner d'où partoît ce détestable assassinat contre un prince également doux & obligeant. Il ne le pouvoit démêler lui-même; car quoiqu'il eût bien remarqué les sentimens que Pensémorne avoit pour lui, & qu'il ne

doutât point qu'elle ne fut guère contente de ce qu'il n'y répondoit pas, il étoit bien éloigné de la croire capable d'un coup si perfide.

Mais pendant que le prince avoit été témoin inquiet du sabbat des forciers, & qu'il avoit été en bute aux fureurs d'une scélérate amante, le roi son père passoit de bien plus agréables momens : il avoit appris des secrets & des événemens qui lui avoient donné une joie sensible. Le même jour que le prince fut exposé à des périls si funestes, on vint dire au roi qu'une dame dont la beauté & l'air charmant se faisoient extrêmement remarquer, lui demandoit audience. Ce prince ayant ordonné qu'on la fît entrer, fut effectivement très-frappé des agrémens qui brilloient en sa personne. Elle étoit accompagnée d'un vieillard de bonne mine, qui paroissoit être un homme de condition, & d'un autre vieillard, qui, au travers de sa mine villageoise, ne laissoit pas de faire appercevoir un air de prudence & de probité qui prévenoit d'abord en sa faveur. Seigneur, dit cette dame au roi, vous voyez devant vous une princesse qui vient vous rendre grâces des obligations dont elle est redevable à vous & à la reine votre épouse. Je ne crois pas, madame, répondit le roi, que la reine ni moi ayons jamais été assez heureux pour vous rendre

100 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

aucun service. Il est vrai, seigneur, repartit la dame, que je n'ai pas reçu, en propre personne, les grâces dont je viens vous remercier, mais elles ont été répandues sur quelqu'un qui m'est plus cher que moi-même, puisque c'est sur la princesse Rosanie ma fille. Quoi, madame, s'écria le roi, la belle Rosanie est votre fille ! Cela est bien difficile à croire ; quoique cette charmante personne ne soit presque encore qu'un enfant, vous avez cependant trop de beauté & de jeunesse pour qu'on puisse se persuader que vous soyez sa mère. Seigneur, répliqua la dame, je fais ce que je dois penser des obligeantes douceurs que vous me dites, ce sont de galans & gracieux mensonges qu'inspire toujours aux hommes d'un rang élevé l'habitude agréable qu'ils ont à la politesse ; mais, seigneur, si vous daignez m'écouter, je vous apprendrai de sérieuses vérités, qui, je crois, vous surprendront beaucoup. Le roi ayant témoigné à la dame que son récit lui feroit un sensible plaisir, & qu'il étoit prêt à l'entendre, elle reprit ainsi :

Vous voyez en moi, seigneur, la reine Riante-Image, veuve du roi Planjoly, dont la triste destinée a fait tant de bruit. Quand le cruel Songecreux eut défait & tué le roi mon époux, qu'il se fut emparé de son trône,

& qu'il m'eut enfermée dans une obscure prison, il ne pensa plus qu'à s'affermir dans son usurpation. Comme il savoit que j'étois grosse, il résolut de faire mourir l'enfant qui naîtroit de moi, si c'étoit un fils, mais si c'étoit une fille, il vouloit la conserver avec grand soin pour la faire épouser un jour à son fils, qui étoit encore en fort bas âge. J'appris les funestes projets que le tyran formoit sur mon accouchement, & frémis de l'une & l'autre destinée qu'il préparoit à mes enfans: je versois des torrens de larmes quand je songeois que si je mettois un fils au monde, un barbare lui arracheroit la vie dès le moment de sa naissance; mais je n'étois guère moins affligée lorsque je pensois que s'il me naîssoit une fille, elle auroit un jour le triste sort d'être attachée par des liens odieux au sang d'un tyran détestable. Je résolus donc, de quelque sexe que fût l'enfant que le ciel m'envoyeroit, de tâcher de le soustraire au pouvoir du tyran, m'en dût-il coûter la vie, qui, dans l'état où j'étois, m'étoit beaucoup plus à charge que précieuse.

Le fidèle chevalier que vous voyez, continua la reine, en montrant le vieillard qui paroissoit de condition, a toujours été attaché à moi avec un zèle aussi agissant qu'éclairé: il

a toujours eu tant de pénétration dans l'esprit, & tant de prudence dans toutes ses actions, que mes peuples lui avoient donné le surnom de Longuevue, qui lui est demeuré. Ce chevalier donc, qui, à la faveur d'un déguisement, avoit évité la cruauté du tyran, gagna quelques-uns de mes gardes, & eut l'adresse de me venir parler dans ma prison. Ravie de le voir, je pris au plus vite des mesures avec lui pour tâcher de remettre entre ses mains l'enfant à qui je donneroie la naissance. Le tyran avoit ordonné qu'on me traitât avec beaucoup d'égards, parce qu'il vouloit me ménager à cause de ma grossesse. Ainsi le gouverneur de la forteresse où j'étois avoit soin que j'eusse les commodités & les douceurs qui pouvoient contribuer à ma santé ou à ma satisfaction. Quand je me vis tout proche du tems de mon accouchement, je témoignai que j'avois extrêmement envie de manger d'un pâté de sanglier. On songea aussi-tôt à me satisfaire; & par l'adresse d'une de mes femmes, ce fut le fidèle Longuevue, déguisé en paysan, qui fut chargé du soin de faire ce pâté: Longuevue le donna à mes gardes, qui me l'apportèrent. Nous l'ouvrîmes sans témoins, ma femme de chambre & moi, & nous trouvâmes dedans, ainsi que je l'avois concerté avec Longuevue, un enfant

tout nouveau né , qui étoit venu mort au monde. Le prévoyant chevalier m'avoit donné des moyens pour conserver le corps de cet enfant exempt de corruption jusqu'au moment où j'aurois besoin de le montrer. Enfin j'accouchai heureusement d'une fille , qui avoit sur le bras , au - dessus du coude , la figure d'une rose parfaitement bien imprimée , ce qui me fit à l'instant lui donner le nom de Rosanie. Ma femme de chambre cacha cette princesse dans un lieu retiré : elle mit l'enfant mort auprès de moi ; & puis aussi-tôt avec des pleurs & des cris elle appela du secours , en disant que je venois d'accoucher d'un enfant mort.

On alla porter cette nouvelle au tyran , mais il n'en eut aucun regret , car l'enfant mort né qu'on m'avoit apporté étoit un garçon ; & comme il y avoit encore un grand parti qui haïssoit songecreux & sa tyrannie , beaucoup de gens publièrent que j'étois accouchée d'un fils , qu'il avoit fait mourir. Cependant on mit l'enfant mort dans un cercueil : ma femme de chambre , par les tours d'une adresse admirable , l'en retira , mit ma fille vivante en la place de ce petit corps mort , & s'en défit en le jetant dans un lieu secret , sans que personne en eût jamais le moindre soupçon. Enfin on emporta le cercueil ; & quoiqu'on eût donné

beaucoup de nourriture à ma fille, je tremblois toujours que ses cris ne trahissent notre secret; mais par un bonheur extrême, elle ne cria point; & Longuevue qui, par son habileté, s'étoit acquis la confiance du gouverneur, fut chargé par lui du soin de l'enterrement qui se fit le soir, & sans aucune cérémonie. L'heureux & adroit Longuevue tira la petite Rosanie du cercueil le plutôt qu'il lui fut possible; & par une visible protection du ciel, il la trouva en très-bon état. Il eut de cet enfant tous les soins possibles, & n'eut point de repos qu'il ne l'eût ôtée du pays sur lequel le barbare Songecreux exerçoit sa tyrannique domination: ce que ce fidelle sujet fit de la manière, seigneur, qu'il va vous raconter.

Quand la reine eut achevé ces mots, Longuevue prenant la parole, poursuivit ainsi le récit de cette princesse, en s'adressant toujours au roi Prud'homme. Je partis heureusement, seigneur, du royaume de Fîction, emmenant avec moi la petite princesse, & une nourrice que je faisois passer pour sa mère; mais quoique j'eusse pris beaucoup de soin pour bien m'acquérir cette femme, je lui cachai entièrement la naissance & le sort de l'enfant qu'elle nourrissoit. J'arrivai dans vos états, seigneur, & j'en traversai une partie sans trouver personne

qui me parût propre à bien conserver le précieux dépôt dont j'étois chargé. Cependant j'aurois été ravi de pouvoir le confier au plutôt en de sûres mains ; car pour les intérêts de la reine & de la princesse, il falloit que je m'en retournasse au plutôt dans le royaume de Fiction.

Enfin un jour que pour laisser reposer la princesse & sa nourrice, je m'étois arrêté sous des arbres qui bordaient un grand chemin, vers lequel il y avoit deux ou trois villages, pendant que la nourrice étoit assise, je me promenois le long des arbres ; & j'étois assez éloigné de cette femme, lorsque, me trouvant derrière deux paysans qui marchaient aussi, j'entendis que l'un disoit à l'autre : Hé bien ! obstiné Disantpeu, tu veux donc rester toujours dans l'humeur qui t'a fait donner ce nom, & tu ne veux rien dire sur tout ce qui a causé ce tintamare-là ? Que veux-tu que je te dise ? répondit l'autre paysan, je me contente de plaindre le malheur de mon voisin, sans l'en blâmer, ni sans en aller rechercher trop curieusement les causes : ainsi je ne fais rien de tout ce que tu me demandes. Va, va, reprit celui qui avoit parlé le premier, tous ceux de ton village n'ont pas bouche close comme tu l'as : je saurai bien sans toi apprendre que j'ai envie de savoir ; mais puisque tu ne

me veux rien dire , je vais doubler le pas , j'arriverai dans ton village long-tems avant toi , & cela me donnera le tems de causer ; car il faut que je m'en retourne promptement , & je vois bien que , chargé de ton enfant comme tu l'es , tu ne saurois aller si vite. Après ces mots , ce payan quitta l'autre , & se mit à marcher de toute sa force. Dès que celui qui portoit le petit enfant fut seul , je l'abordai & lui fis plusieurs questions. J'appris que cet enfant étoit une fille à lui , dont sa femme étoit accouchée il n'y avoit pas plus d'un mois ; que cette femme avoit eu un mal au sein , qui l'avoit obligée à mettre son enfant en nourrice , dans un village éloigné de quelques lieues du sien ; mais que le mal de sa femme étant entièrement guéri , il revenoit de querir son enfant pour le faire nourrir par cette femme , qui étoit parfaitement bonne nourrice. J'écoutai tous ces discours avec beaucoup d'attention ; j'examinai la physionomie de cet homme ; elle me plut ; & je crois , seigneur , que vous trouverez que j'avois raison , quand vous saurez que ce bon payfan étoit ce même vieillard que vous voyez derrière la reine ma maîtresse. J'appris encore qu'on lui avoit donné le surnom de Disant peu , à cause du penchant qu'il avoit pour le silence ; & de la retenue qu'il avoit à parler : tout cela

me prévint avantageusement en sa faveur , & je résolus de l'engager à être le gardien de la princesse Rosanie , sans lui confier néanmoins tout le secret de sa naissance. Je lui fis donc des promesses considérables ; je lui mis entre les mains beaucoup d'or & des pierreries ; & entre autres un bracelet infiniment précieux , que la reine m'avoit donné pour contribuer un jour à faire reconnoître la princesse. Après avoir donc gagné Disantpeu , & l'avoir assuré que cet enfant dont il auroit soin , seroit un jour la cause de sa fortune & de celle de toute sa famille , j'exigeai de lui qu'il ne feroit part de cette aventure à personne , pas même à sa femme. Il me fit ferment de ne se conduire entièrement que par mes ordres : & voici de quelle manière nous disposâmes les choses , afin que notre secret ne restât qu'entre nous deux. La fille de Disantpeu se trouvant justement de l'âge de Rosanie , nous résolûmes qu'il présenteroit cette princesse à sa femme comme étant véritablement leur enfant qu'il venoit de rapporter du lieu où on l'avoit mis pour tetter pendant la maladie de sa mère : lui & moi nous ne doutions pas que cette mère n'y fût trompée , puisqu'elle n'avoit vu sa fille qu'à l'instant de sa naissance ; que , d'un autre côté , j'irois porter moi-même la fille de Disantpeu à la

nourrice de Rosanie , & prendre la petite princesse des bras de cette femme , pour la remettre dans ceux du bon payfan. Nous convînmes, Disantpeu & moi, que jè ferois à cette nourrice un établissement commode , à un village qu'il me nomma , éloigné de fix lieues du lieu où nous étions , & je l'assurai que j'aurois soin que sa fille fût aussi bien que si elle avoit été la mienne propre. Sur ces assurances, il me la remit entre les mains , & j'allai la porter à la nourrice de Rosanie , des bras de laquelle je pris cette princesse , en disant à cette bonne femme que je la faisois dans ce moment changer de nourrisson. Elle fut extrêmement surprise de cet échange. Je lui dis que j'avois mes raisons pour le faire ; & après avoir été porter Rosanie à Disantpeu , je revins trouver la nourrice, que je menai loger au plus prochain village , & allai ensuite à celui du payfan , pour m'informer à fond de son caractère. J'en appris tout le bien que je pouvois souhaiter. Après cela, je conduisis la nourrice & son nourrisson au village que m'avoit nommé Disantpeu ; & ayant mis cette femme en état de vivre commodément dans ce lieu , je m'en retournai dans le royaume de Fiction.

Je trouvai que la reine Riante-image y étoit toujours en captivité, & que le barbare Songe-

creux y exerçoit sa tyrannie à l'ordinaire. Il y avoit un parti tout formé, qui haïssoit mortellement Songecreux ; mais ce parti n'étoit pas assez puissant pour oser se déclarer ouvertement contre celui du tyran ; il falloit songer à le fortifier. Quoique quelques bons serviteurs du feu roi & moi nous y employassions toute notre industrie, nous ne pouvions y parvenir, & bien des années s'écoulèrent avant que nous fussions en état de remuer. Tout tyrannique & bizarre qu'étoit Songecreux, il s'étoit emparé de bien des esprits. D'ailleurs, comme on ne voyoit au feu roi que des héritiers éloignés, cela décourageoit ; & je n'osois néanmoins confier à personne le secret de la naissance de Rosanie, dans la crainte que si l'on trahissoit ce secret, le tyran ne trouvât moyen d'attenter sur la vie de cette princesse. J'avois cependant de ses nouvelles assez souvent, j'en faisois part avec bien des peines à la reine ma maîtresse : & c'étoit la seule consolation qu'eût cette princesse dans sa triste captivité.

Quelque tems après que je fus de retour dans le royaume de Fiction, la nourrice de la fille de Disantpeu me fit savoir que son nourrisson étoit mort ; le père de cet enfant me l'écrivit aussi ; & comme je me préparois à faire revenir la nourrice dans son pays ; qui étoit celui de

Fiction, cette femme mourut dans le village où je l'avois laissée ; ainsi, quoiqu'elle n'eût jamais bien su la naissance de Rosanie, sa mort en assuroit encore plus sûrement le secret : aussi resta-t-il enseveli dans un profond silence. Mais enfin après une assez longue suite de tems, la race des Songecreux, qui s'étoit beaucoup multipliée & devenue fort nombreuse, fit des extravagances qui réveillèrent vivement la haine qu'on avoit pour le tyran. Le parti qui le détestoit ayant toujours subsisté & étant toujours resté uni, quoique sans éclater, s'étoit beaucoup agrandi & fortifié, & se vit enfin en état de faire des entreprises.

On songea donc à attaquer & à détruire les principales forteresses de Songecreux, & l'on se mit en campagne sous la conduite du général Belles-idées, qui avoit triomphé tant de fois sous le règne du feu Roi. Ce général fit d'abord des progrès assez considérables, & battit deux fois en batailles rangées les troupes de Songecreux ; mais le tyran du royaume de Fiction n'en fut pas abattu : car non-seulement il fit venir des secours de divers royaumes de l'Europe, mais encore il fit venir des troupes auxiliaires de chez les Arabes, qui se signalèrent par de tels exploits, qu'après avoir battu & blessé le général Belles-idées, on crut quelque tems

qu'elles détruiroient jusqu'au dernier des fiddelles sujets du roi Planjoli & de la reine Riante-image ; il est vrai aussi qu'elles promettoient que si on les laissoit fourrager le pays de Fiction jusqu'à Mille & une Nuit, elles assureroient à Songecreux un triomphe éternel. Mais le général Bongout s'étant venu joindre à Belles-idées avec des troupes qu'il avoit amenées du pays de Politesse, notre parti redevint le plus fort ; & les auxiliaires troupes arabes, malgré leurs nombreux escadrons & leurs formes fantastiques, furent forcées de plier devant Belles-idées & Bongout.

Quand je vis que le parti du feu roi avoit bien pris le dessus, j'annonçai aux chefs, que ce prince avoit laissé une héritière, & leur appris le secret de la naissance de Rosanie. Cependant, comme nous nous défions toujours qu'il n'y eût des traîtres parmi nos troupes, nous ne jugeâmes pas à propos de divulguer ce secret, de crainte que la princesse ne fût sacrifiée au tyran. Il fut seulement résolu qu'on enverroit querir Disantpeu pour confirmer aux plus considérables du parti la vérité de ce que j'avançois ; car pour la reine, on ne pouvoit avoir alors la joie de compter sur un témoignage aussi illustre que le sien. On avoit changé le gouverneur & les gardes de la forteresse où cette

princesse étoit enfermée ; & depuis ce changement , il ne m'avoit plus été possible d'avoir aucune intelligence dans sa prison.

Nous envoyâmes donc querir Difantpeu ; mais dès qu'il arriva dans le pays de Fiction , il fut pris prisonnier par des soldats du parti de Songecreux. Nous continuâmes cependant nos progrès ; mais malgré la prudence & l'intrépidité de nos chefs & la bravoure de nos soldats , nous n'avons pas laissé de trouver de la résistance plus long-tems que nous ne pensions ; & enfin ce n'est que depuis dix jours que le parti du tyran est absolument terrassé. Nous avons heureusement retrouvé Difantpeu ; & ensuite comme nous avons pris la forteresse où la reine étoit prisonnière , nous avons eu la sensible joie de délivrer cette princesse. Elle a appris de Difantpeu avec d'extrêmes transports , que la princesse Rosanie est également bien partagée de la beauté de l'ame & de celle du visage. Comme le tyran Songecreux , après sa dernière défaite , s'est enfui du pays de Fiction avec tout ce qui lui restoit des siens , nous avons déclaré au peuple de ce royaume , qu'il alloit retrouver sa véritable reine en la personne d'une fille qu'avoit laissé le feu roi. Il a appris cette nouvelle avec une joie infinie ; car la mémoire du roi Planjoli est extrêmement chère aux bons citoyens

royens du pays de Fiction ; & ils ont témoigné par mille démonstrations éclatantes ; qu'ils seront ravis de vivre sous le règne d'une princesse sortie de son sang.

La reine Riante-image , qui croyoit n'atteindre jamais assez-tôt le moment où elle verroit la reine sa fille , a voulu partir avec nous pour avancer cette joie de quelque tems. Nous avons laissé le gouvernement du royaume de Fiction entre les mains de Belles-idées & de Bongout ; & la reine mère , avec une fort peu nombreuse suite , & en faisant de très-grandes journées , est arrivée dans vos états. Disant peu nous a menés d'abord à son village , où la reine croyoit trouver Rosanie , & se faisoit un plaisir de surprendre cette princesse ; mais nous avons appris , dans ce village , seigneur , que la reine votre épouse l'a faite venir auprès d'elle ; & que , sous le nom de la Belle Fileuse , elle a reçu mille marques de bonté de cette grande reine & de vous. La reine ma maîtresse ayant aussi appris en même tems que vous étiez dans cette maison de plaisance , y a porté ses pas avec empressement , pour vous remercier au plutôt de tout ce que vous doit la reine Rosanie. Oui , Seigneur , reprit alors la reine Riante-image , je suis venue dans ce lieu pour ce dessein. Je le répète encore : je ne puis vous faire

assez de remerciemens ; je croyois en faire aussi en même tems à la reine votre épouse : car j'avois cru qu'elle étoit dans ce château avec vous , & je comptois y trouver aussi la reine ma fille. Non , madame , répondit le roi , la reine Rosanie n'est point ici , mais vous ne ferez pas long tems sans voir cette charmante princesse ; elle est restée auprès de la reine dans ma ville capitale , où je vous accompagnerai dès demain. Mais , madame , ajouta-t-il , je ne sai pas comment nous pourrons nous excuser auprès de vous & de la reine votre fille , de toutes les fautes que l'ignorance du rang de cette princesse nous a fait commettre envers elle. En suite de semblables discours , le roi donna ses ordres pour faire préparer ses équipages ; & le lendemain , après avoir regalé magnifiquement la reine & sa suite , ils prirent tous le chemin de la ville capitale.

Rosanie y languissoit dans une inquiétude mortelle. Quoique la blessure du prince l'affligeât , parce que tout ce qui regardoit un amant si cher lui étoit extrêmement sensible. Ce n'étoit pas encore néanmoins le plus grand sujet de son affliction : elle voyoit approcher de moment en moment le redoutable instant où le maître de la baguette alloit lui venir redemander ce bois fatal ; & n'ayant jamais

pu retrouver le nom de cet inconnu, elle voyoit que l'engagement inviolable de sa parole & de ses sermens l'obligeoit à le suivre par-tout où il voudroit. Elle versoit des torrens de larmes quand elle songeoit qu'il faudroit quitter pour jamais la reine qui l'avoit comblée de tant de bontés, de tant de bienfaits, & pour qui elle se sentoit un attachement si sincère. Elle regrettoit aussi beaucoup la présence de l'aimable Sirène : elle étoit fâchée qu'on l'arrachât aux soins de Vigilentine ; mais quelle étoit la vive douleur qui la déchiroit, quand elle venoit à penser qu'elle seroit éternellement condamnée à ne point voir le prince, & à vivre éloignée de lui ! On ne peut exprimer tout ce que cette cruelle idée lui faisoit souffrir : elle ne cessa point de répandre des pleurs toute la nuit. Pendant qu'elle s'occupoit encore le matin de ses funestes réflexions, on lui vint dire que la reine, qui étoit dans la chambre du prince son fils, lui ordonnoit de l'y aller trouver. Dès que la reine la vit entrer, elle lui cria : Qu'il y a d'étranges nouvelles, ma chère Rosanie ! Hélas ! j'avois un monstre parmi mes filles d'honneur.

Après ces mots la reine lui raconta ce que nous allons reciter historiquement. La relation portoit que celui des assassins du prince, qui

s'étoit échappé , s'étoit traîné tout blessé dans le plus prochain village ; que là les chirurgiens lui avoient déclaré qu'il mourroit de ses blessures , & que , sur cette déclaration , ce misérable s'étoit mis à jurer contre Penséemorne , qui l'avoit embarqué dans une odieuse & criminelle entreprise ; qu'il en avoit rapporté les circonstances telles que nous les avons racontées tantôt ; qu'ensuite ayant vu rapporter de la forêt les corps morts de ses deux compagnons , il étoit expiré en détestant sa coupable maîtresse ; que cependant quelqu'un avoit promptement averti cette indigne fille de la déposition de son scélérat amant ; qu'aussi-tôt elle étoit sortie furieuse du palais , avoit volé chez sa perfide magicienne , lui avoit dit beaucoup d'injures ; & qu'après l'avoir étranglée , elle s'étoit étranglée elle-même. Rosanie frémit mille fois pendant ce récit. Lorsqu'il fut fini , la reine , qui vouloit aller au temple , & qui vouloit aussi dissiper le prince son fils , afin qu'il sentît moins la douleur de sa blessure , ordonna à Rosanie & à Sirène de rester auprès de lui pour le défennuyer , & invita Sirène à chanter.

Cette aimable fille chanta avec tous les agrémens possibles ; mais ni le prince , ni Rosanie ne l'écoutèrent guère ; ils étoient si occupés

d'autre chose , qu'ils furent insensibles dans ces momens là aux douceurs de la musique. Sirène , qui s'aperçut qu'ils étoient fort distraits , cessa de chanter , se leva , & alla contre les fenêtres avec une autre dame , pour regarder les cygnes qui se promenoient sur la rivière, & venoient manger à la main des officiers du palais.

Dès que le prince crut qu'il ne seroit entendu que de Rosanie , il se hâta de lui dire : D'où vient , belle Rosanie , la tristesse mortelle où je vous vois plongée ? Les ardens empressemens de mon cœur toujours si vifs & si tendres , ne devoient-ils pas vous donner quelque joie , si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible à mon amour ? Seigneur , reprit Rosanie , puis-je vous voir dans l'état où vous êtes , & songer à tous les dangers que vous avez courus , sans ressentir un chagrin extrême ? Ces dangers sont passés , repartit le prince , & même je n'en crains aucune suite fâcheuse ; mais , charmante Rosanie , ajouta-t-il , comme je n'ai rien de caché pour vous , apprenez jusqu'où va mon bonheur , d'avoir évité des périls de tant d'espèces auxquels j'ai été exposé. Après ces mots , il lui raconta son aventure du palais enchanté de la forêt , & les pièges que lui avoit tendus la prétendue princesse infortunée , & le présent de l'anneau de

118 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

vérité, que lui avoit fait ce merveilleux enfant inconnu. Ensuite il lui fit le récit de son autre aventure du vieux palais ruiné, & de tous les discours diaboliques qu'il y avoit entendus ; mais quand il vint à déclamer la belle chanson du démon, dont il n'avoit pas oublié un seul mot, & qu'il répéta ces vers,

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans sa cervelle,
Que Ricdin-ricdon je m'appelle ;
Point ne viendrait dans mes lacs ;
Mais fera pour moi la belle
Car un tel nom ne fait pas.

Quand il répéta ces vers, dis-je, Rosanie fit un si grand cri, qu'il en fut d'abord effrayé, & que cela fit tourner la tête aux deux dames qui regardoient les cygnes. Cependant le prince se rassura, voyant que Rosanie s'écrioit avec un vif transport de joie : Le ciel soit loué de la bonté infinie qu'il a pour moi. Le prince lui demanda l'explication de ces paroles ; mais il vit bien qu'elle ne vouloit pas la donner devant les deux dames, que le cri qu'elle avoit fait avoit rapprochées d'eux. Ces dames s'en retournèrent à la fenêtre, & alors Rosanie raconta au prince en peu de mots toute son aventure de la baguette, & ne pouvoit revenir de

son effroi , en apprenant que cet homme qu'elle avoit promis de suivre , étoit un démon : car elle n'en avoit jamais rien soupçonné. Le prince ne put s'empêcher de la blâmer un peu de s'être engagée ainsi à faire des traités si légèrement avec un homme qu'elle ne connoissoit en aucune manière ; mais comme on est toujours prêt à tout excuser de ce qu'on aime , il remit toute la force de son imprudence sur son extrême jeunesse & sur son peu d'expérience. Cependant il étoit dans un ravissement inconcevable de ce que , par son heureuse mémoire , il lui faisoit éviter le plus grand danger qu'elle pouvoit courir de sa vie. Il écrivit au moment même le nom de Ricdin-ricdon sur des tablettes qu'il donna à Rosanie. Cette belle fille ne pouvoit trouver de termes à son gré pour le remercier. Hélas ! seigneur , lui disoit-elle , votre généreuse valeur m'a déjà tirée une fois des mains d'un cruel ravisseur ; mais aujourd'hui votre excellente mémoire m'arrache à un ennemi encore bien autrement redoutable.

Quand elle eut achevé de marquer sa reconnaissance à son illustre amant , elle alla joindre les dames qui étoient à la fenêtre , & les engagea à revenir auprès du prince. Une d'elles n'y fut pas long-tems ; mais Sirène y resta avec Rosanie , & tous trois s'entretenirent de

choses agréables. Vers le midi, au milieu de leurs conversations enjouées, il entra dans la chambre un vieillard vénérable, habillé fort proprement, quoiqu'avec simplicité. Dès que Rosanie l'eut envisagé, elle courut à lui les bras ouverts, en lui disant : Ah ! mon cher père, qu'elle joie de pouvoir vous embrasser après vous avoir cru mort. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant au prince, pardonnez aux transports d'une fille qui revoit le meilleur père du monde, & le plus digne d'être chéri. Malgré l'obscurité de sa condition, je ne rougis point d'en avoir reçu la naissance ; il est si honnête homme, & plein d'une probité si noble, que la droiture d'ame & l'élévation de sentimens que lui a donné la nature, répare la bassesse où l'a laissé la fortune. Vous voulez bien encore, seigneur, poursuivit-elle, que je lui demande des nouvelles de ma mère, que je ne puis oublier toute dure qu'elle est. Madame, répondit le vieillard, vous n'êtes point ma fille ; vous avez de trop grandes qualités pour être née d'un homme comme moi ; vous êtes fille d'un grand roi qui n'est plus au monde ; mais la reine votre mère qui vient d'arriver dans ce palais, & qui est à présent avec la reine, va venir ici vous embrasser, & vous rendre témoignage de ce que je vous dis. Rosa-

me resta si surprise de ce discours , qu'elle n'eut pas d'abord la force de parler ; mais enfin , revenant un peu à elle : Que je suis à plaindre , s'écria-t-elle ! Quoi ! mon père , vous voulez démentir cette probité dont vous avez fait une profession si exacte toute votre vie ? & vous venez en imposer devant le prince , à qui je viens de vanter avec tant de plaisir la droiture de votre ame ? Je n'en impose point , Madame , repartit le vieillard ; la reine votre mère que je vois entrer , va vous en rendre certaine.

En effet , dans ce moment la reine Riant-image , le roi Prud'homme , la reine son épouse & le seigneur Longuevue entrèrent dans la chambre du prince , où diverses personnes illustres se livrèrent à des transports ravissans. La reine Riant-image étoit enchantée de trouver Rosanie si belle ; & sans avoir la force de lui rien dire , la ferroit tendrement dans ses bras. Cette charmante fille lui baisoit les mains & les mouilloit des larmes que la joie faisoit couler : car le roi & Longuevue lui racontaient l'éclat de sa naissance , & l'instruisoient de tout son destin. Elle étoit moins frappée du trône par la gloire de régner , que par le généreux plaisir d'offrir un sceptre à un amant qui avoit eu dessein de lui assurer une couronne , toute bergère qu'elle étoit. Pour le prince , il sentoit une

si grande diversité de mouvemens pleins de douceur & de gloire , qu'il pouvoit à peine y suffire ; il s'applaudissoit d'avoir su démêler le mérite & les charmes de Rosanie au travers des voiles épais dont l'enveloppoit sa servile condition ; il étoit ravi de s'être fait aimer de cette belle fille. Transporté de lui avoir rendu deux services considérables , & dans la flatteuse espérance d'être bientôt uni à elle , il n'envisoit que la joie d'être à ce qu'il aimoit , sans que l'éclat du trône que la fortune venoit de donner à son amante , le touchât en aucune manière.

Après que la reine Riante-image eut donné cours quelque tems aux épanchemens de sa tendresse , Longuevue & Difantpeu s'approchèrent de Rosanie , & lui dirent : Permettez , madame , qu'on fasse voir à la reine votre mère la marque que vous avez au bras , & qui vous a fait donner le nom que vous portez. Ah ! s'écria Riante - image , je n'ai pas besoin d'aucune preuve pour reconnoître ici mon sang ; quand je n'aurois pas le témoignage d'aussi honnêtes gens que vous êtes l'un & l'autre , Rosanie ressemble si fort au feu roi mon époux , que cette ressemblance seule suffiroit pour me convaincre qu'elle est sa fille. Cependant , malgré ce que dit cette reine , celle de ses femmes de chambre

qui avoit fauvé la vie à Rosanie en naissant, s'approcha de cette charmante fille, & relevant la manche de sa robe, elle fit voir à la compagnie un bras dont la blancheur effaçoit celle de l'albâtre. Tout le monde se leva & environna la nouvelle princesse, & l'on vit sur son bras, au-dessus du coude, la figure d'une petite rose parfaitement bien représentée. Les deux reines recommencèrent à lui donner des embrassemens : puis ensuite Disantpeu présenta à la reine Riante-image le brasselet de diamans & les autres pierreries que Longuevue lui avoit remises entre les mains quand il lui avoit confié Rosanie. La reine-mère les rendit à sa fille, qui les reçut avec beaucoup de respect : Voyez, madame, dit alors en riant le bon vieillard à cette jeune reine, si je n'avois pas grande raison lorsque je refusois sans cesse pour vous tous les bons partis du village ; je savois bien que quand vous ne seriez jamais reconnue, la moindre des pierreries que je vous gardois vous rendroit plus riche que n'auroient pu faire tous leurs biens rassemblés en un seul. Rosanie dit mille choses obligeantes à son bon nourricier, l'assura qu'elle lui donneroit abondamment des marques de sa reconnoissance, & ajouta que sa femme ayant été sa nourrice, elle lui feroit aussi beaucoup de bien, ainsi qu'à leur fils : cette jeune

princesse n'oublia pas non plus à dire beaucoup de choses gracieuses à Longuevue & à la fidelle femme de chambre; elle fit cent caresses à Sirène, qui fut regardée dès ce moment comme la favorite de cette nouvelle reine. Aussi-tôt que le calme fut un peu rétabli dans cette belle compagnie, le roi Prud'homme, sans différer plus long-tems, demanda à la reine-mère Rosanie en mariage pour le prince son fils : cette demande fut accordée aussi-tôt, & le jour du mariage arrêté à l'instant, ce qui donna une satisfaction infinie aux deux amans & aux deux mères.

Ensuite on dîna avec une magnificence extrême, & après le dîné, tout le monde se retira dans son appartement pour s'aller reposer. Il n'y avoit pas long-tems que Rosanie étoit dans le sien, quand on lui vint dire qu'un homme vêtu de noir, & d'une physionomie fort sombre, demandoit à lui parler. Elle donna ordre qu'on le fît entrer, & dès le premier coup d'œil elle le reconnut pour l'homme à la baguette. Quoiqu'elle fût bien alors son nom, sa vue la fit frémir, rappelant dans son idée ce qu'étoit ce dangereux donneur de baguette : sans lui dire un seul mot, elle se leva, alla querir ce bois enchanté, & lui dit en le lui rendant : Tenez, Ricdin-Ricdon, voilà votre baguette. L'esprit

malin , qui ne s'attendoit pas à cela , disparut en faisant des hurlemens terribles , & fut ainsi pris pour dupe , ce qui lui arrive souvent , lorsque ceux à qui il s'est adressé pour les faire tomber dans ses pièges , n'ont pas eu des intentions criminelles en s'y laissant prendre , & n'ont point reconnu que c'étoit lui qui se les vouloit acquérir.

Rosanie passa une longue suite d'années avec le prince dans une parfaite union & dans un bonheur extrême : ils firent un mariage de Bonnavis & de Sirène , qui restèrent toujours leurs favoris ; ils comblèrent de bienfaits tous ceux qui leur avoient rendu service , & Longuevue , Disantpeu , la femme de chambre de la reine mère & Vigilentine , eurent lieu d'être contents des effets de leur reconnoissance. Ces aimables princes étoient chèrement aimés de la plus grande & de la plus noble partie de leurs sujets , qui étoient ravis de voir regner sur eux des descendans du roi Planjoli & de la reine Riantimage.

Cependant comme il est bien difficile de plaire également à tous les esprits , & qu'il est presque impossible de réunir toutes sortes de suffrages , le parti de Songecreux se réveillait de tems en tems , & devenoit quelquefois assez puissant pour venir faire des irruptions jusques dans la

ville capitale. On dit même que malgré les manières gracieuses des légitimes souverains du pays, & les soins des généraux Belles-idées & Bongout, on ne pourra jamais entièrement détruire les Songecreux dans le royaume de Fiction : on assure que tout le tems que cet agréable royaume subsistera, ils y conserveront un parti. Moi-même, qui vous parle ici, je suis peut-être des plus avant dans ce parti, m'amusant comme je fais à tirer de l'oubli les antiques sornettes du roi Richard, qui, tout grand conquérant, tout galant & tout plein d'esprit qu'il étoit, fut aussi quelquefois, ainsi que nous, assez passablement engagé parmi les Songecreux. Mais finissons ces réflexions pour faire un fidèle récit de ce que dit un roi si éclairé après avoir achevé son conte.

Mon cher Blondel, reprit ce prince après quelques momens de silence, voilà une des plus longues fables de celles que j'ai composées ici : telle qu'elle est, elle a su m'amuser : ces sortes d'ouvrages, tout frivoles qu'ils paroissent, divertissent ordinairement ceux qui les produisent & ceux qui les lisent ; mais pour les rendre dignes de s'attirer dans leur genre l'approbation des connoisseurs, il me semble qu'on doit toujours songer à mêler de l'utilité aux plaisirs qu'ils donnent à l'esprit. Il faut donc

tâcher qu'on puisse tirer des aventures qu'ils renferment, des maximes qui servent à la conduite de la vie. C'est ce que j'ai eu en vue dans le conte de Ricdin-Ricdon; j'ai cherché à faire voir les dangers où s'exposent les jeunes personnes qui écoutent imprudemment toutes sortes de gens, & prennent avec trop de facilité de la confiance en eux. Mais, continua Richard, il est inutile que je t'explique ces choses : plein de pénétration comme tu l'es, tu les démêles aisément; & de plus, j'ai renfermé la moralité qu'on peut tirer de ce conte dans des vers que je vais te dire. Alors le roi récita à Blondel des vers dont voici le sens :

Belles qu'un triste aveuglement,
D'ambitieux desseins, & le désir de plaire,
Font faire si légèrement
Un dangereux engagement,
Une démarche téméraire :
Ah ! tremblez de l'évènement !
Souvent sous les dehors d'un doux empressement
D'un cœur officieux & d'une ame obligeante,
C'est l'esprit malin qui vous tente,
Pour vous perdre éternellement.
Et s'il vous trompoit finement,
Si quelque promesse imprudente
Vous conduisoit ensuite à la cruelle attente,
Où vous exposeroit votre fatal serment,
Vous ne trouveriez maintenant,
Pour réparer de tels dommages,

Aucuns jeunes héros venus de hauts parages ;

Mais vous trouveriez seulement

Certains gros financiers , qui , frauduleusement ,

Chercheroient cent moyens pour vous mettre à leurs gages.

Soyez donc dans ce tems, jeunes & beaux objets ,

Sur vos gardes plus que jamais.

Quand ces vers furent finis, Blondel, après avoir donné aux ingénieuses fictions du roi son maître les louanges qu'il crut leur devoir, se retira d'auprès de ce prince, & alla encore tout de nouveau rêver aux moyens de le faire sauver de sa prison. En attendant ce moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, il eût bien désiré pouvoir écrire des nouvelles du roi à la reine sa mère, & à quelques seigneurs anglois dont il étoit ami particulier, & qui étoient pleins de fidélité & de zèle pour leur roi, dont ils ignoroient cependant le sort. Mais Blondel n'osoit confier à qui que ce fût des lettres pour l'Angleterre, de crainte d'être trahi. Il osoit encore moins les confier aux voies ordinaires, sachant que telle étoit la tyrannie de l'empereur, qu'il faisoit sans cesse ouvrir toutes les lettres qu'on remettoit aux courriers publics. Blondel étoit donc dans une incertitude cruelle, ne voulant pas commettre au hasard un secret aussi important pour le service de son maître, qu'étoit

qu'étoit celui de son séjour dans la prison de ce prince. D'un autre côté, il auroit été ravi d'écrire en Angleterre pour en avoir des conseils & des secours. Enfin, voyant qu'il ne le pourroit faire sans un danger trop apparent, il se détermina à garder le silence, & se faisoit des idées bien flatteuses lorsque dans de certains momens il espéroit que peut-être par sa seule adresse il pourroit réussir à ôter le roi de captivité ; car il n'envifageoit pas un médiocre plaisir à tirer sans rançon des mains de l'empereur un prisonnier qu'il avoit fait arrêter avec tant d'injustice & de perfidie.

A force de chercher dans son esprit des moyens pour exécuter ce projet, il crut enfin en avoir trouvé un bien sûr. Le concierge, qui étoit persuadé de sa fidélité, lui confioit souvent, sans aucun scrupule, non-seulement les clefs de la chambre du roi Richard, mais encore les autres clefs des galeries, & même de la grosse porte de la tour. Mais néanmoins, malgré la confiance que cet homme avoit en Blondel, il étoit obligé de lui remettre tous les soirs le paquet de clefs entre les mains, & le concierge, par habitude, les mettoit sous son chevet. Mais Blondel ne laissa pas de profiter de la disposition qu'il avoit de ces clefs pendant la journée. Il fit dans de la cire les empreintes de toutes

celles qu'il crut nécessaires à son dessein , puis il trouva des prétextes pour obtenir du concierge la permission d'aller faire un petit voyage à Vienne ; car il ne vouloit confier à aucuns des ferruriers de Lints le soin de faire les clefs dont il avoit besoin.

Cette ville étoit si peu grande & si peu éloignée de la tour , qu'il voyoit bien qu'il y seroit dans un trop grand danger d'être reconnu , & d'y voir son dessein découvert. Il ne balança donc point à prendre la résolution de ne se confier qu'à un ouvrier de Vienne. Le concierge , qui l'aimoit , & qui se reposoit sur lui de diverses sortes de soins , le vit avec regret se disposer à faire le voyage de cette grande ville , & le pria beaucoup qu'il fût court. Blondel le lui promit , & annonça cependant au roi son prochain départ & ses projets.

Ce prince lui en témoigna sa reconnoissance par mille carettes obligeantes , & ouvrit de nouveau son cœur à l'espérance. Les idées flatteuses qu'elle lui donnoit , le mettant dans une agréable situation d'esprit , Blondel , qui ne devoit partir que le lendemain assez tard , le pria de vouloir bien encore lui conter quelque une de ces fables qu'il avoit composées dans la tour. Le roi , qui étoit pénétré de tous les procédés de Blondel , & qui ne cherchoit qu'à faire

plaisir à un homme qui lui étoit si dévoué; céda avec bonté à ses desirs, & lui récita le conte que je vais rapporter. Si l'on vouloit bien avoir la bonté de se souvenir de l'avertissement que j'ai donné avant le conte de Ricdin-Ricdon, on m'épargneroit le soin d'avertir de nouveau que je ne conserverai point les termes du roi Richard en racontant les fables de sa composition; mais je déclare ici une fois pour toutes, que dans tous les contes & toutes les historiettes de ce roi, que je mettrai au jour, je suivrai la route que j'ai suivie dans Ricdin-ricdon. Si, comme à beaucoup d'autres voyageurs du pays de Fiction, mon sort est de m'égarer dans ce pays, plus difficile à traverser qu'on ne pense, il vaut autant que je m'égare dans la route que j'ai choisie, que dans une autre.



LA ROBE
DE SINCÉRITÉ,
C O N T E.

UN philosophe de l'île de Crète, nommé Misandre, naturellement homme de bien, mais bizarre dans ses manières, & extraordinaire dans ses sentimens, s'étoit néanmoins marié à une femme qui avoit de la beauté & de la vertu ; mais cette femme étoit d'un caractère si sauvage & si mélancolique, que ce fond d'humeur chagrine se joignant au malheur qu'elle avoit d'être unie à un époux qui avoit très-peu de fortune & beaucoup de caprices, elle étoit devenue si excessivement aigre & triste, & enfin d'un si mauvais commerce, qu'on l'avoit surnommée Chasseris, & ce nom lui étoit demeuré. Du mariage de ces deux époux grondeurs, il n'étoit resté qu'une fille unique, & c'étoit un grand bonheur pour eux, car l'indigence de Misandre avoit augmenté sans cesse avec ses années. Il étoit d'une famille noble, mais son père ne lui avoit pas laissé,

à beaucoup près, assez de bien pour se soutenir dans son état avec quelque tranquillité, & il n'avoit point voulu prendre de profession : il méprisoit presque toutes celles que le général des hommes estime le plus. La profession des armes lui paroissoit odieuse par mille raisons bourruées qu'il alléguoit : la magistrature & le barreau ne lui plaisoient pas davantage ; l'une, parce qu'on ne l'exerçoit pas dans le monde d'une manière conforme à ses idées ; l'autre, parce que l'éloquence lui paroissoit un art méprisable. Il traitoit de bagatelles, d'amusemens vains & d'inutilités, ce que les hommes appellent affaires, négoce & beaux arts, & disoit qu'il ne falloit s'appliquer uniquement qu'à rechercher la vérité ; & ce qu'il y avoit d'étrange, c'est qu'il faisoit consister la recherche de cette prétendue vérité, dans quelques misérables argumens de métaphysique que personne n'entendoit, & qu'il n'entendoit pas lui-même, & dans quelques frivoles raisonnemens de physique, qui n'étoient pas moins ridicules ni moins obscurs.

Cependant croyant posséder les plus sublimes clartés, du haut de son esprit lumineux il regardoit en pitié les épaisses ténèbres du reste des hommes. Il déplorait l'aveuglement de ceux qu'il voyoit s'appliquer à se rendre

habiles en politique & en histoire. Il n'avoit pas plus d'estime pour la poésie, qu'il en avoit pour l'éloquence; mais, s'il méprisoit beaucoup les belles lettres, il ravaloit encore bien autrement les beaux arts. Il parloit sans cesse de la manière la plus insultante du monde de la peinture & de la musique; & comme s'il eût voulu se venger des désordres qu'une imagination gâtée avoit fait dans son cerveau, il decrioit sans relâche l'imagination. Cependant toutes bizarres qu'étoient les visions de ce philosophe, il ne laissa pas pendant quelque tems d'éblouir un certain petit nombre de personnes, qui l'écoutant avec applaudissement prononcer de grands mots qu'elles n'entendoient pas, voulurent recevoir des leçons de lui pour tâcher de les comprendre.

Misandre fut donc érigé en maître de philosophie, & en retiroit une utilité dont se resentoit sa famille. Mais ses écoliers qui ne purent jamais rien entendre à ses fantasques raisonnemens, dont la raison étoit toujours bannie, se dégoûtèrent bientôt de son ténébreux savoir, & ne furent pas long-tems sans congédier un tel maître. Voilà donc Misandre retombé plus que jamais dans l'indigence, car son patrimoine diminueoit tous les jours. Comme il étoit bien éloigné d'avoir assez de revenu

pour faire subsister sa famille, il vendoit souvent de son fonds ; & il fit tant de fois usage de ce recours , qu'enfin il se trouva n'avoir plus rien du tout.

Sa fille cependant commençoit d'entrer dans sa dix-neuvième année ; Herminie , c'est ainsi qu'on l'avoit nommée , étoit belle , bien faite , & avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune personne aimable ; néanmoins il ne s'étoit encore présenté aucuns partis pour elle. La mauvaise fortune & l'humeur bizarre du philosophe avoient épouvanté tous ceux à qui les charmes de cette belle fille avoient fait sentir du penchant à l'épouser.

Malgré le mauvais état de son sort , Herminie ne sentoit aucun chagrin de se voir sans amant : elle n'avoit ni ambition ni coquetterie , & étoit née avec une certaine fermeté d'ame qui lui faisoit recevoir tranquillement toutes les disgraces qu'il plaisoit au destin de lui envoyer. Elle ne tenoit en aucune manière des travers d'esprit de son père , & ne tenoit pas davantage de l'humeur aigre & grondeuse de sa mère : elle ne ressembloit à cette mère que par la vertu & par la beauté. Elle avoit de grands yeux noirs , si pleins de feu , de douceur & de vivacité , que par leurs regards brillans & tendres , il étoit aisé de démêler

les lumières de l'esprit & la bonté de l'ame de celle qui les animoit. Elle avoit le nez parfaitement bien fait, la bouche admirable, le teint d'une blancheur à éblouir, & les cheveux d'un beau noir luisant & lustré. C'étoit l'agréable mélange de noir & de blanc que faisoit l'extrême blancheur de ce teint, & le beau noir de ses cheveux, qui lui avoit fait donner le nom d'Herminie.

Quoiqu'elle eût été élevée dans le sein d'une famille farouche, où l'on ne se répandoit que bien rarement dans la société, les charmes dont elle étoit partagée l'avoient toujours fait remarquer avantageusement; & par sa beauté, sa douceur & ses petites manières engageantes, dès son enfance, elle s'étoit attirée la bienveillance de tout le monde. Elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour la plupart des choses que son père haïssoit le plus: elle chérissoit avec ardeur les belles lettres & la musique, & avoit une si forte passion pour la peinture, que dès l'âge de sept ans elle dessinoit de pur génie, ce qui lui avoit attiré de terribles gronderies de Misandre, qui donnoit le nom de penchant pernicieux au goût qu'elle avoit pour ce bel art. Chasseris, qui étoit une mère de famille excessivement agissante, menant une vie âpre & laborieuse, en-

remie de tout plaisir, ne prenant jamais de repos, & n'en laissant jamais prendre aux autres; Chasseris, dis-je, prétendoit qu'en tout Herminie se réglât sur son modèle, & vouloit que cette belle fille n'apprît qu'à coudre, à filer, & à bien faire aller son ménage.

D'un autre côté Misandre vouloit lui remplir la tête de ses creuses rêveries de métaphysique, & des chimères de son nouveau système du monde. Mais l'aimable Herminie ne se sentit aucun penchant à devenir la victime de ses visions philosophiques, & ne se trouva pas plus disposée à ne se borner uniquement l'esprit qu'aux occupations vulgaires. Elle avoit appris admirablement bien tous les petits ouvrages qui conviennent aux personnes de son sexe : elle y travailloit avec autant de plaisir que d'adresse, & ne se prenoit pas moins habilement à régler l'économie d'une maison; mais elle croyoit qu'après avoir rempli avec exactitude les devoirs de son état, il lui étoit permis ensuite de satisfaire l'innocente inclination qu'elle avoit de donner à son esprit des connoissances aussi nobles que divertissantes. Elle lisoit donc avec avidité l'histoire, la fable, les poésies, les orateurs & les écrits où s'apprennent la morale que l'on doit pratiquer pour vivre avec honneur & avec agrément dans la société civile.

Herminie tiroit un fruit merveilleux de toutes ses lectures ; mais il falloit s'en cacher de Misandre & de Chafferis avec un soin extrême. Comme elle étoit aussi laborieuse que sa mère, & naturellement très-vive, elle travailloit le jour aux ouvrages de fille, & lisoit une partie de la nuit. Elle avoit une voisine nommée Philantrope, qui dès son enfance l'avoit prise en amitié. Cette voisine, qui avoit beaucoup de vertu & l'esprit très-cultivé, avoit prêté des livres secrètement à Herminie aussi-tôt qu'elle avoit su lire, & avoit toujours cherché à lui faire plaisir en toutes sortes d'occasions. Sa bienveillance officieuse avoit été le plus grand bonheur qu'Herminie eût jamais eu ; car, non-seulement Philantrope avoit des lumières dans les belles lettres plus que n'en ont ordinairement les personnes de son sexe, mais encore elle savoit parfaitement la musique, & avoit dans la peinture des talens fort distingués. Elle savoit peindre à l'huile avec beaucoup de noblesse ; mais sur-tout, elle peignoit en miniature d'une manière si correcte & si gracieuse, que chez les connoisseurs ses tableaux avoient la réputation d'être des ouvrages finis. Elle travailloit ordinairement au portrait : elle se plaisoit beaucoup plus à y exercer son pinceau

que sur des sujets historiques, quoiqu'elle fût aussi très - habile à peindre en histoire. Aussi obligeante qu'éclairée, elle avoit secondé de tout son pouvoir le penchant prématuré qu'Herminie avoit pour la peinture, & lui avoit communiqué avec beaucoup de soin tout le savoir & les talens qu'elle avoit dans cet art charmant. Mais pour instruire Herminie à bien dessiner & à peindre gracieusement, il fallut se donner beaucoup de peine, car on étoit obligé de s'en cacher exactement de Misandre. Pour Chasseris, elle n'ignoroit pas tout à fait que Philantrope montroit à peindre à sa fille ; mais parce que cette jeune personne & elle avoient reçu mille fois de bons offices de cette obligeante amie, qu'elle savoit qu'elle étoit une veuve sans enfans, riche & toujours disposée à leur faire de nouveaux plaisirs, elle n'avoit osé résister aux prières que Philantrope lui avoit faites dans tous les tems, d'envoyer souvent Herminie passer des journées avec elle.

Cette aimable écolière profita parfaitement bien des leçons de sa maîtresse : mais, néanmoins différente de cette savante femme, elle se sentoit un penchant particulier à traiter des sujets historiques; aussi charmoit-elle bien plus à représenter Daphné changée en laurier,

ou Diane avec ses nymphes chassant dans les forêts, qu'elle ne charmoit à faire un simple portrait, quoique dans tous les genres où elle travailloit, elle fit briller beaucoup d'élégance & de noblesse. Etant donc déjà parvenue à une grande habileté dès le bel âge où elle étoit, & voyant l'état fâcheux des affaires de son père, elle se résolut de se servir de ses talens en peinture pour se faire un petit secours contre la mauvaise fortune.

Elle fit part de son projet à Philantrope, mais cette généreuse amie ne voulut pas qu'elle l'exécutât. Je suis bien fâchée, lui dit-elle en l'embrassant, de ce que je n'ai qu'un bien si médiocre, ayant les sentimens que j'ai pour vous; mais tel qu'est ce bien, je me flatte que vous voudrez bien le partager avec moi, & j'espère qu'il ne laissera pas d'être suffisant pour nous faire mener une vie commode avec ceux de qui vous tenez la naissance; venez donc au plutôt tous trois dans ma maison que je vous prierai de regarder comme la vôtre. Herminie témoigna à Philantrope la vive reconnaissance que méritoit la générosité de son procédé; mais malgré la fâcheuse situation où elle se trouvoit, elle ne pouvoit se résoudre à accepter ses offres obligeantes, à cause des humeurs capricieuses de Misandre & de Chas-

feris, dont elle craignoit que Philantrope n'eût par trop à souffrir, & ne se rebutât enfin après quelques mois de patience ; cependant elle vouloit tout le tems de sa vie donner ses soins les plus ardens à son père & à sa mère, qui, malgré leurs bizarreries, lui étoient fort chers ; néanmoins Philantrope la pria si tendrement & de si bonne grâce d'accepter ce qu'elle lui offroit, qu'elle y consentit enfin, à condition toutefois qu'elle & sa famille n'iroient point loger dans la maison de cette généreuse amie, qu'elle ne fût de retour d'un voyage que l'utilité de ses affaires l'obligeoit absolument à faire à un port des plus éloignés de la capitale de l'île. Cela fut donc arrêté ainsi ; & en partant, Philantrope laissa à Herminie une somme d'argent qui étoit plus que suffisante pour soutenir sa famille dans une comode abondance jusqu'à son retour.

Les deux amies se séparèrent avec les plus vives marques de tendresse ; mais comme le destin sembloit être conjuré pour persécuter Herminie, à peine Philantrope étoit-elle arrivée à la ville maritime où se bornoit son voyage, qu'allant se promener à la campagne sur le bord de la mer, elle fut enlevée par des Pirates. Herminie, plus par amitié pour Philantrope, que pour son propre intérêt,

penſa mourir de douleur quand elle apprit cette nouvelle. Mais pour les héritiers de Philantrope, ils ne ſongèrent qu'à ſ'emparer au plutôt de tout ſon bien, ſans penſer le moins du monde à ſe donner des ſoins pour tâcher de découvrir où les Pirates l'avoient conduite ; au contraire, il ſembloit qu'ils appréhendoient d'en être inſtruits, de crainte d'être obligés de finir ſa captivité en payant une rançon. Herminie, qui avoit des ſentimens tout oppoſés, fit vainement toutes les perquiſitions qui étoient en ſon pouvoir : malgré tous les mouvemens & toutes les peines qu'elle ſe donna, elle ne pût rien apprendre du ſort d'une amie ſi chère ; & en perdant tout eſpoir de la revoir jamais, elle reſta comme accablée ſous le poids de ſes chagrins.

Cependant elle ſentoit bien qu'elle alloit retomber dans les inquiétudes domeſtiques dont les ſoins généreux de Philantrope l'avoient délivrée pour quelque tems. Miſandre avoit vendu juſqu'au plus petit reſte de ſon patrimoine : il ne lui reſtoit plus que quelques meubles qui alloient à fort peu de choſe. Tandis qu'on s'aida de ces malheureux reſtes de ſon naufrage pour la ſubſiſtance de ſa famille, avec laquelle il s'étoit retiré à la campagne, Herminie travailla pendant pluſieurs mois à des tableaux, où elle

traita de gracieux fujets d'histoire ; mais quoi qu'elle y réufsît avec beaucoup de goût & d'élégance , comme elle n'avoit point une cabale qui la prônât , on fit peu de compte de fes tableaux , & l'on n'en donna qu'un prix fort au-deffous du médiocre ; car ce fiècle-là étoit déjà comme d'autres qui l'ont fuivi long-tems après , où les plus rares talens dans les beaux arts tombent triftement dans l'oubli , s'ils ne font étayés par des protections : déjà le faux mérite foutenu d'une cabale , opprimoit le vrai mérite deftitué d'appui. Mais revenons à Herminie , fon père qui s'étoit autrefois révolté contre fes talens en peinture , offensé au dernier point de les voir fi mal reconnus , & enfin irrité jufqu'à l'excès contre fon fiècle , fe réfolut de s'en venger de la manière que nous dirons tantôt , après que nous aurons parlé un peu au long du roi de Crète , dont notre philofophe étoit fujet.

Ce roi étoit un jeune prince nommé Clearque , né avec d'affez belles qualités personnelles. Il étoit d'une figure aimable , avoit de la valeur & de la libéralité ; mais , du refte , il étoit foupçonneux , défiant , entêté dans fes préventions , & fuperftitieux à un tel point , qu'il donnoit aveuglément dans toutes les erreurs populaires. Ce prince avoit une fœur

nommée Elismène , qui sembloit avoir reçu des
 ciels tous les dons qui sont propres à charmer.
 Elle avoit une taille admirable , un port de
 déesse , & un visage dont tous les traits étoient
 également réguliers & agréables. Elle avoit les
 cheveux châtons , le teint aussi blanc qu'un ,
 & relevé d'un léger vermillon qui la rendoit
 éblouissante ; & l'on voyoit dans ses grands
 yeux bleus , adoucis d'une paupière brune ,
 autant de feu que de douceur. Les qualités de
 son ame n'étoient pas moins à admirer que
 celles de sa personne. Elle avoit une grandeur
 de courage au-dessus de son sexe , une droiture
 & une générosité héroïques , & une bonté gra-
 cieuse qui lui attiroit tous les cœurs. Cette
 belle princesse avoit assez souvent à souffrir des
 caprices du roi son frère , quoiqu'elle fût la
 plus douce & la plus complaisante personne du
 monde. Ce prince changeoit si souvent de sen-
 timent , que ce n'étoit pas même une médiocre
 affaire que de les étudier. Clearque ne laissoit
 pas d'aimer les plaisirs ; ceux de la chasse & des
 jeux guerriers le touchoient sur-tout particu-
 lièrement.

Dans le tems que Misandre & sa famille lan-
 guissoient à la campagne , un jour que le roi de
 Crète donnoit à sa cour une fête , dans laquelle
 il y avoit des courses de chariots , des combats
 de

de javelots , des lutteurs & d'autres spectacles , on vit paroître dans tous ces divers jeux un jeune inconnu , qui se distingua autant par son adresse , que par sa bonne mine & sa magnificence. Il eut tout l'honneur de cette journée. Il remporta le prix avec les applaudissemens de la cour & les acclamations du peuple , & fit paroître dans toutes ses actions & dans tous ses procédés une grâce & une générosité sans égales. Le soir , il y eut bal chez la princesse , & le jeune étranger n'y brilla pas moins qu'il avoit fait dans les autres divertissemens ; & comme c'étoit de la main d'Elismène qu'il avoit reçu les prix , il avoit déjà eu des occasions de lui parler ; il en trouva encore au bal , & il fit voir dans ses discours autant d'esprit & de politesse , qu'on avoit remarqué d'agrément dans ses manières.

Le roi le combla d'honneurs & de caresses , & témoigna une forte envie d'apprendre qui il étoit. Il pria ce prince de permettre qu'il restât seulement encore quelques jours inconnu à sa cour , & l'assura qu'ensuite il satisferoit avec joie sa curiosité. Cependant Clearque lui donna un appartement dans son palais ; & l'y fit servir avec beaucoup de magnificence. La suite de l'étranger n'étoit pas nombreuse ; mais tous ceux qui la composoient , paroissoient , à

leur air, des gens de grande distinction.

Cet aimable inconnu trouva bientôt occasion de dire à la princesse qu'il l'adoroit, & qu'il n'étoit venu dans l'île de Crète, que pour lui offrir un cœur dont les charmes de son portrait avoient déjà triomphé en Thessalie. Mais elle ne put s'offenser de sa déclaration ; car il lui apprit en même tems qu'il étoit le prince Telephonte, fils du roi de Chypre. Il marqua à Elismène qu'il étoit sûr d'avoir, pour les nœuds qu'il souhaitoit, l'agrément du roi à qui il devoit le jour, qui ne manqueroit pas d'envoyer des ambassadeurs la demander. Il ajouta qu'il se flattoit que le roi Clearque ne lui refuseroit pas son appui auprès d'elle ; mais il protesta qu'il ne vouloit devoir le don précieux de sa main, ni aux soins du roi de Chypre, ni aux ordres du roi de Crète. Je ne veux, madame, poursuivit-il, vous obtenir que de vous-même : ce n'est que par la respectueuse passion que j'ai pour vous, & par mes tendres services, que j'ose aspirer à acquérir une place dans votre cœur. C'est la crainte que j'ai eue qu'une trop scrupuleuse obéissance ne vous portât à gêner vos volontés, qui m'a fait cacher mon nom & ma naissance au roi votre frère jusqu'à ce que je fusse instruit de vos sentimens. Si mes glorieuses prétentions ont le malheur de vous déplaire,

ce prince ne saura jamais qui je suis ; mais si vous daignez ne pas désapprouver mes desseins , je les ferai connoître au roi de Crète ; & j'espère qu'il y fera favorable. Elismène avoit écouté avec tant de surprise & de trouble le discours du prince de Chypre , qu'elle resta quelque tems sans avoir la force de lui répondre. Enfin la rougeur sur le visage & la confusion dans les yeux , elle lui dit d'un air embarrassé , qu'elle étoit absolument soumise aux volontés du roi son frère , & qu'elle se feroit toujours une gloire de lui obéir. Telephonte la pressa de lui déclarer naturellement si elle ne se sentoient point d'aversion à son égard , lui jurant de nouveau que s'il étoit assez malheureux pour lui déplaire , il se garderoit bien de la demander au roi son frère , ne voulant pas l'exposer à souffrir qu'on fît violence à ses inclinations. Elle assura Telephonte qu'elle ne savoit ni aimer ni haïr , mais qu'elle savoit seulement obéir ; puis , avec un redoublement de rougeur , elle ajouta qu'à son égard , il avoit tort de craindre son aversion , puisqu'un prince tel que lui étoit plus propre à faire naître l'estime que la haine. Après ces mots , interdite , & tremblant d'en avoir trop dit , la princesse de Crète rappela auprès d'elle les dames qui , par respect , s'en étoient éloignées ; & tout

le reste du jour la conversation fut générale.

Cependant le prince de Chypre , transporté d'amour pour Elismène , & ravi de ce que cette charmante princesse n'avoit point reçu défobliegeamment l'offre de ses vœux , apprit au roi de Crète qui il étoit. Ce roi donna mille marques de joie à cette nouvelle , & rendit avec éclat au rang de Telephonte tous les honneurs qui lui étoient dûs. Clearque bruloit d'envie de savoir pour quelle raison le prince de Chypre étoit venu dans ses états , mais il n'osoit le demander ouvertement à ce prince ; il se contenta de faire des questions sur ce sujet à un jeune chevalier de la suite de Téléphonte , qui paroissoit un des premiers favoris de son maître. Ce Chevalier , qu'on nommoit Leandrin , avoit en effet une grande part dans la confiance de Telephonte ; mais il ne trouva pas à propos d'informer le roi de Crète des secrets de ce prince.

Ce fut Telephonte lui-même qui l'en instruisit. Après que mille petites choses qu'il remarquoit chaque jour avec une joie infinie , l'eurent encore persuadé que l'offre de sa main ne déplairoit pas à Elismène , il déclara au roi de Crète l'amour qu'il avoit pour elle , lui demanda sa protection auprès de cette princesse , & ajouta que s'il daignoit approuver les

deffeins qu'il avoit pour cette charmante ſœur , le roi de Chypre envoyeroit au plutôt la lui demander par une ambaffade folennelle. Clearque affura Telephonte en l'embraffant , que rien ne pouvoit lui être plus cher que l'alliance d'un prince auffi accompli qu'il l'étoit. Il le mena enfuite chez Elifmène , & la pria de regarder Telephonte comme un prince qu'il lui deftinoit pour époux , & qui méritoit tout fon attachement par fes belles qualités. La princeffe répondit au roi fon frère avec beaucoup de déférence & de modettie ; mais au travers de fes manières modeftes & foumifes , on démêloit qu'elle obéiffoit fans dégoût à l'ordre qu'on lui donnoit d'avoir de la confidération pour Telephonte. Ce prince lui dit mille chofes auffi fpirituelles que galantes. Puis il ajouta : Malgré la force des nœuds qui m'attachent auprès de vous , madame , je ferai contraint de vous quitter bientôt pour obéir aux ordres du roi mon père , qui me rappellent inceffamment en Chypre , pour affifter à la cérémonie du mariage de la princeffe Celenie ma ſœur , qu'un ambaffadeur de Lemnos doit époufer dans peu de tems au nom du roi fon maître. Mais , madame , pourfuivit Telephonte , quelques rigoureufes que foient les peines que me coûtera votre abſence , j'en sentirai adoucir la rigueur

par la glorieuse permission que le roi votre frère m'a donnée. Ce grand prince veut bien qu'aussi-tôt que je serai arrivé en Chypre, le roi mon père envoie lui annoncer solennellement quel est l'honneur & la félicité où j'aspire.

Après quelques semblables discours, Clearque, qui ne pouvoit rester long-tems en même lieu, sortit & emmena Telephonte. En s'en allant, ce prince fit signe à Leandrin de rester auprès d'Elismène ; & ce favori, qui avoit beaucoup d'esprit, comprit aisément que son maître souhaitoit qu'il entretînt la princesse de son amour. Il s'en acquitta en habile homme ; mais en faisant, avec beaucoup d'adresse, la peinture des sentimens passionnés de Telephonte, il n'oublia pas non plus de donner une belle idée du caractère de ce prince. En racontant certaine de ses actions, il sut insinuer finement quelle étoit la droiture & la grandeur de son ame, la générosité & la délicatesse de son cœur, l'intrépidité de son courage, & la valeur de son bras. Il est vrai cependant que malgré le zèle extrême que Leandrin avoit pour Telephonte, le portrait qu'il en fit n'étoit point flatté. Ce jeune prince avoit toutes les qualités d'un héros ; aussi étoit-il tendrement chéri du roi son père, & adoré des sujets de ce mo-

narque. La princesse de Crète écoutoit avec beaucoup de plaisir tout ce qu'on lui racontoit du grand prince auquel elle sentoît bien que son cœur prenoit un vif intérêt ; & comme Leandrin s'apperçut que son entretien ne l'ennuyoit pas , lorsqu'il eut fini les discours qu'on vient de marquer , il reprit ainsi :

Le prince mon maître , après avoir si noblement répondu aux soins que l'on s'étoit donnés pour son éducation , & après avoir donné de fameuses preuves de son courage , presqu'au sortir de l'enfance , dans la dernière année d'une guerre que le roi de Chypre termina par une glorieuse paix ; après de si beaux commencemens , dis-je , le prince Telephonte , qui voyoit que le royaume où il étoit destiné à régner quelque jour , alloit jouir d'un long calme , demanda la permission au roi Telanor son père , de voyager dans une partie des pays de la Grèce. Le roi aimoit si chèrement le prince , qu'il eut de la peine à se résoudre à le voir s'éloigner de lui ; mais il y consentit enfin , à condition que son absence ne seroit pas longue. La belle princesse Celenie , qui avoit pour le prince son frère une amitié des plus tendres , répandit bien des larmes à son départ , & toute la cour , dont il faisoit les délices , en eut un regret extrême. Comme j'avois eu l'honneur

d'être élevé auprès du prince Telephonte , & qu'il m'honoroit de ses bonnes grâces , je n'avois jamais été éloigné de lui , & je fus encore destiné à le suivre dans ses voyages.

Nous parcourûmes divers pays de la Grèce , dans lesquels mon maître fit éclater en beaucoup d'occasions son intrépidité , l'élévation de son ame , & la solidité de son esprit. Mais comme je vous ai raconté tantôt , madame , une partie de ses aventures glorieuses , je veux passer promptement au récit d'une autre où l'amour fut , sans doute , le seul guide qui le conduisit. Sollicité par les souhaits du roi , Telephonte se préparoit à reprendre la route de Chypre , lorsque , passant inconnu à Larisse , capitale de Thessalie , ce jeune prince , qui aime fort la peinture , alla chez un peintre le plus fameux de cette célèbre ville , dans le dessein d'y acheter des tableaux. Il y en vit plusieurs dignes de sa curiosité ; mais ce qui le frappa le plus vivement , ce fut le portrait d'une ravissante brune , qui avoit de grands yeux bleus , dont on ne pouvoit assez admirer les charmes brillans , & la noble & spirituelle douceur. Enfin , madame , on jugera bien qu'il me seroit impossible de décrire toutes les grâces de cette peinture , quand on saura que c'étoit le portrait de l'illustre princesse de Crète.

Elismène rougit à ces mots , & interrompit Leandrin en se défendant avec beaucoup de modestie des louanges qu'il donnoit à sa beauté. Il lui répondit en homme qui n'étoit pas un fade louangeur , & qui savoit répandre son encens avec autant d'esprit que de politesse , puis il reprit le fil de son discours en ces termes :

Le prince Telephonte ayant demandé avec un empressement extrême quelle étoit la merveilleuse personne que représentoit ce portrait, après qu'on lui eut répondu que c'étoit vous, madame, une femme qui tenoit une palette & des pinceaux, s'avança, & lui dit : Seigneur, quoique les charmes de la belle princesse que vous voyez représentée ici, soient sans égaux sur la terre, je puis vous assurer que les beautés de son ame sont encore beaucoup au-dessus de celles de son visage. Il semble que le ciel ait voulu réunir dans sa personne toutes les vertus & toutes les rares qualités qui peuvent rendre une princesse accomplie. J'en puis parler favamment, continua cette femme; car, non-seulement je suis née sujette du roi son père, mais encore la feuë reine de Crète sa mère m'honoroit de beaucoup de bienveillance : ainsi j'ai vu de près l'admirable enfance de la princesse Elismène, & j'ai toujours vu croître

ses vertus avec son âge ; & quand ma mauvaise fortune m'a arrachée de l'île de Crète, elles étoient parvenues à un si grand point de perfection, qu'il sembloit qu'elles ne pouvoient plus augmenter. Telephonte écouta avec une avidité extrême tout ce que lui dit cette femme, & lui fit mille questions sur le sujet de la belle princesse, pour qui il se sentoît déjà une admiration sans bornes. L'étrangère y répondit toujours d'une manière qui fit plaisir à ce prince ; & il lui fut si obligé de toutes les choses agréables qu'elle lui avoit dites, que s'intéressant pour elle, il lui demanda par quel malheureux incident elle avoit été arrachée à sa patrie. Hélas ! seigneur, lui répondit-elle en soupirant, comme je me promenois dans notre île sur les bords de la mer, de barbares pirates m'enlevèrent, & malgré mes ardentes prières, ne voulurent jamais permettre que je donnasse de mes nouvelles en Crète pour en faire venir une rançon, craignant sans doute que si le roi de Crète venoit à avoir quelque connoissance particulière de leurs rapines, il ne songeât bien sérieusement à leur faire faire la chasse sur toutes les mers qui l'environnent. Enfin, soit par cette considération-là ou par d'autres, les cruels qui m'avoient fait esclave ne voulurent jamais consentir à me laisser

racheter ma liberté, & me mirent entre les
 mains d'un marchand, qui, à cause des talens
 que j'avois dans la peinture, me vendit dans
 cette ville au peintre fameux dont vous voyez
 ici les tableaux. Ah ! interrompit Elismène, à
 ce récit de talens en peinture, je crois con-
 noître la vertueuse Philantrope, qui fut enlevée
 par des corsaires sur nos côtes, il y a six ou
 sept mois. Oui, madame, répondit Leandrin,
 c'est ainsi que se nomme cette sage Cretoise,
 qui connoît si bien toutes vos rares qualités.
 Et d'où vient, repartit la princesse, que vous
 ne nous avez pas instruits dès en arrivant en
 Crète du lieu de sa captivité, afin que nous
 tâchions promptement de la faire finir ? C'est,
 madame, répliqua Leandrin, parce que c'est
 une chose qui n'est pas possible que dans
 quelque tems d'ici, comme vous l'allez ap-
 prendre par la suite de mon discours. Après
 ces mots il reprit ainsi : Le prince Telephonte
 offrit avec empressement à Philantrope de payer
 sur le champ au peintre tout ce qu'il voudroit
 exiger pour le prix de sa liberté. Hélas ! sei-
 gneur, lui répondit-elle, tel est le malheur qui
 me suit, que je ne puis profiter des effets de
 votre généreuse bonté : ce qui devoit soulager
 la pesanteur de mes chaînes en augmente le
 poids : j'ai fait connoître au peintre à qui je

fais tout ce que je fai en peinture , croyant m'en attirer plus de considération : cet homme , comme vous voyez , est un grand maître dans la peinture à l'huile ; mais il n'a aucuns talens dans la miniature , & ne veut point absolument consentir à me rendre la liberté , que je n'aie rendu sa fille habile dans ce genre : il est vrai que je l'y ai déjà trouvée très-instruite , & qu'elle y fait chaque jour de très-grands progrès ; mais cependant , malgré son application assidue , & l'exactitude de mes soins , il se passera encore beaucoup de tems avant qu'elle soit dans la perfection où son père prétend que je la mette ; ainsi , je vois avec une extrême douleur que le moment de ma liberté est encore bien éloigné. Ce n'est pas , continua Philantrope , qu'ils ne me traitent tous dans cette famille avec la même considération & les mêmes égards que si j'étois leur proche parente ; mais quelque douceur qu'ait l'esclavage , il ne peut jamais plaire , sur-tout à une personne comme moi , qui suis née avec un si grand amour pour la liberté , que malgré la vénération que j'ai pour la mémoire de la feue reine de Crète , & le zèle infini que je sens pour la charmante princesse Elisimène , je songeai à me retirer de la cour aussi-tôt que notre grande reine fut morte , haïssant jusqu'à l'image de la captivité ,

voyant le roi fort infirme , & prévoyant sur tout que sous le règne du jeune prince Clearque son fils , les courtisans auroient à essuyer beaucoup de caprices. Pardonnez , madame , à la sincérité de mon récit , poursuivit Leandrin , si je vous rapporte jusqu'aux termes peu respectueux dont se servit Philantrope en parlant du roi votre frère. Après plusieurs autres discours qui seroient trop longs à vous raconter , elle apprit à Telephonte que c'étoit elle qui avoit apporté votre portrait en Thessalie : elle raconta à ce prince que quand les corsaires l'avoient enlevée , elle avoit ce portrait sur elle dans une boîte fort riche , que ces barbares n'avoient pas manqué de lui prendre au plutôt ; mais qu'elle les avoit priés avec tant d'instance de lui rendre la peinture que renfermoit cette boîte , qu'enfin ils s'étoient laissés toucher à ses prières , & qu'ayant ce beau portrait en sa possession , elle en avoit fait des copies en grand quand elle avoit été à Larisse : c'est sur ces copies , continua Philantrope , que le peintre à qui je suis a fait le portrait que vous voyez ; ainsi , seigneur , ajouta-t-elle , vous pouvez juger aisément que la princesse de Crète est encore beaucoup plus belle que ce portrait ; car en faisant tant de copies du portrait d'une belle personne , il échappe toujours quelque

grâces de l'original. Telephonte , charmé de plus en plus de tout ce qu'il entendoit dire à Philantrope , fit venir le peintre , & donna tout ce qu'on voulut du beau portrait dont il étoit enchanté : il acheta encore divers autres tableaux , & fit promettre à Philantrope qu'elle lui feroit au plutôt une copie en miniature du petit portrait qu'elle avoit en sa possession ; car pour l'original , quand on lui auroit offert un royaume , elle ne vouloit pas absolument s'en défaisir.

Comme je suivois presque toujours Telephonte , j'avois été témoin de la conversation qu'il avoit eue avec Philantrope. Dès que ce prince fut de retour à la maison où il logeoit , il me parla avec tant de transports de la princesse de Crète , que je connus bien qu'il avoit déjà le cœur pris : il dit des choses si étonnantes devant le beau portrait , qu'il avoit fait placer dans son cabinet , que je ne vous les répéterai point , madame , de peur de fatiguer cette trop scrupuleuse modestie , qui nous défend avec tant de sévérité de rendre à vos charmes toute la justice qu'on leur doit : je vous dirai seulement que Telephonte ne songea plus qu'à se préparer à faire le voyage de Crète pour venir vous y offrir l'hommage de son cœur ; cependant ce prince étoit à tous mo-

mens chez Philantrope pour lui faire sans cesse des questions sur tout ce qui pouvoit avoir rapport à vous, & pour la conjurer de finir promptement votre portrait en miniature. Comme cette femme a beaucoup d'esprit, qu'elle est très-attentive & extrêmement pénétrante, par l'air de grandeur qu'elle voyoit répandu dans la personne & dans les manières de mon maître, & par la magnificence de ses procédés, elle jugea qu'il étoit d'un rang extrêmement élevé. Elle lui témoigna ses soupçons, & fit si bien par son adresse, qu'il lui avoua sa naissance, & le rapide penchant qui l'entraînoit vers la princesse de Crète; néanmoins, comme il ne vouloit pas être connu en Theffalie, il lui demanda le secret, & elle le lui garda fort exactement.

Un jour que nous allâmes encore, le prince & moi, voir travailler Philantrope au petit portrait que nous souhaitions ardemment, nous en vîmes un sur la table de cette femme, que nous prîmes d'abord pour celui dont il s'agissoit. Telephonte le prit avec empressement, puis l'ayant regardé attentivement, il dit: Quelque charmante que soit la personne que ce portrait représente, elle est encore bien éloignée d'approcher de la beauté de la princesse de Crète. En disant ces mots, le prince me remit ce

portrait entre les mains, & il offrit à mes yeux l'image d'une brillante brune, qui avoit des yeux noirs pleins d'esprit & de feu, & infiniment touchans. La personne que représente ce portrait, nous dit Philantrope, contribue encore beaucoup à me faire trouver ma captivité ennuyeuse ; c'est une amie que je chéris plus que moi-même, & à qui mon absence aura été bien fatale. Pour tâcher d'adoucir un peu la douleur que je sens d'être privée de sa vue, j'ai fait son portrait ici par la seule force de mon imagination. Mais, hélas ! ajouta-t-elle, rien ne peut me dédommager de la perte de son entretien, toujours si plein d'esprit, de douceur & de politesse. Après ces mots, elle nous donna en peu d'autres une parfaitement belle idée du caractère de son amie ; puis ensuite elle dit au prince : Seigneur, si vous allez en Crète, je vous demande en grâce d'avoir la bonté de faire informer de mon sort cette aimable amie : son nom est Herminie, & vous voudrez bien permettre que j'instruise l'obligé Leandrin des voies qu'il faudra prendre pour trouver son père, qui, par le mauvais état de sa fortune, languit en Crète dans l'obscurité. Pour la charmante princesse, fille & sœur de mes souverains, j'espère que vous daignerez lui faire connoître le zèle ardent que
je

je conserve pour elle au milieu des chagrins de la captivité.

Quelques jours après cette conversation, madame, poursuivit Leandrin, comme votre portrait se trouva achevé, nous prîmes la route de Crète, où nous arrivâmes heureusement dans le tems que tout le monde se préparoit pour la fête que le roi votre frère devoit donner. La veille de cette fête, Telephonte vous vit au temple, & vous trouva si fort au-dessus de votre portrait, qu'il en pensa expirer de ravissement & d'amour. Le lendemain, il eut la gloire de s'attirer vos regards dans cette magnifique fête; & depuis ce jour, madame, vous savez tout ce qui est arrivé à ce prince, dont vous tenez absolument la destinée entre vos mains. Au reste, madame, ajouta Leandrin, daignez me pardonner si j'ai mêlé dans mon récit une chose qui ne vous regarde pas, ayant pris la liberté de vous parler d'Herminie; mais c'est que j'ai cru que, bonne & généreuse comme vous êtes, & de plus honorant Philantrope de votre estime, vous daigneriez faire quelque attention au chagrin que j'ai de n'avoir pu m'acquitter de la commission que m'a donnée cette vertueuse femme; car j'ai cherché dans cette île vainement Herminie & son père avec tous les soins possibles; malgré

l'exacritude de ma recherche , je n'en ai pu apprendre aucune nouvelle.

Elismène affura Leandrin qu'elle feroit donner des ordres bien précis pour s'informer du fort d'Herminie; & après que cette belle princesse lui eut dit, fur le fujet de fon maître & fur le fien propre, des chofes également obligantes & modestes, il fe retira. Il trouva Telephonte dans fon appartement, qui lui redit mille fois tout ce qu'il trouvoit de charmant & de merveilleux dans Elismène, & qui lui fit répéter autant ce que cette princesse avoit dit en fa faveur. Il la vit plusieurs fois par jour tout le tems qu'il refta en Crète, & en reçut diverfes innocentes marques de confidération, & reçut auffi du roi mille témoignages d'estime & d'amitié. Ce prince lui dit galamment en partant, que quelque inclination qu'il eût à être fon beau-frère, il ne confentiroit point au mariage de fa fœur avec lui, qu'il ne vînt l'époufer en perfonne; & comme vous êtes fort amoureux, ajouta-t-il, j'efpère que vous ne refuserez pas cette marque d'amitié au frère de votre maîtrefle. Telephonte lui promit pofitivement qu'il fuivroit de près les ambaffadeurs que lui enverroit le roi fon père. Puis ce jeune prince partit, plein des plus douces efperances qui puiſſent flatter un amant. Pour

Leandrin, il n'étoit pas tout-à-fait si content, quoiqu'il eût beaucoup de joie de l'heureux succès des desseins de son maître. D'un autre côté, par un mouvement qu'il ne démêloit pas bien lui-même, il ne pouvoit se consoler de n'avoir pu apprendre aucune nouvelle d'Herminie, quoique la princesse Elismène eût donné sur ce sujet les ordres les plus attentifs que sa bonté avoit pu lui inspirer ; mais Herminie étoit trop bien cachée pour qu'on pût découvrir ce qu'elle étoit devenue.

Le même jour que le prince Telephonte étoit parti de Crète, on vint dire au roi qu'un homme, dont l'air étoit sombre & farouche, demandoit à lui parler, pour lui rendre, disoit-il, un service qu'il espéroit devoir lui être agréable. Cléarque, qui aimoit toutes les nouveautés, commanda qu'on le fît entrer. Seigneur, dit-il à ce prince, sachant le louable penchant que vous avez à la curiosité, je viens vous offrir des moyens de le satisfaire, sur un sujet qui ordinairement intéresse beaucoup. J'aimois autrefois la philosophie ; mais ayant été convaincu de l'inutilité de ses recherches, je me suis attaché à l'art de fêerie, dans lequel j'ai fait des progrès admirables ; j'ai été instruit par un grand maître, qui m'a appris toutes sortes de secrets, excepté celui de faire de l'or. La peur qu'il avoit que je

ne le quittasse, si je devenois riche, car mon secours lui étoit d'une grande utilité dans son travail; cette peur, dis-je, a été cause qu'il m'a toujours caché ce beau secret; mais du reste, il n'en est aucun que j'ignore; je sai deviner le passé, je sai pénétrer dans l'avenir; je sai prévoir les accidens qui pourroient arriver par les caprices de la fortune, & sai donner des remèdes pour les éviter; j'ai un moyen sûr pour être instruit à fond de la fidélité des femmes; & en donnant ce moyen, je donne en même tems le plaisir de voir un travail ingénieux & magnifique. Comme les princes de votre âge, continua le philosophe, doivent être plus touchés de ces sortes de choses que d'aucunes autres, c'est ce dernier de mes talens, seigneur, que je viens vous offrir de mettre en usage pour votre service. Cléarque, transporté de joie de la proposition du philosophe, lui demanda avec empressement, de quels moyens il se serviroit pour exécuter sa promesse. Avant que de vous les expliquer, seigneur, répondit cet homme, permettez que je vous donne des preuves de ce que je sai faire de prodigieux. J'y consens avec plaisir, dit le roi; mais je veux que quelqu'un que j'aime partage cette satisfaction avec moi. Après ces mots, ce prince donna ordre qu'on fît venir un de ses courtisans, nommé Dinocrite,

qui étoit son favori depuis peu. Dès qu'il fut entré , Cléarque lui dit des merveilles de l'homme qu'il voyoit, & Dinocrite le reconnut pour le philosophe Misandre, ce célèbre bizarre, si brouillé avec la fortune : Seigneur, dit ce favori au roi, il ne faut pas s'étonner des admirables connoissances de ce savant homme, il a toujours étudié les secrets de la nature avec un soin extrême ; j'ai encore plus étudié ceux de l'art de féerie, repartit Misandre, & j'en donnerai tout-à-l'heure des preuves, si le roi veut bien me faire l'honneur de m'en accorder la permission. Cléarque ayant marqué qu'il étoit prêt à voir & à entendre tout ce qu'il voudroit, Misandre fit devant ce prince & son favori mille tours de gobelets les plus surprenans du monde. Comme il n'y avoit jamais eu en Crète ni foire Saint-Germain, ni aucun autre lieu où l'on eût rien vu de semblable, Clearque & Dinocrite ne sortoient point d'étonnement, & prirent tous ces tours d'adresse pour de merveilleux effets de l'art de féerie. Quand Misandre en eut fait un grand nombre, hé bien, seigneur, dit-il au roi, êtes-vous content ? J'aurois grand tort de ne le pas être, répondit ce prince ; mais j'ai cependant une violente envie d'apprendre par quels moyens on pourra démêler nettement les femmes prudes d'avec les coquettes. Ce moyen est un peu long,

seigneur, répartit Misandre, mais aussi il est infailible : il consiste dans le travail d'une robe que moi, ma femme, & une fille que j'ai, savons faire également. Le fond de cette robe n'est que d'une étoffe noire, qui est claire & transparente ; mais nous savons tous trois y former une légère broderie aussi brillante que délicate, & qui représente des choses admirables, dont je vous ferai la description quand il vous plaira. Il n'y a point de miniature si finie que cet ouvrage n'efface ; & , par le pouvoir de mon art, tel est le don de cette broderie, que de tous les hommes mariés, il n'y a que ceux qui ont des épouses fidelles, qui la voyent ; les autres n'aperçoivent que l'étoffe transparente toute unie ; pour les hommes qui ne sont point dans les liens du mariage, s'ils ont une sœur de l'humeur d'Hélène, ils ne voyent point la broderie dont il s'agit ; & pour ceux qui n'ont ni épouse, ni sœur, ils sont privés aussi de la vue de cette broderie merveilleuse, si leur parente la plus proche est trop favorable à ses amans. Mais pour les maris qui ont des épouses fidelles, & les frères qui ont des sœurs solidement vertueuses, quand toutes leurs tantes & leurs cousines seroient les plus achevées coquettes, ils verroient toujours l'ingénieuse broderie de la robe dans toute sa beauté ; & comme cette robe découvre

à tout le monde des vérités cachées, on lui a donné le nom de robe de sincérité, confondant ensemble *Bécotte* & la broderie. Ah ! le merveilleux ouvrage, s'écria le roi ! que j'ai hâte de le voir ; mais combien vous faudra-t-il de temps pour le faire ? Il nous faudra au moins trois mois à ma famille & à moi, répondit Misandre, pour le mettre dans toute sa perfection ; mais dès au bout d'un mois, seigneur, vous pourrez déjà en juger, & en être diverti ; pour vous rendre ce travail fini au temps que je vous marque, il ne faut que nous loger, ma femme, ma fille & moi, dans quelque endroit des plus retirés de votre palais, ordonner qu'on ne nous y laisse manquer de rien pour tous les besoins de la vie, & que l'on nous fournisse abondamment de l'or & de la soie. Je donnerai de si bons ordres pour votre satisfaction, dit Cléarque, que vous aurez sujet de vous en louer : vous n'avez qu'à amener, dès aujourd'hui, votre épouse & votre fille dans mon palais : vous ferez commodément logés tous trois dans un lieu que mes officiers vous marqueront. Misandre, sans répondre plus rien à Cléarque que par une profonde révérence, se retira, & laissa ce jeune prince dans une joie inconcevable de la belle acquisition qu'il avoit faite pendant cette journée.

Pour Dinocrite, il n'en fut pas de même : c'étoit un homme naturellement soupçonneux & jaloux : il l'étoit si fort des bonnes grâces de son maître, qu'il disoit sans cesse à ce prince du mal de tout le monde, de crainte que quelqu'un ne partageât sa faveur, dont il usoit cependant très-mal. Mais s'il étoit jaloux de son titre de favori, il l'étoit encore beaucoup davantage de son épouse. C'étoit une jeune personne fort vive dont il soupçonnoit plus qu'à demi la vertu : comme il étoit bizarre, hautain, & incapable d'aucune complaisance pour elle, il se doutoit qu'il n'en étoit pas aimé, & il ne la croyoit pas d'un caractère assez héroïque pour se conserver parfaitement vertueuse, sans le secours d'aucune amitié pour son époux. Malgré le peu d'estime qu'il avoit pour elle, comme elle étoit belle, il ne laissoit pas d'en être fort amoureux ; mais cette passion, qui d'ordinaire rend doux & polis ceux qu'elle possède, sembloit ne le rendre que plus violent & plus intraitable à l'égard de son épouse. On peut donc bien juger qu'amoureux, bizarre, & n'estimant guère sa femme, la robe qu'on promettoit au roi lui parut bien redoutable : il craignoit d'y trouver ce qu'il n'eût pas voulu voir, ou plutôt il craignoit de n'y voir rien que l'étoffe transparente. Clearque, qui ne jugeoit pas mal de son épouse, comme il en ju-

geoit lui-même, & qui, au contraire, la croyant fort sage, croyoit aussi que Dinocrite étoit sûr de sa vertu, ne s'alla point imaginer que la robe dont il étoit question lui donnât aucune inquiétude ; au contraire, il pensoit qu'il partageoit avec lui le plaisir que lui donnoit l'espérance de voir sa curiosité satisfaite ; & se faisant d'avance une maligne joie de voir beaucoup de maris qui ne verroient rien sur la robe, il lui recommanda bien de ne pas divulguer le secret de ce vêtement mystérieux.

Cependant Misandre, sa femme & sa fille, vinrent prendre possession de l'appartement qu'on leur avoit donné au palais : l'aimable Herminie n'y vint qu'à regret : son père, tout capricieux qu'il étoit, l'aimoit & l'estimoit beaucoup, & lui avoit fait confidence des propositions qu'il vouloit faire à Clearque aussitôt qu'il les avoit imaginées : elle avoit fait tous ses efforts pour l'en détourner, mais elle n'avoit pu y réussir : il lui avoit toujours dit qu'il se faisoit un plaisir extrême de jouer un prince plein d'erreurs, sous le règne duquel on confidéroit si peu la vertu & le mérite ; & que de plus, il trouvoit encore une autre satisfaction à s'assurer leur subsistance pour trois mois, pendant lesquels elle travailleroit à ses tableaux en miniature, & sa mère aux ouvrages de broderie qu'elle faisoit si

bien, ce qui les mettroit ensuite en état de retirer de l'utilité des petits travaux où elles se feroient occupées pendant ce temps. Misandre avoit même obligé sa fille à lui apprendre exactement de certains endroits de l'histoire & de la fable, qu'il vouloit débiter au roi dans l'occasion.

Herminie n'ayant donc pu faire changer de résolution à son père, le suivit tristement au palais : l'horreur naturelle qu'elle avoit pour tout ce qui avoit un air de tromperie, lui faisoit envisager avec beaucoup de douleur le personnage qu'il y alloit faire; mais, quoiqu'elle n'eût de sa vie senti un chagrin plus inquiet, elle n'en étoit pas moins belle, & ses attraits furent remarqués de tous les officiers du palais qui la virent. Ceux qui eurent ce dessein ne furent pas en grand nombre : Clearque avoit ordonné qu'on installât Misandre & sa famille au palais à fort petit bruit, & les ordres de ce prince avoient été exactement suivis.

Mais pendant que Clearque rêvoit agréablement au plaisir que lui donneroit la robe enchantée, Elismène étoit dans une situation bien différente : non-seulement le mérite de Telephonte avoit fait de si vives impressions sur son cœur, que son absence lui paroissoit rude à souffrir; mais encore elle craignoit fortement que ce prince ne trouvant pas dans le roi de Chypre, pour l'alliance de Crète, les dispositions dont

il s'étoit flatté, les conseils & l'autorité d'un père respectable & couronné, n'obligeassent Telephonte à renoncer à l'amour qu'il avoit pour elle : la seule idée du changement de ce prince la faisoit frémir : il lui avoit paru si aimable & si digne d'estime, qu'il lui sembloit qu'il étoit le seul de tous les hommes qui pouvoit la rendre heureuse : elle confioit ses inquiétudes à Anaxaride, épouse de Dinocrite, qui n'avoit guère moins de part dans les bonnes grâces d'Elismène, que Dinocrite, dans celles de Clearque, mais, quoique cette agréable femme fût très-véritablement attachée à la princesse, l'extrême enjouement de son humeur ne lui permettoit pas de partager beaucoup ses chagrins. Elle se contentoit de représenter à Elismène, que belle & charmante comme elle étoit, il paroïssoit impossible qu'on devînt infidèle en l'aimant; puis elle ajoutoit que, quand même ce desin lui arriveroit, ces mêmes attraits, qui lui avoient fait acquérir le cœur de Telephonte, lui feroient encore faire la conquête de mille autres cœurs, parmi lesquels il y en auroit sans doute de dignes de son choix. Tous les raisonnemens d'Anaxaride consoloient fort peu Elismène, qui sentoît bien qu'elle ne pourroit jamais rien aimer que l'aimable prince, qui seul, entre tant d'illustres amans, qui lui avoient offert des vœux, avoit eu le secret d'at-

tendrir son ame. Mais elle eut bientôt sujet d'adoucir les inquiétudes qu'elle sentoît à son égard : elle reçut une lettre de lui , écrite dès le moment qu'il avoit été arrivé auprès du roi son père ; il lui marquoit que ce monarque , approuvant les beaux feux dont il brûloit pour elle , il alloit songer à faire partir des ambassadeurs pour la demander , aussitôt qu'on auroit vu le départ de la princesse Celenie , qui devoit prendre la route de Lemnos quelques jours après son mariage , dont la cérémonie se devoit faire le lendemain du jour que Telephonte écrivoit. Ce prince ajoutoit à ces nouvelles tout ce qu'un amant galant & tendre peut écrire de passionné à l'objet qui le charme. La lettre qu'il écrivoit à Clearqué étoit aussi toute pleine d'esprit & d'amitié ; & , comme le vaisseau qui avoit apporté ces lettres étoit un vaisseau léger , qui alloit d'une telle vitesse , qu'il sembloit voler sur la mer , & qu'avec cela il avoit eu un tems très-favorable , on étoit agréablement surpris de l'extrême diligence avec laquelle ces nouvelles étoient venues , & tout le monde se récrioit sur l'exactitude de Telephonte , & la bonne fortune de ses envoyés. Comme Elismène étoit adorée à la cour de Crète , & que Telephonte y avoit paru infiniment aimable , tout le monde applaudissoit à l'union de deux personnes

fi accomplies , & témoignoît en attendre le moment avec impatience.

Dinocrite fut presque le seul qui ne prit point de part aux nouvelles générales ; mais il étoit si occupé de ses craintes particulières , qu'il ne pouvoit en détacher ses idées : le souvenir de la robe de sincérité lui revenoit sans cesse dans l'esprit : tantôt il brûloit d'impatience que la broderie en fût faite , tantôt il trembloit qu'elle ne s'achevât , tant il appréhendoit de ne la point voir ; enfin accablé de ses inquiétudes , il ne put davantage en soutenir seul le poids : il dit en confidence à un ami , que le roi faisoit travailler à une robe enchantée , qui seroit la pierre de touche de la vertu de toutes les femmes : il expliqua à cet ami le mystère de cette robe : cet ami extrêmement frappé de ce merveilleux secret , le confia à un second ami : ce second à un troisième , & ce troisième à un quatrième , qui le dit encore à d'autres ; si bien qu'en très-peu de tems , non-seulement tous les hommes de la cour , mais encore beaucoup d'hommes de la ville furent informés en détail du don qu'auroit la robe où Misandre travailloit. Ce qu'il y eut de rare , c'est que tous les hommes qui sur le sujet de cette robe avoient si mal gardé le secret entre eux , le gardèrent admirablement bien à l'égard

des femmes: il n'y eut pas une personne de leur sexe informée du mystère de la broderie qu'on faisoit au palais. Clearque avoit une furieuse envie qu'elle s'avancât beaucoup, & fut chez Misandre pour la voir avant le tems que ce philosophe lui avoit marqué qu'on pourroit commencer à en être diverti; mais Misandre, l'allant recevoir à l'entrée de son appartement, le supplia instamment de ne se pas donner la peine d'entrer, l'assurant qu'il n'y avoit point encore assez de travail de fait pour lui pouvoir donner aucun plaisir, & lui témoignant qu'il lui feroit beaucoup de grace de ne point vouloir regarder cet ouvrage qu'il ne fût un peu en état de le divertir. Clearque, accordant ce qu'on lui demandoit, n'entra point chez Misandre, & s'en alla chercher à s'amuser ailleurs.

Quelques jours après, ce prince fit un voyage à un délicieux château qu'il avoit sur le bord de la mer. La princesse sa sœur & toute sa cour l'y suivit, & il prit plusieurs fois dans ce lieu le divertissement de la pêche, de la chasse, & des promenades solitaires. Un soir, qu'il faisoit un aussi beau tems qu'il en avoit fait un affreux dans la journée, pendant laquelle il avoit régné des vents terribles, Clearque, se promenant sur le rivage de la mer, suivi du seul Dinocrite, vit à la faveur de la clarté de la lune, trois ou qua-

tre pêcheurs occupés autour d'une femme magnifiquement vêtue, qui paroissoit évanouie. Par un mouvement de curiosité, ce prince s'approcha de ces pêcheurs, & vit qu'ils tâchoient, par leurs soins, de faire revenir à elle cette dame, qui, toute évanouie qu'elle étoit, paroissoit une jeune personne d'une fort grande beauté. Elle attira aussitôt la compassion du jeune roi, qui ordonna à Dinocrite d'aller promptement au château, & d'en faire venir des secours plus sûrs & plus agissans que ceux que pouvoient donner ces pauvres pêcheurs; il ne voulut pas cependant que ces bonnes gens interrompissent ceux qu'ils donnoient à cette belle évanouie, & leur demanda avec empressement par quelle aventure elle se trouvoit dans ce lieu : deux de ces hommes lui répondirent que la tempête qu'il avoit fait pendant la plus grande partie de la journée, les ayant empêchés long-tems de pêcher, ils avoient voulu réparer ce dommage lorsqu'ils avoient cru l'orage passé; mais que, lorsqu'ils avoient voulu mettre leurs barques à la mer, la trouvant encore trop irritée, ils s'étoient tenus sur le rivage, pour observer si elle ne se calmeroit point; que de-là ils avoient vu le corps de cette dame flotter sur l'eau, que la pitié les avoit portés à se jeter promptement dans leur barque, pour voir s'ils ne pourroient point la

secourir; qu'en effet, ils l'avoient accrochée par ses habits; & ayant vu qu'elle respiroit encore, ils l'avoient portée sur le rivage, où elle avoit ouvert les yeux, après avoir jeté beaucoup d'eau; mais qu'ensuite elle étoit retombée dans l'évanouissement où il la voyoit. Clearque, fort touché de l'état pitoyable où étoit cette belle personne, voyoit avec déplaisir qu'elle n'en sortoit point; & dès que, par les ordres de Dinocrite, il fut venu autour de lui plusieurs de ses officiers, & qu'on eut encore essayé vainement de la faire revenir par diverses essences, il la fit mettre dans un chariot pour la conduire au château, après avoir récompensé fort libéralement les pêcheurs des soins qu'ils avoient eu d'elle.

Clearque fit mettre la dame évanouie dans le plus magnifique appartement du château; & , après s'être retiré, envoya promptement auprès d'elle les femmes de la princesse Elismène pour la déshabiller & la mettre au lit, où l'on continua à lui faire tous les remèdes nécessaires à l'état où elle étoit. Quand cette belle dame eut repris connoissance, elle fut bien surprise de se voir dans un lieu si superbe, & environnée de personnes qui toutes lui étoient inconnues; mais quand elle fut qu'elle étoit dans un château du roi de Crète, où étoit ce prince & la princesse sa sœur, elle demanda la grace de pouvoir
dire

dire un mot à Elismène, & voulut se lever pour se faire conduire auprès d'elle ; mais cette princesse, qui avoit su son arrivée au château, & qui s'informoit avec beaucoup de soin de sa santé, ayant appris son dessein, la prévint, & se rendit obligeamment auprès de son lit. Dès que la belle étrangère l'aperçut ; je ne suis plus affligée de mon naufrage, lui dit-elle, quoiqu'il m'ait pensé coûter la vie : puisqu'il me donne l'heureuse occasion de voir une incomparable princesse, de qui le prince mon frère m'a parlé sans cesse avec tant d'admiration, depuis son retour en Chypre, & pour qui il a une passion vive & délicate, dont la force peut seule s'égaliser à la grandeur des charmes qui l'ont fait naître. Quoi ! madame, s'écria Elismène, je vois en vous la princesse Celenie ! la manière dont le roi mon frère m'avoit parlé de vous tantôt, & cette touchante beauté que je vois à présent sur votre visage, m'avoient déjà inspiré une forte inclination pour vous ; mais, ciel ! que je la sens augmenter ! quand j'apprens que vous êtes cette charmante princesse, dont la renommée parle avec tant d'avantage, & sœur d'un prince pour qui j'aurai toute ma vie une si parfaite estime. Je ne puis rendre assez de graces à ma destinée, reprit Celenie, de m'avoir conduite auprès de vous, avant que de m'avoir livrée au roi de

Lemnos, auprès de qui je dois rester pour toujours, puisque je suis unie avec ce prince par un sacré lien. Mais, madame, ajouta-t-elle, il me semble avoir entendu par votre discours que j'ai été vue du roi votre frère; en quelle occasion ai-je donc eu cet honneur? C'est le roi mon frère, dit Elismène, qui vous a retirée évanouie des mains des pêcheurs qui vous avoient sauvée de la mer. Je suis bien confuse, répartit Celestine en rougissant, qu'un si grand prince m'ait vue en cet état. Dans l'instant qu'elle alloit poursuivre, Clearque s'approcha de son lit d'une manière fort respectueuse; & comme la rougeur qui l'animoit donnoit un grand éclat à tous ses traits, ce prince qui ne l'avoit vue que pâle & défigurée, quoiqu'elle lui eût semblé belle, la trouva encore si fort au-dessus de ce qu'elle lui avoit paru, qu'il resta ébloui de ses charmes. Elismène apprit au roi son frère, qu'en ne croyant donner ses secours qu'à une aimable inconnue, il avoit eu le bonheur de rendre service à l'illustre princesse Celestine, reine de Lemnos. Clearque, par un sentiment qu'il ne connoissoit pas encore, rongit à cette nouvelle, & resta interdit: il se remit néanmoins, & dit fort poliment à la reine de Lemnos tout ce qu'exigeoit le mérite & le rang de cette princesse; & après une conversation assez

ébourte, ayant averti la princesse sa sœur qu'il falloit laisser prendre du repos à la reine , Elismène & lui se retirèrent.

Cependant le bruit se répandit en peu de tems de tous côtés dans l'île de Crète, que le roi avoit sauvé la reine de Lemnos du naufrage, & beaucoup de gens de l'équipage de cette princesse, qui, par diverses aventures, avoient eu le bonheur d'être sauvés aussi, se rassemblèrent tous auprès de leur maîtresse. Les ambassadeurs de Lemnos furent même de ce nombre : lorsque le vaisseau de la reine avoit été brisé, ils s'étoient soutenus sur des planches, & avoient heureusement abordé à des plages voisines. Et ce qu'il y eut de particulier, c'est que la tempête qui avoit brisé le vaisseau où étoit cette princesse, en avoit épargné un autre de sa suite, qui n'ayant point péri, avoit été relâché à un port fort proche du lieu où elle avoit fait naufrage. Tous ces gens-là vinrent prendre ses ordres à Manetuse, qui étoit une superbe ville, où Clearque faisoit ordinairement son séjour, & peu éloignée du château où ce prince l'avoit reçue d'abord. Le roi de Crète & la princesse sa sœur avoient prié la reine de Lemnos de venir dans cette ville, l'assurant que la pureté de l'air qu'on y respiroit, contribueroit à lui faire recouvrer plus promptement une entière santé.

Comme elle lui revenoit tous les jours , sa beauté & les agrémens de son humeur en augmentoient aussi , & charmoient Clearque à un tel point , qu'il ne put se diffimuler davantage à lui-même qu'il en étoit amoureux. La sûreté qu'il en eut le mit au désespoir , quand il considéra que cette princesse alloit dans peu de tems être pour jamais dérobée à ses regards , & mise au pouvoir d'un heureux rival à qui sa foi l'avoit engagée. Il fit encore réflexion que peut être Celenie n'avoit engagé cette foi à ce prince qu'avec aversion , ou du moins avec indifférence ; qu'ainsi il pourroit arriver qu'elle seroit malheureuse toute sa vie. Quand il s'arrêtoit à cette pensée , il accusoit mille fois le destin d'aveuglement ; car il lui sembloit que s'il avoit eu Celenie pour épouse , le bonheur de cette princesse n'auroit pu manquer d'être sûr , par le tendre & ardent attachement qu'il auroit eu sans cesse pour elle. Alors il s'excitoit à chercher les moyens d'empêcher que Celenie ne fût au roi de Lemnos , se disant qu'il n'y avoit aucun scrupule à ôter cette charmante beauté à un prince , qui , sans doute , n'en étoit point amoureux , pour la donner à un roi dont elle étoit adorée. Mais il ne demouroit pas long-tems dans ce dessein ; des sentimens de gloire lui faisoient envisager qu'il n'étoit plus permis d'arracher cette

princesse au roi de Lemnos, qui étoit son époux par le consentement du roi son père, & par le sien propre; & il confidéroit qu'il n'auroit pas pu prendre les moindres mesures pour l'arrêter dans l'île de Crète, sans que son dessein eût été regardé de toute la terre comme un attentat contre les loix de l'honneur, & contre celles de l'hospitalité. Tant de sentimens si opposés les uns aux autres lui donnèrent une douleur si grande, qu'il ne put la renfermer toute en lui-même: il en fit part à Elismène, en lui exagérant beaucoup son amour, & le désespoir où il étoit de se voir à la veille de perdre pour jamais l'objet qui l'avoit fait naître. Si je n'étois pas le plus infortuné prince du monde, ajouta-t-il, & qu'au contraire le destin m'eût été favorable, quelque heureux hasard m'auroit fait voir Celenie il y a long-tems: je l'aurois demandée au roi son père, & l'aurois obtenue. Jugez, ma sœur, quelle joie parfaite j'aurois eue, de me voir uni par un double lien au prince Telephonte, qui est si plein de mérite, qui a tant d'amour pour vous, & pour qui vous avez tant d'amitié. Elismène répondit à Clearque, avec une reconnaissance extrême, & chercha à le consoler avec beaucoup d'esprit & de tendresse; mais il n'étoit guère en état de goûter ses consolations: Non, non, lui dit-il, c'est en vain que vous tâchez

d'adoucir mes maux : je sens bien que je suis né pour être le plus malheureux prince de la terre : jusqu'ici je n'avois rien aimé sérieusement ; & la première fois de ma vie que je prens un amour le plus violent qui sera jamais , c'est pour une personne dont il faudra que je sois éternellement séparé.

La douleur que lui donnoit cette pensée , ne l'empêcha pourtant pas de songer qu'il étoit le tems où la robe de sincérité devoit commencer à donner du plaisir. Pour faire diversion à son chagrin , il se rendit donc chez Misandre , qui le reçut avec beaucoup de gravité , après avoir fait cacher sa fille aussi-tôt qu'il avoit appris l'arrivée du roi. Venez , seigneur , lui dit-il , en le conduisant vers un métier , sur lequel travailloit Chasseris , venez voir ce qu'il y a de fait du merveilleux ouvrage où nous travaillons pour votre divertissement. A ces mots , Clearque s'approcha tout contre l'ouvrage de Chasseris , & fut saisi d'un tremblement terrible , quand il ne vit sur son métier qu'une étoffe noire toute unie & transparente , telle à peu-près qu'est celle qu'on nomme de la gaze en ce tems-ci. Ce prince , déchiré subitement par cent chagrins dévorans , ne douta pas un moment qu'Elismène ne fût point du tout ce qu'elle paroissoit ; & formant tout d'un coup mille soupçons injurieux

à la gloire de cette innocente princesse , il ne daigna pas faire la moindre réflexion que par une si cruelle injustice il faisoit outrage à la vertu même. Il crut seulement beaucoup faire de cacher son trouble & la prétendue honte de sa sœur , aux yeux du philosophe enchanteur : il ne se borna qu'à ce dessein ; & , pour l'exécuter , après s'être un peu remis , il dit à Misandre : j'ai les yeux si éblouis de ce beau travail , que je n'en démêle pas bien toutes les parties , c'est pourquoi je vous prie de m'en faire une description aussi en détail que si cet ouvrage n'étoit pas présent à mes yeux. Alors Misandre , obéissant au roi de Crète , lui parla ainsi :

Comme ce n'est que ceux qui ont des épouses & des sœurs véritablement vertueuses , qui ont le plaisir de voir la délicate broderie de cette robe , j'ai cru , seigneur , que pour redoubler ce plaisir , je devois y tracer des figures qui donnassent une idée du manège des coquettes , des grimaces des fausses prudes , & des indignes tours des hypocrites , ces fausses adoratrices des autels , qui se flattent follement d'en imposer aux dieux en trompant les hommes. Pour commencer par les coquettes , j'ai donc représenté , comme vous voyez , la manière flatteuse & adroite dont Hélène s'empresse à donner des marques de tendresse à Ménélas , dans le

tems qu'elle a un dessein tout formé d'abandonner ce malheureux époux, & de partir le lendemain avec Paris pour aller à Troye : vous pouvez remarquer aussi les minauderies qu'elle fait à cet amant pour l'embarrasser de plus en plus dans ses filets. Je crois que vous êtes content des draperies de cette princesse, ainsi que du morceau d'architecture que la ville de Sparte offre à vos yeux, & du spectacle de cette mer agitée, où le lointain est si bien ménagé. Ces autres figures, qui ne sont encore que dessinées, représentent l'histoire de cette reine des Lidiens, dont la fausse pruderie coûta la vie au roi son époux. Sa vertu grimacière fit qu'elle se trouva si offensée de ce que cet époux l'avoit fait voir à Gygès à sa toilette dans un état peu décent, à la vérité ; elle se trouva si offensée, dis-je, qu'elle n'eut point de repos que Gygès n'eût porté le poignard dans le sein de son époux, & n'eût arraché la couronne de Lidie à la maison des Héraclides, pour la mettre sur sa propre tête. Oh ! la belle pruderie ! qui assassine un mari pour couronner un galant ! Toutes ces choses, comme vous voyez, seigneur, continua Misandre, sont très-bien caractérisées ici. Pour ces autres figures, poursuivit-il, qui ne sont encore que dessinées aussi, c'est l'histoire de Pauline, cette célèbre hypocrite Romaine,

qui passant les jours dans les temples au pié des autels , & rebutant en apparence ses amans de la manière la plus sévère , fut néanmoins très-douce pour un d'eux , qui prenant le nom & la figure d'un dieu , lui vint conter ses raisons le soir dans un temple ; cette fausse pieuse fut la dupe de l'amant & du sacrificateur , parce qu'elle la voulut bien être , ne cherchant qu'à se faire honneur de l'image de la vertu. Elle trahissoit sans scrupule la vertu même. Vous démêlerez beaucoup mieux ce sujet , ajouta Misandre , quand il sera fini ; les airs de tête & les attitudes des figures vous en donneront une connoissance entière. Mais , seigneur , reprit-il après s'être tû quelque tems , & voyant que Clearque ne parloit point , est-ce que ce travail où j'ai employé tout le savoir de mon art , n'a pas le bonheur de vous plaire ? Le trouvez-vous trop peu correct , ou trop peu gracieux ? Je le trouve parfaitement beau répondit enfin Clearque , mais je suis à présent occupé de quelque rêverie qui m'empêche d'en bien examiner tout l'agrément ; je reviendrai un autre jour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage. En achevant ces mots , Clearque se retira , & laissa Misandre & sa famille se remettre à leurs occupations ordinaires.

Le roi de Crète fut à peine dans son appartement, qu'on lui vint dire que les ambassadeurs de Chypre, qui venoient demander la princesse Elismène en mariage, étoient arrivés. On ne peut exprimer ce que sentit ce prince à cette nouvelle. Une foule de sentimens douloureux agitoient son esprit; il ne pouvoit consentir à croire assez la colère qu'il avoit contre sa sœur, pour la sacrifier à son indignation; il ne pouvoit non plus se résoudre à donner pour épouse au prince de Chypre qu'il estimoit tant, une personne si peu vertueuse & si peu digne de lui. Le bonheur qu'avoit cette princesse, d'être aimée d'un prince si accompli, la rendoit encore plus coupable à ses yeux; il ne pouvoit lui pardonner d'avoir trahi un amant aussi aimable & aussi tendre qu'étoit Telephonte. Dans de certains momens, il entroit contr'elle dans des mouvemens de fureur dont il n'étoit pas le maître. Tout sembloit contribuer à l'irriter contre cette innocente princesse; car non-seulement il sentoît une douleur mortelle du prétendu déshonneur dont elle le couvroit, mais encore il avoit un dépit extrême de ce qu'elle l'empêchoit de voir la merveilleuse broderie de la robe de sincérité, qu'il auroit été si ravi de contempler sans obstacle. D'ailleurs, les sentimens que lui inspiroit

Celenie, redoubloient l'aigreur qu'il avoit de l'outrage qu'on faisoit au frère de cette princesse. D'un autre côté, l'air modeste & les manières vertueuses d'Elismène se présentoient à son imagination, & sembloient l'accuser d'injustice sur les soupçons injurieux qu'il formoit contre sa sœur ; mais comme il ne doutoit point du don qu'avoit la robe de sincérité, tout ce qui parloit en faveur d'Elismène n'étoit que foiblement écouté. Tourmenté de mille mouvemens tumultueux qui agitoient son ame, il fut contraint de donner audience aux ambassadeurs de Chypre, avant que d'avoir pu donner aucun calme à ce trouble. La seule force qu'il eut sur soi, fut de marquer une tranquillité apparente. Il reçut parfaitement bien ces ambassadeurs, & leur accorda la demande qu'ils faisoient de la princesse, sans avoir précisément déterminé dans son cœur s'il leur tiendrait ce qu'il leur promettoit, ou s'il retireroit quelque jour sa parole, pour ne pas donner à Telephonre une épouse peu digne de lui.

Clearque n'étoit pas le seul à qui la robe de sincérité troublait l'imagination. Dinocrite, qui, comme favori de ce prince, avoit des privilèges au-dessus des autres courtisans, s'étoit servi des droits qu'ils lui donnoient, pour avoir du chagrin beaucoup plus promp-

tement que le reste de la cour. Il avoit été chez Misandre avec empressement, ainsi que le roi ; il n'avoit vu sur le métier de Chasseris que de l'étoffe noire transparente & touté unie ; & de même que ce prince , pour ne pas instruire Misandre de son prétendu malheur , il avoit témoigné voir sur cette étoffe tout ce que ce philosophe vouloit qu'il y vît ; mais il quitta Misandre l'ame si pleine de rage contre la pauvre Anaxaride , qu'il ne put s'empêcher de lui en donner des marques aussi-tôt qu'il fut de retour chez lui. Cette jeune personne , suivant le caractère de son humeur , étoit ce jour-là d'une gaité extrême , & lui dit cent choses plaisantes , fort propres à réjouir toute autre personne qu'un époux jaloux. Mais Dinocrite , bien loin de faire aucune attention aux discours enjoués d'Anaxaride , lui dit mille choses dures qu'elle tourna d'abord en raillerie ; mais il y ajouta encore tant de choses épouvantablement injurieuses à sa vertu , qu'enfin elle s'en trouva si outragée , qu'elle courut au palais toute en larmes pour s'aller jeter aux piés d'Elismène. Comme elle trouva cette princesse seule , elle s'y jeta effectivement , & la supplia d'obtenir du roi qu'il voulût bien lui permettre de quitter son époux , pour se retirer dans une solitude fermée au monde , avec des femmes con-

sacrées au service des autels , ajoutant qu'il lui étoit impossible de vivre davantage avec un époux qui étoit capable de soupçonner sa vertu d'une manière si outrageante. La princesse , fort touchée du récit d'Anaxaride , plaignit ses malheurs avec une bonté pleine de tendresse ; mais après lui avoir témoigné combien elle entroit dans ses chagrins , elle lui dit que quelques rudes qu'ils fussent , il falloit encore plutôt se résoudre à les supporter , que d'en venir à l'éclat qu'elle projetoit. Considérez , poursuivit Elismène , combien une femme de votre âge & de votre humeur se lasse promptement de mener une vie solitaire entre quatre murs ; cependant , ajouta-t-elle , quand une aussi jeune personne que vous ne veut plus vivre avec son époux , il n'y a pas d'autre parti à prendre pour elle , que celui de se retirer du monde , si elle est scrupuleusement attachée à sa gloire ; ainsi n'allez pas mal à propos vous engager dans un divorce dont la vie ennuyeuse que vous mèneriez dans une austère retraite vous feroit bientôt repentir ; continuez à vivre dans la vertu solide & dans l'exacte bienséance , comme vous avez toujours vécu ; & quelque juste fierté que l'innocence de vos mœurs vous puisse inspirer , n'opposez aux calomnies & aux emportemens de Dino-

crite, que la douceur & la patience, vous ferez louée & plainte de tout le monde ; du reste, cherchez à dissiper les chagrins que vous donnera l'étrange humeur de votre époux, par tous les innocens plaisirs que vous pourrez prendre avec moi & avec toutes vos amies. Tant que vous serez ici, madame, s'écria tristement Anaxaride, je tâcherai de suivre exactement les ordres que votre prudence me prescrit, parce que votre protection & vos bontés me donneront de si douces consolations, qu'elles me prêteront des forces pour supporter les barbares traitemens de mon époux ; mais quand vous serez partie pour Chypre, que deviendra la malheureuse Anaxaride ? Elismène lui représenta que les bizarreries de Dinocrite pourroient peut-être se passer. Enfin elle lui donna de si favorables espérances, & lui dit tant de choses obligeantes, qu'elle remit presque le calme dans l'ame de cette épouse chagrinée ; & les ambassadeurs de Chypre, qui vinrent un moment après faire leur cour à leur future princesse, achevèrent, par leur entretien, de dissiper le reste du trouble qui pouvoit être demeuré dans l'esprit d'Anaxaride. Le premier de ces ambassadeurs, qu'on nommoit Cleophane, étoit plein d'un mérite distingué. Il entretenoit Elismène de cent choses divertissantes ; &

comme dans ses discours il fut mêler avec adresse diverses peintures de l'amour & des grandes qualités de Telephonte, sa conversation fut doublement agréable à cette princesse. Depuis ce jour-là, Elismène vit sans cesse Anaxaride attachée à ses pas ; elle ne trouvoit qu'auprès de la princesse de Crète un asile contre les mauvais traitemens de son époux, qui attendoit fort impatiemment le départ d'Elismène pour faire éclater toute sa fureur envers Anaxaride, qu'il n'osoit outrager jusqu'à la dernière violence sous les yeux de cette princesse, dont il savoit qu'elle étoit très-considérée.

Les sincères témoignages de tendresse qu'Elismène recevoit d'un prince qui lui étoit fort cher, & la présence de la belle reine de Lemnos, lui donnoient une satisfaction extrême ; mais cette satisfaction étoit néanmoins bien troublée par l'inquiète mélancolie qu'elle remarquoit dans les yeux du roi son frère, quoiqu'elle ne prît la tristesse où elle le voyoit, que pour un effet de l'amour qu'il sentoît pour Celenie. Ce n'étoit pas cependant cette passion qui tyrannisoit alors le plus l'ame de Clearque ; la douleur qu'il sentoît de l'atteinte qu'il croyoit que sa sœur avoit porté à son honneur, remplissoit si fort ses idées, que paroissant entièrement livré à tout ce qu'elle lui inspiroit

de funeste dans ces momens , il ne s'imaginoit pas qu'il pût encore conserver quelque sensibilité pour la flamme qui l'avoit brûlé. Il se trompoit ; l'amour ne l'avoit point quitté ; il s'étoit seulement caché dans le fond de son cœur. La violente fureur qui l'animoit contre Elismène , avoit suspendu la tendresse qu'il sentoît pour Celenie ; mais elle ne lui avoit fait perdre aucuns de ses droits.

Cependant , pour satisfaire cette fureur qui l'agitoit , il fit observer avec une rigoureuse exactitude toutes les paroles & toutes les actions d'Elismène , & on ne lui en rapporta rien qui ne fût propre à le convaincre de la noblesse des sentimens , & de la délicate vertu de cette princesse ; mais toujours en proie à ses bizarres caprices , il aima mieux se persuader que sa sœur n'avoit plus les intrigues qu'il prétendoit avoir découvertes par la robe de sincérité , que de daigner seulement soupçonner qu'il pouvoit être la dupe d'une dangereuse crédulité. Tandis que ce roi s'occupoit de mille pensées désolantes , qui lui donnoient un air sombre & rêveur qui chagrinoit toute la cour , & tandis que Celenie se préparoit avec déplaisir à faire voile vers son époux , il arriva en Crète un vaisseau léger , dans lequel il y avoit deux hommes de condition de l'île de Lemnos ,

Lemnos, qui vinrent avertir cette belle reine & les ambassadeurs qui l'accompagnoient, que le roi de Lemnos étoit mort subitement. Celenie reçut cette nouvelle avec tant de modération & de grandeur d'ame, qu'elle s'attira une admiration générale. Elle parut modestement affligée; elle parla avec beaucoup d'estime & de reconnoissance du monarque qui lui avoit donné le titre de reine, & répondit aux envoyés du nouveau roi de Lemnos avec tant de dignité & de douceur, que tout le monde ne put s'empêcher d'applaudir à la noble fermeté avec laquelle elle perdoit une couronne. Cependant il fut arrêté que les ambassadeurs & les envoyés de Lemnos remettroient la reine Celenie entre les mains du prince Telephonte son frère, qui devoit arriver en Grèce au premier jour, pour y venir épouser en personne la belle Elismène. Cette princesse étoit au comble de ses vœux; instruite de l'ardent amour que son frère avoit pour Celenie, elle croyoit que la mort du roi de Lemnos détruisoit tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à la félicité de ce prince. Mais elle fut bien surprise, lorsqu'elle vit qu'après cette nouvelle, Clearque resta toujours livré à cette humeur sombre & chagrine qui le dominoit depuis quelque tems, & son

étonnement augmenta encore par une conversation qu'elle eut avec Celenie.

Ces deux belles princesses avoient senti tout d'un coup tant de disposition à s'aimer, qu'elles n'avoient pas pris de précautions pour serrer les nœuds de leur amitié : la sympathie en avoit formé le lien d'une manière si forte, qu'elles avoient une aussi grande ouverture de cœur l'une pour l'autre, que s'il y eût eu un tems fort long qu'elles eussent été amies. Elismène annonça donc à Celenie les sentimens tendres dont Clearque lui avoit fait confidence qu'il étoit pénétré pour elle, & exagéra beaucoup quel avoit été le désespoir de ce prince dans le tems qu'il voyoit qu'elle étoit destinée à faire le bonheur du roi de Lemnos. Je vous assure, madame, répondit Celenie, en souriant & en rougissant tout ensemble, qu'il faut que le roi votre frère ne vous ait conté ces choses que pour vous plaire, connoissant l'amitié dont vous m'honorez ; car je puis vous répondre que pour moi, il ne m'a jamais rien dit que ce qu'un jeune prince, aussi galant qu'il est, dit ordinairement à toutes les personnes de mon sexe. Je dois vous informer de plus que, depuis la mort du roi de Lemnos, le roi de Crète paroît affecter de ne se trouver auprès de moi qu'environné d'une nombreuse cour : il semble même éviter mes re-

gards ; & , quand par hasard je rencontre les siens , j'y vois plutôt une tristesse mêlée de fureur , que des impressions de tendresse ; cependant , madame , ajouta Celenie en souriant encore , vous savez que dans l'île où je suis née , on a la réputation de posséder l'art de démêler parfaitement bien dans les yeux les mouvemens du cœur. Il faut pourtant , madame , repartit Elismène d'un ton enjoué , que votre art ne vous ait pas bien servie en cette occasion ; car , à mon tour , je puis vous protester que , sans être née dans l'île de Chypre , j'ai vu sûrement , dans les yeux & dans les discours du roi mon frère , tous les transports d'un véritable amant. Il est juste , répliqua Celenie , que ceux qui n'ont que l'avantage d'avoir pris naissance dans l'île de Chypre , cèdent leurs droits à une princesse qui doit un jour en être reine ; mais , madame , s'il est vrai que la route où vous êtes du trône de Chypre vous ait donné mieux qu'à moi l'art de connoître que le roi de Crète est amant , il faut que ce soit un amant bien discret ; car , excepté quelques soupirs qu'il a , dans de certains momens , poussés en ma présence , & qui peuvent autant être des soupirs de tristesse que d'amour , il ne lui est jamais échappé devant moi aucune marque de tendresse. Ces discours de Celenie jetèrent Elismène dans un étonnement étrange :

elle ne savoit plus à quoi attribuer l'exécrable chagrin du roi son frère , & elle en eut une inquiétude qui troubla tout son repos.

La reine de Lemnos avoit eu beaucoup de raison , quand elle avoit assuré cette princesse que Clearque ne lui avoit jamais donné positivement aucune marque d'amour. Quoiqu'il en eût le fond de l'ame tout rempli , les cruelles idées que lui donnoit la robe de sincérité , ne lui permettoient pas d'en laisser paroître l'ardeur au-dehors. Il étoit pourtant vrai que la mort du roi de Lemnos lui avoit fait connoître mieux que jamais combien cette ardeur étoit forte : il avoit d'abord senti avec plaisir l'amour & l'espérance se réveiller dans son ame ; & , dans les premiers transports de sa joie , il sortoit de son appartement pour courir dans celui de Celenie , lui offrir son cœur & sa foi , & lui demander si , par ses services , il pourroit obtenir d'elle la permission d'envoyer , par ses ambassadeurs , demander l'aveu du roi son père. Il couroit chez cette princesse , dis-je , lorsqu'en traversant le palais , le hasard lui fit rencontrer Misandre sur ses pas. La vue de ce philosophe austère rappela si vivement , dans l'esprit de Clearque , les redoutables maux que découvroit la mystérieuse robe de sincérité , que comme le caractère soupçonneux & défiant étoit véritablement le carac-

rière dominant de ce prince, il en sentit dans cet instant tout le pouvoir; car, sans se souvenir le moins du monde de tout ce que la renommée publioit d'avantageux de l'exacte vertu de Celenie, ni sans faire attention à la noble modestie qui paroissoit dans toutes les paroles & dans toutes les actions de cette princesse; entièrement livré à ses chimères, il se dit que c'étoit bien assez d'avoir une sœur qui flétrit son honneur, sans aller encore s'exposer à se donner une épouse qui pourroit le couvrir de honte. Avec ces belles réflexions, sur un léger prétexte, il rentra dans son appartement, où il prit une ferme résolution de ne pas dire un mot de sa tendresse à la reine de Lemnos, jusqu'à ce qu'il eût fait voir la robe de sincérité à Téléphonte, sans lui en apprendre le mystère, afin de juger, par l'épreuve qu'il feroit sur ce prince, si l'époux, qu'auroit la reine de Lemnos verroit la broderie de cette robe terrible.

La folle crédulité & la bizarre défiance de Clearque jetèrent un grand désordre dans sa cour: il étoit dans une agitation qui étoit remarquable de tout le monde; mais, malgré l'amitié qu'Elismène avoit pour lui, elle le craignoit si fort, qu'elle n'osoit lui en demander la cause; & ce qui augmentoit encore la timidité que cette princesse avoit toujours eue à son égard,

c'est qu'elle avoit remarqué qu'il lançoit souvent sur elle des regards pleins de fureur , & qu'il lui parloit d'un ton irrité , quoiqu'il se forçât à ne lui dire rien de rude. Elle ne comprenoit point par où elle pouvoit s'être attiré sa colère ; mais le chagrin qu'elle en avoit , troublait tous les agrémens que lui donnoit d'ailleurs la douceur de son sort ; cependant l'estime parfaite qu'elle sentoit pour Telephonte , lui faisoit espérer que , par sa prudence , il remettroit le calme dans l'esprit du roi son frère , lorsqu'il seroit auprès de lui ; ainsi , par toutes sortes de raisons , elle attendoit avec beaucoup d'impatience l'arrivée du prince de Chypre.

Celenie n'en avoit guère moins ; irritée en secret du silence indifférent que Clearque gardoit à son égard , après ce qu'Elismène lui avoit dit des sentimens de ce prince , & après ce qu'elle en avoit cru démêler elle-même à son abord en Crète : irritée , dis-je , d'avoir flatté vainement ses appas de la conquête d'un roi qui lui paroissoit aimable ; la présence de Clearque la gênoit & lui donnoit une sorte de dépit , qui lui faisoit souhaiter avec ardeur de retourner au plutôt auprès du roi de Chypre.

Enfin l'on apprit , par un courier venu en poste , que le prince Telephonte étoit arrivé au port de Crète. A cette nouvelle , Elismène sentit

une joie infinie, & Cléarque une émotion terrible. L'amour, l'amitié, les soupçons, l'indignation & la colère, partageoient tristement son ame ; & , si les rayons de l'espérance s'y faisoient encore entrevoir quelquefois, la crainte les en faisoit bientôt disparaître. Cependant ce prince, ne se piquant pas de soutenir avec hauteur les prérogatives de la dignité royale, il se prépara à aller avec beaucoup de diligence au-devant de Telephonte ; & , comme le tems qu'il avoit donné à Misandre pour acheter la robe de sincérité venoit justement d'expirer, il lui demanda si cet ouvrage étoit fini. Le philosophe ayant répondu qu'il étoit enfin depuis quelques heures dans sa dernière perfection, le roi se fit apporter cette robe fatale, qu'il regarda encore en tremblant, en présence de Misandre ; mais s'apercevant, avec une nouvelle douleur, qu'il n'y voyoit aucune broderie, & que cet habillement offroit à ses yeux qu'une gaze noire toute unie, sans rien dire au philosophe, il lui fit signe de se retirer. Aussitôt il ordonna qu'on appelât plusieurs des officiers de sa garde-robe. Sans leur faire la moindre explication, il donna ordre seulement qu'on eût soin de mettre cette robe dans les coffres du bagage qu'on lui préparoit pour son voyage. Quoique Cléarque ne dit rien à ses officiers sur la

robe dont il s'agissoit, comme ils avoient tous su, par le canal de Dinocrite, le mystère de cette robe, qu'ils avoient appris combien le prétendu enchanteur avoit demandé de tems pour la finir, qu'ils savoient que ce tems étoit expiré, qu'ils venoient de voir Misandre entrer chez le roi, chargé de quelque chose, & puis en sortir sans rien remporter. Ces officiers, instruits de toutes ces choses, ne doutèrent pas un moment que la robe qu'ils voyoient, & que le roi leur ordonnoit de porter pour son voyage, ne fût cette robe merveilleuse dont Dinocrite avoit parlé; & comme aucun d'eux ne vit aucune broderie dessus, l'ame saisie de douleur, chacun en particulier ne douta point qu'il ne fût du nombre de ces malheureux pros crits, à qui la vue des riches ornemens de la robe étoit interdite. Cependant tous ces hommes, sachant à quel point le roi étoit informé du don de cet habit enchanté, songèrent à cacher à ce prince leur honte & leur malheur, & ils se recrièrent tous, comme de concert, sur les étonnantes beautés de cette robe, & puis chacun s'applaudit en secret d'avoir eu assez de force sur soi pour cacher sa disgrâce à son roi & à ses camarades; qu'on savoit être aussi bien instruits que ce prince des effets de la robe en question. Les exclamations que faisoient ces officiers sur sa

prétendue broderie , augmentèrent encore le désespoir de Clearque ; &c , un moment après , il se crut presque le seul qui eût dans sa maison des femmes dont la conduite fût égarée ; car il entra des courtisans , qui , aussi bien informés que les officiers de ce roi , des propriétés de la robe , ne furent pas plus clairvoyans qu'eux à en discerner les ornemens , &c ne furent pas moins prompts à feindre qu'ils y voyoient des choses merveilleuses. Clearque sentoît un dépit qu'on ne peut exprimer , de voir tant de gens affranchis d'un malheur auquel il se croyoit assujetti. Dinocrite , qui étoit arrivé des derniers , ressentoit des transports mille fois encore plus violens , & formoit dans ce moment de terribles projets contre la pauvre Anaxaride. Enfin le roi de Crète , outré jusqu'à la fureur , de n'avoir pas même la foible consolation de trouver des compagnons de ses disgraces : le roi de Crète , dis-je , sans faire les moindres questions sur les broderies qu'on louoit tant , de crainte d'entendre recommencer des exclamations qui lui étoient insupportables , commanda brusquement qu'on enfermât la robe dans ses coffres de bagage , ce qui fut exécuté sur le champ.

Clearque se coucha de bonne heure ce soir-là , parce qu'il vouloit partir le lendemain de grand matin. Dinocrite revint dans son logis , l'ame

plus ulcérée que jamais : la nouvelle vue de la fatale robe , & les réflexions qu'il fit sur le bonheur de ceux qui en contemploient les broderies à leur gré , redoublèrent sa rage ; ainsi , quand il fut rentré dans sa chambre , qui n'étoit séparée de celle de son épouse que par une légère cloison , sans avoir la force de s'occuper à rien , il se fit mettre au lit , quoiqu'il sentît bien qu'il n'y dormiroit guère : aussi ne fit-il que s'y occuper de pensées chagrinantes & pleines de fureur. Vers minuit , il entendit rentrer Anaxaride : elle venoit de quitter la princesse , qui , n'ayant point à faire de voyage le lendemain comme le roi son frère , s'étoit retirée assez tard. Anaxaride , qui étoit fatiguée de parler , & abbatue de sommeil , se coucha aussi-tôt ; mais , après son premier somme , un songe l'ayant éveillée en sursaut , elle sentit qu'elle avoit une soif violente : elle se leva de son lit pour chercher un vase , qu'on laissoit ordinairement plein d'eau dans son cabinet : elle le chercha long-tems vainement , & elle fut enfin persuadée que ses femmes avoient oublié de le rapporter après l'avoir rempli le matin ; mais comme elle les entendoit encore parler & rire dans leur chambre , qui étoit au-dessus de la sienne , elle prit le dessein de leur aller demander ce vase , qui lui étoit si nécessaire , car elle ne voulut pas

tirer le cordon des sonnettes qui avoit accoutumé de les faire venir, de crainte que ce bruit ne réveillât son fantasque époux : elle alla donc tout doucement à la chambre de ses femmes, qui lui demandèrent beaucoup de pardons de leur négligence, puis il s'en détacha une qui marcha devant elle, portant un flambeau d'une main, & de l'autre le vase dont il s'agissoit, qui étoit rempli jusqu'au bord de belle eau claire, tant on avoit peur que la dame, qui paroissoit fort altérée, n'en manquât de la nuit. Mais, comme le petit bruit qu'avoit fait Anaxaride en ouvrant la porte de sa chambre, avoit été entendu de Dinocrite, & que la chambre de ce jaloux & celle de son épouse, n'avoient qu'une antichambre commune, il s'étoit levé de son lit brusquement, & avoit couru furieux dans la chambre d'Anaxaride : il avoit d'abord écouté avec une attention extrême, s'il n'entendrait point la voix de quelque homme & celle de son épouse ; mais voyant qu'il n'entendoit rien du tout, il s'approcha du lit d'Anaxaride, dans lequel il sentit qu'elle n'étoit pas : alors transporté d'un excès de rage, il sortit de la chambre, & traversoit l'antichambre le plus vite qu'il lui étoit possible dans l'obscurité, lorsqu'il vit rentrer la femme de chambre d'Anaxaride qui éclairoit sa maîtresse. Comme

cette fille marchoit la première, & qu'il avoit l'imagination brouillée, il la prit pour Anaxaride elle-même ; il s'avança vers elle comme un forcené, & lui cria, d'une voix menaçante : ah ! perfide ! c'est donc ainsi que tu me trahis : la pauvre fille fut si effrayée de sa voix & de son action, que le tressaillement qu'elle en eut la faisant chanceler, & ne prendre pas bien garde à ce qu'elle faisoit, elle se heurta contre une table qui la renversa par terre : dans sa chute elle laissa tomber le flambeau & le vase qu'elle tenoit dans ses mains : en tombant, le flambeau s'éteignit ; pour le vase, comme il étoit d'argille, il se brisa en mille morceaux avec un bruit terrible. Dinocrite, qui avoit saisi la femme de chambre par sa robe justement dans le tems qu'elle avoit été se heurter contre la table, avoit été si bien entraîné par le corps de cette fille, qu'il étoit tombé aussi ; le bruit qu'avoit fait le vaisseau d'argille en se brisant, lui avoit donné une frayeur si grande, qu'il ne se connoissoit pas : il s'imaginait que c'étoit quelque amant de la femme qui l'avoit blessé à mort ; &, comme l'eau qui s'étoit répandue du vase cassé avoit beaucoup mouillé ce visionnaire, il criait ainsi qu'un désespéré : au meurtre ! au secours ! je suis noyé dans mon sang.

• A ces cris, tous les domestiques du logis ac-

coururent. Plusieurs ayant apporté de la lumière , ce ne fut pas un spectacle peu plaifant de voir Dinocrite étendu fur le plancher fans aucun mal , que celui d'être inondé de quantité d'eau , & environné des triftes débris du vafe brifé. Il étoit fi préoccupé de fes folles imaginations , que , malgré tout ce que fes gens lui difoient pour le raffurer , il ne laiffoit pas de continuer de crier fans relâche qu'on eût foin de fes bleffures , & qu'on arrêât fon meurtrier. La femme de chambre , dont la chute avoit caufé la fienne , s'étoit relevée dès-avant que perfonne arrivât , ainfi il ne favoit point qu'elle étoit tombée dans ce lieu , & l'appeloit à fon fecours , de même que fes autres domeftiques. Mais comme cette fille avoit l'humeur du moins auffi enjouée que fa maîtrefle , la chimérique terreur de Dinocrite , & cette efpèce de bain involontaire dans lequel il fe croyoit inondé de fang , la firent éclater de rire , malgré les efforts qu'elle avoit faits pour s'en empêcher. Ces ris firent paffer Dinocrite des mouvemens de la frayeur à ceux de la colère ; & l'indifcrète rieuse en auroit au moment même refenti quelques fâcheux effets , fi elle ne fe fût échappée. Mais enfin ce jaloux , commençant d'être perfuadé qu'il n'étoit point bleffé , ne songea plus qu'à chercher dans tous les recoins de fon

logis s'il n'y auroit point quelque amant caché. Malgré l'indignation que ressentait Anaxaride , de voir les soupçons offensans que son injuste époux formoit sur sa conduite , les terreurs paniques de ce bizarre , & la plaisante situation où elle l'avoit vu , ne lui avoient causé de guère moins violentes envies de rire qu'à sa femme de chambre ; mais la noble éducation qu'elle avoit reçue , la rendant beaucoup plus maîtresse d'elle-même que ne sont ces sortes de personnes , elle ne donna aucune marque extérieure de ce qu'elle pensoit ; elle garda un profond silence , qu'elle ne rompit que pour dire froidement à Dinocrite , qu'elle voyoit s'agiter beaucoup en cherchant de tous côtés : Seigneur , il me paroît que vous feriez beaucoup mieux de vous aller coucher en repos , que de vous tourmenter comme vous faites. Eh ! le moyen , lui répliqua-t-il en la regardant de travers , que je puisse avoir du repos , quand vous prenez tant de soin à me l'ôter. Anaxaride , sans lui rien repartir , se retira dans son cabinet , & se mit dans un fauteuil , sans daigner se recoucher , tant elle avoit de dépit. Pour Dinocrite , après avoir cherché inutilement par toute sa maison , il vint enfin se remettre dans son lit.

Il y fut à peine , qu'il s'abandonna à de

nouvelles inquiétudes. Il avoit assez d'expérience du monde, pour s'imaginer aisément que parmi ce grand nombre de domestiques qui avoient été témoins de ses soupçons & de ses frayeurs, il y en auroit fort peu qui lui gardassent le secret ; il savoit qu'il avoit beaucoup d'ennemis, & ne doutoit pas que dès avant le départ du roi, ce prince ne fût informé de la scène qui venoit de se passer chez lui. Ainsi, il croyoit déjà se voir la fable de la cour & de la ville ; & ces idées lui causoient des transports de rage, que le souvenir des ris malins de la femme de chambre n'aideroit pas à calmer. Il entroit encore dans des redoublemens de fureur quand il venoit à songer qu'on oseroit le traiter de visionnaire & de poltron ; & dans de certains momens, il auroit été prêt à donner tout ce qu'il avoit de bien au monde pour avoir le bonheur de surprendre avec son épouse un amant favorisé. Après avoir passé une heure dans ces cruelles pensées, comme il étoit plus enséveli que jamais dans ses creuses rêveries, il entendit un assez grand bruit sur l'escalier. Tout rempli des folles idées qu'il avoit dans l'esprit, il s'écria : Ah ! perfide, c'est un de tes séducteurs qui s'enfuit ; & il s'est si bien caché tantôt, qu'il s'est dérobé à mes yeux, & il se retire à présent

qu'il croit que tout est calme ; mais il ne m'échappera pas, & je ne saurai que trop convaincre tous les insolens rieurs , que je ne suis pas un homme qui me forge des visions. En disant ces mots , il se leva de nouveau avec une précipitation extrême , sans faire réflexion qu'il n'avoit point de lumière , non plus que la première fois ; car lorsqu'il s'étoit recouché , malgré les frayeurs qu'il avoit eues , il avoit d'ailleurs l'esprit si agité , qu'il avoit oublié de donner ordre qu'on lui laissât des flambeaux. Il gagna donc dans les ténèbres la porte de l'antichambre , qu'il ouvrit ; dès qu'il fut sur l'escalier , il entendit marcher quelqu'un , qu'il suivit en furieux , & dont il crut sentir les cheveux , par lesquels il voulut le saisir ; mais ce quelqu'un lui échappa , & il crut lui entendre descendre l'escalier. Il suivoit ses pas le plus vite qu'il lui étoit possible ; mais à peine avoit-il descendu quelques degrés , qu'il sentit qu'on l'atteignoit par derrière , & qu'on le poussa si rudement , qu'il tomba sur l'escalier , dont il roula tous les degrés jusqu'à un mur , contre lequel sa tête alla donner si malheureusement pour lui , qu'il s'y fit une blessure terrible. Le bruit qu'il fit en tombant , les cris qu'il poussa après être tombé , & les aboyemens d'un gros chien , qui se firent entendre à grand fracas au moment

moment de sa chute, réveillèrent toute la maison en sursaut, & tous les domestiques accoururent promptement, persuadés cependant que c'étoit quelque nouvelle chimère de leur maître; mais ils furent bien surpris, quand ils virent qu'effectivement son sang couloit, & qu'il étoit dangereusement blessé à la tête.

Quoique Dinocrite souffrît beaucoup de sa blessure, il étoit encore plus attentif à dire qu'on arrêtât l'assassin, qu'à demander du secours : on lui en donna néanmoins avec beaucoup d'empressement; mais quelque soin qu'on se donnât à chercher ce prétendu assassin, on n'en découvrit aucune trace; mais on trouva seulement sur le perron, au bas de l'escalier, un gros chien mâtin, à qui on voyoit bien qu'on avoit tout fraîchement arraché du poil; & comme Dinocrite avoit raconté tout d'abord qu'il avoit pris son prétendu assassin aux cheveux, & qu'on s'aperçut qu'il lui étoit même encore resté du poil dans les mains, & qu'il y en avoit aussi sur les marches de l'escalier d'où il marquoit qu'on l'avoit fait tomber un moment après qu'il avoit eu saisi quelqu'un aux cheveux : sur le récit de Dinocrite, & sur des conjectures si solides, on ne douta point que ce visionnaire n'eût pris le mâtin pour un homme; & il se vit lui-même tellement forcé

de le croire par mille circonstances qu'on lui raconta, qu'il en pensa expirer de rage : voici comme la chose s'étoit passée. Au moment que la chute du vase plein d'eau avoit causé une si grande frayeur à Dinocrite, qu'il avoit appelé toute sa maison au secours, ses palfreniers y étoient venus aussi bien que ses autres domestiques. Il y avoit un de ces palfreniers qui avoit un gros mâtin qui lui étoit fort cher, & qui divertissoit beaucoup ses camarades. Le chien couchoit ordinairement dans l'écurie auprès de lui ; mais comme aux cris qu'avoit faits Dinocrite, ce palfrenier s'étoit rendu auprès de son maître, le chien l'y avoit suivi. Lorsque tout avoit paru calmé, & que cet homme s'en étoit retourné dans son écurie, son chien étoit demeuré endormi sur l'escalier auprès d'un siege que Dinocrite avoit fait apporter là par un de ses valets de chambre : ce jaloux, en faisant la revue de tous les recoins de sa maison, s'étoit avisé qu'il y avoit sur l'escalier une es-
pece d'armoire qu'on avoit autrefois destinée pour mettre une horloge ; il s'étoit écrié qu'il pourroit bien y avoir un homme caché dans ce réduit, & avoit voulu absolument que son valet de chambre montât sur un siege pour regarder avec exactitude s'il n'avoit point deviné juste. Lorsque tout le monde s'en étoit

retourné se coucher, on avoit oublié de remporter ce siege : le chien, après avoir fait un somme, à son réveil le heurta si rudement, qu'il le fit tomber avec violence, & c'étoit ce qui avoit causé le bruit qui avoit fait lever Dinocrite la seconde fois. Cet esprit préoccupé ayant entendu marcher le matin, avoit cru que c'étoit un homme : il l'avoit saisi par le poil, qu'il avoit pris pour des cheveux : l'animal s'étoit échappé, & avoit ensuite poussé Dinocrite par derriere si rudement, qu'il l'avoit fait tomber, comme on a vu.

Cependant Anaxaride, qui par le dépit que lui causoient les extravagances de son époux, ne s'étoit point rendormie, avoit entendu tout d'un coup la seconde rumeur qui s'étoit élevée ; mais comme elle n'avoit point douté que ce ne fussent encore quelques nouvelles frénésies de ce visionnaire, elle avoit résolu de ne se pas remuer de son cabinet : prêtant néanmoins l'oreille avec beaucoup d'attention à tout ce qui se passoit, elle entendit deux ou trois voix assurer fort sérieusement que Dinocrite étoit très-bleffé. A cette nouvelle, bien alarmée, elle courut précipitamment vers lui ; car malgré les étranges procédés de ce bizarre, tel étoit le bon naturel de son épouse, qu'elle avoit encore de la bienveillance pour lui. Elle le

212 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

trouva environné de tous ses gens, excepté de ceux qui étoient allé querir les médecins & les chirurgiens. Comme ce qu'il souffroit augmentoit encore de beaucoup la mauvaise humeur qui lui étoit ordinaire, il reçut excessivement mal les soins d'Anaxaride ; mais malgré tout ce qu'il lui dit d'offensant, elle ne le voulut point quitter qu'elle n'eût pris toutes les précautions possibles pour son soulagement, & qu'elle n'eût vu mettre le premier appareil à sa plaie, que les chirurgiens assurèrent être très-dangereuse.

L'aventure de Dinocrite se répandit si promptement, que Clearque en fut informé dès le moment qu'il s'éveilla. Ce prince, qui avoit fait le projet de mener ce favori dans son voyage, & qui avoit de l'amitié pour lui, fut très-fâché de son malheur, & alla le visiter avant que de partir : il lui donna mille témoignages de bonté ; mais lorsqu'il lui demanda des particularités de son accident, Dinocrite lui répondit d'une manière si embrouillée, que Clearque s'imaginant qu'il étoit déjà en délire, le quitta en le plaignant beaucoup.

Ce jeune roi avoit l'âme si agitée, & sentoit un si grand désir de s'éclaircir au sujet de Celenie, que faisant aller ses chevaux au gré de son impatience, il joignit bientôt Tele-

phonte. Ce prince fut transporté de joie à son abord ; mais il fut bien surpris de voir dans l'air & dans les manières de Clearque quelque chose de sombre & de contraint qu'il ne s'attendoit pas d'y trouver : il cacha néanmoins son étonnement aux deux cours , & ne confia ses chagrins qu'au seul Leandrin pour qui il avoit une entière ouverture de cœur : ah ! mon cher Leandrin , lui dit-il , que me présage l'inquiète réception que m'a fait le roi de Crète ! N'est-ce point que la charmante Elismene est changée pour moi ? Et que cette divine princesse ne veut plus consentir à me rendre le plus heureux & le plus glorieux de tous les hommes ? Leandrin chercha vainement à le rassurer ; il resta si alarmé , que de toute la nuit il ne put un seul moment goûter les douceurs du sommeil.

Dès le lendemain, Clearque se fit mettre avec précipitation la robe de sincérité ; & dès qu'il eut ce vêtement , il passa dans la chambre de Telephonte. Ce prince, par mille paroles & mille actions obligeantes , chercha à lui donner de nouvelles marques d'une amitié sans bornes & pleine de déférence ; mais Clearque reçut les gracieux témoignages de son empressement avec tant de trouble & de distraction , qu'il en augmenta encore les chagrins de Telephonte. Ce-

pendant il pria ce prince de vouloir bien se reposer seulement un jour avant que de prendre la route de Manetuse. Le prince de Chypre, qui ne vouloit le contredire en rien, s'accorda à ce qu'il voulut, & consentit encore au même moment à la proposition qu'on lui fit, d'aller prendre ensemble le plaisir de la promenade. Le roi de Crète le mena dans un bois fort solitaire ; ils y descendirent, & s'écartèrent insensiblement de leurs suites. Lorsque le roi vit qu'ils étoient sûrs de n'être entendus de personne, il dit au prince de Chypre avec un souris forcé : d'où vient donc, seigneur, que depuis près de deux heures que nous sommes ensemble, vous ne m'avez encore rien dit sur la magnificence de mon habillement ? J'ai tant d'application, seigneur, répondit Telephonte, à chercher dans vos yeux de glorieuses marques de votre amitié pour moi ; je suis si attentif à écouter vos discours, qu'il n'est pas étonnant qu'occupé du plaisir de regarder un visage auguste, & de la joie d'entendre une conversation pleine d'esprit, je n'aie pas pris garde à votre parure. Néanmoins, si vous alliez vous imaginer qu'il y eût de l'indolence dans ce manque d'attention, je vous dirois, pour m'en justifier, qu'après de la princesse votre sœur même, pour qui, je crois, on ne m'accuse pas d'avoir

Le cœur indolent , je passois des jours sans savoir quels étoient ses ajustemens ; les traits de son visage & les lumières de son esprit occupoient si agréablement toute mon ame , qu'admirant sans cesse les charmes dont le ciel avoit paré la divine Elismène , je n'avois plus le loisir de prendre garde aux agrémens qu'elle pouvoit recevoir de ses habits. Si l'on s'arrêtoit aux opinions vulgaires , l'on auroit peine à croire qu'un prince né dans l'île de Chypre fût si peu attentif à la parure , sur-tout à celle des belles ; mais le vulgaire n'a pas des idées justes : dans notre île comme ailleurs , l'amour délicat n'est point touché d'un éclat emprunté ; il n'est sensible qu'au propre brillant des yeux & de l'esprit de l'objet qu'il aime. Cependant , seigneur , continua Telephonte , après avoir cherché à vous justifier mon peu d'attention pour les ajustemens , puisqu'enfin votre discours m'engage dans ce moment à prendre garde aux vôtres , & à vous en dire mes sentimens , je vous avouerai qu'il me paroît que vous avez aujourd'hui une robe bien simple & bien lugubre , pour un prince aussi jeune & aussi galant que vous.

Clearque avoit écouté avec une impatience extrême toutes les choses gracieuses que lui avoit dit Telephonte. Son discours lui avoit

paru d'une longueur effroyable, & il avoit été vingt-fois sur le point de l'interrompre pour le faire expliquer brusquement sur sa robe ; mais enfin, après que ce prince lui eut déclaré naturellement ce qu'il en pensoit, il resta comme accablé d'un coup de foudre ; & sans avoir la force de lui parler, il alla nonchalamment s'asseoir au pié d'un arbre, où Telephonte le suivit. Après avoir été quelque tems sans parler, le prince de Chypre dit au roi de Crète : Qu'avez-vous, seigneur, il semble que vous vous trouviez mal ? Ah ! seigneur, s'écria Clearque, je n'ai de ma vie tant souffert ; mais ce seroit vainement que je voudrois vous cacher ma douleur, puisqu'il faut, malgré que j'en aie, que vous la partagiez avec moi. Vous n'aurez jamais de maux, répondit Telephonte, où je ne sois aussi sensible qu'aux miens propres. Hélas ! repartit en soupirant Clearque, vous aurez à déplorer les vôtres & les miens. Sachez, seigneur, sachez que cette Elismène dont vous parliez encore tout-à-l'heure avec tant d'amour, est une perfide, qui, par les égaremens de sa conduite, n'est plus digne de la tendresse que vous avez pour elle ; & apprenez aussi que la reine de Lemnos, cette sœur pour qui vous témoignez tant d'amitié & d'estime, n'a pas moins trahi

sa gloire. Je l'adorois , cette charmante coupable, mais je viens d'être convaincu qu'elle ne mérite pas plus un encens pur que mon indigne sœur. Arrêtez , seigneur , s'écria Telephonte transporté de douleur, c'est par trop m'accabler, que de m'apprendre en même tems la cruelle atteinte qu'a reçu mon honneur , & la perte de tous mes plaisirs ! Mais non , au contraire , reprit-il , daignez m'instruire de toutes les affreuses circonstances de mon double malheur , afin qu'un si funeste récit me fasse expirer de désespoir. Il faut que je vous avoue à ma confusion , dit Clearque , que sans votre disgrâce , je n'aurois jamais eu l'assurance de vous déclarer la mienne ; mais la conformité de nos destins me donne la force de parler. Oui , la certitude que j'ai eue aujourd'hui des foiblesses de Celenie , me permet de vous faire l'aveu de la mauvaise conduite d'Elismène. Eh ! de grâce , seigneur , interrompit impatiemment Telephonte , ne tenez point davantage mon esprit en suspens, daignez m'apprendre en détail tout ce que vous avez découvert des odieux égaremens de ces deux indignes princesses.

Après ces mots, le roi de Crète fit au prince de Chypre un fidelle récit de la manière dont Misandre étoit venu lui offrir la robe de fin-

cérité; il lui expliqua le mystère de cette robe; il lui annonça que c'étoit par le don qu'elle possédoit, qu'il avoit découvert les mauvaises démarches d'Elismène, & ajouta que c'étoit par la même voie qu'il venoit d'être persuadé que Celenie étoit également blâmable. Telephonte eut beaucoup de peine à être assez maître de soi, pour écouter jusqu'au bout un récit qui lui parut si extravagant & si superstitieux. Cependant il étoit transporté de joie de voir avec quelle bizarre injustice on avoit soupçonné l'innocence des princesses. Enfin, lorsque Clearque eut cessé de parler, il lui dit : Est-il possible, seigneur, qu'un prince aussi plein d'esprit que vous, puisse être si cruellement la victime des noires malices d'un fourbe ! Ah ! seigneur, bannissez de votre ame tous les soupçons que vous aviez formés contre la vertu des princesses nos sœurs, puisque vous n'avez point d'autres preuves contr'elles, que les chimères que vous a débitées ce fantastique philosophe. Vous croyez donc, seigneur, reprit Clearque d'un ton irrité, que je suis un aveugle superstitieux, & vous comptez pour rien le témoignage de Dinocrite, de mes officiers, & d'une foule de mes courtisans, qui tous ont vu sur cette robe des broderies admirables, que ni vous, ni moi, n'y avons pu voir. Tous ces gens-là, seigneur,

répondit Telephonte , font de hardis imposteurs. Eh ! croyez - vous que parmi tous les hommes de votre cour & les officiers de votre maison qui ont vu cette robe , il n'y en ait aucuns qui aient des épouses infidelles & des sœurs coquettes ? S'il étoit donc vrai que la robe que vous avez, eût le don qu'on lui attribue , & s'il étoit vrai aussi que ces hommes-là fussent autant sincères qu'ils sont faux , il y en auroit eu un très-grand nombre qui vous auroient avoué de bonne foi qu'ils ne voyoient nulle broderie sur la robe ; mais il n'y en a eu aucun qui ne vous ait dit qu'il y voyoit des choses merveilleuses ; & cela seul peut vous faire douter aisément de la fidélité de leurs rapports. Mais , repartit Clearque , pourquoi les hommes de ma cour auroient-ils cherché à m'imposer sur la broderie de cette robe , puisqu'ils ne savent point que ceux qui la voient toute unie se déclarent les victimes de la folle conduite des femmes à qui le mariage ou le sang les unit ? Ils m'auroient parlé naturellement , puisqu'ils ignorent le don de cette robe enchantée , dont je n'ai confié le secret qu'à Dinocrite uniquement. C'est assez qu'un seul homme ait su votre secret , repliqua Telephonte , pour n'être pas surpris qu'il ait pu se répandre dans votre cour.

Enfin , sans rapporter entièrement la conversation de ces deux princes , il suffit de dire que Telephonte , par sa prudence & par sa douceur , sut si bien ramener l'esprit de Clearque à ses sentimens , que le roi ne douta presque plus qu'il n'eût été joué par le philosophe , & trompé par les gens de sa cour. Telephonte lui fit même sentir d'une manière délicate , que c'étoit le trop d'attachement qu'il avoit à ses opinions , & la vivacité avec laquelle il les soutenoit quand il en étoit une fois prévenu , qui étoit cause que ceux qui l'environnoient lui parloient si peu sincèrement , parce que fort souvent on craignoit de lui déplaire en lui disant la vérité. Pour moi , continua Telephonte , j'ai si bien accoutumé tous ceux qui m'approchent à ne me rien déguiser , & j'ai toujours témoigné si peu d'aigreur pour ce qu'on m'a pu dire de fâcheux , qu'on m'annonce sans façon les vérités les plus désagréables à mon égard ; & cette méthode m'a fait éviter divers accidens dans lesquels je serois tombé , si l'on ne m'avoit pas parlé avec liberté. Comme je suis en possession de ce droit-là , permettez , seigneur , qu'il contribue à achever de vous détromper de votre erreur. Il n'y a pas encore un grand nombre de personnes qui vous aient vu avec la robe que vous

avez ; je vous demande la grâce de l'ôter dès que nous ferons arrivés au château d'où nous sommes partis , & de permettre que j'en fasse mon habillement , lorsque nous ne serons plus qu'à une journée de Manetuse , & que nous serons environnés de votre cour , de la mienne , des ambassadeurs du roi mon père , & de ceux de Lemnos. Clearque assura Telephonte qu'il consentiroit à tout ce qu'il voudroit ; puis il lui demanda pardon avec beaucoup de douleur du jugement téméraire qu'il avoit fait de Celenie & d'Elismène , & le supplia instamment de bien cacher sa foiblesse à ces deux princesses , sur-tout à la belle reine de Lemnos , pour qui il se sentoît des feux , dont même les cruels soupçons qu'il avoit eus n'avoient pu éteindre l'ardeur , qui , dans ce moment , lui faisoit ressentir plus que jamais les violens transports. Après ce discours , ces princes se leverent pour s'en aller joindre leurs suites ; mais comme ils marchaient dans le bois , deux payfans qui le traversoient , se trouvèrent auprès d'eux , & s'arrêtèrent tout court pour les considérer. Un d'eux avoit vu le roi de Crète la veille , & avoit parfaitement bien conservé l'idée du visage de ce prince ; ainsi il le reconnut au premier coup d'œil , & dit à son camarade d'un air naïf & surpris ; Eh ! regarde

donc comme notre roi , qui étoit hier si richement habillé , est bâti aujourd'hui ! il semble quasi d'un vieux maître d'école , qui a mis en été son habit des fêtes. Le payfan , qui avoit toute l'indiscrétion du village , prononça ces paroles si haut , que le roi de Crète les entendit. Ce prince en eut de la joie ; mais bien loin de témoigner qu'il eût rien entendu , lorsqu'il eut fait quelques pas , il se retourna , appela le payfan , & lui fit , en présence de son camarade , plusieurs questions sur la chasse de ce lieu , ensuite il lui demanda s'il étoit marié : cet homme , qui ne paroïssoit pas effectivement plus de dix-neuf ou vingt ans , répondit que non. Clearque lui demanda aussi s'il n'avoit point de sœurs. Hélas ! seigneur , dit-il d'un air fâché , j'en ai une en nourrice. Ma mère , qui n'a jamais eu d'autre enfant que moi , s'est avisée , après vingt ans , d'avoir une fille il y a six mois , & cela est cause que beaucoup de filles qui me faisoient les doux yeux , ne me regardent plus , parce que je ne suis plus fils unique de mon père & de ma mère , comme j'étois. La naïveté de ce payfan fit également sourire le roi de Crète & le prince de Chypre ; puis Clearque reprit : mais ton père a-t-il donc tant de bien , que tu regrettes si fort de n'en être pas le seul héritier ? Oh ! oui , seigneur ,

dit l'autre payfan, c'est le plus riche laboureur de tout le canton ; aussi , tenez , il en est quasi autant le roi , comme vous l'êtes de tout ce beau monde qui va par-tout avec vous. Clearque & Telephonte sourirent de nouveau à ce beau discours ; & après avoir donné des marques de leur libéralité aux deux paysans , ces princes rejoignirent leurs gens , & s'en retournèrent au château , où , dès qu'ils furent arrivés , Clearque alla changer d'habit , ainsi qu'il l'avoit promis à Telephonte , & fit partir à l'instant un courrier pour donner ordre aux gardes qu'il avoit laissés à Manetuse auprès d'Elismène , d'arrêter prisonnier Misandre & sa famille.

Cependant le roi , quelque extérieur tranquille qu'il affectât , étoit encore dans une agitation extrême : lorsqu'il vint à sonder le fond de son cœur , il sentit qu'il n'étoit point encore bien guéri des soupçons que lui avoit donné la robe de sincérité : son ame étoit balancée entre l'espérance & la crainte. Dans de certains momens il croyoit Misandre un fourbe : dans d'autres , il le croyoit un homme très-véritable & très-savant dans l'art de féerie , & s'imaginait que le prince de Chypre étoit la dupe de son incrédulité. Il ne pouvoit cesser de s'étonner que ce prince n'eût pas conservé la moindre ombre de

défiance après l'aveu qu'il lui avoit fait, & le blâmoit beaucoup dans son cœur du violent empressement qu'il témoignoit d'aller épouser Elismène. Du moins, disoit-il en lui-même, si ce mariage rend Telephonte malheureux, il ne pourra s'en prendre qu'à lui seul : il n'aura aucun lieu de se plaindre de moi, puisque, malgré l'intérêt de ma sœur, je lui ai de bonne foi déclaré mes soupçons, & sur quoi ils étoient fondés. Ah ! que je me garderai bien de l'imiter ! malgré les charmes de Celenie, & l'ardent amour que j'ai pour elle, je ne me résoudrai point à l'épouser que je ne sois mieux éclairci sur la robe de sincérité ; mais, repro-
noit-il, puis-je avoir des preuves plus claires de la fourberie de Misandre, que le témoignage de ce païsan qui n'est point marié, & n'a qu'une sœur en nourrice ? Approfondissons si cet homme m'a dit vrai sur ces deux articles, ou si d'ailleurs il n'a point été gagné pour dire qu'il ne voyoit rien sur ma robe ; mais s'il m'a parlé véritablement de son état, & qu'il n'ait point été séduit pour s'expliquer sur ma robe comme il a fait, il est sûr que cette funeste robe, qui m'a donné de si violens chagrins, n'est point enchantée, & n'est que la production de la malice de Misandre qui m'a voulu jouer. Ah ! si cela est, quel bonheur pour moi ! je pourrai m'unir à une
belle

Belle princesse que j'aime avec tant de passion ! je pourrai redonner toute mon estime à ma fœur ; & du reste, je me vengerai sur le perfide Misandre de la honte que m'attirera ma folle crédulité. Clearque passa toute la nuit dans ces étranges incertitudes ; & , le lendemain avant que de partir, il fit agir un homme aussi adroit que fidèle, par le rapport duquel il fut convaincu que le païsan n'avoit point été gagné pour parler sur sa robe, & ne lui avoit dit à toutes sortes d'égards que d'exactes vérités. La sûreté de cette nouvelle donna les plus doux transports au roi de Crète, & lui fit prendre la route de Manetuse avec une joie qui éclatoit jusques dans ses yeux, quoiqu'il lui revînt encore quelquefois dans l'ame de certains restes de soupçons dont il avoit peine à se rendre maître absolument.

Telephonte n'étoit pas de même ; la chimère de la robe de sincérité ne lui avoit pas laissé le moindre scrupule dans l'esprit : ce prince l'avoit si fort au-dessus des erreurs vulgaires, qu'il étoit bien éloigné d'être capable de donner dans une telle superstition. Il n'étoit donc occupé que du plaisir d'aller revoir Elismène, & de la flatteuse espérance d'être bientôt uni à cette charmante princesse. Ce n'est pas que la bizarre crédulité de Clear-

que n'eût donné quelque altération à sa joie : il avoit été piqué de ce que ce roi avoit pu former si légèrement des soupçons si offensans contre deux princesses, dont tout le monde avoit toujours admiré la vertu ; & , dans bien des momens , il s'étoit trouvé plus disposé à querreller Clearque , qu'à se donner la peine de le désabuser. Cependant comme le prince de Chypre avoit naturellement un fort grand penchant pour Clearque , que ce roi , excepté les travers qu'il prenoit quelquefois , avoit en effet beaucoup de qualités aimables ; & que , par dessus tout cela , il étoit frère d'Elismène , l'amitié se rendit maîtresse de l'indignation dans le cœur de Telephonte ; & ce prince , après avoir blâmé la foiblesse du roi de Crète , plaignit son erreur , & ne songea plus qu'à l'en tirer entièrement. Il avoit regardé comme le comble de sa joie , la double alliance de Chypre & de Crète , & savoit que le roi son père verroit avec plaisir Celenie épouse de Clearque. Dès que le prince de Chypre fut à une journée de Manetuse , il s'habilla de la robe de sincérité ; mais comme il avoit la mine encore beaucoup plus haute que Clearque , cet habit , tout simple & tout morne qu'il étoit , ne lui déroba rien de cet air noble & charmant qui le distinguoit si fort du reste des hommes.

Ainsi qu'on l'avoit projeté, tout ce qu'il y avoit en Crète de personnes considérables, vinrent au-devant des deux princes à une petite ville qui étoit à une journée de Manetuse. Les ambassadeurs de Chypre, à qui leur prince avoit ordonné de rester auprès d'Elismène, ne vinrent le recevoir que dans ce lieu : ils étoient accompagnés des ambassadeurs de Lemnos, & de plusieurs grands officiers de Celenie & d'Elismène, qui venoient complimenter Telephonte de la part de ces princesses. Mais, quoique la bonne mine du prince de Chypre brillât si fort au travers de son habillement sombre, on ne laissa pas d'être extrêmement surpris de le voir vêtu de cette manière un jour de cérémonie. Leandrin lui en avoit marqué son étonnement dès le matin, mais Telephonte ne lui avoit répondu que par un souris ; quelque confiance qu'il eût dans ce favori, il n'avoit pu se résoudre à lui rien apprendre des bizarres foiblesses de Clearque. Cependant, comme le prince de Chypre avoit un certain air gracieux & facile, qui, sans le faire jamais descendre de son rang, le rendoit familier avec tout le monde, il n'y eut personne qui ne prît la liberté de lui témoigner sa surprise sur l'habit qu'il portoit : les gens de condition lui en firent même très-sérieusement la guerre ; mais sur-tout Cleophane, pré-

mier ambassadeur de Chypre, ne pouvoit se lasser de lui dire combien cet habit lui alloit mal, & combien il lui convenoit peu dans un jour qui n'étoit guère éloigné de celui de ses hôces. Cleophane étoit naturellement si plein de sincérité & de droiture, que même, au hasard de déplaire à ses maîtres, il ne leur cachoit jamais les vérités qu'il croyoit avoir quelque sorte d'utilité pour eux. Cependant Telephonte répondit à tout ce qu'on lui dit de désobligeant ou d'importun sur le sujet de son habit, avec la patience & la douceur qui lui étoient naturelles : mais, ce qu'il y eut de satisfaisant pour ce prince, c'est que Clearque entendit tous les raisonnemens que faisoit unanimement cette foule de personnes sur la désagréable simplicité de la robe, ce qui acheva de convaincre parfaitement ce roi de la fourberie de Misandre, & lui donna de si vifs ressentimens contre ce fantastique philosophe, qu'il fut dans un chagrin terrible lorsqu'il apprit, par ceux de ses gens qui arrivoient de Manetuse, que le même jour qu'il étoit parti de cette capitale pour aller au-devant de Telephonte, Misandre & sa famille s'étoient dérobés du palais sans qu'on eût vu depuis le moindre vestige d'aucun d'eux. Le roi de Crète, qui étoit violent, fut transporté de colère à cette nou-

velle , & donna des ordres fort sévères pour faire arrêter ces trois fugitifs en quelque lieu de ses états qu'ils pussent être. Leandrin , qui entendit donner ces ordres , fut véritablement affligé , voyant qu'après avoir tant cherché vainement l'aimable Herminie , dont Philantrope lui avoit parlé si avantageusement , il n'apprenoit des nouvelles de cette belle fille , que lorsque le roi de Crète étoit si irrité contre son père , qu'il paroïssoit disposé à le livrer aux plus étranges traitemens. Leandrin ne savoit en aucune manière le sujet de la colère du roi , mais il ne fut pas long-tems sans l'apprendre.

Clearque avoit été si agité pendant son voyage , qu'il n'avoit guère eu le loisir de songer au mal de Dinocrite ; & , depuis qu'il avoit été éclairci de la fourberie de Misandre , il avoit été très-irrité contre tous ceux qui avoient contribué à le tromper , en lui vantant les broderies de la prétendue robe enchantée. Il étoit donc animé de beaucoup de dépit contre Dinocrite , mais la compassion en dissipa une partie , & lui fit demander des nouvelles de ce favori : on lui apprit que sa plaie alloit très-mal , & qu'il étoit dans un très-grand danger de sa vie. Le roi en fut fâché , & résolut d'aller le voir aussitôt qu'il seroit arrivé à Manetuse. En y arrivant , on lui dit qu'on venoit d'arrêter Misandre dans un village

prochain, mais qu'on n'avoit pu trouver sa femme ni sa fille. Clearque, qui n'avoit qu'une colère indirecte contre ces deux personnes, s'inquiéta peu qu'on ne les eût pas prises; mais il eut beaucoup de joie d'avoir Misandre en son pouvoir.

Elismène & Celenie reçurent Telephonte avec tout l'agrément possible. La reine de Lemnos fit paroître avec éclat, à un frère si chéri, tous les transports de son amitié. Pour la princesse de Crète, on lui voyoit une joie modeste, qui, toute modeste qu'elle étoit, n'en ravissoit pas moins le prince de Chypre. Clearque ne fut pas reçu de même, Elismène lui témoigna beaucoup d'amitié & de respect; mais on voyoit, dans son air, quelque chose d'altéré & de craintif, qui ôtoit beaucoup du prix de ce qu'elle disoit d'obligeant au roi son frère. Pour Celenie, elle reçut ce prince avec beaucoup de civilité & de déférence; mais accompagnée d'une froideur si glaçante qu'il en pensa se désespérer. De tout le jour, Telephonte ne put dire en particulier un seul mot à Elismène, mais il s'expliqua bien par ses yeux; &, en consultant avec soin ceux de cette belle princesse, il y vit des choses si favorables pour lui, qu'il eut lieu de se consoler de n'avoir pas pu goûter seul la douceur de sa conversation.

Comme ce jour-là le prince de Chypre avoit un habit aussi magnifique & aussi galant que celui qu'il avoit la veille l'étoit peu, sa bonne mine & sa parure lui attirèrent tous les regards.

Cependant lorsque l'heure fut venue de quitter les dames, Clearque s'en alla voir Dinocrite, & Telephonte se retira dans son appartement, suivi de Leandrin & de Cleophane : je vous plains beaucoup, seigneur, dit cet ambassadeur, de n'avoir pas pu dire à la princesse un seul mot de vos sentimens secrets, & de n'avoir pas pu apprendre les siens de sa belle bouche; &, ce que je trouve encore de plus étonnant, est que vous ne demandiez point à aucuns de nous qui étions auprès d'elle, comment elle parloit de vous en votre absence, & comment elle parloit de ses autres amans ? Ah ! Cleophane, répondit Telephonte, j'ai vu la divine Elismène, j'ai consulté ses beaux yeux, je n'ai donc plus besoin de personne pour être instruit de mon sort : ce n'est que les amans qui ne sont soumis à l'amour qu'à demi, qui s'avisent de mettre des espions autour des beautés qu'ils aiment, parce qu'ils veulent être du moins autant leurs tyrans que leurs esclaves; mais, pour ceux qui, comme moi, sont nés dans l'île de Cythère, & suivent exactement les loix du dieu qui y règne, ils ont des manières

res bien différentes. En achevant ces mots, Telephonte s'appuya sur une table, & parut rêver si fortement, que Cleophane & Leandrin ne voulant point l'interrompre, gardèrent le silence. Après quelques momens de rêverie, Telephonte reprit la parole, & leur dit en souriant, l'amour m'anime si fort l'esprit, que je viens de mettre brusquement en vers la pensée que j'exprimois tout-à-l'heure à Cleophane : il faut que Leandrin qui fait de si jolis airs, en fasse un à ces vers pour les chanter demain à la princesse ; les voilà,

Quand un amant a bien soumis son cœur
 Au dieu qu'on adore à Cythère,
 Pour savoir son destin, il ne consulte guère
 Que les yeux de l'objet qui cause sa langueur.

Ah ! seigneur ! s'écria Cleophane, voilà des vers bien galans, & qui renferment un sentiment bien délicat ; mais, à ce que je vois, vous ne serez pas de ces époux qui veulent aller apprendre leur sort sur la robe de sincérité. Comment, Cleophane, dit Telephonte, vous êtes informé aussi de la chimère de cette fantastique robe ? Oui, seigneur, j'en suis informé, répondit Cleophane, & je sais de plus que c'est elle qui, par une suite d'événemens, a mis Dinocrite sur le bord du tombeau. S'il pouvoit y entrer tout-à-fait, dit Leandrin avec précipi-

tation, vous seriez, sans doute, bien obligé à la robe dont il s'agit, puisqu'elle auroit délivré la belle Anaxaride de son tyran, & vous d'un odieux rival, qui, par sa mort, vous mettroit en état de devenir l'époux d'une charmante & vertueuse femme. Pour un homme arrivé d'aujourd'hui dans ces lieux, dit Telephonte, Leandrin est étrangement bien instruit de toutes sortes de nouvelles. Je le suis si mal, reprit Leandrin, que je ne fais point ce que c'est que la robe de sincérité; mais si vous refusez de m'en éclaircir, je ne ferai point d'air à vos vers, quelques beaux qu'ils soient. Vous savez, seigneur, que les gens qui se mêlent de musique, sont ordinairement accusés d'être capricieux. Ceux qui se mêlent de poésie, répondit Telephonte, ne sont pas moins exposés à cette accusation; mais pour marquer que nous ne la méritons point, nous allons agir tous sans caprices. Je consens que Cleophane vous dise tout ce qu'il fait de la robe de sincérité; je prétends que vous nous disiez aussi ce que vous savez de Dinocrite & d'Anaxaride; & moi, je vous ferai part de mes sentimens & de mes réflexions sur toutes les choses que vous raconterez. Je n'ai presque rien à ajouter, seigneur, reprit Leandrin, à ce que je vous ai dit d'Anaxaride. C'est une belle & sage personne, qui a

un époux bizarre & emporté, pour qui elle ne laisse pas, tant sa vertu est grande, d'avoir beaucoup de considération. Cette belle malheureuse est aimée de Cleophane, qui n'a jamais osé lui en faire l'aveu; mais s'il a de l'amour pour elle, de son côté, elle a bien de l'estime pour lui; &, si elle devenoit veuve, je crois qu'elle ne refuseroit pas de faire le bonheur d'un aussi galant homme qu'il est. Pour Dinocrite, seigneur, vous le connoissez: vous savez qu'il n'est pas plus digne favori de son maître, que digne mari de son épouse; & qu'ainsi il n'y auroit pas grande perte, quand il iroit expier en l'autre monde les chagrins qu'il a causés à tant d'honnêtes gens en celui-ci. En bonne foi, seigneur, dit Cleophane, quand j'aurois fait Leandrin mon confident, il ne pourroit pas vous avoir mieux instruit de tous mes secrets; mais je ne sai si je vous informerai aussi-bien de ceux du roi de Crète. Ensuite de ce discours, Cleophane raconta à Telephonte ce que ce prince savoit aussi bien que lui, c'est-à-dire, l'amour de Clearque pour Celenie, & le désordre qu'avoit causé Misandre dans le cœur de ce roi avec sa prétendue robe enchantée; mais ce qui surprit Telephonte, ce fut d'apprendre que les princesses étoient informées des foiblesses de ce roi, & toutes deux

très-indignées des injurieux soupçons dont il avoit outragé leur vertu. La qualité de sœur, continua Cleophane, rend la princesse Elismène plus modérée ; mais pour la reine de Lemnos, elle étoit si fort abandonnée à la colère, que, sans les prières de la princesse, elle n'auroit plus souffert jamais la présence du roi de Crète ; & la reine Celenie est d'autant plus irritée contre ce prince, qu'Elismène l'avoit assurée qu'il l'adoroit, que cette reine en avoit vu elle-même mille tendres marques dans ses regards, & qu'elle lui avoit laissé aussi entrevoir qu'il ne lui déplaisoit pas. Je vous dis toutes ces choses sans nul déguisement, poursuivit Cleophane, car je n'ignore pas, seigneur, que vous connoissez parfaitement l'exakte vertu de la reine votre sœur ; & je suis persuadé que vous n'auriez point blâmé l'innocent penchant qu'elle auroit senti pour le roi de Crète. Bien loin de le blâmer, répondit Telephonte, j'y aurois beaucoup applaudi. Le roi de Crète est un prince très-puissant, & à quelques défauts près, il est plein de mérite ; c'est pourquoi, quelque juste que soit la colère de la reine ma sœur, il faut qu'elle lui pardonne. Je tâcherai de raccommoder tout cela. Néanmoins je ne m'étonne plus de la froideur terrible avec laquelle Celenie l'a reçu tantôt. Ce prince en a eu une

grande mortification ; mais sincèrement il la méritoit ; & s'il venoit s'en plaindre à moi , je fai bien ce que je lui répondrois. Cependant , si la reine ma sœur m'en croit , elle ne fera pas durer long-tems sa punition , & j'essayerai à tourner promptement toute cette querelle en galanterie. Après ces paroles , Telephonte se mit de nouveau à rêver profondément. Cleoplane & Leandrin se turent comme ils avoient déjà fait ; & lorsque ce prince eut gardé quelque tems le silence , il le rompit , en leur disant : je suis aujourd'hui si fort en humeur de faire des vers , que j'en viens encore de composer au sujet de la reine ma sœur , & du roi de Crète. Je prétends bien que Leandrin y fasse un air aussi-bien qu'aux premiers. Les voici : alors il lui récita ces six vers :

Quand la jeune beauté qui captive un amant ,
 Daigne avouer qu'il fait lui plaire ,
 Et que loin de goûter un bonheur si charmant ;
 L'amant ose former un soupçon téméraire ,
 C'est un crime odieux , que l'amour en colère
 Punit toujours sévèrement.

Cleoplane & Leandrin louèrent beaucoup l'heureuse facilité qu'avoit pour la poésie un prince qui s'étoit toujours beaucoup plus occupé du métier des armes , que des exercices du cabinet ; ensuite Telephonte faisant réflexion

que la plus grande partie de la nuit étoit déjà passée, tous trois songèrent à aller prendre du repos.

Clearque n'étoit alors guère en état d'en goûter : il avoit été voir Dinocrite, qu'il avoit trouvé si mal, que, bien loin de conserver aucune aigreur contre lui, il avoit fortement excité sa compassion, sur-tout lorsqu'il lui eut avoué que ce n'étoit que pour lui cacher la honte dont il croyoit être couvert, qu'il avoit feint de voir sur la robe des broderies merveilleuses. Dinocrite ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, en se ressouvenant que c'étoit cette fatale robe qui lui avoit ôté tout son repos, & qui étoit cause de sa mort ; & il faisoit tant d'imprécations contre Misandre, que le roi, croyant lui donner quelque satisfaction, lui dit qu'il étoit arrêté. Alors, il pria si instamment ce prince de le faire venir auprès de son lit, que Clearque se rendit à ses prières. Misandre fut donc amené devant Dinocrite, qui lui fit mille reproches de l'avoir arraché à la vie & à une épouse aussi sage que belle, dont il reconnoissoit parfaitement la vertu, après l'avoir tant de fois si injustement soupçonnée. A cause de l'état où étoit Dinocrite, Misandre ne daigna pas lui répondre un seul mot ; mais lorsqu'à son tour

Clearque voulut aussi lui faire des reproches; cet âcre philosophe lui dit cent vérités offensantes, & lui fit mille remontrances altières, qui irritèrent au dernier point ce roi déjà mortellement chagrin de la colère de Celenie, dont il favoit que Misandre étoit la première cause. Il ne conserva donc plus aucune compassion pour ce malheureux vieillard, & dit qu'il vouloit qu'un tel fourbe fût puni, le lendemain, du dernier supplice. Ensuite il s'en retourna au palais, où il ne dort point. Peu de tems après le départ de Clearque, Dinocrite, à qui la vue de ce prince & celle de Misandre avoient causé de grands mouvemens, expira entre les bras d'Anaxaride, qui, malgré l'injustice des procédés qu'il avoit eus pour elle, ne laissa pas d'avoir pitié de son sort.

Dès qu'il fut jour, Clearque courut chez Telephonte, & lui dit que la froideur & l'indignation qu'il avoit démêlées au travers de l'extérieur civil que Celenie avoit eu pour lui, l'avoient mis dans la plus cruelle affliction. Je vois bien, seigneur, ajouta-t-il, que par le malheur qui accompagne mon sort, quelque'un a informé la reine de Lemnos de mes injurieux soupçons; mais si votre amitié généreuse ne fait en sorte que cette belle reine

me les pardonne, je mourrai de désespoir. J'ai pour elle l'amour le plus tendre & le plus ardent qu'on ait jamais eu ; & je sens un si vif & si douloureux repentir de l'outrage que ma folle crédulité m'a fait commettre contre sa vertu , qu'elle-même, toute offensée qu'elle est, auroit pitié de l'état où je suis, si elle daignoit seulement y faire quelque attention. Telephonte assuroit Clearque qu'il feroit tous ses efforts pour le remettre bien dans l'esprit de Celenie, lorsque Leandriq entra dans la chambre de son maître, tenant dans ses mains deux airs qu'il avoit faits sur les vers de ce prince. Telephonte voulut qu'il les chantât devant Clearque, qui, après avoir loué les paroles & les airs de ces chansons, ajouta : Je vois bien, seigneur, que vous avez mis en fort jolis vers de très-malicieuses maximes contre moi ; mais avouez cependant qu'il y a une de vos chansons qui ne me convient pas tout à fait, c'est la seconde où il y a :

Quand la jeune beauté qui captive un amant
 Daigne avouer qu'il fait lui plaire ,
 Et que loin de goûter un bonheur si charmant ,
 L'amant ose former un soupçon téméraire ,
 C'est un crime odieux, que l'amour en colère
 Punit toujours sévèrement.

Cela ne me regarde pas, reprit Clearque,

car jamais la reine votre sœur ne m'a fait un aveux si doux & si glorieux. On dit pourtant , répondit Telephonte , que la reine ma sœur avoit un grand penchant pour vous , & que depuis la mort du roi de Lemnos elle ne s'imposa plus la loi de vous cacher toutes les marques de ce penchant. Il est vrai , répartit Clearque , que quelquefois j'ai cru voir dans ses beaux yeux des dispositions à ne me pas haïr ; mais comment aurois - je pu être éclairci de mon sort autrement que par quelques regards favorables , puisque moi - même , en brûlant d'amour pour cette princesse , par des raisons bizarres que vous devinez bien , je ne lui ai jamais déclaré que par mes regards & par mes soupirs les beaux feux dont j'étois embrasé pour elle ? Quoi ! seigneur , s'écria Telephonte , vous n'avez jamais dit à Celenie que vous l'aimez ? Non , seigneur , répliqua Clearque , il n'y a jamais eu que mes yeux qui lui aient expliqué mes sentimens ; ma bouche a toujours gardé un profond silence. Je suis ravi , reprit Telephonte en souriant , d'être informé d'un silence observé avec tant d'exactitude de part & d'autre ; je vous en ferai un sujet de justification auprès de ma sœur ; il faut que j'aie une conversation avec elle avant que vous la revoyiez.

Telephonte

Telephonte quitta Clearque , & s'en alla ,
 suivi de Leandrin , chez la reine de Lemnos ,
 auprès de laquelle il trouva déjà la princesse
 Elismène. Il dit à la reine sa sœur & à la prin-
 cesse qu'il adoroit , mille choses polies & ga-
 lantes ; & soit qu'il agit en frère , ou qu'il agit
 en amant , il avoit des manières si gracieuses &
 si tendres , qu'il ne pouvoit manquer de beau-
 coup plaire. Aussi les princesses lui dirent-elles
 cent choses obligeantes. Ensuite il fit chanter
 à Leandrin les chansons qu'il avoit composées.
 Ce favori les chanta avec beaucoup de justesse
 & d'agrément ; & comme d'ailleurs les maximes
 qu'elles renfermoient plaisoient à ces princesses ,
 elles en aimèrent davantage les vers & la mu-
 fique , & ne leur épargnèrent pas les louanges.
 Telephonte , qui vit les esprits dans une dispo-
 sition si favorable , prit ce moment-là pour se
 plaindre gracieusement à Celerie de la froi-
 deur avec laquelle elle avoit reçu le roi de
 Crète. Cette princesse avoit attendu cette plainte
 avec une sorte d'impatience , car elle bruloit
 d'envie de parler contre Clearque. Aussi , comme
 la présence d'Elismène & de Leandrin ne la
 gênoit point , elle expliqua naturellement à
 Telephonte le sujet qu'elle avoit d'être irritée
 contre le roi de Crète ; & lui avoua qu'elle
 avoit été instruite de tous les bizarres sentimens

par un domestique d'Elismène, qui avoit entendu toute la conversation qu'il avoit eue dans le bois avec le roi de Crète, au sujet de la robe de sincérité. Ce domestique, continua Celenie, vint avec une diligence extrême informer sa maîtresse, mot pour mot, de cette belle conversation, & j'étois avec la princesse lorsqu'il lui en rendit compte. Vous jugez bien, seigneur, de l'effet que produisit dans mon esprit le jugement outrageant que le roi de Crète avoit fait de la princesse sa sœur & de moi. J'eus bien du déplaisir, dit Elismène, de l'indiscrétion qu'eut cet homme, de faire un tel récit devant la reine de Lemnos ; car s'il n'y avoit eu que moi qui eût su la foiblesse du roi mon frère, je l'aurois cachée pour toujours à la charmante Celenie. Mon amitié, dit la reine de Lemnos, auroit eu lieu de se plaindre de cette réserve. Au contraire, ma sœur, repartit Telephonte, vous auriez dû être obligée à la princesse, de vous cacher une légère foiblesse d'un roi d'ailleurs plein de mérite, & qui vous adore avec la plus violente passion. Après ces mots, Telephonte dit mille choses à Celenie en faveur de Clearque ; il lui exagéra les agrémens de sa personne, la force de son amour & la grandeur de son repentir, qui méritoit qu'elle lui fit grâce. Mais d'où vient,

Mon frère, répondit cette princesse à demi persuadée, que vous me donnez ici des conseils qui sont opposés aux maximes que vous débitez dans vos chansons ? car enfin vous y dites :

Quand la jeune beauté qui captive un amant
Daigne avouer qu'il fait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant,
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Les conseils que je vous donne, reprit Téléphonte, ne sont point contre la maxime que j'ai avancée dans cette chanson, puisqu'il est vrai, ma sœur, que le roi de Crète n'a de sa vie été assez heureux pour vous entendre lui faire l'aveu de quelques sentimens favorables pour lui : assurez-vous que s'il avoit jamais eu la gloire d'entendre votre bouche prononcer en faveur de l'amour que vous saviez bien qu'il avoit pour vous, il s'en seroit absolument tenu à cet oracle, & n'auroit point consulté la robe de sincérité ; mais bien loin de daigner lui donner quelque marque de bonté par vos paroles, vous avez même feint de ne pas entendre que les soupirs qu'il pouffoit s'adressoient à vous. Si je n'entendois pas bien les soupirs, dit Celenie, c'étoit à lui à me les expliquer plus intelligiblement : un cœur bien

244 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

touché..... Eh ! de grace , ma sœur interrompt Telephonte , n'examinez point avec tant de rigueur la conduite d'un roi aimable qui vous adore , & qui est frère d'une admirable princesse pour qui vous avez une amitié si tendre. Elismène ayant joint ses prières à celles de Telephonte , Celenie consentit enfin à pardonner à Clearque , à condition néanmoins que ce prince promettroit d'éloigner Dinocrite de la cour s'il guérissoit de sa blessure : cet indigne favori , ajouta-t-elle , est propre à donner à son maître de pernicieux conseils dont je ferois la victime. Mais vous ne songez pas , dit Telephonte , que Dinocrite est à l'extrémité , & qu'il n'y a pas d'apparence qu'il revienne de l'état où il est. Il n'importe , répondit Celenie , comme son danger n'est peut-être pas aussi sûr qu'on le croit , je veux toujours que le roi de Crète me fasse cette promesse ; & plutôt au ciel , seigneur , poursuivit elle , que ce prince si sujet à se prévenir , n'admit dans sa faveur que des hommes aussi bien choisis que ceux que vous admettez dans la vôtre : alors on ne lui inspireroit plus de préventions dangereuses pour sa gloire , & fatales au repos de ses amis.

Après avoir quitté les princesses , Telephonte vint à l'appartement de Clearque ; mais apprenant que le roi n'étoit pas dans le palais , en

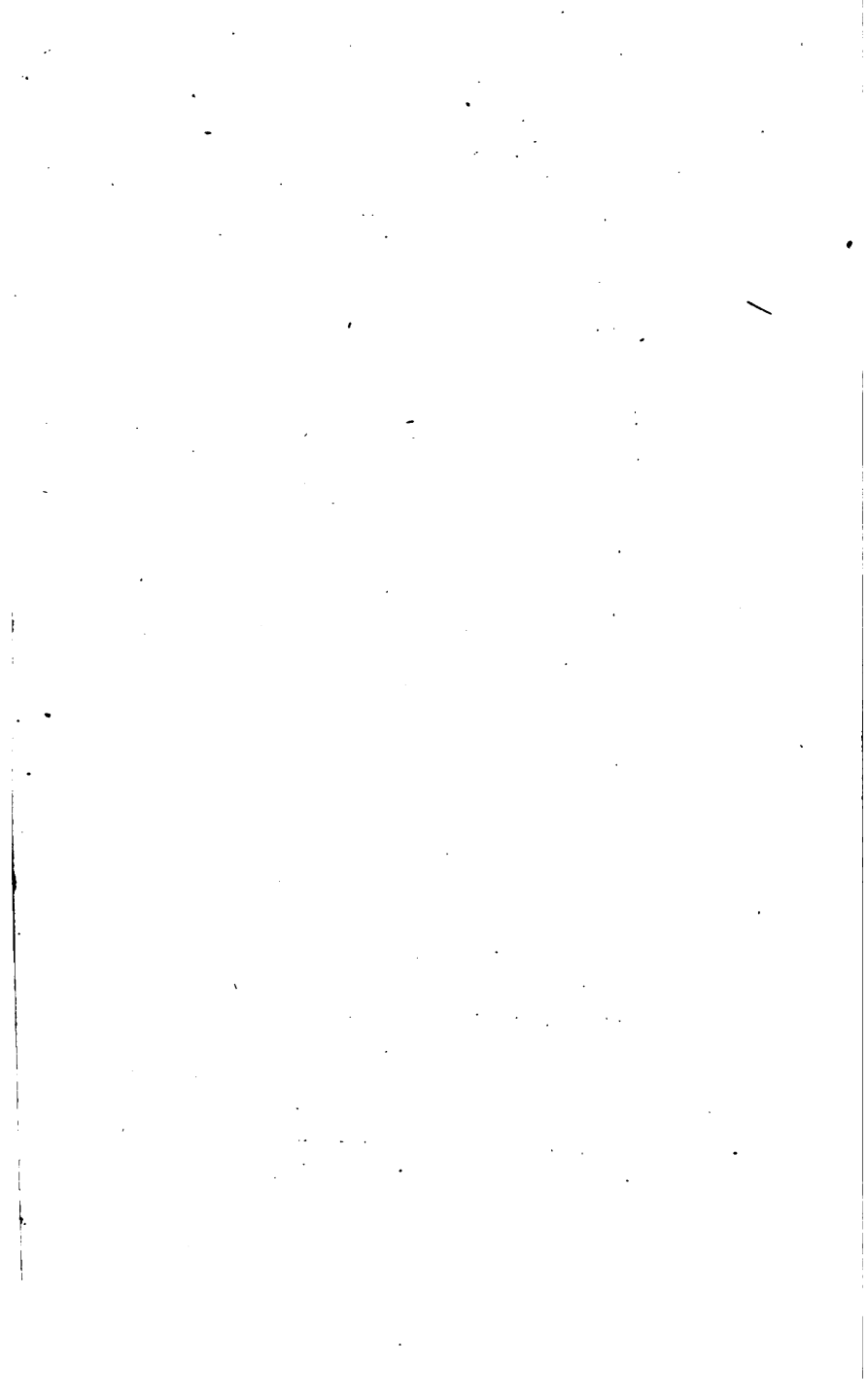
attendant qu'il y revînt, le prince de Chypre s'enferma pour écrire au roi son père, & Leandrin prit ce tems pour aller faire quelque tour dans la ville. Clearque qui n'avoit pas cru que Telephante iroit si matin chez Celenie, ne s'attendoit à voir cette princesse que l'après-dînée : ainsi ayant appris la mort de Dinocrite, il se crut obligé de rendre une visite à Anaxaride avant que d'aller à un beau château de plaisance qu'il avoit presqu'aux portes de Manetuse : il vouloit aller lui-même dans ce lieu ordonner les apprêts d'une fête qu'il prétendoit donner à Elismène par rapport à Celenie, se flattant que parmi la joie qu'inspirent les jeux & les divertissemens, il pourroit plus facilement rentrer en grâce auprès de cette princesse.

En sortant du logis d'Anaxaride, il fut frappé d'un spectacle qui l'auroit beaucoup attendri en tout autre tems. Comme ce prince avoit ordonné la veille qu'on fit mourir Misandre, il arriva que dans ce moment on transféroit ce malheureux vieillard de sa prison devant le tribunal des juges, qui devoient lui prononcer sa sentence de mort. Il étoit mené par une troupe de gens armés, & par quelques juges subalternes : mais toute cette escorte avoit été arrêtée par un embarras de chevaux & de

voitures, qui obligea le charriot du roi de s'arrêter aussi. Cela donna le tems à ce prince de remarquer qu'une jeune fille d'une beauté extraordinaire parloit à ces juges arrêtés, en action de suppliante. Dès qu'elle fut avertie qu'elle étoit si proche du roi, elle quitta les officiers de justice à qui elle adressoit ses paroles, & courut se jeter à genoux auprès du charriot de Clearque. Ah seigneur ! lui dit-elle en sanglottant, ouvrez aujourd'hui votre ame à la clémence, & daignez pardonner à un infortuné vieillard qui vous a fait une tromperie criminelle, à la vérité, mais cependant plus digne de votre pitié que de votre courroux ; néanmoins, si vous voulez absolument que ce crime soit puni, voilà la coupable devant vos yeux ; c'est moi qui ai conduit tout l'artifice de cette tromperie. Que votre justice, seigneur, daigne donc ordonner qu'on renvoie mon père absous, & qu'on me livre à toutes les peines qui lui étoient destinées. Clearque ne put s'empêcher d'admirer cette belle personne, qui parloit d'une manière si généreuse & si touchante. Toutefois, il étoit si irrité contre Misandre, qu'il ne se rendit point à ses prières ni à ses larmes ; au contraire, se faisant un effort pour n'écouter pas la pitié qui lui parloit en faveur de cette belle affligée, il lui répondit sèchement ; Mi-



*Eh! regarde donc comme nôtre Roi qui âut
hier si richement habillé, est bâti aujourd'hui?*



landre m'a fait une tromperie trop odieuse pour mériter ma clémence ; pour vous , je crois que vous êtes moins coupable que vous ne le faignez pour sauver votre père. Cependant je veux faire examiner si vous n'êtes point effectivement de ses complices ; & , pour en être éclairci , on va vous conduire en prison , où vous ne serez guère long-tems si vous êtes innocente. Tout ce que je puis faire de plus équitable à présent pour vous & pour Misandre , c'est d'envoyer un ordre aux Juges pour leur faire surseoir la prononciation de la sentence qui a été rendue contre lui , afin que vous ayez part à sa punition , s'il est vrai que vous ayez part à son crime. A peine Clearque avoit-il achevé ces mots , que l'embarras qui arrêtoit son charriot étant fini , l'équipage de ce prince recommença de marcher ; & la désolée Herminie , entourée d'une foule d'hommes armés , se rangea auprès de son père , qui n'ayant pu rien entendre de ce que le roi avoit dit , croyoit qu'il seroit bientôt prêt d'aller à la mort. Au milieu d'une situation si triste , il conservoit une constance fière & farouche , qui ne laissoit pas d'avoir sa grandeur : ce qui lui faisoit le plus de peine , étoit de voir qu'Herminie s'étoit venue livrer aveuglément à tous ces périls.

Cette belle fille attiroit les regards de toute cette foule de peuple qui suivoit Misandre ; mais parmi ceux qui la composoient , il n'y avoit personne qui ressentit des mouvemens pareils à ceux qui agitoient Leandrin. Le hasard l'avoit fait trouver auprès de Misandre & de ceux qui l'escortoient dans l'instant qu'ils s'étoient arrêtés ; & à peine avoit-il jeté les yeux sur cette troupe , qu'il vit une jeune fille d'une beauté admirable , qui supplioit ceux qui y avoient de l'autorité , de permettre qu'elle accompagnât Misandre pour le justifier devant le tribunal où on le conduisoit , puisqu'elle seule étoit coupable du crime qu'on lui imputoit. Elle accompagnoit ses paroles par des larmes qu'elle ne pouvoit retenir ; mais ses larmes étoient si belles & si propres à attendrir , sa douleur avoit quelque chose de si touchant , que Leandrin en fut pénétré. Il étoit naturellement très-sensible ; & quand il n'auroit pas été aussi prévenu qu'il l'étoit en faveur d'Herminie qu'il reconnut tout d'un coup en la personne de cette belle malheureuse , peut-être que l'amour n'auroit pas laissé de soumettre son cœur à une beauté qu'il auroit vue dans cet état. Il se sentit donc subitement enflammé d'une ardeur si vive & si forte , qu'il auroit donné sa vie pour l'objet qui la caufoit ;

& lorsqu'il vit Herminie courir auprès du charriot de Clearque, il y suivit précipitamment ses pas, & voulut bien du mal à ce prince quand il entendit la réponse rigoureuse qu'il fit à cette charmante & affligée personne. Il n'osa pourtant hasarder auprès de Clearque aucune prière en sa faveur, quoique ce roi lui marquât beaucoup de considération par rapport à Telephonte. Leandrin crut qu'il feroit mieux de faire agir pour ce sujet le prince son maître lui-même, & la princesse Elismène. Il se contenta donc de saluer profondément le roi de Crète, qui crut qu'il n'étoit là que par une simple curiosité. Clearque ayant pris le chemin du château de plaisance où il vouloit aller, Leandrin se mêla parmi la foule qui suivoit Misandre; & tenant ses regards fixement attachés sur Herminie, il abandonnoit son cœur à des mouvemens d'amour & de compassion qui le déchiroient d'une étrange manière.

Cependant, suivant les ordres du roi, Misandre fut ramené dans la prison, au lieu d'être conduit devant les Juges; & par les mêmes ordres, Herminie fut renfermée aussi dans cet affreux séjour. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'avant qu'on l'eût séparée de son père, Leandrin demanda à leur parler à tous deux ensemble. Le rang qu'il tenoit auprès du prince

de Chypre le faisoit si fort respecter, qu'on n'osa lui refuser ce qu'il demandoit, & on le conduisit dans un lieu où il eut la satisfaction de parler sans témoin à Misandre & à son aimable fille. Ils furent tous deux surpris de voir un inconnu de bonne mine, & magnifiquement vêtu, s'approcher d'eux d'une manière fort respectueuse ; mais il ne leur laissa pas le tems de faire de longues réflexions. Il prit la parole qu'il adressa à Misandre, en lui disant : Savant homme, je suis extrêmement touché de l'état malheureux où vous êtes, & je viens ici pour tâcher de vous donner quelque consolation. J'ai l'honneur d'avoir part dans les bonnes grâces du prince de Chypre ; & je renoncerais pour jamais à un avantage qui m'est si cher & si glorieux, si, par le crédit du prince mon maître, je n'obtiens du roi de Crète qu'il révoque les ordres funestes qu'il a donnés contre vous & contre cette charmante personne, ajouta-t-il en se tournant vers Herminie. Madame, reprit-il en la regardant obligeamment, vous voyez devant vous un ami de la plus chère de vos amies, je veux dire de la vertueuse Philantropie, qui conserve pour vous dans Larisse cette amitié tendre que vous lui avez vue en Crète. Quoi ! seigneur, s'écria Herminie, la vertueuse Philantropie vit encore ! Ah ! qu'au

milieu des cruels malheurs qui m'accablent aujourd'hui, j'ai une grande consolation d'apprendre cette nouvelle ! Mais, seigneur, poursuivit-elle, pardonnez aux transports d'une ardente amitié l'indiscrete exclamation que j'ai faite, avant que de laisser à mon père le tems de vous rendre grâces de vos bontés pour nous.

Quand elle eut achevé ces mots, Misandre remercia beaucoup Leandrin de l'intérêt qu'il prenoit à sa destinée ; Herminie ne lui épargna pas non plus ses remerciemens. Il lui conta la manière dont il avoit trouvé Philantrope dans Larisse, & lui fit un récit en peu de mots de la situation où elle étoit alors, & des conversations qu'il avoit eues avec elle. Ensuite il fit à Misandre & à Herminie des offres de services si obligeantes, & pressa cette belle fille si instamment de le charger de quelques-uns de ses ordres, qu'enfin elle lui dit : Seigneur, puisque la bonté de votre ame vous engage à secourir avec tant d'ardeur des infortunés comme nous, je vais profiter de votre générosité, & vous informer de tous nos desseins, & j'espère que vous serez convaincu qu'une malheureuse famille, qui ne songeoit qu'à s'exiler de Crète sans faire nul tort à qui que ce fût, ne méritoit pas les traitemens où vous nous voyez exposés.

Lorsque mon père eut livré au roi cette fatale robe, dont la dangereuse envie de se venger de son siècle lui avoit inspiré le projet, nous ne doutâmes point que, dans son voyage, ce prince ne fût désabusé de la croyance où il étoit à l'égard de cette robe. Ainsi, redoutant la colère que lui donneroit la connoissance de l'erreur où on l'avoit jeté, nous nous dérobâmes tous du palais, n'emportant rien au monde avec nous que quelques tableaux de miniature que j'avois faits pendant notre séjour en ce lieu, & quelques ouvrages de broderie que ma mère y avoit faits aussi. Nous nous retirâmes chez un paysan fort proche de Manetuse, & delà nous envoyâmes vendre dans cette ville les tableaux & les ouvrages de broderie dont nous destinions le prix à nous donner les moyens de nous conduire en Chypre où nous voulions aller passer nos jours. Mais un homme que nous avions chargé de toutes ces choses, au lieu de les avoir vendues à Manetuse, nous les rapporta tout effrayé, en nous disant qu'on avoit fait un cri public dans cette ville, par lequel il étoit expressément ordonné à tous les sujets du roi de nous arrêter. Il ajouta qu'on promettoit de grandes récompenses à ceux qui nous dénonceroient, & de rudes punitions à ceux qui nous cacheroient;

& qu'ainsi il s'étoit bien gardé, depuis ce cri, de montrer les ouvrages qu'il avoit entre les mains, de crainte qu'ils ne nous fissent découvrir. Cet homme, qui étoit celui chez qui nous étions logés, nous fit mille protestations de fidélité : & comme en effet nous savions qu'il étoit d'une probité à l'épreuve, nous crûmes qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre pour nous, que celui de rester cachés chez lui jusqu'à ce qu'on nous eût oubliés, nous flattant qu'on ne s'aviserait pas de nous chercher aussi près de Manetuse qu'étoit le village où nous étions. Cependant nous fûmes bien trompés dans nos espérances. Peu de tems après on vint saisir mon père dans sa retraite ; mais celui qui étoit le chef de ceux qui le cherchoient en ce lieu, étant entré d'abord seul dans notre rustique maison, & ayant envisagé ma mère & moi, s'écria qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il eût causé le malheur de dames telles que nous étions, ajoutant que jamais femme ni fille ne devoient pâtir des actions du chef de famille, puisqu'elles ne faisoient simplement qu'obéir à ses volontés. Il nous invita donc à nous cacher, nous assurant qu'il diroit à sa troupe qu'il n'avoit trouvé que Misandre. Je voulois suivre le sort de mon père, mais ma mère me représenta, en versant des larmes, que je ferois bien plus

en état de le servir en conservant ma liberté qu'en le suivant dans la prison. Nous nous couchâmes donc toutes deux, pénétrées de douleur de voir emmener mon père. Néanmoins nous étions bien éloignées de croire qu'il courût aucun risque pour sa vie, ne pouvant pas nous imaginer qu'une faute de la nature de celle qu'il avoit faite, pût porter le roi à de plus grands excès de vengeance qu'à le tenir en prison. Cependant, comme nous envoyions incessamment à Manetuse nous informer de tout ce qui le regardoit, nous avons appris ce matin dans notre retraite, l'ordre barbare que le roi donna hier contre lui. J'ai volé aussi tôt vers cette ville; je n'y suis néanmoins arrivée que dans le moment qu'on menoit mon déplorable père devant des juges sans équité, qui devoient lui prononcer une sentence cruelle. Vous savez le reste, seigneur, continua Herminie, puisque vous avez entendu tout ce que j'ai dit au roi & aux gens qui conduisoient mon père; mais après vous avoir informé de tout notre destin, la grâce que j'ai à présent à vous demander, est que vous daigniez envoyer au plutôt quelqu'un de fidelle, instruire ma mère de l'état où nous sommes, mon père & moi. Je l'ai laissée ce matin dans une douleur inexprimable, & peut-être que, dans ce moment, son désespoir est

encore augmenté par la funeste pensée qu'elle a de la mort de mon père. Madame, dit Leandrin, permettez que je ne remette à personne qu'à moi-même le soin d'aller consoler dans ses alarmes une mère qui vous est chère ; mais avant que de prendre la route du lieu où vous m'enseignerez qu'elle est, souffrez que j'aie demandé pour le docteur Misandre & pour vous la protection du prince de Chypre, de la reine de Lemnos & de la princesse de Crète. J'emploierai peu de momens à ces démarches que je crois nécessaires à votre sûreté, & aussi-tôt après je monterai à cheval, & me rendrai avec une diligence extrême auprès de votre vertueuse mère. Misandre & Herminie témoignèrent de nouveau une sensible reconnaissance à Leandrin ; puis cette belle fille lui ayant donné de bons renseignemens pour trouver facilement l'endroit où étoit Chasseris, & lui ayant aussi donné des moyens pour faire connoître à sa mère qu'il venoit de sa part, & quelle pouvoit se confier à lui, ce nouvel amant se retira, mais si transporté d'amour & si agité d'inquiétude, qu'il avoit beaucoup de peine à renfermer dans son ame tout ce qu'il sentoit.

Il obtint pour Misandre la protection du prince Telephonte & des deux princesses,

256 LA TOUR TÉNÉBREUSE.

Quoique la robe de sincérité eût causé bien des chagrins à ces trois illustres personnes, elles furent assez généreuses pour ne vouloir conserver aucun ressentiment contre celui qui avoit jeté Clearque dans une erreur qui leur avoit pensé coûter tout leur repos. Après avoir pris congé de Telephonte, Leandrin partit, & arriva avec une promptitude extrême au village où étoit Chasseris. Ce village étoit situé sur une petite montagne qui commandoit Manetuse, & de ce lieu élevé la vue se pouvoit promener, sans aucun obstacle, dans une grande étendue de pays découverts, qui étoient fort beaux. Le château où le roi de Crète étoit allé, n'étoit pas loin de cette petite montagne; & avant que de la monter, Telephonte apprit que Clearque resteroit dans ce château quelques heures plus qu'il n'avoit pensé, parce qu'il avoit donné à des ouvriers le projet d'une machine dont il croyoit nécessaire qu'on fit les commencemens de l'exécution en sa présence. Leandrin trouva aisément Chasseris; mais ce qui le surprit agréablement, ce fut de trouver Philantrope avec elle. Chasseris étoit pour Misanandre dans des alarmes mortelles, & Philantrope les partageoit avec beaucoup de sensibilité. Néanmoins, malgré sa tristesse, elle fut ravie de voir Leandrin. Il expliqua au plutôt
à

à Chafferis le sujet qui l'amenoit vers elle ; il lui donna en peu de mots une juste idée de la situation où se trouvoient Misandre & Herminie , & n'oublia pas de lui marquer avec quelle bonté la princesse de Crète , la reine de Lemnos , & le prince de Chypre s'étoient engagés à les protéger. C'est à votre seule générosité , seigneur , lui dit-elle , que nous devons la protection de tous ces grands princes , & j'en ai une reconnoissance infinie. Mais , hélas ! cependant je tremble que , malgré une protection si puissante , le roi , qui est entêté & violent , ne sacrifie mon malheureux époux à sa colère. Leandrin la rassura le mieux qu'il lui fut possible , ensuite il demanda à Philantrope par quelle aventure elle étoit de retour en Crète. C'est , répondit-elle , par le malheur de la jeune personne qui étoit mon élève ; elle est morte prête d'arriver à un assez grand point de perfection dans l'art que je lui enseignois ; & le peintre dont elle étoit fille a été si touché de sa mort , qu'il a cru que c'étoit un effet de la colère du ciel , qui le punissoit de me retenir si long-tems captive , malgré toutes les offres de rançon que je lui avois faites. Il m'a donc au plutôt rendu la liberté ; & , bien loin de prétendre que je dusse la racheter , il m'a donné tout ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon

voyage, & m'a encore fait présent de plusieurs choses rares & précieuses. Il m'a donné, entre autres curiosités, de certains verres merveilleux, travaillés avec tant d'art, qu'étant enchassés adroitement dans des tuyaux, ils portent la vue à trois ou quatre lieues du pays où l'on est. Il m'a aussi donné de singulières machines faites d'une sorte de métal, qui portent la voix dans le même éloignement que les verres dont j'ai parlé portent la vue. Ces deux machines, qui sont si utiles pour voir & pour parler de loin, ont été inventées par un philosophe de Larisse, qui en a donné une quantité considérable au peintre qui m'a fait présent de celles que j'ai. Les personnes vulgaires prendroient, sans doute, ces admirables productions des sciences pour des effets de l'art magique, dont on accuse la Thessalie de faire un grand usage. J'étois donc revenue en Crète chargée de ces curiosités & de plusieurs autres, & j'avois pris avec joie la route de Manetuse, me faisant un plaisir d'y aller surprendre mes amis, lorsque, passant ce matin au pié de cette montagne, j'ai rencontré ce paysan chez qui nous sommes logés. Cet homme, qui, à mon départ de Crète, étoit un de mes laboureurs, m'a reconnue tout d'un coup, & m'a dit en secret que Chasseris étoit cachée chez lui pour

une malheureuse affaire qui exposoit Misandre au danger d'une honteuse mort. Je me suis défait des personnes qui m'accompagnoient, & suis venue ici mêler mes larmes avec celles de mon ancienne amie, & lui offrir mes services. Elle s'est écriée en me voyant, que c'étoit assurément le ciel qui m'envoyoit à son secours dans une conjoncture si douloureuse. Mais, hélas ! malgré mes bonnes intentions, que puis-je pour elle ! je n'ai aucun crédit auprès du roi, & ne suis pas même, à présent, en pouvoir de la secourir de mes biens, car je viens d'apprendre par le maître de cette maison, que mes avars héritiers s'en sont avidement emparés sans avoir nulle certitude de ma mort. Ce n'est donc qu'en vous seul, généreux Leandrin, que nous pouvons fonder notre espérance.

Leandrin répondit avec beaucoup de zèle & de politesse à tout ce que Chafferis & Philantrope lui dirent d'obligeant, & parla à cette dernière avec tant d'ardeur & d'épanchement des charmes d'Herminie, que cette femme, qui avoit beaucoup de pénétration, ne douta point qu'il n'en fût amoureux. Comme elle avoit pour Herminie l'amitié la plus tendre, la découverte qu'elle fit de l'amour que Leandrin avoit pour cette belle fille, redoubla la bien-

veillance qu'elle se sentoît pour lui. Cependant, pour distraire Chasseris quelques momens des cruelles pensées qui la tourmentoient, elle invita Leandrin & elle à regarder, par le moyen de ces verres merveilleux qu'elle avoit apportés, ce qui se passoit dans la campagne. A peine Leandrin eut-il fait l'épreuve du don qu'ils avoient de rapprocher tous les objets, que tournant ces ingénieux secours de la vue, du côté d'une plaine, il dit qu'ils lui faisoient appercevoir le roi & sa fuite, qui s'en retournoient vers la ville. Chasseris, qui regardoit aussi au travers de ces verres admirables, vit la même chose, & s'écria : Ah ! prince injuste, peut-être qu'en rentrant dans Manetuse tu vas prononcer l'ordre cruel qui ôtera la vie à mon déplorable époux !

En effet, dans ce moment Clearque, qui avoit donné tous les ordres qu'il avoit cru nécessaires pour sa fête, regagnoit la ville en diligence, &, dans sa route, songeoit avec aigreur à tous les chagrins que lui avoit causé la robe de sincérité. Il trembloit de ne pouvoir rentrer en grâce auprès de Celenie ; & cette pensée l'irritoit si fort contre Misandre, que, malgré le peu de penchant qu'il avoit naturellement à la cruauté, & malgré la compassion que lui avoit donné Herminie, il étoit

réfolu à la mort de ce vieillard, fe difant à foi-même qu'il étoit obligé d'en faire un exemple rigoureux, afin d'apprendre à fes peuples qu'on n'abufait pas impunément de fa confiance & de fa crédulité. Comme il étoit tout occupé de ces tumultueufes penfées, il entendit fort diftinctement une voix terrible, qui lui cria : *Roi de Crète, garde-toi bien de faire donner la mort à celui à qui tu devras la gloire & le bonheur de ton règne.* Clearque regarda avec étonnement autour de foi, & vit avec frayeur qu'il n'y avoit perfonne que fes gens, qui tous avoient entendu comme lui les fons de cette voix éclatante. Il ne douta donc point que ce ne fût une voix du ciel, qui l'avertiffoit d'ufer de clémence envers Mifandre : il lui fembla que la puiffance célefte n'étoit pas jufté de prendre fi fortement l'intérêt d'un trompeur ; mais il ne comprenoit pas par où il pourroit devoir à ce philofophe bizarre la gloire & le bonheur de fon règne. Livré à ces fombres rêveries, il rentra dans Manetufe avec un air fi mélancolique, qu'il fut remarqué de tout le monde.

Mais fon chagrin fe diffipa à l'abord de Telephonte. Ce prince lui fit agréablement la guerre du long-tems qu'il avoit été à revenir de fa promenade, & lui dit que pour un amant dont la maîtrefle n'étoit plus irritée, il n'avoit

guère hâte de goûter la joie du raccommodement. Clearque , qui ne s'attendoit pas à cette heureuse nouvelle , en eut un ravissement inconcevable. Il courut aux piés de Celenie , qui le reçut avec bonté. Elismène & Telephonte vinrent peu de tems après chez cette reine , & furent témoins des transports d'amour & de reconnoissance que le roi de Crète lui exprimoit. Ils prirent des momens si favorables pour demander la grâce de Misandre à ce prince , qui ne voulut point leur dire qu'une voix du ciel l'avoit déjà averti de lui laisser la vie ; au contraire , il leur marqua qu'il accordoit sa grâce à leurs prières ; mais je voudrois bien savoir , ajouta-t-il , ce qu'a voulu dire une personne qui , en me demandant la vie de ce philosophe , m'en a parlé comme d'un homme à qui je devrai la gloire & le bonheur de mon règne. Cette personne , seigneur , dit Telephonte , vous parle juste : Misandre , en vous jetant dans l'erreur au sujet de la prétendue broderie de sa robe transparente , vous a tiré de mille autres erreurs cent fois plus dangereuses. Cette robe , telle qu'elle étoit , a été véritablement pour vous la robe de sincérité ; elle vous a fait démêler les hommes faux & flatteurs de votre cour d'avec ceux qui sont attachés à la vérité , & qui parlent en gens

d'honneur à leur prince. L'aversion que vous avez témoignée pour les uns , & l'estime que vous avez marquée pour les autres , accoutumeront vos sujets à vous parler sincèrement : ce qui est un des plus précieux avantages que puisse avoir un roi. De plus , Misandre , en vous en imposant sur sa robe merveilleuse , vous a mis en état de vous souvenir à jamais qu'il faut se défier des brillantes promesses de ceux dont on n'a point éprouvé la capacité. Tant d'heureux effets , seigneur , ne contribueront-ils pas beaucoup à la gloire & à la félicité de votre règne ? Pour moi , continua Telephonte , j'ai une obligation infinie à la robe de sincérité ; & jamais , seigneur , vous ne m'avez fait un plus grand plaisir , que quand vous me permîtes d'en faire ma parure ; un tel vêtement me fit démêler en un instant mes véritables amis d'avec ceux qui ne cherchent à me suivre que pour me rendre la victime de leur dangereuse flatterie.

Clearque enfin persuadé qu'il ne retiroit que de l'utilité de la tromperie de Misandre , donna ordre qu'on allât le tirer de sa prison. Leandrin , qui venoit de rentrer dans Manetuse , étoit déjà auprès du roi de Crète quand il donna cet ordre ; & cet amant d'Herminie , ravi d'avoir une si agréable nouvelle à apprendre à

sa maîtresse, devança tous ceux qui auroient pu la lui annoncer. Il rendit compte aussi à Misandre & à elle de son voyage auprès de Chasseris, & du retour de Philantrope. Herminie, transportée de joie de tant d'heureux évènements, rendit mille grâces à Leandrin de tous ses soins généreux, & lui dit qu'elle lui devoit la vie & la liberté de son père. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit aussi assez le remercier du comble qu'il avoit mis à sa joie, en lui apprenant le retour de Philantrope. Je vous assure, madame, lui dit-il, que, malgré le zèle de mon cœur & la vivacité de mes démarches, ce n'est point à moi que vous devez la liberté d'un père si chéri, c'est assurément à la présence d'esprit & à l'adresse de la vertueuse Philantrope, que nous devons cet heureux succès. Après ce discours, Leandrin fit en peu de mots à Misandre & à Herminie le récit des merveilleuses machines pour la vue & pour la voix, que Philantrope avoit apportées de Larisse. Il leur conta comment, par le secours de la première de ces machines, Chasseris & lui avoient vu dans la campagne Clearque qui retournoit à Manetuse ; il leur rapporta le cri douloureux que la vue de ce roi avoit fait faire à Chasseris au sujet de son époux, & leur apprit comment ce cri avoit fait aviser Philantrope de se servir

de la machine qui porte la voix si loin, pour donner un avertissement à Clearque en faveur de Misandre. Leandrin ajouta que pendant que Philantrope parloit dans cette machine, il observoit le roi de Crète par le moyen des verres merveilleux, & qu'il avoit cru voir, au trouble de ce prince, qu'il prenoit les sons de voix qu'il entendoit, pour ceux d'une voix du ciel; & j'ai été convaincu, poursuivit-il, que je ne m'étois pas trompé dans ma croyance, puisqu'aussi-tôt que j'ai été arrivé à Manetuse, j'ai entendu le roi ordonner qu'on vînt vous mettre en liberté. Par le récit que vous me faites, dit Misandre, de ces admirables machines, je commence à être persuadé qu'il y a dans la philosophie des parties plus belles & plus utiles à cultiver, que celles que j'ai affectionnées jusqu'ici; & au lieu de ne m'attacher uniquement, comme j'ai toujours fait, qu'à la métaphysique & à la physique spéculative, je veux m'appliquer aussi à l'optique & aux mécaniques. Après que Misandre eut prononcé ces grands mots, auxquels Leandrin ne fit pas beaucoup d'attention, ce philosophe changea de discours, & reprit ainsi: Seigneur, j'admire la justice que le ciel a eue de délivrer Herminie des alarmes où elle étoit à mon sujet; & cette justice est d'autant plus grande, que

jamais personne n'a moins mérité que ma fille l'horrible affliction où elle étoit plongée, puisqu'elle n'avoit contribué en aucune manière à ce qui nous l'avoit attirée. Par équité pour elle, je dois vous informer de ce que sa modestie lui a fait vous taire en vous faisant le récit de l'enchaînement de nos malheurs : sachez donc qu'elle s'est toujours opposée, de tout son pouvoir, à l'envie que j'eus de me jouer de la crédulité du roi pour me venger du peu d'attention que ce prince a pour les solides sciences. Le caractère de bonne sujette, le désintéressement & la bonne foi règnent si souverainement dans Herminie, qu'elle a mille fois répandu des larmes de la petite tromperie que le chagrin qui me dominoit, m'engageoit à faire, & qu'elle n'a pas manqué de la découvrir à ceux qui pouvoient y être intéressés. Ainsi, seigneur, en obligeant Herminie, votre générosité vous a fait agir pour une personne qui n'est pas indigne de vos bons offices. Quoiqu'elle soit ma fille, la vérité exige de moi què je lui rende ce témoignage. Leandrin n'avoit pas besoin qu'on lui mît dans un nouveau jour les vertus d'Herminie ; mille choses qu'il avoit remarquées lui avoient si bien persuadé qu'elles étoient parfaites, qu'il avoit pour cette charmante fille autant d'estime que d'amour.

Cependant ceux à qui le roi de Crète avoit ordonné de venir délivrer Misandre, arrivèrent dans sa prison , & le mirent lui & sa fille en liberté. Au moment même , Leandrin envoya en diligence porter cette heureuse nouvelle à Chasseris & à Philantrope , & fit partir peu de tems après un charriot pour les amener à Manetuse. En conduisant Misandre & Herminie dans un logis qu'il leur avoit fait préparer dans la ville , cet amant , qui s'étoit toujours contraint jusqu'à cet instant , ne put s'empêcher de dire tout bas à Herminie, qu'en travaillant à sa liberté, il avoit perdu la sienne : quoique ce discours la fît rougir & l'embarassât , elle ne le prit que pour une simple galanterie , & n'y répondit que sur ce ton-là. Cette belle fille ne fut pas long-tems dans son logis sans y voir arriver Chasseris & Philantrope. Cette dernière ne pouvoit cesser de l'embrasser & de lui faire des caresses ; mais pour Chasseris , quoiqu'elle aimât beaucoup une fille si aimable , & qu'elle fût très-aïse de la revoir , elle ne lui en donnoit pas beaucoup de témoignages ; car naturellement elle n'étoit pas fort caressante.

Philantrope , qui étoit née pour se distinguer généreusement dans l'amitié , & pour faire du bien à tout le monde , en disoit beaucoup de

Leandrin à Herminie, lorsque ce chevalier entra & vint dire à cette vertueuse femme & à cette aimable fille, que la reine de Lemnos & la princesse de Crète demandoient à les voir. Misandre & Chasseris, dont les caractères ne démentoient point les noms, furent ravis de rester enfermés dans leur logis; & Philantrope, accompagnée d'Herminie, fut au palais, conduite par Leandrin; ils entrèrent tous trois chez la princesse de Crète, où la reine de Lemnos étoit alors. Il n'y avoit dans ce moment auprès de ces deux princesses, que la seule Anaxaride, qu'Elismène avoit obligée de venir loger au palais, mais qui ne se montrait pas chez cette princesse quand il y avoit beaucoup de monde, à cause de la nouveauté de son veuvage. Celenie & Elismène reçurent d'une manière extrêmement obligeante les deux personnes que Leandrin leur amenoit. Elles dirent cent choses avantageuses sur tout ce qu'elles savoient des vertus & des lumières de l'esprit de Philantrope, & donnèrent mille louanges à la beauté & à la bonne grâce d'Herminie. Ensuite Elismène voulant retenir quelque tems Philantrope, & donner le plaisir à Celenie de l'entendre parler, lui dit : Vertueuse Philantrope, il faut, s'il vous plaît, que vous qui êtes si éclairée, & qui avez tant d'expérience du monde, décidiez

laquelle a raison d'Anaxaride ou de moi, dans une dispute que nous avons ensemble. Philantrope n'ayant répondu à ce que lui disoit Elismène que par un signe de modestie & de soumission, cette princesse reprit ainsi : Tout le monde fait la dureté des procédés que Dinocrate a eus pour Anaxaride tant qu'il a vécu ; & l'on n'est pas moins informé que, malgré les étranges manières de cet époux, elle a toujours eu pour lui tous les soins & toutes les complaisances que la plus exacte vertu lui pouvoit prescrire. Le ciel l'a délivrée de cet époux si terrible ; & après avoir rempli à son égard tout ce que la raison & la bienséance exigeoient d'elle, on ne croit pas qu'elle ait sujet de le regretter ; aussi est-elle de trop bonne foi pour affecter les dehors d'une douleur qu'elle ne sent point ; mais ce qui fait le sujet de notre différend, est qu'Anaxaride ne veut point recevoir les vœux de Cleophane, ambassadeur de Chypre, seulement à cause qu'il est étranger. Elle dit qu'elle croit sincère la tendresse qu'il témoigne avoir pour elle ; qu'elle le trouve digne d'estime, & qu'elle l'estime en effet ; mais que, quand on lui offriroit une couronne, elle ne voudroit pas aller passer sa vie hors de son pays natal. Si Anaxaride, dit Philantrope, trouve effectivement du mérite dans Cleophane,

il est fort étonnant, madame, qu'elle refuse l'offre de sa foi à cause de la différence de leurs patries. Quand de sacrés liens unissent à un époux qu'on aime, on regarde comme son pays tous ceux où l'on passe ses jours avec lui. Je suis fort fâchée, sage Philantrope, dit Anaxaride, de n'être pas du sentiment de la princesse & du vôtre ; mais quelque passion que m'eût inspiré un amant, je vous assure qu'il ne me feroit jamais résoudre à quitter l'île de Crète pour lui. Mais, repartit Elismène, la reine de Lemnos & moi ne vous donnons-nous pas l'exemple de quitter la patrie pour suivre un époux ? Les grandes princesses comme vous êtes toutes deux, madame, répliqua Anaxaride, ont été accoutumées à ces idées-là dès leur enfance ; & comme elles sont nées pour commander, on les regarde toujours par-tout avec admiration & avec plaisir ; mais pour les personnes vulgaires comme moi, je sai bien qu'elles font une mauvaise figure dans un pays étranger ; elles y paroissent toujours extraordinaires & ridicules. Supposé que votre crainte soit bien fondée, dit Celenie, n'appellez pas l'île de Chypre un pays étranger à votre égard, puisque toutes les personnes de qualité de Chypre savent votre langue, de même que toutes les personnes distinguées de Crète savent la

langue qu'on parle en Chypre ; & pour les manières , elles ont tant de conformité , que.... Comme la reine de Lemnos prononçoit ces mots , le roi de Crète , le prince de Chypre & Cleophane entrèrent dans la chambre d'Elismène. Madame , dit Clearque à Celenie , comme je sai que vous honorez Cleophane d'une estime particulière , je me hâte de vous dire que le prince votre frère vient de m'assurer qu'il obtiendra l'agrément du roi votre père , pour me faire présent du généreux Cleophane. Quand ce ministre aura , avec mes ambassadeurs , accompagné la princesse ma sœur en Chypre , il consent de revenir passer sa vie en Crète ; il tiendra auprès de moi le même rang qu'y tint Dinocrite , qu'il remplira beaucoup mieux sans doute. Je sens si bien aujourd'hui le mal que m'ont fait en mille occasions le mensonge & la flatterie , que je veux attacher à moi pour jamais cet homme dont je connois si bien la sincérité & la droiture ; & je ne puis assez rendre de grâces au prince Telephonte , à qui je devrai la main de la plus belle princesse du monde , & les services d'un ministre aussi habile que plein de probité. Seigneur , répondit Telephonte en souriant , je vous assure que ce n'est point à moi que vous devez la résolution qu'a pris Cleophane de consacrer ses

jours à votre service. Malgré le zèle & le respect qu'il a pour vous, je ne crois pas qu'il eût quitté la cour du roi mon père pour la vôtre, s'il n'eût pas été bien persuadé que, pour quelque raison que ce soit, Anaxaride ne quittera jamais l'île de Crète, & ne consentira à le rendre heureux, que quand elle le verra établi dans cette île. En vérité, seigneur, dit Anaxaride à Telephonte, il y a bien de la malice à donner le tour que vous donnez à l'empressement qu'a Cleophane de rendre ses services au roi. Puisque les souhaits du prince mon frère, dit Celenie, & apparemment les ordres du roi mon père vont m'engager à passer mes jours en Crète, je suis ravie qu'Anaxaride & Cleophane y restent, car je les estime tous deux infiniment. Je vous assure, madame, lui repartit Elismène, que quelque affection que j'aie pour Anaxaride, je la vois avec joie rester en Crète, puisque sa présence vous y fait plaisir. Ma sœur, dit Clearque à Elismène, si vous perdez Anaxaride pour nous la laisser, je compte que vous emmenerez avec vous en Chypre une autre belle Crétoise, qui vous dédommagera de sa perte. Le prince Telephonte m'a appris tantôt que Leandrin est passionnément amoureux de cette belle fille, continua-t-il, en montrant Herminie de la main. Oui, reprit le prince

prince de Chypre, Leandrin l'aime autant qu'elle mérite d'être aimée, & je me suis chargé de travailler à le rendre heureux : je ne crois pas, ajouta-t-il, que Philantrope ni les parens d'Herminie refusent de consentir à un mariage si bien assorti. Seigneur, dit Philantrope, par le droit que l'amitié me donne sur Herminie, je puis répondre en cette occasion du consentement de ses parens & de son obéissance ; ils se trouveront tous fort honorés de l'alliance d'un chevalier de la condition de Leandrin, & aussi accompli qu'il est. Leandrin, transporté de joie par cette réponse, en rendit grâce à Philantrope autant que le lieu où ils étoient le pouvoit permettre. Ensuite Philantrope & Herminie voulurent se retirer ; mais Elismène leur ordonna de rester, comme elle avoit déjà fait une fois, & cette princesse donna ordre tout bas à Leandrin d'aller au moment même s'assurer du consentement de Misandre & de Chafseris pour son mariage, & de venir lui rendre compte de ce qu'ils diroient sur ce sujet. Cependant Cleophane marquoit avec beaucoup de respect sa reconnoissance au roi de Crète & au prince de Chypre, & ne laissoit pas de faire voir dans ses yeux à Anaxaride les sentimens qu'il avoit pour elle.

Clearque & Telephonte sortirent enfin pour

aller donner quelques ordres ; Cleophané les suivit ; & quand il n'y eut plus que la reine de Lemnos & Anaxaride, elle demanda avec bonté à Herminie si le choix qu'on faisoit de Leandrin pour son époux ne gênoit point ses inclinations. Elle ne répondit à cette princesse qu'avec une profonde modestie : mais Philantrope assura qu'elle connoissoit assez ses sentimens pour être persuadée qu'elle estimoit infiniment Leandrin. Ensuite Elismène invita Philantrope à venir s'établir en Chypre avec Herminie. C'est bien mon dessein, madame, lui répondit-elle ; le zèle ardent que j'ai pour vous, & l'amitié tendre que j'ai pour Herminie ne me permettent pas de prendre un autre parti ; & j'ose ajouter que les bontés dont le prince Telephonte a daigné m'honorer dès son séjour dans Larisse, redoublent encore l'envie que j'ai d'exécuter ce dessein. Je ne suis pas du sentiment de la belle Anaxaride ; je regarderai toujours comme ma patrie les lieux où je verrai les personnes qui me sont les plus chères ; & il m'est d'autant plus permis d'être indifférente pour mon pays, qu'il arrive que je n'ai en Crète que des parens éloignés, & qui encore se sont rendus indignes de mon affection par les procédés pleins de dureté & d'avarice qu'ils ont eus pour moi. Le père & la mère d'Herminie

vous suivront aussi, madame ; sans même avoir prévu une occasion si heureuse, ils avoient déjà pris le dessein de s'aller établir en Chypre. Je vous assure, dit Celenie, que vous trouverez tous l'île de Chypre un séjour charmant. Comme elle disoit ces mots, Leandrin revint informer Elismène de la joie avec laquelle Misandre & Chasseris avoient consenti à son alliance.

Un moment après, Clearque & Telephonte rentrèrent chez la princesse ; & le roi de Crète y voyant encore Herminie, lui dit : Belle Herminie, comme de toutes les erreurs où nous avoit jeté la robe de sincérité, il ne nous en reste plus aucun chagrin que le déplaisir de n'avoir point vu de belles broderies que votre père nous avoit promis de nous faire voir, il faut que vous répariez ce dommage. Je viens d'apprendre que votre mère & vous avez fait, pendant votre séjour dans le palais, des ouvrages admirables, en broderie & en miniature ; il faut, s'il vous plaît, que vous les fassiez voir à la reine & à la princesse. Aussi-tôt Herminie envoya querir à son logis les ouvrages qu'on demandoit ; & dès qu'on les vit, ils attirèrent l'admiration de tout le monde. Comme Misandre, en faisant à Clearque la description de la prétendue broderie de la robe de sincé-

rité, avoit affecté de lui rappeler les actions de plusieurs femmes qui, par leur caractère, ont fait honte à leur sexe, il sembloit au contraire qu'Herminie eût cherché à faire revivre dans ses ouvrages les héroïnes, qui, par leurs vertus & par la grandeur de leur courage, lui ont fait honneur. C'étoit cette belle fille qui avoit dessiné les figures de la broderie des trois robes que sa mère avoit travaillées avec tant d'adresse & tant d'art, que ces figures paroissoient animées. On voyoit sur une de ces robes l'histoire de la vertueuse Alceste, donnant sa vie aux Parques pour arracher son époux au tombeau. Une autre de ces robes offroit aux yeux l'adresse ingénieuse avec laquelle la chaste Penelope savoit tromper la folle espérance de ses audacieux amans : & la troisième robe enfin représentoit l'histoire de la tendre Alcyonne, qui se livra à une mort terrible pour ne point survivre à un époux qu'elle avoit si chèrement aimé. Le roi & la princesse de Crete, la reine de Lemnos & le prince de Chypre ne pouvoient cesser de louer ces broderies admirables ; mais ils eurent sujet de se récrier encore davantage, quand ils considérèrent les tableaux d'Herminie. Le premier représentoit Artemise, si fameuse par le superbe tombeau qu'elle fit élever au roi Mau-

fole son époux : le second étoit le portrait de la généreuse & tendre Hypsicratée, femme du grand Mithridate : & le troisième étoit l'historie fidelle de l'illustre reine Zenobie , aussi célèbre par sa courageuse valeur , que par son rare sçavoir. Tous ces tableaux étoient peints avec tant d'art, de noblesse & d'intelligence , ils étoient si corrects & si gracieux, qu'ils enchantoient les regards de tous ceux qui les voyoient. Après que les deux princesses & les deux princes leur eurent donné mille louanges , Telephonte dit galamment : Misandre ne hasardoit rien quand il avançoit qu'il nous feroit voir des ouvrages enchantés ; il n'avoit qu'à nous montrer ceux de sa fille pour nous convaincre qu'il avoit raison. Et de plus , ajouta Clearque , il n'y a qu'à nous faire voir ces mêmes ouvrages , pour nous convaincre aussi que tous les siècles ont produit des femmes infiniment vertueuses. Herminie supplia la reine de Lemnos & la princesse de Crète de vouloir bien permettre qu'elle leur offrît ces robes & ces tableaux , qui avoient le bonheur de leur plaire. Ces princesses lui firent l'honneur d'accepter de fort bonne grâce ces beaux présens qu'elles se partagèrent entr'elles.

Peu de jours après Telephonte épousa la princesse Elismene avec une joie infinie ; &

dès qu'on eut le consentement du roi de Chypre, on célébra le mariage de Clearque avec la reine de Lemnos, qui fut ravie de voir au roi de Crete un favori aussi sage qu'étoit Cleophane. Herminie épousa Leandrin qu'elle aimait autant par inclination que par reconnaissance; & dès qu'Anaxaride eut donné à son deuil le temps qu'exigeoit la bienséance, elle épousa Cleophane, avec qui elle vécut fort heureuse. Philantrope, Misandre & Chasseris suivirent Herminie en Chypre : Philantropé y fit toujours les charmes de la société; & Misandre & Chasseris, malgré leur bonne fortune, n'y changèrent pas de caractère, mais tous se souvinrent à jamais de la robe de sincérité qui avoit causé de si favorables changemens dans l'esprit du roi de Crete.

Voilà, mon cher Blondel, poursuivit le roi Richard, tout le conte de la robe de sincérité, & voici la moralité de ce conte renfermée dans les vers que je te vais dire.

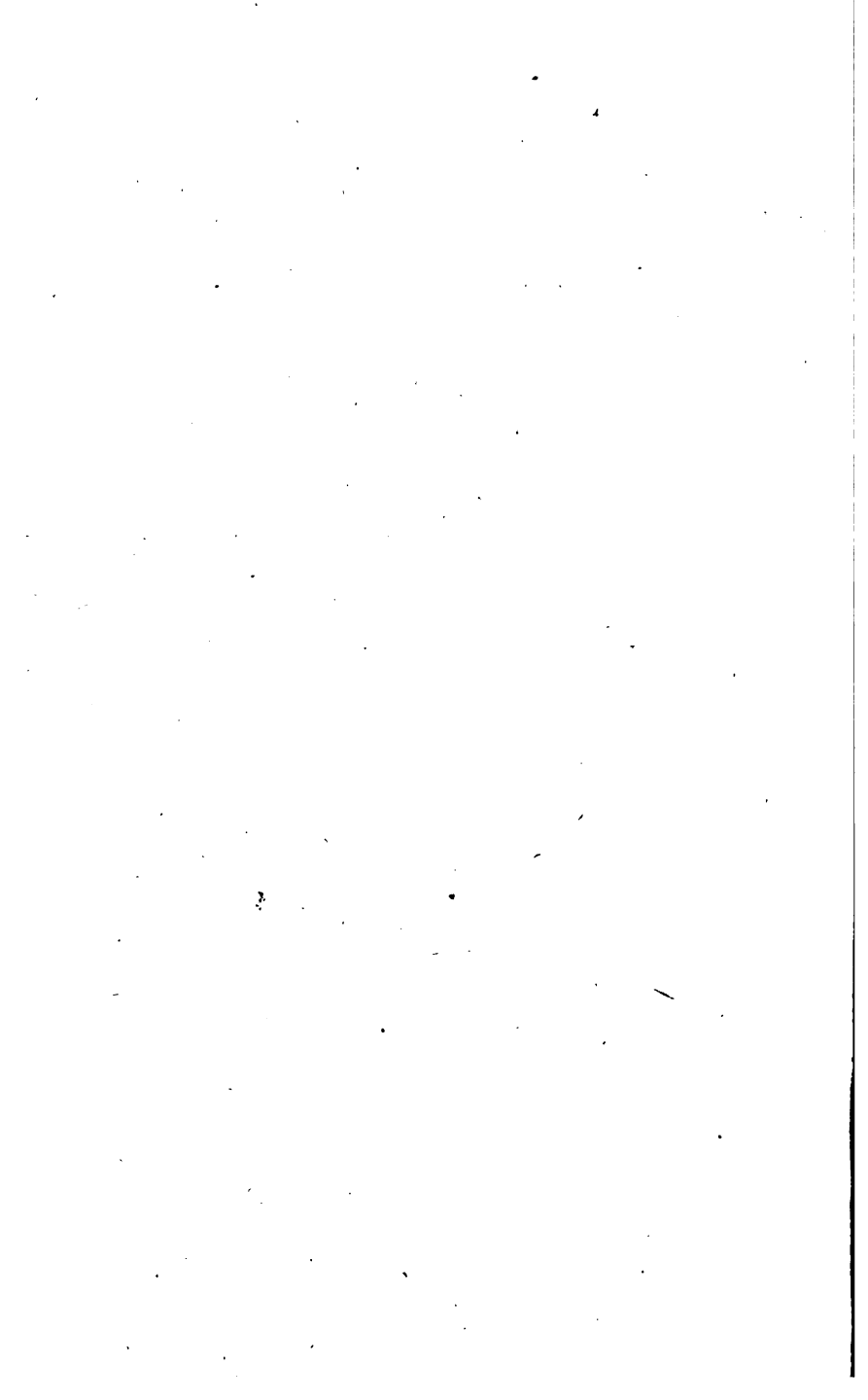
Quand une fois on est gâté
Par la prévention & par la vanité,
On est peu véritable & fort souvent bizarre.

La franchise & l'égalité
Sont des présens des cieux, dont l'usage est bien rare;
Ils sont seuls cependant notre félicité,
Qui veut toujours être flatté,
Dans d'étranges routes s'égare.

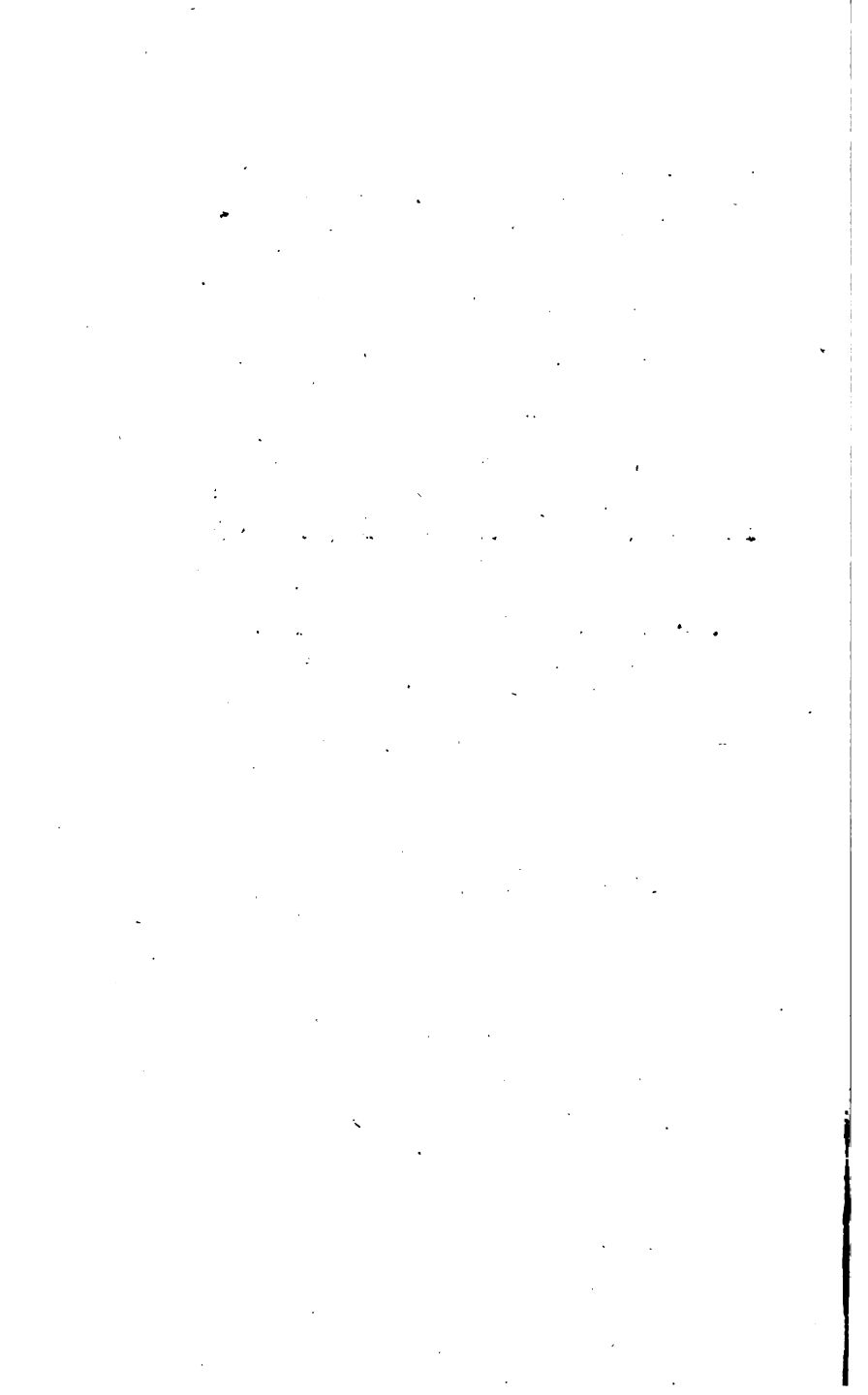
Un prince est mal servi si l'on ne lui déclare
 Exactement la vérité ;
 Mais chez les gens de cour , rarement se prépare
 La robe de sincérité :
 Vint-elle de la main capricieuse , avare ,
 D'un fantasque Pedant , philosophe entêté ,
 Trop heureux le héros rempli de fermeté ,
 Qui d'un tel ornement se pare !

Il faut avouer , seigneur , dit Blondel , que vous êtes admirable en tout : je crois qu'il n'y a que vous de héros au monde qui sachiez si bien prendre des villes , gagner des batailles , & puis composer si heureusement d'agréables fables & de jolis vers quand vous vous avisez de vous en mêler. En vérité , vous devriez bien ne point remporter tant de gloire à la fois , & vous contenter de celle de grand conquérant , sans nous enlever encore..... Blondel ne put continuer son discours , il entendit tout d'un coup un bruit terrible ; & sortant brusquement de la chambre du roi , il vit qu'on amenoit dans la tour deux prisonniers , dont la bonne mine & l'air noble se faisoient aisément remarquer , quoique ce ne fût qu'à la faveur de la sombre lueur qui éclairoit ce lieu obscur.

F I N.



LES
AVENTURES
D'ABDALLA.





AVERTISSEMENT.

LA lettre que M. de Sandifson m'écrivit en m'envoyant l'ouvrage d'Abdalla, est si instructive, qu'elle peut tenir lieu de préface à la tête de cette traduction. J'ai donc jugé à propos de l'y mettre, après l'avoir seulement un peu retouchée pour le stile; & je me contenterai de faire ici quelques remarques sur mon propre travail.

J'ai été assez souvent fort embarrassé sur la manière de traduire les endroits de cet ouvrage qui sont tout-à-fait éloignés de nos mœurs; & il m'est arrivé plusieurs fois d'être tenté de mettre tout à la françoise. J'ai même essayé de le faire. Mais je ne sai si c'est par prévention, ou si en effet les histoires, lorsqu'on les déguise, perdent de leurs grâ-

284 Avertissement.

ces ; mes essais ne m'ont point paru réussir. J'ai donc cru qu'il falloit prendre le parti mitoyen , d'adoucir certains endroits, & d'expliquer les autres par de courtes notes.

Je me suis appliqué particulièrement à bien rendre tout ce qui regarde la religion des Indiens, & l'opinion des mahométans touchant les génies. Les relations des plus célèbres voyageurs qui ont parcouru les Indes, & traité des mœurs des Indous, nous ont depuis long-tems rendues assez familières les expressions qui servent à décrire les superstitions de ces peuples. Il est vrai que parmi ces voyageurs, il y en a peu qui parlent théologie indienne aussi pertinemment que *la veuve délivrée du feu* ; mais c'est cela même qui rend l'ouvrage d'Abdalla plus curieux. A l'égard des génies bons & mauvais, & des dif-

AVERTISSEMENT. 285

férentes choses dont ils se mêlent ,
suivant les Arabes & les Persans ,
ceux qui ont lu les traductions des
livres orientaux de *M. Vattier* , &
qui lisent celles que *MM. Petit-de-
la-Croix* & *Galland* donnent tous
les jours au public avec tant de
succès , y doivent être tout accou-
tumés.

Quelques lecteurs pourroient ne
pas approuver d'abord le mot de
ginne , que j'ai conservé de l'origi-
nal ; mais je les prie de considérer
qu'il y a des génies des deux sexes ,
& que , pour les distinguer , rien
n'est plus commode que de dire
génie & *ginne* ; au lieu qu'en se
bornant au seul terme de *génie* , on
seroit souvent contraint de dire *gé-
nie mâle* & *génie femelle* : ce qui ,
dans le cours d'un récit un peu long ,
deviendrait fatigant , outre que j'ai
peine à m'imaginer que l'oreille

286 Avertissement.

pût jamais souffrir qu'on dit *la génie*, lorsqu'il s'agiroit pourtant d'une créature femelle de cette espèce.

Si le mot de *fée* avoit la même signification, j'aurois pu l'employer au lieu de celui de *ginne* ; mais il en a une toute différente, la *fée* n'étant point la femelle du *génie*, ni le *génie* le mâle de la *fée*. Une *fée* n'est pas une créature d'un ordre supérieur : ceux qui l'ont cru se sont trompés. C'est une femme ordinaire ; il est aisé de le prouver par les anciennes narrations de tous les peuples. Dans ces narrations, on connoît les *fées* non-seulement par elles-mêmes, mais aussi par leur parenté. Sans nous arrêter aux anciens livres orientaux, la *fée Morgan*, dont il est parlé dans l'histoire de Lancelot du Lac, n'étoit-elle pas sœur du roi Artus ? La *fée* qu'interrogea Guerin Mesquin, &

AVERTISSEMENT. 287

toutes celles qu'il trouva avec elle dans les grottes obscures de l'Appennin, étoient des femmes, & des femmes péchereffes; c'est lui-même qui le dit dans le livre qui porte son nom. On décrit la généalogie de la fée de l'île d'Hircan dans l'histoire de Palmerin d'Olive & de ses enfans. Dans celle du chevalier de l'Etoile d'Or (*Stelladoro*), on fait connoître que la fée du Val-aux-Ombres étoit une femme de ce monde-ci. Il ne serviroit de rien de nous étendre davantage sur ce sujet. Je reviens aux génies.

Selon les auteurs mahométans, le monde, avant la création d'Adam, fut habité par des génies, dont les uns étoient *divs* (1), & les autres *péris*. Les premiers étoient

(1) Dans ce mot, l'*v* doit se prononcer en consonne, comme dans *dive*.

288 A V E R T I S S E M E N T.

mauvais , & les derniers bons. Cette opposition d'inclination faisoit qu'ils ne s'accordoient guère ; mais Adam , qui devoit donner à l'univers de nouveaux habitans , à l'exclusion des génies , n'eut pas plutôt paru , qu'ils se divisèrent encore davantage. Non-seulement les péris qui se soumirent à Dieu augmentèrent leur haine contre les divs , mais il s'éleva même un nouveau parti entre les génies malfaisans. Plusieurs de leurs légions ouvrirent les yeux à la vérité , & allèrent s'établir dans la montagne de Caf , sous la conduite de Surkhrag leur chef. Les autres génies continuèrent à demeurer ensemble , nonobstant leurs divisions ; & cédant aux hommes presque toute la terre , ils se renfermèrent dans la partie qu'ils appelèrent le *Ginnistan.*

AVERTISSEMENT. 289

nistan. Sous le règne de Salomon , un grand nombre de *divs* se convertit encore ; d'autres embrasèrent aussi la bonne voie , entendant lire l'Alcoran , à ce que dit Mahomet. Pour les *péris* , nous ne voyons pas qu'ils aient jamais changé , ni qu'ils aient même pensé à se séparer , jusqu'au tems de la reine Feramak.

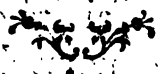
Cette petite exposition m'a paru nécessaire pour l'intelligence de cet ouvrage , qui suppose par - tout une grande connoissance des fables orientales. J'observerai encore que j'ai trouvé , par rapport aux *péris* & aux *divs* , la même difficulté qui m'avoit fait de la peine au sujet des *génies* en général. Les deux sexes se rencontrent parmi les *péris* & les *divs* ; ainsi j'ai été contraint de donner à leurs noms des terminaisons qui les distinguassent. J'ai donc

190 A V E R T I S S E M E N T.

appelé simplement *péris* & *divs*, les mâles; & j'ai nommé leurs compagnes *périsés* & *dives*.

Les *péris* & *divs* ont des disciples. Les femmes instruites par les *péris* sont, à proprement parler, les *fées*; & les hommes, disciples des mêmes génies, s'appellent les *sages*: tels étoient Alquif & le chevalier *d'ell' Isola Serrata*. Ceux & celles qui s'affrjettissent aux *divs* sont appelés *magiciens* & *magiciennes*.

Si, en lisant la lettre préliminaire, on rencontre quelque obscurité dans l'avanture qui suit ces marques ****, cette obscurité s'évanouira par la lecture de l'histoire de la *dame Persane* (Rouschen).



L E T T R E
DE M. DE SANDISSON
A U T R A D U C T E U R,

Ecritte de Batavia le 13 Décembre de l'année 1703.

MONSIEUR,

Je n'entends pas assez l'arabe pour
connoître tout le prix des mémoires que
je vous envoie ; mais trouvez bon que
je vous supplie de me mettre en état
d'en juger. Vous faire cette prière, c'est,
si je ne me trompe, vous exhorter à
les traduire en françois. Je souhaite qu'ils
vous paroissent assez curieux pour vous
y engager.

Les fins Arabes à qui je les ai com-
muniés, disent qu'il y a bien de la
différence entre le stile de cet ouvrage
et celui de l'Alcoran. Ils prétendent que
le langage d'Abdalla est mêlé d'expres-
sions usées, et de termes indiens

qui passeroient à la Mecque pour des barbarismes insupportables.

A l'égard du fond, je les trouve partagés. Les uns ne veulent croire que ce qu'Abdallâ dit avoir vu de ses yeux; les autres ajoutent foi, & à cela, & presque à tout le reste. Pour moi, je me sens porté à être à peu près de l'avis des derniers, quoique je n'aie pu me faire rendre qu'un compte assez superficiel des principales aventures. Je vous dirai ma raison, après que je vous aurai rapporté ce que je sai de l'auteur.

Hanif son père étoit un homme très-consideré à la cour & dans les armées de Géhan-Guir, qui l'avoit fait Kobat-Kan, c'est-à-dire, commissaire-général de sa cavalerie. Il se rendit suspect à Chah-Jéhan dans les troubles qui accompagnèrent son élévation au trône. Les soupçons de ce prince étoient peut-être mal fondés; mais ils ne laissèrent pas d'attirer à Hanif la perte de sa charge & d'une partie de ses biens. Nonob-

tant cette disgrâce, il tint bon à la cour, & il y parut toujours parmi les autres omrahs avec quelque splendeur, jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva environ deux ans avant le départ de son fils.

Abdalla, long-tems après son retour, fut envoyé par Chah-Jéhan à Batavia, pour traiter du commerce avec le général de la compagnie des Indes orientales. Durant sa navigation, il mourut chez M. Guillaume Berkuys, où il étoit logé avec les principales personnes de sa suite. Le bruit courut qu'il s'étoit empoisonné; mais sa mort vint certainement d'un excès de chagrin que lui causa la fausse nouvelle de la mort de son maître. Il se mit dans l'esprit que Chah-Jéhan, qui avoit toujours différé de prendre de l'eau de la fontaine de Borico qu'il lui avoit apportée, en avoit fait usage en son absence; & que faute d'avoir bien observé toutes les circonstances nécessaires, ce prince s'étoit rendu funeste cette liqueur toute divine.

S'il en prit, cela ne fut que trop vrai en un sens, puisque la révolution qu'elle excita dans ses humeurs fut assez grande pour le faire croire mort : ce qui fut cause que ses propres enfans le dépouillèrent, & qu'Aureng-Zeb, qui resta seul maître, le priva de la liberté. Ce n'est pas à nous à examiner pourquoi la santé rétablie de Chah-Jéhan ne se soutint pas ensuite plus long-tems dans sa prison. Mais nous pouvons juger par la longue vie d'Aureng-Zeb, que son père lui laissa en mourant quelque chose de plus précieux que les pierreries que Begum-Sahab (1) lui présenta dans un bassin d'or. Aureng-Zeb auroit, sans doute, élevé Abdalla aux plus hautes charges de l'état, si celui-ci avoit eu le courage de vivre. En mourant, il laissa

(1) Begum-Sahab, sœur d'Aureng-Zeb, demeura toujours auprès de Chah-Jéhan pendant sa prison ; & quand il fut mort, elle présenta à Aureng-Zeb un grand bassin d'or, où étoient toutes les pierreries de Chah-Jéhan, & même toutes les siennes.

à son hôte ses mémoires, & lui fit quelques autres présens plus considérables. Le bon homme Berkuys d'aujourd'hui, fils de Guillaume, étoit déjà grand dans ce tems-là. C'est lui qui m'a raconté ces particularités, en me mettant le manuscrit entre les mains.

Je reviens au motif de ma crédulité. Vous m'avouerez que les transports soudains d'un lieu à un autre, & les aventures surprenantes qui arrivent dans ces tems-là, sont ce qu'il y a de plus difficile à croire dans ces mémoires; & que qui, par exemple, tiendrait pour vrai le voyage de Rouschen, auroit mauvaise grâce de faire le difficile sur le reste du livre. Or, voilà où j'en suis. Je ne puis douter de la réalité du voyage de Rouschen, puisque moi-même j'ai été enlevé comme elle; & que j'ai passé du moins deux heures dans l'académie de l'île Détournée. * * * * *

Vous savez avec quel empressement j'ai toujours recherché les livres de fée.

rie ; c'est vous qui jusqu'à présent avez bien voulu prendre le soin de m'envoyer tous ceux qui ont paru. Un jour , à neuf heures du soir , achevant de lire , dans mon cabinet , le dernier des volumes d'un petit ballot que votre correspondant de Surate m'avoit fait tenir, je vis à six pas de moi un beau vieillard habillé de bleu , dont la barbe blanche descendoit jusqu'à ses genoux , & qui portoit en sa main gauche un filet semblable à celui que vos pêcheurs appellent un épervier. Argamasse, me dit-il, première reine des pérís (1) bleus , & Aligand son époux (2), ressuscité d'aujourd'hui , vont finir deux affaires importantes. Ils vous ont choisi pour assister à la décision , & pour la faire savoir aux autres hommes. J'étois , comme vous pouvez vous l'imaginer , très-effrayé. Mais je n'eus pas un moment pour

(1) Génies bienfaisans.

(2) Ce mystère est expliqué au long dans l'histoire de la dame Persane.

me remettre. Le vieillard me jeta son filet sur le corps ; & quand il m'eut bien enveloppé , il m'emporta sur son dos dans mon jardin , & du jardin , par des espaces immenses de ténèbres très-froides & très-épaisses , dans un amphithéâtre rempli de monde. Je ne savois où j'étois ; je ne l'ai appris que depuis par l'histoire de Rouschen. L'amphithéâtre où je me trouvai , étoit le même qu'elle décrit. Mon porteur me présenta à la reine bleue , qui me fit asseoir à ses pieds , en me disant ces quatre mots : *Vois. , écoute , retiens & publie.*

Nous entendîmes un instant après un grand bruit de timbales & de trompettes du côté de la porte blanche. Je ne savois d'abord si je devois m'en effrayer ou m'en réjouir ; mais l'assemblée ayant choisi ce dernier parti , je le pris aussi fort volontiers. Le son de ces instrumens guerriers nous frappoit de plus en plus. Enfin douze timbaliers ailés , & autant de porte-timbales entrèrent comme des

oiseaux, & nous donnèrent d'autant plus de plaisir, que, de leur nature, ils n'étoient guère propres, ni à se guinder en l'air, ni à s'y soutenir. Les premiers étoient de véritables ours nés dans la nouvelle Zemble; & les derniers, les plus gros ânes qui eussent jamais pris naissance dans l'Arcadie ou dans le Mirebalais. Les trompettes qui les suivirent n'étoient pas moins extraordinaires. Imaginez-vous douze anguilles de la grosseur de deux hommes, lesquelles embouchent douze tuyaux d'argent long de dix-huit ou vingt pieds, & douze petits vieillards qui tiennent ces anguilles par la queue, & qui les obligent à souffler plus ou moins forts en les ferrant avec les doigts. Les anguilles soutenoient en l'air ces vieillards, & s'y soutenoient elles-mêmes par le secours de quatre grandes aîles, qui, par la figure & la variété inimitable des couleurs, ressembloient à de belles aîles de papillons.

Il entra ensuite un grand char tiré par quatre dragons, qui avoient toute la beauté des animaux de leur espèce, sans avoir rien de ce qui nous les fait craindre. Leurs ailes sembloient être d'or, leurs écailles d'émeraude; on auroit pu prendre les crêtes rouges qu'ils avoient sur leur tête pour de précieux rubis. Leurs longues queues se remuoient en cadence au son des timbales & des trompettes. Le char étoit de filigrane émaillé, monté sur des barres d'or, & parsemé de saphirs; d'un travail très-délicat, qui représentoit au naturel toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. On voyoit la blonde Glastine majestueusement assise. Il y avoit une si grande ressemblance entre sa grand'aïeule Argamasse & elle, que j'aurois pu la reconnoître sans être instruit de personne. Un prisonnier très-mélancolique, qui tenoit sous son bras un livre sur lequel il jetoit de tems en tems des regards fort tristes, étoit attaché derrière le char, & s'en

laissoit plutôt entraîner qu'il ne le suivait.

Après qu'il fut passé, j'aperçus sur son dos un écriteau, où je lus ces paroles : LE COMTE DE GABALIS, INSIGNE IMPOSTEUR. Les timbaliers & les trompettes se rangèrent aux extrémités de l'arène, & les dragons placèrent Glaftine & son char justement dans le milieu. Cette périse salua les ressuscités, puis parla de cette manière à la reine Argamasse : « La présence du prisonnier vous répond déjà du succès d'une partie de la commission dont j'étois chargée, & je ne me suis pas moins exactement acquittée de l'autre.

On m'avoit ordonné de faire une revue des livres nouveaux qui parlent de nous. Je n'y ai pas manqué : mais je suis fort mécontente de tout ce que j'y ai lu. Presque personne n'a bien écrit sur notre sujet, depuis la mort du fidelle Galerfi. On ne produit aujourd'hui que de petits livres indignes de nous. Je vais

vous le prouver par un seul échantillon ; car de vous faire une liste entière de ces fades ouvrages , & de vous rapporter en détail les impertinences qu'ils renferment , ce seroit vous causer sans raison le même ennui que j'ai essuyé.

Avez-vous jamais oui parler d'*Obligantine* , de *Bienfaisante* , de *Rancune* , de *Bourgillonne* , de *Plaisir* & de *Berlinguette* ? Quelle sorte de gens nommez-vous là , dit Argamasse ? Des périses , ou comme on parle en Europe , des fées , dit Glaftine. Il n'y en eut jamais de ces noms-là , repartit Argamasse. Cela est hors de doute , reprit Glaftine , aussi les met-on en commerce avec des dieux qui ne furent jamais ; par exemple , on lie *Rancune* avec *Pactole*.

Les meubles que ces prétendues fées fournissent , ne sont pas moins hors de vraisemblance : ce sont des *sofas d'aventurine* , des *fauteuils de lapis* , des *tabourets de cornaline* , des *canapés d'ambre*. N'admirez-vous pas ce choix de ma-

tières ? Si ces meubles sont délicats & travaillés à jout , ils sont bien fragiles ; mais aussi s'ils sont grossiers & massifs , quel moyen de les remuer ? Sans parler du danger extrême qu'il y auroit à approcher du feu (1) un canapé d'ambre. Que direz-vous des *bâtimens de nacre* , du vin d'*Affiorat* & de la pierre d'*Aunix* de ces mêmes fées ? Assurément , interrompit Alixand , ce sont des femmes différentes des autres , qui se mêlent d'écrire de si belles choses. Je n'ai pas trop voulu m'en informer , pour suivit Glastine , mais si ce sont des femmes , elles sentent un amour de père pour les ouvrages dont elles sont les mères. Ces charmantes fées (que vous nous avez nommées , reprit le pénible , sont-elles en rapport avec d'honnêtes gens ? Oh ! pour cela , oui , dit Glastine : leurs princes & leurs princesses sont d'excellentes personnes : la reine des *Eaitues-Pommes* , le prince *Petit-Pois* ,

(1) L'ambre jaune se fond au feu.

la *princesse Féverolle*. Il se fit là-dessus un agréable murmure dans la compagnie ; & j'entendis la plupart des jeune pèris se dire les uns aux autres : vraiment les hommes doivent trouver tout charmant ce petit peuple couronné ; ce sont gens à manger. En voici d'autres , continua *Glastine*, dont les noms majestueux vous inspireront plus de respect : le *roi Coquerico* , le *roi Peudaquet* , & le *roi des Fariboles* , ne sont-ce pas de grands princes ? Comme elle affectoit de prononcer avec gravité ces noms ridicules , on rit haut & beaucoup. Du moins , s'écria-t-elle , après avoir un peu ri elle-même , ne méprisez pas les héros & les héroïnes que ces illustres fées protègent : c'est un *petit cochon* , mais le plus joli petit cochon de lait qu'on ait jamais vu ; c'est une *princesse Ondine* , dont les cheveux sont du plus beau blond que l'on vit jamais ; c'est une *hirondelle* , mais la plus belle petite *hirondelle* que l'on ait jamais vue. Demeurez-en là , ma fille , interrompit

Aligrand : comment avez-vous pu mettre dans votre tête tant de pauvretés ? Je n'ai plus rien à dire sur ce sujet , répliqua Glaftine ; c'est aux reines à voir quels remèdes il faut apporter à la fureur d'écrire qu'on a aujourd'hui dans le monde. A la fin , tout l'univers croira que nous sommes faites comme les Obligantines & les Bourgillones ; il croira même qu'il y a quelque part des *îles cabalistiques* , & que ce misérable (elle regarda Gabalis) est *capitaine des philosophes* qu'on suppose y demeurer.

Il est à propos , dit Argamasse , que nous pensions mûrement à arrêter les plumes imprudentes , & à châtier Gabalis. Par ce peu de paroles , elle disposa les reines à donner leur avis , qu'elle alla même recueillir. Puis ayant repris sa place , elle termina la première affaire par cette sentence.

« Attendu que nous avons appris que des gens de toutes sortes d'âges & de sexe s'ingèrent de faire des livres où ils
nous

nous attribuent plusieurs choses auxquelles nous n'avons jamais pensé, & où ils nous confondent, mal-à-propos, avec des fées chimériques : nous Périse Argamasse, ancienne reine du Palais-Bleu, après avoir pris les avis des cinq reines régnantes, avons déterminé dans notre conseil académique, que les auteurs coupables seront punis, quoique avec clémence pour cette fois-ci. Si ce sont des femmes, elles seront mal-propres, quelquefois rêveuses, & quelquefois babillardes avec excès : si ce sont des hommes, ils auront l'haleine incommode pendant trois ans, & ils affecteront de vivre & de se mettre d'une manière qui les fera montrer au doigt. Et afin de prévenir efficacement pareils désordres qui pourroient naître dans la suite, par l'avis de notre même conseil, nous voulons que les ongles de ceux & de celles qui exerceront inconsiderément leur plume sur notre sujet, se changent subitement en griffes, & qu'il leur prenne.

une démangeaison générale dans tous les membres. Au reste , nous défendons expressément , même aux personnes que nous aurions députées pour transmettre nos actions à la postérité , de composer seules : & enjoignons très-étroitement aux hommes d'interroger des femmes habiles & ingénieuses , lorsqu'il s'agira de sentimens & d'ajustemens ; & aux femmes de montrer leurs ouvrages à des hommes de bon sens , qui aient soin d'en retrancher les contradictions , les exagérations & les redites. Telle est notre volonté. »

Cette sentence prononcée , on passa au jugement de Gabalis. Les reines avoient été d'avis qu'il parlât. L'ordre lui en fut signifié par Glaftine , & il le fit en ces termes :

« Puisque mon mauvais sort a voulu que je tombasse entre vos mains , & qu'il est impossible que tout ce que j'ai de science & d'adresse m'en tire , je suis contraint de tourner mes pensées à vous exciter

à la compassion, & à tâcher de diminuer mon supplice par l'aveu sincère de mes crimes. J'avoue donc que j'ai fait tous mes efforts pour donner un nouveau lustre à un art que vous condamnez, & que je n'ai rien négligé pour inspirer à tout le monde une haute opinion de ma personne. J'ai fait passer la magie noire, cette science que les divs (1) enseignent, pour la véritable sagesse ; & je me suis donné moi-même, tantôt pour un comte allemand, tantôt pour le capitaine des philosophes qui demeurent dans les îles cabalistiques. Au commencement, je travaillai à vous confondre avec les divs, mais sans succès, parce que les hommes ne purent, ni vous discerner dans les maléfices des divs, ni reconnoître les divs dans vos bienfaits. Je me portai donc à entreprendre ce qui m'a principalement attiré votre indignation ; & supposant l'existence des quatre peuples

(1) Génies malfaisans. Dans le mot div, l'*v* se doit prononcer à-peu-près comme une *f*.

élémentaires , j'engageai le monde à leur attribuer des prodiges qui vous appartenoient , & à croire que vous nous étiez soumis. Je pourrois , en quelque sorte , exténuer mon crime en vous représentant que je ne suis point l'auteur des sylphes , des gnomes , des nymphes , ni des salamandres , dont Paracelse , Vigenère & quelques autres avoient parlé avant mon écrivain ; & que la facilité avec laquelle mon écrivain s'est laissé charmer par mes discours , ne m'a que trop encouragé à lui en imposer. Mais vous ne savez pas moins ce qui fait à ma décharge , que ce qui me rend coupable. »

Gabalès fit un grand soupir en achevant ces paroles , & baissa la tête. Son supplice fut différé jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous les secrets du parti noir , dont il paroissoit alors être le chef parmi les hommes. Argamasse commanda donc à la prison de l'académie de se montrer , & de loger le criminel. Aussi-

tôt la terre s'ouvrit à dix pas de Gabalis, & il en sortit un monstre horrible. Il étoit de la grosseur de six éléphans, & son corps n'étoit couvert que d'un cuir ridé, sans aucun poil. Ses yeux étoient grands, mais enfoncés, & la profondeur affreuse de sa gueule en faisoit ressembler l'ouverture à celle d'un abîme. Son ventre portoit à terre, & n'étoit soutenu de quatre grosses pattes qu'autant qu'il le falloit pour avancer très-lentement. Quelle prison que ce ventre-là ! Le monstre s'approcha peu-à-peu de Gabalis ; & lorsqu'il ne fut plus qu'à une très-petite distance de lui, il ouvrit sa gueule, & attira ce malheureux dans le fond de ses entrailles. Après cette expédition qui me remplit d'horreur, la prison vivante se retira dans le lieu d'où elle étoit sortie, & la terre se remit d'elle-même. Ainsi finit la seconde affaire.

Aussitôt qu'elle fut décidée, mon porteur habillé de bleu me couvrit de

son filet ; & , m'ayant chargé sur ses épaules , me rapporta dans mon cabinet où il me laissa , en répétant les deux dernières des quatre paroles que m'avoit dites Argamasse : *retiens & publie*. Quelques momens après , minuit sonna.

Il est assez difficile , Monsieur , de ne pas retenir une aventure aussi étrange que la mienne. Pour la publier parfaitement , il n'y auroit qu'à la faire imprimer , si tous les livres qui s'impriment , se débitoient assez pour être censés publics. Au reste je me flatte que ma facilité à croire les prodiges contenus dans les mémoires d'Abdalla cessera de vous étonner désormais ; & je finis ma lettre en vous assurant que je suis , &c.





LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

*Commencement des aventures d'Abdalla,
fils d'Hanif.*

SUR la fin du Ramadan (1) de la sixième année du règne de (2) Chah-Jehan, colonne de la foi, un peu avant le tems de la seconde prière (3), Ogloufkan, capitaine des gardes

(1) Le *Ramadan* est le mois du jeûne des mahométans, jeûne solennel, pendant lequel ils se privent de boire & de manger depuis le lever du soleil, jusqu'à ce que les étoiles paroissent. Ils s'abstiennent aussi, jusqu'à ce moment-là, de coucher avec leurs femmes.

(2) Chah-Jehan, grand mogul, père d'Aurengzebe & fils de Jehan-Guir, fils d'Ekbar, fils d'Houmayons, septième des descendans de Tamerlan.

(3) Les mahométans sont obligés de prier cinq fois le

du palais, entra dans ma chambre, & me parla en cette sorte : Abdalla, fils d'Hanif, je souhaite que le commandement que j'exécute te soit avantageux : donne-moi ton sabre, & me suis chez le sultan ; c'est lui qui l'ordonne. Aussi-tôt je me prosternai, & après avoir adoré Dieu, Oglouf-kan, répondis-je, mets ta main sur ma tête ; le sultan est le maître de ma vie ; je suis son esclave. En même-tems je lui donnai mon sabre ; il sortit, & je le suivis. Au bas de l'escalier, dix gardes qu'il y avoit postés, m'environnèrent ; avec ce cortège je traversai toutes les cours du palais, & je fus conduit devant Chah-Jehan.

Ce monarque n'étoit accompagné que de l'Emir-Gemla, fils de Gabdol, alors général de ses troupes, & du vénérable Fazel-Kan, fils d'Hafam, chef des imans (1). Oglouf-kan qui marchoit devant moi lui présenta mon cimeterre, & lui dit : lumière des fidèles, Abdalla s'est soumis à ton ordre, sans aucune résistance ; puissent tes ennemis imiter son exemple. Quoique je ne me sentisse pas criminel, une frayeur

jour ; savoir, un peu après le lever du soleil, un peu après midi, avant le coucher du soleil, lorsque le soleil se couche, & fort avant dans la nuit.

(1) Ecclésiastiques mahométans, chargés du soin des mosquées.

extrême s'étoit saisie de mon cœur ; je n'en laissai pourtant paroître aucune marque , & j'enhardis ma contenance. Le sultan n'avoit pas les yeux irrités , mais cela ne me rassuroit point : faut-il de la colère pour se défaire d'un moucheron ? Dès qu'il me vit à ses pieds ; fils d'Hanif, me dit-il , faisons la prière ; abaïssons-nous devant celui qui ne meurt point. Cette parole redoubla mon épouvante. Le sultan, le général, l'iman, le capitaine des gardes, les gardes qui étoient à la porte, plièrent les genoux, & courbés la face contre terre, ils glorifièrent le prophète. Incertain de mon fort, je priai ce fidèle interprète des volontés du tout-puissant, d'être mon protecteur. Mon ame lui dit : envoyé de Dieu, si j'ai toujours détesté les trois hérésies (1) ; si j'ai sincèrement résolu d'aller honorer ton tombeau, & arroser de ma

(1) Les trois principales hérésies parmi les mahométans sont : 1°. que la grâce sauve indépendamment de la loi ; 2°. que la vérité sauve indépendamment de la grâce & de la loi ; 3°. que toutes les religions sont bonnes. Ceux qui soutiennent cette dernière opinion sont brûlés dès qu'on les découvre. Cependant Mahomet lui-même l'a enseignée : *Tout homme, dit-il, qui suit la vertu, juif, chrétien ou autre qui abandonne sa religion pour en prendre une nouvelle ; tout homme qui adore dieu, & qui fait de bonnes œuvres, sera sauvé.* Alc. az. 2.

fueur le saint mont Arafat (1); si le divin livre a fait jusqu'à présent les délices de mon esprit, & l'attention de mes yeux; sois mon appui. Le compte de mes jours va peut être finir: je vois déjà les anges (2) farouches & ténébreux: souviens-toi de ma foi; il n'y a qu'un Dieu, & tu es son prophète.

La prière achevée, le sultan se leva, & s'étant tourné vers moi; fils d'Hanif, me dit-il, je veux te faire entreprendre un long voyage; baïsse la tête. Pere des Musulmans, lui répondis-je d'un ton assez ferme, le voyage sera vraiment long & sans retour; nous le ferons tous à différentes heures. Que dieu très-clément & très-miséricordieux multiplie tes années. En disant ce peu de paroles je m'affermis sur mes genoux, & je tendis le cou. Il tira mon sabre, qui n'étoit pas sorti de ses mains, même pendant la prière; il leva le bras; mais au lieu de me trancher la tête, il remit la lame dans le fourreau, & les assistans poussèrent de grands cris de joie. J'ouvre les yeux que les sombres avant-coureurs de la mort avoient déjà fermés.

(1) Montagne proche de la Mecque, où Adam & Eve se reconnurent, suivant les fables mahométanes. Les pèlerins de la Mecque la montent en courant.

(2) *Monkir* & *Quarekir*, anges noirs auxquels les mahométans sont livrés après la mort.

Quelle fut ma surprise ! Chah-Jehan , avec un visage riant , me relève lui-même , m'embrasse , me jure qu'il est charmé de mon courage & de mon obéissance. Ayant ensuite commandé à Oglouf-kan de se retirer avec ses gens , il me fit asseoir entre Fazel-Kan & l'émir Jemla , vis-à-vis de son sofa , & fit signe à l'émir de parler.

Seigneur , dit l'émir Jemla , j'ai vu & entre-tenu moi-même l'homme qui étoit âgé de trois cens quarante ans , & qui en avoit encore dix à vivre. Il fut trouvé chargé de chaînes dans le camp du roi de Golkonde après sa défaite , & votre victoire lui procura la liberté. Je le retins trois jours , qui lui suffirent à peine pour me raconter les révolutions qu'il avoit vues arriver pendant sa longue vie. Ne croyant point le devoir garder plus long-tems , je lui donnai dix roupies (1) d'argent , & je lui permis de se retirer où il voudroit. Il étoit de Bengale , & il s'appelloit l'Ancien de Bengale. Il avoit les yeux profondément enfoncés dans la tête , la voix claire , la barbe & les cheveux très-déliés & blancs comme la neige. Quoique son visage fût plein de rides , la couleur en étoit vermeille ; on y appercevoit la gaieté qui accompagne naturellement une santé par-

(1) Pièce de monnaie qui vaut environ trente sous.

faite. Il sembloit avoir été plus grand qu'il n'étoit, & son corps, rentré en lui-même, ne se courboit que difficilement. Les nerfs de son cou paroissoient aussi s'être retirés, & avoir rapproché sa tête de ses épaules. Il marchoit au reste légèrement, sans secours. Interrogé sur la manière dont il étoit parvenu à un âge si avancé, il me dit que son père, qui avoit vécu trois cens cinquante ans, lui avoit laissé trois prises de l'eau de la fontaine de l'île de Borico, & que, par la vertu de cette eau, il s'étoit rajeuni trois fois. Je lui demandai avec soin où étoit cette île, & si l'on y permettoit à tout le monde d'aller puiser dans cette heureuse source de vie. Il me protesta qu'il ne pouvoit satisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces questions, & que son père même, à qui il les avoit faites, n'avoit pu y répondre. Je le pressai plusieurs fois de me dire comment son père s'étoit donc procuré une liqueur si merveilleuse : sa réponse fut toujours que c'étoit un présent que lui avoit fait le dieu Vichnou (1), dont il avoit été longtemps sacrificateur. Voilà, seigneur, tout ce que je tirai de ce kafar (2). Une conclusion aussi fa-

(1) *Parabaravastou*, le plus grand des dieux, créa trois dieux inférieurs, disent les Indiens ; savoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*.

(2) Ou *Kafer*, impie, infidèle;

buleuse que celle-là, à laquelle cependant il ne manquoit jamais de revenir de quelque façon que je l'interrogeasse, ne contribua pas peu à me le faire mépriser. L'émir, ayant fini son discours, Chah-Jehan se tourna vers le fils d'Hafam, qui, ayant porté très-respectueusement sa main à son front, parla ainsi :

Sacré défenseur des croyans, que l'épée de l'ange (1) de la mort se rouille en ta faveur. Je ne t'ai point caché mes sentimens, ni ce que nos livres m'ont appris. Amrou, fils de Gigim, dans son histoire du monde, au chapitre des terres dont on a connoissance, quoiqu'on ne sache pas précisément où elles sont, dit que l'île de Borico est seule au milieu d'une mer très-vaste ; que les jours y sont égaux aux nuits, & que les arbres y portent du fruit toute l'année, parce que le changement de saisons y est imperceptible. Il fait aussi mention de l'eau qui rend aux corps affoiblis la vigueur de leur première jeunesse : mais il assure qu'un petit édifice en environne & en ferme la source. Le grand pontife, qui a seul la clef de cet édifice, ne dispose de l'eau que suivant certaines

(1) Son nom est Adriel ; il tue tous les hommes. Selon Mahomet, il sera changé en mouton à la fin du monde, & se tuera lui-même entre le paradis & l'enfer.

règles qui lui sont prescrites : le peuple même de l'île en est privé, & il ne jouit que de celle qui s'écoule dans les dehors, & qui n'a pas à beaucoup près tant de vertu. Elle fortifie, à la vérité; mais la source seule rappelle la jeunesse. L'eau de la source a le goût du vin le plus exquis; elle a tant de force, que si l'on en prend trop, elle allume dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Et qui avoit si bien instruit Amrou, interrompit Chah-Jehan ? De qui tenoit-il ce détail ? Seigneur, reprit le chef des imans, il n'a point voulu que nous le fussions. Je soupçonne qu'il le tenoit de quelque voyageur ; car il ajoute que les étrangers avoient tenté inutilement de forcer le petit édifice. » Une armée de
» fantômes, dit-il, réprima leur témérité. Des
» lions & des dragons en fureur menacèrent
» les uns ; d'autres virent des géants prêts à
» les assommer ; quelques-uns sentirent la terre
» trembler sous leurs pieds ; plusieurs autres
» pensèrent être consumés par des tourbillons
» de flammes. Tout le peuple en armes vint
» encore fondre sur eux ; & ceux qui par une
» prompte fuite purent regagner leur vaisseau,
» se crurent singulièrement favorisés de Dieu ». Il est à présumer, seigneur, que le fils de Gigim, qui ne négligeoit nulle occasion d'apprendre,

avoit oui raconter à quelqu'un d'eux tout ce que je viens de rapporter.

Le sultan voyant que Fazel-Kan avoit achevé de parler , s'écria par trois fois, quel trésor que l'eau de cette source ! puis il m'envifagea , & me dit : Abdalla , si le voyage dont j'ai paru te menacer ne t'a pas fait peur , comment craindrois-tu de faire celui de l'île de Borico pour mon service ? Je fus ravi de découvrir enfin à quoi devoit aboutir mon aventure. Souverain des rois , répondis-je , je ne crains que toi sur la terre ; je vais parcourir les mers ; coupe-moi les mains , si je ne te rapporte ce que tu désires. Pars incessamment , reprit Chah-Jehan , les jours que tu ajouteras aux miens seront pour toi des jours heureux. Méprise les fantômes d'Amrou , ils sont de trop dans son récit. Un peuple furieux & armé suffisoit pour exterminer ceux qui ont imposé à cet auteur. Je reçus ces ordres en m'humiliant profondément ; le sultan nous recommanda très-étroitement le secret , & chargea l'Emir-Jemla de me fournir tout ce qui me seroit nécessaire pour mon voyage. Je me retirai plein de joie & d'inquiétude.

Dès le jour suivant je sortis d'Agra , & j'allai joindre une caravane qui partoît pour Cambaye , j'étois seul , & sous un habit grossier je

portois en or & en bijoux la valeur d'une ville. Je devançois ordinairement la compagnie, afin d'être plus en liberté de rêver aux moyens d'exécuter ma commission. J'étois très-intrigué. Le succès me paroissoit impossible, & je regardois mon voyage comme un bannissement. Je vais errer au hasard, me disois-je, & chercher je ne fais où, une île qui n'est peut-être nulle part. Ce qu'il y a ici de plus certain, c'est l'incertitude de la route que je dois tenir. Je ne laissois pas ensuite de me fortifier contre le découragement que ces pensées faisoient naître, & de prendre des mesures ou pour réussir contre toute espérance, ou pour me consoler si mes recherches étoient vaines. A une journée de Bargant je m'aperçus que je n'étois pas le seul qui s'écartât de la foule pour s'abandonner aux réflexions. Un jeune homme bien monté, & d'une physionomie très-revenante, faisoit à-peu-près comme moi ; je m'en convainquis par des attentions réitérées. Son air mélancolique m'ayant inspiré de la curiosité, je le suivis sans trop d'affectation. En approchant de lui je l'entendis soupirer ; & il dit assez haut, croyant parler sans témoin : ah ! pour cette fois si elle m'échappe, je suis perdu sans ressource. Le bruit de mon cheval le tira de sa rêverie ; nous nous saluâmes. La conversation, d'indifférente qu'elle

qu'elle fut au commencement, devint intéressante de part & d'autre. Je fus m'attirer sa confiance, & il m'exposa ainsi le sujet de ses peines.

Histoire d'Almoraddin.

JE m'appelle Almoraddin, & je suis fils unique d'un marchand qui étoit, il y a trois ans, l'un des plus riches de Cambaye. La tendresse inconcevable qu'il a pour moi l'a réduit à une grande médiocrité, & par le même motif il va peut-être achever de consumer ce qui lui reste. Hélas ! je suis la cause de son malheur & du mien ! je l'entraîne dans un abîme que j'ai creusé, où la vanité & l'amour m'ont précipité successivement, & où le désespoir me replonge. Quelques amis, fils de parens de la même profession que la nôtre, ayant résolu de s'appliquer au commerce, & d'aller trafiquer à Siam, m'invitèrent à quitter comme eux les plaisirs & l'oïveté, pour voir le monde & acquérir des richesses. Je me laissai aisément persuader, & à mon tour je persuadai mon père. Il équipa un beau vaisseau, il le remplit de marchandises précieuses ; & après m'avoir recommandé la vigilance & la fidélité, il me

permit de partir. Nous cotoyâmes toute la presqu'île de l'Inde sans effuyer la moindre tempête ; mais le vent ayant changé quand nous eûmes passé l'île de Ceylan, nous n'osâmes nous engager dans le détroit de Malacca, & nous prîmes le parti de faire le tour de l'île de Sumatra. Etant un jour sur le tillac, je découvris un beau port, & de l'autre côté de ce port une ville fort avantageusement située ; j'en demandai aussi-tôt le nom au pilote, lui témoignant beaucoup d'envie d'y aborder. Cette ville, me répondit-il, est la capitale du petit royaume de Barostan, qui est maintenant gouverné par la reine Zulikhah, l'une des plus belles princesses de l'Orient. Elle a établi une loi qui a déjà causé la ruine d'une infinité d'imprudens ; si vous m'en croyez vous regarderez son port comme un écueil, & nous suivrons notre chemin.

Quelle est cette loi, repris-je, ton discours m'étonne. La loi, répliqua-t-il, est que lorsqu'un vaisseau est entré dans le port, celui à qui il appartient est obligé de passer la nuit avec la reine. S'ils ont commerce ensemble, il faut qu'il devienne son époux ; mais s'il ne répond pas aux empressemens de Zulikhah, son vaisseau est confisqué, il perd hommes & marchandises, & on le chasse honteusement de

tout l'état dès le lendemain. Dussai-je perdre la vie même, repartis-je, je veux essayer si je ne serai pas plus fortuné que tous ceux dont tu m'as parlé, & savoir par ma propre expérience ce qui les a empêché de satisfaire une si aimable princesse. Le pilote me voulut faire d'autres remontrances, mais je le contraignis d'obéir, & nous entrâmes à pleines voiles dans le port. A la descente, une partie de la cour me vint faire accueil, le peuple me regarda dans les rues avec une espèce d'admiration, la reine me reçut très-civilement. Au moment que je l'abordai, quel ravage firent dans mon âme les plus beaux yeux, la plus belle bouche, les traits les plus réguliers qu'on puisse imaginer ! Quel éclat de teint ! quelle taille (1) ! quels yeux ! quelle douceur & quelle majesté tout ensemble ! Ces charmes réunis m'enlevèrent à moi-même ; j'en reçus volontairement toute l'impression, persuadé que le bonheur d'en jouir incessamment ne dépendoit que de moi. Zulikhah me prit par la main, & m'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle me demanda, avec beaucoup de grace, si la loi du pays m'étoit connue ? Belle Zulikhah, lui dis-

(1) Dans tout l'orient, la belle est celle que donne l'embonpoint.

je, je suis instruit de vos loix; que ne puis-je mériter ce qu'elles me promettent ! Il n'en est point au monde de si douces, ni de si sévèrement observées, interrompit-elle, en souriant. Elle tourna après cela la conversation sur moi-même & sur mon voyage. Tout ce que je lui dis là-dessus parut l'amuser agréablement. Le souper fut magnifique, & suivi d'un bal dont j'eus tout l'honneur au jugement de la reine qui ne pouvoit se lasser de me voir exécuter la danse des Parsis (1). Lorsqu'il fut tems, elle me conduisit dans sa chambre; une jolie esclave nous apporta des confitures & des liqueurs; on nous déshabilla, & dès que nous fûmes couchés je m'endormis. Deux hommes armés m'éveillèrent le lendemain, & me dirent d'un ton rude : Souviens - toi de la loi. J'ouvris les yeux, je considérai la place que la reine avoit quittée, je maudis mon sommeil, & je m'habillai à la hâte. Les deux hommes me mirent hors du palais. Je traversai l'île avec des fatigues incroyables, & ayant enfin trouvé à Achen un navire qui devoit relâcher à Cambaye, je m'y embarquai en qualité de simple matelot.

(1) Les descendans des anciens habitans de la Perse qui subsistent encore dans quelques endroits de l'Indostan & de la Perse.

Arrivé dans ma patrie, j'allai droit chez un de mes amis, qui eut d'abord quelque peine à me reconnoître, tant j'étois défiguré. Je lui fis accroire que mon vaisseau s'étoit brisé contre un rocher, & je le priai d'aller annoncer à mon père ce naufrage & mon retour. C'étoit lui porter le mal & le remède. Il ne fit aucune attention à la perte du tiers de son bien. Il accourut où j'étois. Ah ! mon fils, dit-il en m'embrassant, consolons-nous, la mer nous a laissé le plus précieux de nos trésors, puisqu'elle t'a laissé la vie. Il me remena, & je me retrouvai chez lui dans une abondance qui devoit me faire oublier le reste du monde. A quelque tems de-là, mes camarades revinrent avec de grandes richesses. Je leur racontai mon malheur prétendu ; ils en furent vivement touchés. Si vous voulez vous remettre en mer au printems prochain, me dirent-ils, nous ne vous perdrons pas de vue, & nous vous ferons regagner le double de ce que vous avez perdu. Je n'avois pas besoin d'exhortations pour me résoudre à sortir une seconde fois de Cambaye ; l'idée charmante de la reine du Barrostan m'y forçoit assez.

Sur la fin de l'hiver, mon père, qui avoit remarqué que j'étois fort rêveur, me pressa de lui dire ce qui m'embarrassoit l'esprit. Pouvez-

vous en douter , lui répondis-je ; je mourrai de chagrin , si je ne répare le tort que je vous ai fait. Mon enfant , reprit-il , mon avis seroit que sans songer à de nouveaux risques , vous jouissiez tranquillement de ce que nous avons d'assuré ; mais si vous voulez absolument tenter une seconde fois fortune , je vous aime trop pour m'y opposer. Je fis couler des larmes de reconnoissance qui achevèrent de l'attendrir. Il chargea un vaisseau beaucoup plus richement qu'il n'avoit chargé le premier ; il me renouvela ses instructions ; je mis gaiement à la voile en même-tems que mes amis. Je n'eus pas plutôt découvert l'île fatale , que je leur laissai prendre les devans vers le détroit de Malacca ; & rallentissant le cours de ma navigation jusqu'à la nuit , je me dérobai à leur vue. L'équipage eut beau s'opposer à mon dessein ; le pilote , fidèle & éclairé , abandonna inutilement le gouvernail , je le pris moi-même , & je voguai où l'aveugle amour me conduisoit. J'y fus accueilli avec plus de caresses que la première fois ; il n'étoit jamais arrivé à personne d'y retourner. La divine Zulikhab m'enchantait par de nouveaux agrémens qu'elle fit briller à mes yeux ; mais que je répondis mal à ses avances ! Un démon jaloux m'assoupit aussi-tôt que nous fûmes au lit. A mon réveil , mon étonnement & mon

désespoir passèrent toutes bornes ; rien ne pouvoit les égaler que les maux que j'endurai en regagnant Cambaye.

Mille sanglots interrompirent ici le discours d'Almoraddin. Je vous avoue , lui dis-je , que vos malheurs méritent des larmes ; mais vous êtes néanmoins heureux d'avoir appris à éviter le péril , & à vous vaincre vous-même. Ces connoissances ne s'achètent jamais trop cher. Ah ! j'en ai donné le prix sans les avoir acquises , s'écria-t-il , que je suis infortuné ! je repars ; le vaisseau est tout appareillé ; mon père , qui déplore un second naufrage supposé , consent encore que je m'expose à un troisième , qui , peut-être , va nous réduire à la mendicité. Nous avons changé en marchandises tout ce qui nous restoit ; la liberté même de mon père périlite ; il a emprunté du riche Mamut d'Aden dix mille roupies , à condition qu'il sera son esclave , s'il ne lui rend cette somme dans un an.

La facilité du père & l'entêtement du fils excitèrent ma compassion. Comme tous les pays m'étoient indifférens pour ce que j'avois à faire , je m'offris à l'accompagner dans son voyage. Je veux démêler , lui dis-je , ce qui vous a fait perdre le fruit de vos travaux , vous avez sans doute manqué de précaution. Il accepta mon offre avec de grands transports de

joie. Nous continuâmes toujours à marcher ensemble ; je lui déclarai qui j'étois, & pourquoi je m'éloignois de ma patrie ; en attribuant seulement à mon caprice , & à ma propre curiosité, ce que je n'avois entrepris que par un ordre que j'étois obligé de cacher. A juger de ses idées par les miennes , je crois que nous fûmes également surpris des bizarres motifs de nos voyages ; & que tandis qu'en moi-même je le traitois d'insensé, il m'accusoit intérieurement de la plus haute extravagance.

Un jour, sur le soir, comme nous nous entretenions à notre ordinaire en marchant devant la caravanne, nous entendîmes des cris perçans & douloureux qui sortoient des mâsures d'une vieille mosquée, environnée d'arbres, & assez éloignée du grand chemin. Aussi-tôt nous courûmes de ce côté-là, & après avoir attaché nos chevaux à un arbre, nous nous rendîmes à travers les broussailles au lieu d'où les cris, qui augmentoient de moment en moment, se faisoient entendre. Nous y vîmes une troupe de Bramines (1) & de Fakirs (2), qui, descendus d'un chariot, faisoient violence à deux jeunes

(1) *Bramines* ou *Brahmens*, religieux Gentils, fort respectés, & grands fourbes.

(2) Autre espèce de religieux idolâtres.

femmes de leur Religion. Quoique quatre de ces infâmes tinssent chacune d'elles, tandis que les deux chefs de la troupe s'efforçoient de fatisfaire leur brutalité, elles se défendoient encore. Nous donnâmes en vrais musulmans sur cette vile canaille, le sabre à la main. Détestables chiens, leur dis-je, je vous châtierai de votre impudence, & de votre hypocrisie, vous mourrez tous. Les trois plus avancés tombèrent d'abord sous mes coups. Les autres ayant abandonné les femmes, formèrent soudainement un petit bataillon, & s'étant armé les poings de canjars (1) qu'ils tirèrent de dessous leurs robes, vinrent nous attaquer avec des hurlemens épouvantables. Ces hurlemens qui devoient nous intimider, les trahirent & attirèrent où nous étions presque tous les soldats de l'escorte de la caravane. Quatre de ces misérables avoient encore expié par leur mort une partie de leur crime, lorsque ce secours arriva. Le reste fut enveloppé & taillé en pièces sans aucune pitié. Je ne fus point blessé, Almoraddin le fut légèrement à une épaule.

Pendant le combat, les femmes s'étoient cachées; mais il ne fut pas plutôt fini, qu'elles sortirent des buissons qui leur avoient servi

(1) *Canjar*, poignard fort court & très-large.

d'afyle. Elles se prosternèrent devant nous, en nous appelant à haute voix leurs libérateurs & leurs maîtres. Nous ne les souffrîmes pas long-tems en cette posture : louez Dieu, leur dis-je, & honorez Mahomet son envoyé, dont nous sommes les esclaves : l'épée de l'invincible vous a sauvées. Comme nous ne pouvions nous arrêter davantage dans ce lieu-là à cause de la nuit, nous prîmes ces femmes en croupe, & nous allâmes chercher un logement, après avoir distribué quelqu'argent aux soldats, qui ne manquèrent pas de partager entr'eux les dépouilles des morts.

Nous étions si fatigués, que quelque desir que nous eussions d'apprendre les aventures de nos captives, nous cédâmes au sommeil aussi-tôt après le souper. Elles passèrent la nuit à nos pieds, fort étonnées de notre retenue. Mais elles ne savoient pas que le cœur d'Almoraddin ne quittoit jamais Sumatra, & que de mon côté j'étois résolu d'éviter tous les plaisirs qui pourroient m'attacher trop. Le lendemain nous les pourvûmes de montures, & nous étant remis en chemin, nous les priâmes de nous raconter comment elles étoient tombées entre les mains des scélérats dont nous les avions vengées.

La moins jeune des deux, qui étoit assez

magnifiquement habillée , tira de son sein un petit paquet , & en-me le présentant : il est bien juste , dit-elle , que je vous donne , à l'un & à l'autre , des marques de ma reconnoissance , & que le butin des hypocrites soit à vous. Je me défendis civilement d'accepter son présent , & Almoraddin ne fut pas moins désintéressé que moi. Vous ignorez , reprit-elle , ce que je vous offre. Elle ouvrit le paquet , & nous vîmes étinceler une assez grande quantité de diamans & d'autres pierreries fort proprement mises en œuvre. Puisque vous avez si heureusement conservé ce trésor , lui dis-je , il y auroit de la dureté à vous en priver. Hâtez-vous , ajouta Almoraddin , de satisfaire à l'empressement que nous avons de vous écouter ; c'est-là l'unique reconnoissance que nous exigeons. Cette généreuse réponse de ce marchand , dans l'état présent de ses affaires , me fit estimer son cœur.

*Aventure de la Dame Indienne délivrée
du feu.*

IL n'y a pas long-tems , reprit la dame au présent , que j'étois la plus heureuse des femmes de Kitour. Un mari jeune & complaisant , des alliés pleins de tendresse & d'égards , me pro-

curoient tous les jours de nouveaux plaisirs. Il y avoit un an que j'étois mariée , & à peine me sembloit-il qu'il y eût un mois. Une colique affreuse que les plus habiles médecins tentèrent en vain de dissiper , borna inopinément la vie de mon mari , & ma félicité. Lorsqu'il rendit l'ame , j'étois assise au chevet de son lit , toute éplorée ; ses parens fondoient en larmes ; les bramines invoquoient les esprits secourables , & conjuroient l'astre du jour de laisser au malade le rayon de lumière qui l'animoit encore. Hélas , cette chère portion de la divinité s'étoit déjà trop dégagée de la matière pour s'y rejoindre ; elle se réunit à son tout. Je tombai dans un évanouissement dont je ne revins que pour entrer dans un délire étrange. Je ne fais ce que la passion me fit dire pendant ce tems-là : mais quand mon esprit fut calmé , je me trouvai sur mon lit environnée de bramines qui témoignoi-ent par leurs chants & par leurs gestes une joie surprenante.

Leur folie aigrit ma douleur. Je leur demandai avec colère ce que signifioit ce triomphe ? Leur chef , homme âgé & d'une grande autorité , imposa silence aux autres , & me baissant malgré moi la main ; c'est votre vertu héroïque , me dit-il , que nous célébrons , c'est votre tendresse conjugale , c'est votre amour conf-

tant, c'est un feu divin, auquel les flammes les plus pures qui puissent sortir du baume & de la canelle, ne sont presque pas dignes d'être associées. Heureux défunt, poursuivit-il en haussant la voix, ame renouvelée, lumineuse étincelle qui augmente la clarté du jour, cesse de t'agiter; ta compagne fidelle s'élèvera incessamment jusqu'à toi, & apaisera ton inquiétude en redoublant ton éclat par le sien. Pendant ce (1) funeste discours, que je ne comprenois que trop, je voulus me lever & prendre la fuite. Mais le cruel vieillard, & ceux qui lui obéissoient, employèrent contre moi toutes leurs forces, & me retinrent, en me comblant à l'envi d'éloges inhumains. Vous êtes la gloire de la patrie, disoient-ils; vous êtes l'appui de notre religion, un prodige de courage, un exemple digne du souvenir de toutes les races; par vous, toutes les veuves apprendront à suivre dans l'autre vie leurs tendres époux, à purifier leurs charmes dans le feu sacré. Qu'il est doux de mêler ses cendres avec des cendres chéries, & de voler

(1) Les femmes indiennes sont obligées de se brûler vives avec le corps de leurs maris, pour peu que, dans leur douleur, il leur échappe de dire qu'elles veulent mourir. Les mahométans font ce qu'ils peuvent pour abolir cette coutume.

jusqu'au centre de la lumière, pour y célébrer de nouvelles noces !

Je suis indigne de tous ces honneurs, m'écriai-je, mon époux se contentera de mes larmes ; je le rejoindrai comme il m'a quitté, quand le sort l'ordonnera. Vous avez choisi une fin plus glorieuse, répliquèrent-ils tous ensemble ; votre ame s'est élevée au-dessus d'elle-même. Aimable époux, avez-vous dit, ah ! je ne veux pas te survivre. Vous l'avez dit, nos oreilles l'ont entendu, n'opposez plus une fausse modestie aux louanges que vous méritez. Les magistrats informés par nous, vos alliés, tous vos concitoyens, vous ont livrée à notre zèle, nous ne tromperons point leur attente. Je représentai que je n'avois pas été ouïe, & qu'un sentiment qui me caufoit la mort n'avoit pu m'échapper que pendant le délire. Je ne fus point écoutée. On fit passer ma frénésie pour un état furnaturel, & où la raison seule avoit agi. Mes persécuteurs ne me perdirent pas de vue durant tout le tems qui fut employé à laver le corps de mon mari, & à préparer le bûcher. Les plaintes ne servant de rien, je gardai un silence opiniâtre, & par désespoir je m'obstinai à ne prendre aucun aliment. Cette conduite étoit encore un effet merveilleux de ma vertu, à entendre mes infâmes panégyristes ; la moitié

de mon ame s'étoit déjà élancée jusqu'au soleil , & l'autre moitié n'étoit plus sujette aux foiblesses communes.

Le chef de ces barbares , qui me trouvoit fort à son gré , & qui avoit un dessein caché , fut alarmé de ma résolution. La veille du jour de mes funérailles , au lieu de m'exhorter à son ordinaire ; ma fille , me dit-il tout bas , je vous sauverai ; cessez de craindre. Les dieux fléchis par mes instances , vous cèdent pour un tems à leur ministre ; & vous ordonnent de ne pas abrégér par la faim , une vie que les flammes mêmes respecteront. Sans trop examiner à quel prix ce fourbe mettoit ma délivrance , j'en reçus avidement l'espoir. Je mangeai , je reçus tranquillement les félicitations de mes amis , & toutes les commissions qu'ils me donnèrent pour l'autre monde. Le jour suivant on me para de tout ce que j'avois de plus riche. Je fus conduite au son des instrumens jusqu'au bûcher , qu'on avoit dressé hors la ville avec une dépense extraordinaire. J'entrai dans la loge qui m'étoit préparée , & l'on étendit sur mes genoux le corps de mon mari , suivant la coutume de Kitour. Dès que la porte de la loge fut bouchée , on alluma le bûcher , & l'air retentit du son lugubre des flûtes , & des acclamations du peuple. La première lueur des

flammes me rendoit déjà toute ma frayeur , lorsque les matières combustibles sur lesquelles j'étois assise , s'enfoncèrent tout-à-coup avec moi sous la terre. Les mesures avoient été si bien prises , que ma descente fut heureuse. Deux bramines que je ne voyois pas , mais qui se firent entendre , me débarrassèrent promptement du corps de mon mari , & l'ayant remonté dans la loge qui étoit en feu , ils rebouchèrent l'ouverture avec des matériaux destinés à cela. Ils me firent ensuite passer par un détour long & obscur qui aboutissoit à un tombeau où ils m'enfermèrent.

La cérémonie de mes funérailles étant finie , & la nuit étant venue , les bramines & leur chef se rendirent auprès de moi. Mon tombeau qui étoit assez spacieux fut bien éclairé. On plaisanta beaucoup sur la sotte crédulité du peuple ; & les frères ne se régalerent pas mal. Après le souper , ils se partagèrent par l'ordre du vieillard , & allèrent , les uns par le souterrain , & les autres par-dehors , mettre la dernière main à la réparation du lieu du bûcher , afin de dérober aux plus clair-voyans la connoissance de leur artifice. Je m'attendois à soutenir un combat avec le vieux bramine , qui étoit resté seul ; mais , soit qu'il voulût me gagner par un faux respect , soit plutôt que les circonstances

tances, ne lui parussent pas commodes, il se contenta de m'exagérer l'obligation que je lui avois. Six bramines, en qui il avoit apparemment une confiance particulière, vinrent nous retrouver avant le jour, avec des chevaux & des provisions. Ils me couvrirent par-dessus mes habits, dont j'avois seulement détaché mes pierreries, d'un long vêtement pareil à ceux qu'ils portent certains jours de l'année. Nous partîmes, sans que je fusse où ils vouloient me mener.

A mesure que nous nous éloignons de Kitor, mon odieux amant m'expliquoit plus clairement en quelle vue il s'étoit intéressé à mon salut. Nous rencontrâmes hier à Massan une compagnie de fakirs, qui, ayant un charriot, voyageoient plus commodément que nous. Comme ces sortes de gens sont fort liés ensemble, leur chef accepta aisément la proposition que le nôtre lui fit, de nous unir avec eux. Nos chevaux restèrent à Massan. Je fus placée auprès de cette vertueuse fille, qui étoit dans la même peine que moi. Les bramines & les fakirs se mirent pêle-mêle autour de nous. Leurs chefs, après avoir inutilement essayé d'arracher de nous un honteux consentement, résolurent d'en venir aux dernières extrémités; & heureusement pour nous, ils destinèrent à l'accom-

plissement d'un si abominable dessein , un lieu qui devoit être le théâtre de votre gloire.

Nous fûmes fort touchés du récit de la belle indienne. Almoraddin lui offrit une retraite chez lui , n'ignorant pas qu'il n'y avoit plus de sûreté pour elle à Kitour. Elle le remercia , & nous dit qu'elle avoit à Amadabat un oncle musulman , nommé Ali-Bajou , qui seroit son refuge. Il suffit pour cela , lui dis-je , qu'il soit musulman. Nous regardâmes ensuite , comme de concert , la charmante fille , qui nous dit d'un air riant : mes généreux défenseurs , mes malheurs n'ont pas eu un commencement si tragique que ceux qu'on vient de vous raconter.

Aventure de la fille indienne enlevée par des fakirs.

Je suis d'un gros bourg , que nous trouverons sur le grand chemin , à une demi-lieue d'Amadabat , & où je vous supplierai de me remettre entre les mains de mes parens. On y célébroit il y a quatre jours la fête du dieu Ram (1) , & du singe Innuman (2). Ce jour est un jour de

(1) Ram : c'est le dieu Vichnou , fait homme.

(2) Le souverain des singes. Ce fut lui qui découvrit

grande réjouissance, parce qu'on y fait mémoire de la victoire qu'ils remportèrent sur le géant Ravanem, & de la délivrance de Sidi, femme de Ram, que ce géant retenoit dans son île de Serandib (1). Toutes les rues étoient remplies d'étrangers, que la dévotion ou l'envie de se divertir y avoit assemblés. Les habitans mêlés parmi eux s'amaisoient à regarder mille nouveautés. Il y avoit dans la place des comédiens qui réjouissoient par de petites scènes bouffonnes, des bateleurs qui étonnoient par leurs tours d'adresse, des danseurs qui se faisoient admirer par leur légèreté, de musiciens qui chantoient les grands pénitens. Les fakirs que vous avez si bien châtiés, attiroient aussi une foule de spectateurs, en promenant leur charriot sur lequel ils représentoient, d'une manière touchante, l'enlèvement de Cariavarti, fille de Bruma. Le plus jeune d'entre eux, habillé en femme, faisoit le rôle de cette déesse. Elle paroissoit d'abord fort tranquille sur le devant du char; & s'occupant à composer un bouquet de différentes fleurs, elle chantoit méthodiquement. Pendant ce tems-là, sur le derrière du

le ravisseur de Sidi, & qui fournit à Ram une armée de cinq cens millions de singes.

(1) C'est l'île de Ceylan, dont Ravanem étoit roi.

charriot, le dieu Bruma exprimoit devant ses andis (1) la violence de la passion qu'il avoit pour sa fille ; & ceux-ci lui conseilloient de se transformer en cerf, de la surprendre, & de la forcer, puisqu'elle refusoit d'éteindre l'embrasement qu'elle avoit allumé. Bruma persuadé, s'armoît le front d'un grand bois de cerf, & avec ses favoris, il se jetoit sur Cariavarti, l'enlevait, & la cachoit sous une grande couverture de soie, qui représentoit une forêt (2). Alors le charriot marchoit. La déesse s'agitoit étrangement, & remplissoit l'air de cris. On entendoit par intervalles ces tristes paroles ; hélas, on m'emporte ! où sont mes parens ? Ah, Vichnou ! Ah, Rutren ! Les traîtres demeureront-ils sans punition ! Bruma & ses andis imitoient sur le champ, d'une manière fort comique, toutes ses contorsions ; & répétant ses paroles sur différens tons, ils formoient une harmonie, qui faisoit rire tout le monde.

Pour mon malheur, je m'affectionnai à ce spectacle, & je suivis si long-tems le charriot, que je m'attirai l'attention du dieu Bruma. Sur le soir, après la dernière représentation, il ôta son

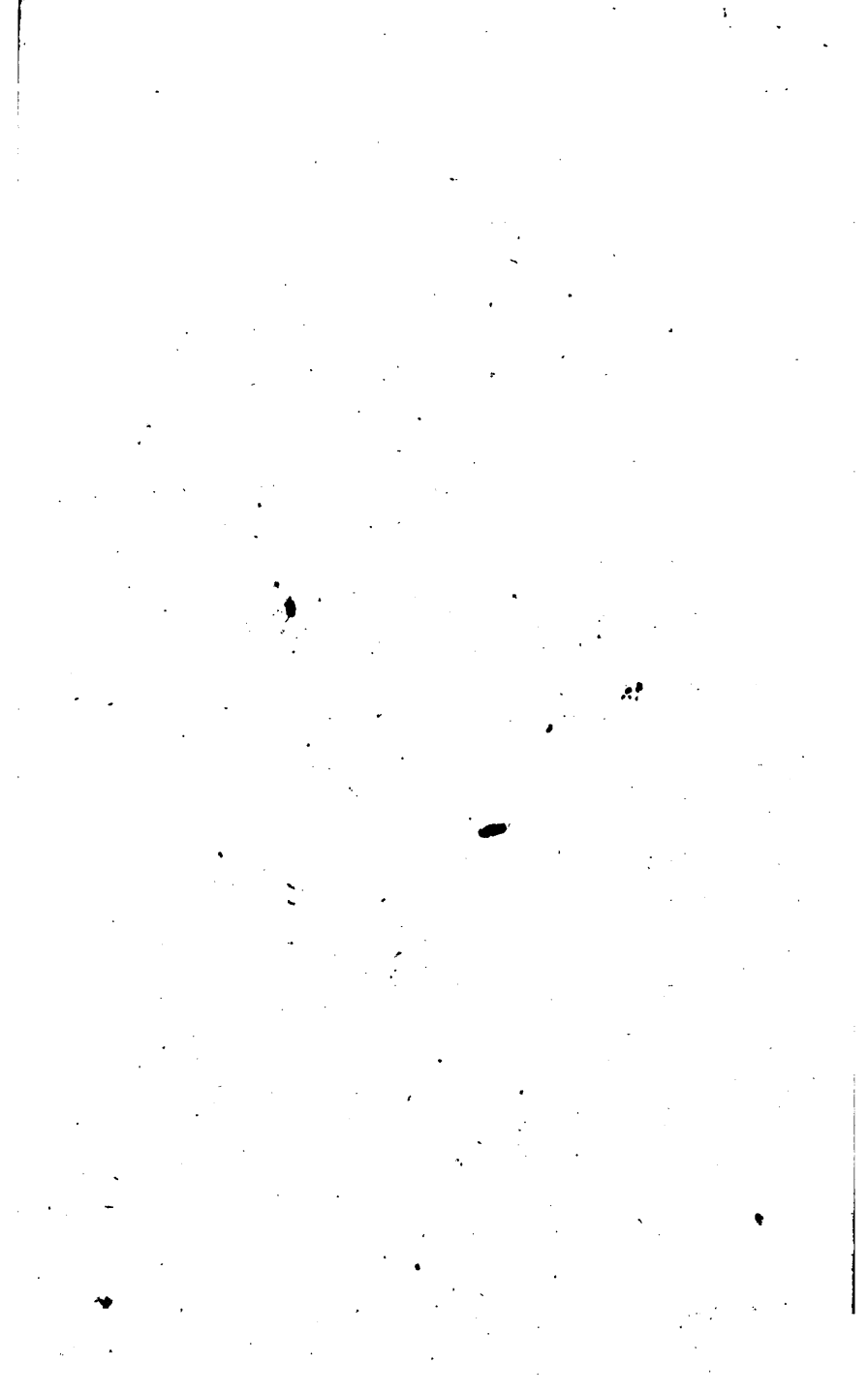
(1) Les andis d'une divinité indienne, sont ceux qui font de grandes pénitences en son honneur.

(2) Le dieu Bruma força sa propre fille dans une forêt, métamorphosé en cerf.

maïque & ses cornes, & après avoir averti le peuple de l'écouter; adorateur de Ram, dit-il, nous nous estimons heureux de vous avoir fait aujourd'hui quelque plaisir par cette pièce. Mais connoissez-vous toute notre habileté? Non, non, vous nous soupçonnez d'avoir étudié à loisir nos tons & nos gestes, & il faut vous détromper par un agréable renouvellement de scène. En disant ces mots, il fait signe à sa troupe, qui, selon toutes les apparences, étoit toute accoutumée à de pareils crimes. Les fakirs sautent à terre, se saisissent de moi, me jettent dans le charriot, m'enveloppent dans la couverture de Cariavarti; tout cela fut fait en un clin d'œil. Je commençai à me débattre, à crier, à appeler au secours les hommes & les dieux. Ces effrontés firent précisément tout ce qu'ils me virent faire, & étouffèrent par des sons ridicules toutes mes lamentations. Cette musique traîtresse eut l'effet que le faux Bruma s'étoit promis; toute l'assemblée rit, & le charriot se mit en mouvement. Ceux qui me connoissoient crurent qu'après un tour de place, on me remettroit où l'on m'avoit pris; mais ce n'étoit nullement l'intention des fakirs. Ils hâtèrent peu-à-peu leur marche, & étant sortis du bourg, ils pressèrent tellement leurs chevaux, que le charriot sembloit voler. Ils firent alte dans un bois vers le

milieu de la nuit , & ne s'y arrêrèrent qu'autant qu'il le falloit pour repâitre. Jusqu'à ce moment, la crainte qu'ils avoient les uns des autres les avoit empêché de rien entreprendre sur moi ; mais alors leur chef s'étant hautement déclaré mon amant , je commençai à être fatiguée de ses importunes prières , & des sollicitations insolentes qu'ils me faisoient en sa faveur. J'employai à résister tout ce que j'avois de présence d'esprit ; mais quelque tour que je donnasse à mes réponses , il m'étoit impossible de ne pas irriter un homme lascif que je ne voulois pas contenter. Les menaces les plus cruelles m'avoient déjà été faites lorsque cette belle veuve devint ma compagne , & ces menaces auroient eu des suites bien honteuses , & bien affligeantes , sans vous.

La malice & l'impiété des fakirs nous parut si horrible dans cette seconde aventure , que nous les chargeâmes d'imprécations , tout morts qu'ils étoient. Nous eussions voulu pouvoir leur rendre la vie , afin d'avoir le saint plaisir de les massacrer encore. Nous rendîmes la fille indienne à ses parens ; qui l'embrassèrent avec des transports de joie inexprimables ; & nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Amadabat , que je menai moi-même à Ali-Bajou sa nièce , qu'il instruisit dans la suite , & qu'il mit dans les voies du prophète.





*Fils d'Hanif, je veux te faire entreprendre
un long voyage; baisse la tête.*

Cambaye est une ville trop connue pour en rapporter les particularités. Mais comme ce fut à Cambaye que je commençai sérieusement à m'acquitter de la commission dont Chach-Jean m'avoit honoré ; afin de prévenir les répétitions inutiles , il est à propos d'exposer ici en peu de mots la méthode que j'ai suivie dans toute ma recherche. D'abord que j'avois mis pied à terre dans un lieu , je m'informois soigneusement s'il y avoit dans ce lieu-là , ou aux environs , des personnes fort avancées en âge , des savans fameux , & des célèbres voyageurs ; & s'il y en avoit , je ne plaignois rien pour les engager à me parler à cœur ouvert.

Quand un vieillard avouoit que sa santé étoit chancelante , j'en demourois à la question qui l'avoit obligé à ce triste aveu. Quand au contraire , il me disoit qu'il se sentoit sain & vigoureux , je le priois de me déclarer par quel secret il avoit conservé ses forces. La plupart n'avoient point de secret. Quelques-uns répondoient ; je ne fais qu'un repas par jour : ou , j'évite la fatigue : ou , je dors très-peu. D'autres me faisoient des réponses tout opposées : Je fais tous les jours quatre repas : je me purge tous les mois : j'aime l'exercice : je dors beaucoup. L'ancien de Calicut m'assura qu'il devoit sa longue vie au soin qu'il prenoit de se tenir toujours la tête & les

pieds secs ; l'ancien du Barrostan croyoit devoir la fièvre à l'aversion naturelle qu'il avoit pour les fruits cruds , & pour les viandes trop grasses. D'autres trouvoient la cause de leur santé dans la fuite de la colère & de la tristesse. Pas un ne parloit de l'île de Borico , ni de l'eau qui fait rajeunir.

Les savans étoient beaucoup plus mystérieux. Pour l'ordinaire l'argent me concilioit ceux que les louanges ne touchoient pas assez. Je leur proposois diverses questions sur l'épuisement qui arrive aux corps , & sur les moyens de le réparer. Ils me faisoient là-dessus des discours merveilleux. Ils montroient que la durée des corps n'étoit qu'un rétablissement perpétuel. Ils supputoient les années de certains arbres (1) & de quelques animaux (2) à qui on attribue une longue vie parce qu'ils meurent sans que personne le sache. Ils joignent à la liste de ces animaux , une liste beaucoup plus grande d'hommes & de femmes , qu'ils disoient avoir vécu plusieurs siècles. Les histoires qu'ils m'en contaient , étoient bien circonstanciées. Ils n'ignoient sur ces gens de grand âge, que ce qui le leur

(1) Le chêne est cent ans à se faire , cent ans en état , & cent ans à se défaire.

(2) Le corbeau , la corneille , le cerf , &c.

n'avoit procuré. Les raisonnemens sur ce point-là n'avoient pas de fin. Pressés de conclure, ils avouoient leur ignorance, excepté les alchimistes. Ce n'est pas que ceux-ci tombassent d'accord qu'ils eussent ce qu'ils appelloient avec emphase *le doux ennemi de la laideur, de la pauvreté & de la mort* ; mais ils étoient toujours sur le point de le découvrir. Je ne mets pas au nombre des savans de profession les amateurs des sciences surnaturelles, ils sont d'un ordre supérieur.

Mes principales espérances ont toujours été fondées sur eux, & sur les voyageurs. L'ancien de Bengale n'étoit-il pas voyageur ? Le fils de Gigim n'avoit-il pas été instruit par des voyageurs ? Soit quand je séjournais, soit lorsque nous étions en route, j'interrogeois ceux qui avoient couru le monde, & sans m'expliquer autrement, je leur faisois dire ce qu'ils avoient vu, & ce qu'ils avoient oui de plus prodigieux. Ils ne se faisoient pas prier long-tems ; & j'ai toujours observé qu'ils avoient du moins autant de plaisir à raconter leurs aventures, que j'en avois à les entendre. Au rebours des savans, ils m'auroient volontiers payé pour les écouter, ou plutôt pour les admirer ; car au fond, c'est l'admiration qu'ils veulent. J'avois deux vues en recherchant ces narrations ; j'espérois, ou apprendre naturellement des nouvelles de l'objet de

mon voyage , ou parvenir à la connoissance de quelque sage, associé avec les génies. Telle étoit ma conduite par-tout ; le compte que j'en viens de rendre me dispensera désormais d'y revenir.

Tout étant prêt dans le vaisseau d'Almoraddin , nous prîmes le large. Notre navigation fut plus longue & plus périlleuse que nous ne l'eussions dû attendre de la saison. Nous fûmes contraints par la tempête, d'aborder plusieurs fois le long de la côte de terre ferme , & de demeurer même près d'un mois à Calicut, tandis qu'on radouboit le vaisseau que la mer avoit fort maltraité. Il y avoit alors dans cette ville une dame persane , veuve d'un marchand de la même nation. Cette dame s'appelloit Roufchen (1), & elle avoit une fille de huit à neuf ans , d'un esprit très-vif, nommée Loulou (2). Sa maison étoit fort fréquentée ; on y alloit pour entendre des choses surprenantes. Ce qui excitoit le plus la curiosité, c'étoit un voyage qu'elle avoit fait à ce qu'elle disoit , dans l'île détournée, où elle avoit vu des merveilles que nul mortel n'avoit vues avant elle. Mais quand nous arrivâmes à Calicut, il y avoit déjà du tems qu'elle faisoit difficulté de parler de ce

(1) Lumineuse.

(2) Perle.

voyage, parce qu'elle avoit remarqué qu'on n'y ajoutoit pas assez de foi, & que la plupart des étrangers prenoient pour des visions ce qu'elle disoit des përis (1) & des divs (2). Les adorateurs d'Issa (3) la regardoient en effet, comme une folle, & les autres ne savoient que penser d'elle.

Je n'avois garde de manquer de faire connoissance avec une personne si extraordinaire ; l'île détournée me représentoit trop bien celle dont j'étois en peine. Nous lui rendîmes plusieurs visites, qu'elle reçut avec tant de civilité, que nous ne vîmes jamais paroître le parfum de congé. Elle raisonnoit de si bon sens sur toutes sortes de matières, qu'elle me fit revenir, en partie, de la prévention où j'étois contre toutes les femmes de son pays. La jeune Loulou entroit aussi, à sa manière, dans les conversations. A notre première visite, comme je louois ses grands yeux & ses beaux sourcils ; Rouschen lui dit : ma fille, faites voir que votre esprit mérite encore plus de louanges. Je vais, répondit Loulou, raconter à ces étrangers l'histoire des trois gros poissons.

(1) Ce sont les génies bienfaisans.

(2) Nom des génies malfaisans.

(3) JESUS-CHRIST.

Premier Conte de Loulou.

DANS le royaume de Staphilin, qui s'étend le long des côtes de la mer grise, il y avoit un étang qui produisoit d'excellens poissons. Le roi se les étoient réservés, & il avoit défendu, sous peine de la vie, d'y toucher. Il s'abstint lui-même pendant long-tems d'en faire prendre; ce qui fut cause que trois poissons grossirent au-delà de toute mesure, & se rendirent les maîtres de l'étang. Comme les poissons diffèrent en inclinations, aussi-bien que les hommes, le premier de ces poissons étoit fort courageux, le second fort rusé, le troisième très-fainéant. Ces tirans dédaignèrent beintôt la nourriture commune, & ne se rassasièrent plus que d'autres poissons; de sorte qu'en peu de tems l'étang fut dépeuplé.

Comme tout se fait, le roi fut enfin averti de leur gourmandise, & il résolut de les pêcher & de les manger. Il envoya donc un soir ses pêcheurs à l'étang, leur ordonnant d'y tenir leurs filets prêts pour le lendemain. Les pêcheurs étant arrivés, & s'entretenant de leur commission, une grenouille, qui n'étoit pas loin d'eux, écouta tout, & alla aussi-tôt rendre compte de

cette mauvaise nouvelle aux trois poissons , qui , ce jour-là , soupoient ensemble. Ils se moquèrent de son babil , & l'ayant engagée à rester avec eux , ils tinrent table jusqu'à minuit ; après quoi ils s'endormirent. Au lever du soleil , par ordre du roi qui étoit présent , les pêcheurs environnèrent l'étang avec leurs filets. La grenouille attentive appella à haute voix les trois poissons qui dormoient encore. Le courageux & le rusé se reveillèrent. Le premier ayant gagné l'embouchure d'un ruisseau qui entroit dans l'étang , coupa , avec ses dents aiguës , les mailles du filet , & se mit en sûreté. Le second contrefit le mort , & monta sur l'eau , après s'être rempli les ouïes d'une bourbe empestée. La grenouille appela plusieurs fois le fainéant sans pouvoir le faire remuer , quoiqu'il l'entendît bien. Pendant qu'il diffère , les pêcheurs approchent de plus en plus leurs filets ; ils prennent , à la main , le rusé , qui se laissoit aller au gré de l'eau ; & ayant senti l'odeur dont il s'étoit parfumé la tête , ils le rejettent dans l'étang comme un poisson pourri. Le fainéant n'avoit pas encore bien renoncé au sommeil , lorsqu'il fut enveloppé & enlevé ; on dit même qu'il bâilla plusieurs fois devant le roi , en demandant , les yeux à demi fermés , quelle heure il étoit. Ce prince le voyant gras & parfaitement beau ,

commanda à ses officiers de l'éventrer, de le couper en morceaux, & de le lui servir à différentes sausses à son déjeuner. Tant il est vrai, ajouta la petite conteuse, qu'un criminel paresseux n'évite jamais la punition qui lui est due.

Nous applaudîmes fort, & le sujet, & la manière dont l'agréable Loulou l'avoit débité. Elle nous fit dans la suite quelques autres pareils récits; & nous sûmes qu'une vieille esclave portugaise, qui avoit soin de son éducation, les lui apprenoit. Pour revenir à sa mère, lorsque nous crûmes être assez insinués dans son amitié, pour obtenir qu'elle nous fît part de son voyage, nous l'en priâmes. Elle y consentit, à condition qu'en récompense nous lui raconterions chacun une histoire aussi véritable, & aussi merveilleuse que la sienne, & que l'un de nous deux commenceroit. Pour être sûrs de vous obéir exactement, quant au merveilleux, lui dis-je, il faudroit ne parler qu'après vous; contentez-vous, charmante Rouschen, que nous nous soumettions de bonne foi au reste.

Almoraddin voulut commencer. L'histoire la plus vraie & la plus merveilleuse qui soit venue à ma connoissance, dit-il, est celle du roi sans nez. Je la tiens de Scheikh Alsem, à qui dieu fasse miséricorde.

Histoire du Roi sans nez.

UN magicien qui se faisoit appeler le sage Becolhan alla un jour à la cour de Fion , roi de Gor (1), & il en reçut un si bon accueil, qu'il résolut d'y demeurer quelque tems. Il ne manqua pas de se donner bientôt un exercice convenable à son inclination mal-faisante ; il fit paroître, dans tout le royaume de Gor, une multitude inouïe d'animaux vénimeux ; il fit tomber, par ses enchantemens, une infinité de personnes, de toutes conditions, dans les maladies incurables. Dès son arrivée il avoit publié une prédiction qui portoit en termes obscurs, que le royaume étoit sur le point de périr. Le roi Fion voyant que cette prophétie, qu'il avoit d'abord méprisée, s'accomplissoit, crut qu'un homme si éclairé pouvoit seul remédier aux misères qu'il avoit seul prévues. Il lui découvrit donc sa pensée, & le pria très-instamment de ne pas refuser son secours. Becolhan ravi de le voir tomber dans le piège qu'il lui avoit tendu, lui dit : prince, je travaille il y a déjà du tems à chercher de

(1) Gor, ancien royaume situé près du mont Caucase qui le borne au septentrion & à l'orient ; c'est aujourd'hui une province du royaume du grand mogol.

quoi te calmer ; je connois tes inquiétudes. Quand je ne serois pas naturellement généreux comme je le suis, le bon traitement que tu me fais m'obligeroit toujours à tout entreprendre par reconnoissance. Jusqu'à cette heure certaine constellation s'est opposée à ma bonne volonté ; aussi-tôt que l'effet malin de son influence sera dissipé , on te signifiera ce qu'il faudra faire. Fiori fut très-content de cette réponse , qui augmenta de beaucoup la vénération qu'il avoit pour le faux-sage.

C'est la coutume en ce pays-là que le souverain dort l'après-dinée pendant deux heures , environné des principaux de ses sujets qui dorment aussi. Dans les autres parties du monde , faire sa cour aux sultans , c'est se présenter à eux , leur dire des choses agréables , leur rendre quelque service ; là , c'est dormir avec eux ; aussi cette action se fait-elle avec un grand appareil. Le monarque & ses courtisans s'habillent magnifiquement pour passer ces deux heures-là , & ils les passent à demi couchés sur des sofas riches & commodes. Environ huit jours après l'entretien dont j'ai parlé , Fion , endormi au milieu de sa cour , fit un songe. Il crut voir , dans la grande place de Gor , une colonne de marbre noir , sur laquelle étoit une statue faite à la ressemblance de Becolhan , qui tenoit deux
écriteaux

écritéaux dans ses mains ; à l'un il y avoit, *le ciel tue* ; & à l'autre, *je guéris*. Il lui sembla ensuite qu'une grande multitude d'hommes & de femmes malades venoient toucher cette colonne , & recevoient guérison parfaite ; qu'une infinité de troupeaux languissans s'en approchoient aussi sous la conduite de leurs bergers , & étoient remis en santé ; enfin , que des milliers de serpens & de dragons se rendoient à leur tour au pied de la colonne , & y trouvoient la mort. Fion , reveillé , raconta ce songe aux assistans , qui furent tous d'avis qu'on fît venir le sage , afin d'en avoir l'explication. Ceux qu'on envoya pour le chercher frappèrent long-tems à la porte , & comme ils commençoient à s'impatienter , Becolhan mit la tête à la fenêtre , & leur dit en colère : qu'il savoit bien ce qui les amenoit ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner ; que le songe étoit clair. Ce méchant homme ne mentoit point en assurant qu'il n'ignoroit pas la cause de leur arrivée , car il étoit auteur du songe.

Le prince ayant appris sa réponse , tint conseil ; & tout le monde opina qu'on devoit incessamment ériger à Becolhan une statue sur le modèle de celle qui avoit apparu à Fion , & rendre au prophète les honneurs divins. La reine seule s'opposa à cette délibération , mais elle ne fut pas écoutée. Le reste du songe s'accomplit

dès que l'arrêt fut exécuté. Les hommes & les troupeaux guérissent : les bêtes venimeuses , qui désoloient le royaume , vinrent d'elles-mêmes chercher la mort. Le détestable Becolhan , qui ne sortoit plus de sa maison , fut proclamé dieu de Gor. On chantoit par-tout des hymnes à son honneur , par-tout on lui adressoit des vœux ; il étoit charmé du succès de sa malice.

Cela ne dura pas long-tems. Il savoit que les maux qu'il avoit faits étoient plus réels que leur guérison ; & que bientôt ceux qui croyoient avoir recouvré la santé , retomberoient dans un état beaucoup plus déplorable que le premier. Cette considération le contraignit , à son grand regret , de songer à la fuite. Mais le jour de son départ il voulut prendre congé de Fion. Ce prince dormant en public à son ordinaire , Becolhan lui apparut , & lui dit : roi de Gor , tu m'a dressé une statue , ton peuple m'a honoré , je suis content , il faut que je te récompense. Ce n'est pas assez pour moi d'avoir conservé tes sujets & leurs troupeaux , il est juste que tu te ressentes toi-même de ma bienveillance & de ma libéralité. Ton royaume est puissant en hommes , & fertile en pâturages ; mais tu manques d'or & d'argent ; suis-moi , je veux t'enseigner un trésor que les dieux m'ont indiqué. Il sembla à Fion que le prétendu sage se mettoit en chemin

pour lui servir de guide , & qu'il le suivoit ; & qu'après avoir passé bien des montagnes , des rivières & des bois , ils arrivoient l'un & l'autre dans un champ tout couvert de grenadiers. Quand ils furent entré bien avant dans ce champ , Becolhan lui montra de la main un grenadier , & lui dit que sous cet arbre le trésor étoit caché. Comment pourrai-je le reconnoître , répondit Fion , ce champ est grand , & tous les autres grenadiers ressembleront à celui-là ? Coupez cette branche , repliqua Becolhan , en lui en donnant une ; cela vous servira de signal. Fion prit la branche , tira son couteau , la coupa ; le magicien fit de grands éclats de rire & disparut.

Dans l'instant même le roi de Gor sentit une douleur très-aigue : la salle du sommeil retentit d'un cri horrible qu'il poussa en s'éveillant. Tous les courtisans ouvrirent les yeux , & virent , avec une surprise extrême , leur maître couvert de sang , tenant d'une main son couteau , & de l'autre son nez qu'il venoit de se couper lui-même. Perfide , s'écria-t-il , tu te flattes d'éviter le châtimement de ton crime. Qu'on cœure , qu'on vole chez Becolhan , qu'on s'assure de ce traître , qu'on me l'amène. Les princes & les officiers coururent sur le champ à la maison du magicien , mais il étoit parti. Ils firent monter à cheval cent jeunes hommes qu'ils envoyèrent par-tout avec

ordre d'arrêter ce criminel. L'évasion de Becolhan augmenta la douleur & la colère du roi. Après avoir raconté sa funeste aventure, il fit appeler la reine, qui seule avoit eu mauvaise opinion du magicien. La reine ne se trouva ni dans son appartement, ni dans tout le palais : nouveau sujet de désespoir pour le malheureux prince, qui la soupçonna de la plus noire trahison. Il pensa perdre l'esprit, on fut obligé de le garder à vue le reste du jour & la nuit suivante, de peur qu'il ne se tuât dans l'excès de fureur qui l'agitoit. Le lendemain il fit abattre, traîner par les rues, & réduire en cendres la statue de Becolhan. Il commanda aussi qu'on démolît toute la rue où ce sacrilège avoit habité, & il voulut lui-même être présent à cette dernière exécution.

On commença par raser la maison du magicien, mais avant qu'on passât aux autres, on entendit en l'air un grand bruit, & on en vit descendre un gros nuage noir qui se posa sur les démolitions, & qui s'entr'ouvrit pour laisser paroître la plus belle créature qu'on eût jamais vue. Reconnois mes traits, dit-elle, en s'adressant au roi, reconnois-les, quoique tu les aies vus moins beaux. A ce moment le roi & le peuple reconnurent la reine de Gor, & furent si troublés qu'ils ne purent marquer leur admiration que par un profond silence. Je m'étois

réduite, pourfuivit-elle, à la condition d'une femme ordinaire pour te rendre heureux; mais tu t'es rendu indigne des carresses d'une pérife. C'étoit peu d'avoir méprisé mes confeils; il falloit encore écouter de honteux foupçons. Tu vas juger s'ils étoient bien fondés. Je te venge d'un impofteur; & pour me venger moi-même d'un ingrat, je te condamne à ne me plus voir. Elle fe déroba en effet aux yeux des affiftans, le nuage fe diffipa, & on apperçut, avec un nouvel étonnement, le magicien enfermé & brûlant dans une cage de fer enflammée. Le roi Fion passa le refte de fes jours dans la triftesse, fans nez & fans femme; & le fupplice du magicien dura autant que la vie de ce prince. Scheikh-Alsem ajoutoit à cette hiftoire, qu'on montre encore aujourd'hui à Gor la place & les décombres de la maifon de Becolhan.

Cette aventure, dit Rouschen, mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Que j'y reconnois bien les caractères oppofés des périfs & de divs! Mais, Almoraddin, votre Scheikh-Alsem ne vous auroit-il pas fait le portrait de la reine de Gor après fa victoire fur les divs qui fervoient Becolhan? Non, madame, repartit Almoraddin. J'en fuis fâchée, reprit Rouschen, car affurément je dois avoir vu cette admirable pérife, & je dois la connoître. Vous devez la connoître,

madame, interrompîmes-nous, vous devez la connoître ! Mon histoire, repliqua-t-elle, vous tirera du grand étonnement où je vous vois.

Histoire de la Dame Persane , & son voyage dans l'île détournée.

ON dit que l'amitié est rare entre les frères, je crois qu'elle l'est encore plus entre les sœurs ; je n'en ai jamais eu qu'une , & il m'a été impossible de vivre tranquille avec elle. Un an qu'elle avoit plus que moi, lui faisoit prendre un air de supériorité qui m'étoit insupportable. Elle étoit toujours de mauvaise humeur ; mais sa mauvaise humeur n'avoit jamais si fortement paru que la veille de ses noces. Lasse de souffrir ; j'éclatai de mon côté, & afin de la piquer jusqu'au vif ; Koutai, lui dis-je, si les injures pouvoient me maigrir, tu en serois encore plus libérale ; est-ce ma faute si les destins ne veulent pas que je te ressemble ? On ne sauroit exprimer la rage que ces paroles excitèrent dans son ame. Elle se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais je me sauvai de ses mains, & je m'enfuis dans un grenier qui étoit au-dessus de sa chambre. Elle faisoit un bruit si étrange, que toute la maison en fut émue. Père, mère, esclaves, tout courut

chez elle , on la trouva blême , fondant en larmes , réduite au désespoir. Elle raconta la querelle d'une manière vive & maligne , & protesta que si on ne la vengeoit de l'insulte épouvantable que je lui avois faite , elle sauroit bien prendre un parti qui ne plairoit à personne. Mon père & ma mère lui promirent sur le champ tout ce qu'elle voulut , & lui demandèrent , en essuyant ses larmes , quel châtimement elle croyoit que j'eusse mérité ? Je serai contente , & Rouschen sera assez punie , si elle n'est point de ma fête. Je voyois & j'entendois tout par une fente du plancher. Tout le monde loua sa modération , & une vieille esclave qui ne m'avoit jamais aimée , signala aussi-tôt son zèle en accourant fermer le grenier.

Me voyant ainsi prisonnière , je m'abandonnai aux soupirs & aux pleurs. Koutai a bien prévu , disois-je , que je me serois vengée d'elle , seulement en paroissant. Elle est satisfaite ; sa laideur , en mon absence , sera moins remarquée : quelle joie pour elle ! mais quel dépit pour moi ! Je passai le reste du jour , & une partie de la nuit dans de pareilles réflexions , & à la fin je m'endormis. Pendant mon sommeil j'eus un songe assez extraordinaire.

Il me sembla voir devant moi une espace immense de terre & de mer , qui aboutissoit à une

île bleue fort élevée, du haut de laquelle sortirent, en même tems, deux gros nuages argentés qui s'avancèrent vers moi, suivis d'une infinité d'autres. Tous ces nuages se rangèrent sur deux colonnes, & formèrent entre l'île & moi, la plus longue & la plus brillante allée qu'on puisse imaginer. Un autre nuage, qui paroissoit être d'or bruni, remplit l'extrémité de cette allée du côté de l'île; & une petite fille, à peu près comme Loulou, s'étant assise dessus, ce nuage prit tout-d'un-coup la figure d'un trône, & se mit de lui-même en mouvement.

A mesure qu'il avançoit, les nuages argentés se transformoient de part & d'autres en gardes très-richement couverts, qui, l'épée à la main, saluoient le petite fille avec des marques d'un profond respect. Quand cette personne extraordinaire, qui au sortir de l'île n'avoit paru qu'un enfant, fut à la moitié du chemin, je lui vis le visage & la taille d'une femme d'environ quarante ou cinquante ans. Plus elle approchoit, plus elle sembloit augmenter en âge; & lorsqu'elle fut auprès de moi, ce ne fut plus qu'une petite figure toute ridée, toute courbée, toute blanche de vieillesse. Elle me regarda d'un oeil d'amitié, & me dit d'une voix tremblante : ma bien-aimée Rouschen, je connois ta peine; espère tout de mon secours. Survienstoi des aroles que je vais t'apprendre, & ne manque

pas de les dire : *Jage Lutfallah , dame du palais verd ; Jage Lutfallah , femme de Milan-Schak ; que fait la lame de Gian ? où est son bouclier ?* Elle n'eut pas plutôt achevé de parler , qu'elle disparut avec tout ce qui l'environnoit.

Je ne fais si je m'éveillai d'abord , mais l'idée de mon emprisonnement m'étant revenue , je dis en soupirant , ah ? s'il étoit vrai que la puissante Lutfallah voulût me favoriser ! *Jage Lutfallah , dame du palais verd ; Jage Lutfallah , femme de Milan-Schak ; que fait la lame de Gian ? où est son bouclier ?* Au même moment je me trouve désabillée , & couchée dans un bon lit ; je passe la main sur mes yeux , je me tâte , je m'examine , je m'assure que je ne dors point. J'ouvre un rideau , & je vois , avec une surprise sans égale , mon grenier changé en une chambre spacieuse , ornée de riches tapisseries , un miroir deux fois plus grand que le plus grand que j'eusse jamais vu , & de deux cassollettes d'or massif , d'où s'exhaloit la fumée délicate d'un parfum exquis. Au milieu de la chambre il y avoit une toilette toute dressée ; & à côté une table sur laquelle on avoit proprement rangé un habit complet. Je voulus d'abord me lever , mais ayant jeté les yeux sur la glace du grand miroir , je remarquai que ma sœur , & tout ce qui se faisoit autour d'elle , s'y représen-

toient au naturel ; ce qui me fit prendre le parti de me divertir de ce spectacle , & de rester au lit pour me refaire des fatigues de la nuit. Je ne vous rapporterai point tout ce que je vis. Il suffit de vous dire que ce miroir miraculeux me rendit présente à toute la fête dont ma sœur avoit voulu m'exclure ; & que la figure de son mari ne fut pas ce qui me fit le moins de plaisir. C'étoit un grand homme sec , d'un regard farouche , & qui , même ce jour-là , avoit plutôt l'air d'un tyran que celui d'un époux.

Je me levai enfin , dans le dessein de me parer des présens de Lutfallah. De jolies pabouches vinrent d'elles-mêmes se présenter à mes pieds. Au premier pas que je fis du côté de la table , tous les habillemens , qu'on m'avoit préparés , s'avancèrent & me couvrirent ; & je sentis , en même-tems , qu'on m'épargnoit la peine de me peigner & de me coëffer. Je laissai donc faire , & je m'abandonnai entièrement aux soins de la reine des péris , me contentant de lui rendre grâces de tout ce qui m'arrivoit , & de me regarder dans mon miroir de toilette , l'autre miroir ne représentant que des objets absens. Quoique tout ce qu'on mit sur moi fit un effet merveilleux , on n'y avoit toutefois employé , ni or , ni argent , ni pierreries. Il n'y paroïssoit qu'une seule marque du grand pouvoir de Lut-

fallah , & cette marque consistoit dans la couleur de ma robe , qui changeoit à chaque pas que je faisois. Je me promenai long-tems pour jouir à mon aise de cet agréable prodige. Dans cet intervalle les cérémonies nécessaires se faisoient chez l'imam & chez le cadi. Après le retour , les deux salles des festins se remplirent de conviés. Je m'arrêtai peu à considérer les hommes ; ma sœur & ses amies eurent toute mon attention. Koutai paroissoit avoir grand faim , mais plus elle voulut se hâter de manger , moins elle le put faire. Tous les mets auxquels elle touchoit disparoissoient , & venoient se poser sur un cuir doré , qu'une main inconnue avoit étendu dans ma chambre. Il est impossible d'exprimer la consternation de cette épouse affamée , & l'étonnement prodigieux de sa compagnie. Comme j'avois une faim encore plus grande que la sienne , il ne resta presque rien sur les premiers plats qui tombèrent sous ma main. Dès que je les eus abandonnés , ils s'évanouirent ; je regardai dans le miroir , & je les vis devant Koutai , qui dévorait le peu que j'y avois laissé. Je reconnus par-là que celle qui ne m'avoit pas jugée digne d'être de son festin , étoit condamnée à ne se rassasier que de mes restes. Elle me fit quelque compassion en cet état-là , & j'en usai en bonne sœur dans toute la suite du repas.

Sur le soir on entra dans les bains, où d'excellentes voix chantèrent, selon la coutume des aganis: (1) un peu libres. Au sortir des bains on se rassembla pour danser. J'avois toujours eu beaucoup d'inclination pour la danse; ainsi le plaisir que les autres y alloient prendre sans moi commença à me chagriner. Je ne puis plus tenir en place, m'écriai-je; *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Je veux danser. Vous danserez, ma fille, répondit-on derrière moi. Je tournai la tête, & je vis l'ancienne & puissante périse. C'est bien mon intention, continua-t-elle, que vous paroissiez en si bonne compagnie; je ne vous ait fait habiller à la légère, qu'afin que vous en dansassiez de meilleure grace. Une périse de la façon de Moçader le Tabarois vous auroit assurément toute couverte de bijoux; mais moi je n'expose pas ainsi les personnes que j'aime, à gagner des pleuresies. Allons, mon enfant, suivez-moi.

Il me sembla que le miroir qui alors représentoit la salle, en devenoit la porte. Nous entrâmes. Lutfallah, qui n'étoit visible que pour moi, se plaça auprès de ma sœur. Je saluai la

(1) Chansons, airs persans.

compagnie , & je me mis à danſer toute ſeule. La juſteſſe de ma danſe , & plus encore les changemens infinis qui parurent ſur ma robe , étonnèrent tout le monde. On paſſa de l'admiration aux applaudiſſemens ; les cris de joie , les acclamations & les louanges ſe firent entendre de toutes parts. Koutai ne put ſouffrir ma gloire. Transportée d'un mouvement de fureur , & ſans aucun reſpect pour les aſſiſtans, elle accourut à moi, les poings en l'air, comme une forcenée. Mais l'inviſible Lutfallah l'empêcha de me joindre ; & lui ayant touché le menton du bout d'une baguette de bois d'ébène ; belle mariée, lui dit-elle , ne penſez qu'à vous. A l'inſtant une barbe complete , du plus beau noir du monde, couvrit la moitié du viſage de Koutai, & lui fit perdre l'envie de ſonger à moi. Cela fait, Lutfallah me fit ſortir, m'ordonna de l'embraffer, & m'enleva en ligne droite vers le ſoleil avec une rapidité inconcevable.

Après que nous eûmes fort long-tems monté ; vous pouvez à préſent, dit-elle, vous reposer ; il n'y a pas aſſez d'air groſſier au-deſſus de vous pour vous faire tomber. J'avoue que ce ne fut qu'en tremblant que je ceſſai de tenir Lutfallah embraſſée. Mais quel plaisir ne reſſentis-je point, lorſque j'éprouvai que ſans aucune peine je pouvois monter , deſcendre , avancer , reculer,

comme si mon corps étoit devenu immatériel. Je tournai les yeux vers la terre, qui, dans l'éloignement où nous étions, ne me paroissoit, ni fort obscure, ni fort brillante. Si ma conductrice me l'avoit permis, je me ferois amusée à faire de belles observations dans un lieu si commode. La lune, me dit-elle, passera tantôt immédiatement au-dessus de l'endroit où nous sommes, & y pressera tellement l'air, que tandis que la mer aura son flux, vous pourriez bien étouffer. J'ai d'ailleurs promis de me rendre chez moi de fort bonne heure; embrassez-moi, partons. Du côté que nous descendîmes, la terre étoit assez lumineuse, parce qu'elle n'exposoit à nos yeux que les vastes plaines de l'océan. Pendant notre descente elle sembloit grossir & s'obscurcir de plus en plus; & quand je fus à portée d'en observer les différentes parties, j'apperçus, justement au-dessous de nous, & au milieu des eaux, une île très-spacieuse que je reconnus. C'étoit la même île bleue que j'avois vûe en songe, & que les péris appellent l'île détournée. Comme elle ne m'avoit paru bleue qu'à cause de l'éloignement, quand j'en fus plus près, mille diversités se présentèrent en foule à mes yeux. Je ne m'arrêtai pourtant pas beaucoup à considérer ces nouveaux objets, parce que mon attention fut emportée par quelque chose de plus merveilleux.

Lutfallah , que je tenois embrassée , se métamorphosoit en descendant. Ses cheveux blancs avoient d'abord fait place à d'autres d'un châtain foncé ; plus nous avançons , plus son teint s'unissoit , & plus elle gagnoit d'embonpoint. Sa taille se dresseoit à vue d'œil , sa gorge se formoit & s'élevoit , ses bras s'arrondissoient , ses mains devenoient potelées. Qu'elle étoit charmante aux deux tiers du chemin ! Elle continua de rajeunir à mesure que nous approchions de la terre. La couleur de ses cheveux s'éclaircit , & ils devinrent parfaitement blonds ; tout son corps diminua sans rien perdre de ses beautés , ni de ses proportions. Je n'avois plus entre mes bras qu'une petite fille de dix ans , un peu sérieuse à la vérité , mais , nonobstant cela , toute aimable , lorsque nous fûmes à un quart de lieue des montagnes de l'île détournée.

Nous mîmes pied à terre au milieu de l'île , à cent pas d'une rivière qui servoit de fossé à une ville de médiocre grandeur. N'y voyant ni pont , ni bateau ; je demandai à la reine si nous en ferions le trajet par l'air , & si elle vouloit que je l'embrassasse. On passe cette rivière autrement que vous ne pensez , me répondit-elle en y jetant sa bague. A l'instant les eaux s'enflèrent vis-à-vis du lieu où nous étions , se détachèrent de la terre avec un bruit

effroyable , & formèrent un portique transparent de plus de deux cens coudées de hauteur. Ces eaux ne laissoient pas de couler toujours , & les poissons , dont elles étoient remplies , faisoient , par leurs sauts , le plus agréable ornement du portique. On les voyoit s'élancer sans cesse hors de la voûte & des côtés , & s'y replonger aussi-tôt , pour en ressortir un moment après. Le fleuve , en quittant la terre , avoit découvert un magnifique escalier de porphyre de plus de cent marches de profondeur , dont le bas étoit éclairé d'une lumière qui sortoit des murs , & d'une grande porte à laquelle il aboutissoit. En descendant , Lutfallah m'apprit que cet éclat étoit naturel , & qu'il venoit d'un vernis que les jeunes pérís composoient avec des peaux de certains poissons , & des queues de vers luisans , infusées pendant trois semaines dans de l'essence de bois pourri , tirée sans feu. Lorsque nous fûmes à la porte , nous entendîmes un grand croassement , & les deux battans s'étant ouverts , nous vîmes une grenouille , grosse comme une chèvre , qui , marchant sur ses deux pieds de derrière , vint recevoir la reine , & lui présenta la même baguette que je lui avois vue jeter dans l'eau. Après qu'elle l'eut prise , & que nous eûmes fait quelques pas dans un vaste salon très-éclairé ,

éclairé, parce qu'il étoit tout incrusté de pierres d'Ascra (1), & de ces cailloux lumineux qui accompagnent quelquefois la foudre, la grenouille se retira modestement vers la porte, qu'elle ferma derrière nous, & fit un second croassement plus éclatant que le premier.

A ce signal, il s'éleva un bruit étonnant de tambours & de trompettes. Il y avoit à l'entour du fallon vingt-quatre enfoncemens pratiqués dans le mur avec beaucoup d'art, & occupés par autant d'animaux d'une grandeur énorme, & d'une figure tout-à-fait étrange. C'étoit de-là que venoit le bruit; car chacune de ces bêtes monstrueuses avoit un tambour ou une trompette, & elles s'en servoient d'une manière proportionnée à leur grosseur & à leurs forces extraordinaires. Ma conductrice me dit que c'étoient des cirons (2) du pays, qui, à la grandeur près, étoient parfaitement semblables à ceux que je pouvois connoître. Nous traversâmes une longue galerie, qu'une infinité d'acudias (3) & de mouches brillantes, qui décri-

(1) Le traducteur avoue qu'il ne connoît pas les pierres d'ascra, ni les cailloux qui accompagnent la foudre.

(2) Animal imperceptible, dont le microscope seul fait découvrir la figure.

(3) Petits volatiles fort brillans. Il y en a beaucoup en Amérique.

voient dans l'air un million de chiffres, rendoient fort claire. Au-delà, nous trouvâmes un escalier pareil à celui de l'entrée, lequel nous conduisit à une grande cour quarrée, pavée de marbre verdâtre, & bornée des quatre côtés par autant de corps de logis bâtis de la même manière. Au milieu, il y avoit un jet d'eau dont le bassin avoit plus de trente pieds de diamètre, quoiqu'il ne fût que d'une seule émeraude. Une vingtaine de vieilles, & pareil nombre de petits vieillards, habillés de vert, jouoient çà & là dans la cour, les uns à la follette, les autres au bâtonnet ou aux osselets. Dès que Lutfallah parut, ils laissèrent tous leurs jeux pour courir à elle, & vinrent la caresser en la traitant de grand'maman. La petite reine, de son côté, les reçut d'un air si prude, que je ne pus m'empêcher de rire de voir, d'une part, la vieilleffe si badine & si folâtre, & de l'autre, la jeunesse, ou plutôt l'enfance, si grave & si respectée. Rouschen, me dit Lutfallah, ce que vous voyez vous surprend sans doute. Ce que je vois, répartis-je, seroit même capable de m'épouvanter, si je ne prenois tout ce qui est ici, & principalement ces vieilles ridicules & ces vieillards insensés, pour des fantômes. C'est un effet de vos préjugés & de votre ignorance, répliqua-t-elle; toute cette

florissante jeunesse existe aussi réellement que vous. Jetez les yeux sur ce miroir. Elle me donna un petit miroir de poche, & me quitta tandis que je l'ouvrais. Je frémis encore quand je pense à ce que j'y vis en me regardant.

Je m'y vis des joues pendantes, des yeux retirés, des lèvres feuille-morte, une bouche enfoncée, un nez rouge, & qui grossissoit par le bout, un menton aigu, un front chargé de rides, des cheveux blancs comme la neige; & je fus saisie d'un tel effroi, que je pensai tomber à la renverse. Je courus brusquement me regarder dans l'eau du bassin, me flattant encore que l'effet du miroir n'avoit été qu'une illusion. Hélas! j'y trouvai une cruelle confirmation de ce que je n'avois déjà que trop vu, & je fis un si grand cri, que toute la vieille populace se ramassa autour de moi. Mon affliction étoit si grande, que je n'avois pas même la force de l'exprimer par des paroles. Je devins stupide & immobile, & je demeurai pendant long-tems dans ce triste état, couchée par terre, & accoudée sur le bord du bassin d'émeraude. La liberté de pleurer & de me plaindre m'étant enfin revenue, cruelle Lutfallah, m'écriai-je, est-ce là ce que je devois attendre de ta protection? Tu ne m'as donc amenée ici que pour me faire sentir les plus

noirs effets de ta malice ? Tu m'aimes, & tu m'accables du plus horrible des maux. Si j'étois ton ennemie déclarée, pourrois-tu te venger d'une manière plus barbare ? Fortunée Koutai, je porte envie à ta barbe, que ton malheur est léger en comparaison du mien ! Les petites vieilles & les vieillards achevoient de me désespérer par des discours remplis de niaiseries, & vouloient à toute force me faire boire de l'eau du bassin ; mais ils furent arrêtés par la voix d'un jeune homme qui vint à moi de l'autre côté de la cour. Il paroissoit âgé de quinze ans ou environ. Il marchoit d'un pas mesuré & lent pour son âge. Quoique son visage fût un peu froid, il n'avoit rien de rebutant. Quand il m'eut abordée, il me demanda civilement si j'avois jamais oui parler du péri Milan-Schak. La lecture de nos annales, lui dis-je, me l'a fait connoître. C'est moi, répondit-il. Vous aviez déjà quelqu'âge, répliquai-je, lorsque vous défîtes le monstre Ouranbad (1) dans la montagne d'Aherman, & vous voilà encore tout jeune. Milan-Schak branla la tête en fouriant, & me présenta la main avec beaucoup de politesse pour me conduire

(1) Monstre carnassier dont Aherman, chef des divs, se servoit comme d'un bourreau.

à son appartement. Après avoir monté un escalier de jade, nous traversâmes deux anti-chambres ornées de paysages, & gardées par des jeunes gens bien faits & sans armes. Nous entrâmes dans une chambre magnifique, où tout étoit verd & or, & de-là dans un cabinet garni de meubles très-précieux, à fond verd, brodés d'or, & enrichis par-tout de fines émeraudes; ce qu'on y voyoit de bois étoit de la couleur de ces pierres précieuses. Dans le milieu du plafond, il y avoit un escarboucle de la grosseur d'une pomme de pin, qui jetoit beaucoup de lumière.

Le Monde à l'envers.

C HÈRE Rouschen, me dit Milan-Schak quand nous fûmes assis, il y a une telle contrariété entre votre monde & le nôtre, qu'il est impossible d'imaginer une opposition plus parfaite entre deux choses qui d'ailleurs sont essentiellement les mêmes. Vos grands arbres ne sont ici que de petites herbes; ce qui n'est, au contraire, qu'une plante menue & délicate chez vous, est dans ce pays-ci un des plus grands arbres. Les fruits suivent la même proportion. Quoique notre bled ne diffère point

du vôtre , quant à la nature , il le surpasse tellement en grosseur , que cent personnes n'en pourroient pas consommer dix grains par mois. Il en est des animaux comme des plantes ; nous n'en avons point de plus grands que ceux que vous appelez insectes , ni de plus petits que les éléphants & les crocodiles. Vos moucheron sont nos plus grands oiseaux , & les aigles sont ici presque imperceptibles. Ce qui est médiocre chez vous , est à peu près de même en cette terre. Vous parlez des langues particulières , qui sont l'invention des hommes ; nous parlons la langue universelle , qui est aussi naturelle que la vue , l'ouïe , & les autres facultés que toutes les autres nations emploient de la même manière. L'usage de cette langue est suspendu dans le reste de l'univers. En vain vos savans la cherchent-ils ; on l'acquiert en mettant le pied dans cette île ; & à moins que d'être Péri , on l'oublie dès qu'on en sort. Dans votre monde , on ne ressuscite jamais que par miracle ; dans celui-ci , on ressuscite naturellement tous les cent ans , pour revivre l'espace d'un jour : vous en verrez après-demain un exemple. On naît chez vous avec un corps tendre , des membres pleins de suc , une peau douce & sans poil : c'est ainsi qu'on meurt dans cet empire ; d'où il vous fera aisé de conclure qu'on

y entre au monde avec des rides , & tout l'extérieur de la dernière vieillesse. Comme il n'y a guère de belle vieillesse , nous ne passons point ici pour beaux ni Lutfallah ni moi ; mais vous , charmante Rouschen , qui pensez être laide à faire peur , vous êtes maintenant aussi belle , à notre égard , que vous l'étiez aux yeux de tous ceux qui vous regardoient à Schiras. On ne peut , je vous assure , rien voir de plus ravissant que ces aimables rides dont notre climat a orné votre visage , ni rien de plus capable de ravir les libertés que cette précieuse chevelure , qui nous éblouit par sa blancheur. Toutes les fois que nous allons dans vos contrées , nous y paroissions tels que nous serions si nous y avions vécu ; ici nous paroissions tels que nous sommes en effet , mais à notre manière. C'est un vieillard qui parle , chère Rouschen , & qui parle à une jeune personne qui ne fait presque que commencer à jouir de sa raison. Les métamorphoses de Lutfallah devoient vous préparer à soutenir la vôtre sans épouvante. Tout ce qui approche de cette terre en subit les loix , & tout ce qui s'en éloigne ne se soustrait à ces loix que pour obéir à d'autres. Trompée par les apparences , vous vous abandonniez à mille regrets injustes , lorsque je suis rentré avec un jeune homme

de votre pays , qui m'avoit invoqué. La reine entendoit vos reproches; elle en étoit même un peu irritée; mais elle n'a rien diminué de ses bontés, & en lui remettant votre compatriote , je me suis chargé de vous apprendre jusqu'où elles vont. Si vous n'en profitez pas, vous serez rendue à votre monde, & il n'y aura plus aucun commerce entre nous. Si vous en profitez, vous serez élevée au plus haut rang où une mortelle puisse aspirer. Vous serez périsse, en un mot. Pour vous adopter , nous n'exigeons que votre consentement. Si le pouvoir de transformer tous les corps, & de faire, d'un seul coup de baguette, les merveilles les plus étonnantes; si une vie qui ne finit presque point, vous touchent, venez à la fontaine d'émeraude. Quelques gouttes d'eau que vous y avalerez, effaceront toutes vos idées, & vous ramèneront à l'heureuse enfance d'une vie immense.

Généreux Milan-Schak , répondez-je , vous m'avez sauvée d'un grand péril en m'éloignant de cette eau fatale. J'aime ma raison & ma patrie; je ne puis me résoudre d'y renoncer. Mon état me suffit; contentez-vous que j'admire le vôtre. Le Péri fut plus surpris de ma réponse qu'il n'en fut choqué; il haussa les épaules, & me regarda d'une manière qui découvroit assez que je lui

faisois pitié. Sur ces entrefaîtes six chats verts, dont les yeux brilloient comme autant de flambeaux allumés, parurent à la porte du cabinet. Ils éclairaient Lutfallah qui entra avec un vieillard, en disant, Ajoub, que voici, est un obstiné. Et Roufchen, repartit Milan-Schak, est une opiniâtre. Je me prosternai aux pieds de la reine, en la conjurant de me pardonner ma foiblesse, & d'oublier les paroles indiscrettes qui m'étoient échappées dans le fort de ma douleur. Ajoub de son côté embrassoit les genoux de Milan-Schak à qui il demandoit aussi pardon de son aveuglement. La colère des vieilles gens contre la jeunesse est de peu de durée, dit la reine, levez-vous; & puisque nous devons nous séparer, employez bien le peu de tems que vous resterez dans mon empire, & en observez les loix. Sûrs de notre liberté, nous nous levâmes avec joie. On vint avertir que le souper étoit servi.

Précédés de six chats-flambeaux, nous nous rendîmes de plein pied dans une salle boisée d'ébène verd, & ornée d'oiseaux & de festons d'or en relief. Vingt-quatre chats verts, & autant de linx de même couleur, montés sur un pareil nombre de guéridons d'argent bruni, y produisoient, par leurs regards, un jour aussi grand que celui que le soleil auroit pu faire en

plein midi. Il y avoit deux tables, l'une chargée de caffolettes, & l'autre d'une grande variété de mets. La dame du palais verd, Milan-Schak, quatre reines, leurs maris, & les génies les plus distingués de leurs familles, se placèrent à la première de ces tables, & y furent magnifiquement servis de parfums, qui sont la nourriture ordinaire des péris nés dans l'île Détournée. Nous occupâmes l'autre table Ajoub & moi, avec un grand nombre de conviés, originaires de notre monde, & Péris par adoption. Au premier service (1) nous eûmes de grandes fricassées de faisans; il en entroit cinq ou six cens dans chaque plat : au second, des ortolans gros comme des oyes, accompagnés de sangliers & de cerfs, enfilés dans des brochettes, en guise d'alouettes. Le troisième fut composé de deux langues de fourmi, de deux pâtés de cuisse de coufin d'un excellent goût, & de quelques affiettes d'artichaux & de melons, gros comme les poids verds de Schiras. On apporta pour le dessert deux fraises, une groseille, & deux jattes de crème d'écureuil. La plupart de ces choses m'étoient inconnues pour lors; mais la princesse

(1) Dans l'original arabe, les mets de ce repas sont servis pêle-mêle, avec une confusion persane ou mogole.

Indgi-Mergian me les fit connoître le lendemain. Après le soupé on nous donna, à mon compatriote & à moi, chacun un chat pour nous éclairer & nous conduire dans nos chambres; une Pabine très-bien faite me deshabilla, & se retira quand je fus couchée.

Mon chat ayant fait disparoître la lumière en fermant ses yeux, je repassai dans mon imagination toutes mes aventures, & je m'aperçus, je ne sai comment, qu'Ajoub avoit fait sur moi une impression plus forte qu'aucun des objets surprenans qui m'eussent frappée. Jusques-là j'avois été sans inclination, & j'étois si neuve en amour, que sentant que mon cœur s'étoit laissé surprendre, je me mis à pleurer. D'où vient, disois-je, que je songe à ce petit monstre que je n'ai vu que d'aujourd'hui? Pourquoi ai-je craint que Lutfallah ne le gagnât? Ah! il ne m'est pas indifférent; & si ce que sa vue m'a inspiré n'est pas un amour formé, c'est quelque chose qui en approche beaucoup. Ah! mon cœur m'a trahie; il s'est donné sans mon aveu. Après tout, continuois-je, la figure de ce jeune homme n'est pas plus hideuse que la mienne; quel crime ferois-je donc en l'aimant? nous courons la même fortune, cela ne devoit-il pas suffire pour faire naître entre nous une juste liaison? Il me semble même qu'il a déjà pour

moi des sentimens pareils à ceux que j'ai pour lui. C'est justement là le point qui mériterait le plus d'être examiné ; mais pour pénétrer le fond de son ame , sans me découvrir , ne faudroit-il pas avoir plus de liberté que je n'en ai. Le sommeil calma enfin mes inquiétudes. La Pabine m'éveilla , & me fit lever dès le matin. A peine étois-je habillée , que je vis entrer Lutfallah , Milan-Schak , & la princesse Indgi-Mergian leur fille aînée , à laquelle ils me présentèrent. La reine & son époux me demandèrent d'un air riant comment j'avois passé la nuit ? Je répondis , avec de grands témoignages de reconnaissance & de respect , que je l'avois passée assez tranquillement. L'interrogation qu'on vous fait regarde la nuit entière , reprirent-ils , & vous ne répondez que sur la dernière moitié. Ce discours me jeta dans un étonnement infini ; je vis bien que j'avois été entendue. Notre pénétration la déconcerte , dit Milan-Schak ; rassurez-vous , Rouschen , & ne balancez plus à suivre fidèlement les loix de l'île Détournée. Achevant ces paroles , il prit , des mains d'un de ses gens , une grosse racine , semblable à une betterave , & la tenant par les feuilles , il me donna un poinçon , qu'il me commanda d'enfoncer dans un endroit marqué d'une petite tache noire. Je le fis ; aussi-tôt la racine jeta un cri hor-

rible , & mon compagnon de fortune se trouva devant moi au lieu d'elle. Je vis son visage tout sanglant , il avoit le front percé , & le poinçon étoit resté dans la plaie. Ah ! cher Ajoub , m'écriai-je en l'embrassant , cher Ajoub , que j'aime plus que ma propre vie , qu'ai-je fait ! que je suis cruelle ; ou plutôt que je suis malheureuse ! N'y avoit-il point d'autre main que la mienne pour exécuter la volonté de Milan Schak ? Ah ! Péri , pourquoi m'avez-vous choisie pour répandre un sang que je rachetterois de tout le mien ! Le blessé me regardoit assez nonchalamment , & sembloit sourire. Lutfallah , Milan-Schak , & la princesse , rioient tout de bon , & se demandoient , comme par plaisanterie , si la déclaration n'étoit pas en forme ? Si elle n'étoit pas dans toutes les règles ? Il y paroît quelque sincérité , dit le blessé , mais il ne faut point se fier aux premiers transports des amantes , elles sont trop volages. Si j'étois bien persuadé que Roufchen dût m'aimer constamment , je ne dis pas que je.... mais en ne voulant rien dire , j'en dis trop pour une première fois. Comme je me préparois à le remercier , & à continuer mes lamentations , Milan-Schak , qui le tenoit doucement par les cheveux , le laissa en liberté , & lui tira du front le poinçon sans y laisser la moindre cicatrice. Lutfallah me demanda assez sérieusement quelles

étoient les dispositions présentes de mon cœur envers celui dont le malheur apparent m'avoit fait tant de compassion ? Vous le savez grande reine , répondis-je , je l'aime. C'est ainsi , mon enfant , répliqua-t-elle , qu'il faut parler : vos incertitudes d'hier alloient directement contre la coutume de mon royaume où les filles font toutes les avances. Je répartis que rien n'étoit plus raisonnable que cette coutume , & que je serois heureuse si l'aimable Ajoub ne dédaignoit pas mes services. Vous avez satisfait à nos loix l'un & l'autre , reprit la reine ; mais puisque vous y préférez celles de votre pays , je veux bien , dès-à-présent , vous rendre à vous-mêmes. Que les influences qui règnent ici , continua-t-elle en nous touchant de sa baguette , cessent d'agir sur vous. Lutfallah ne nous laissa pas le tems de la remercier , elle sortit avec sa suite ; il ne demeura avec Ajoub & moi , qu'un pabin & une pabine qui s'affirent modestement des deux côtés de la porte.

En cet endroit la belle Persanne s'interrompit , & nous demanda si nous n'étions point curieux de savoir ce que c'étoit que les Pabins & les Pabines. Une Pabine en vous deshabillant , dit Almoraddin , m'avoit déjà donné un peu de curiosité ; mais je n'ai osé vous faire une question importune. Les Pabins , reprit Rouf-

chien, sont des animaux qui servent les Péris, & qui, distribués par cantons, cultivent les terres de l'île. Détournée. Nul animal ne ressemble tant à l'homme. En les voyant nus ou habillés, on jureroit que ce sont des hommes & des femmes véritables; il ne leur manque que l'ame raisonnable. Ils ont par-dessus toutes les autres bêtes, qu'ils parlent comme les péris la langue universelle; au lieu que les autres animaux ont leurs langues particulières. Au reste tout ce que disent les pabins roule sur le manger, sur la boisson, sur le travail, & sur d'autres sujets qui n'ont rapport qu'à la matière, & ne consiste qu'en simples propositions. Ils sont adroits, robustes, laborieux, dociles, grands imitateurs. Les autres bêtes les respectent & les servent, excepté les singes, qui ont peine à céder la supériorité aux pabins, & les puces, qui sont dans ce pays-là des bêtes féroces, d'une grandeur effroyable, & fort avides de la chair presque humaine des pabins. Il y a dans tous les villages un lieu couvert où les pabins portent chaque jour une certaine quantité d'ambre gris, de benjoin, d'encens, de bois d'aloës, & d'autres victuailles. Quand l'amas est complet, il disparaît, pour paroître dans la ville des péris, & se distribuer dans leurs maisons. Les pabins ne se divertissent gueres qu'aux dépens des autres ani-

meux, qu'ils font assez souvent battre ensemble. Les cloportes sur-tout les réjouissent, lorsque ramassés en eux-mêmes, ils se mettent en boules (1) parfaitement rondes, & se roulent les uns contre les autres. Quand ces corps démesurés viennent à se choquer, ils font un bruit épouvantable, on les croit brisés en mille pièces; mais bien-tôt après on reconnoît que ce n'est là, pour eux, qu'un petit badinage très-innocent.

Après cette interruption, la Persane auroit repris le fil de son discours, si de peur de la trop fatiguer, nous ne l'avions suppliée très-instamment d'en remettre la continuation au lendemain. Nous nous trouvâmes d'avis différens sur son conte quand nous fûmes de retour au logis. Almoraddin penchoit vers l'incrédulité, & moi je n'étois pas fort éloigné d'ajouter foi à tout ce que nous avions entendu. Nos sentimens se réunissoient pourtant dans une espèce de doute, & nous sentions une égale curiosité pour le reste de l'histoire. Nous ne manquâmes donc pas de retourner chez Rouschen, qui, après les civilités ordinaires, recommença ainsi à parler.

Aussi-tôt que la reine & Milan-Schak furent

(1) C'est une propriété des cloportes, de se mettre en grains parfaitement ronds.

fortis, nous courûmes au miroir, où nous eûmes le plaisir de nous voir nous-mêmes, & de nous voir l'un l'autre tels que nous devions être, en même-tems que nous sentions que nos inclinations reprenoient aussi leur affiette naturelle. Ajoub ne me déplut point ; je lui plus beaucoup.

Madame, me dit-il, avec un grand respect, je ne fai comme j'ose paroître devant vous, après ce qui vient de se passer ; ma confusion est extrême. Plût au ciel, repartis-je, que nous eussions perdu la mémoire avec tous les dons de l'île Détournée ; ou que je n'eusse, comme vous, que trop de réserve à me reprocher. Au nom de notre commune patrie, interrompit Ajoub, vivons désormais comme si nous ne nous souvenions de rien. Je vous crois assez généreuse pour me rendre, par équité, ce que je viens de perdre du côté de l'instinct qu'on vous a ôté, & qui vous portoit à m'aimer. L'équité, lui dis-je, ne récompense que le mérite, & le mérite n'est pas l'affaire d'un jour. Apprenez-moi, je vous prie, qui vous êtes, & pourquoi je vois ici Ajoub de Schiras ; je ne connois encore que votre nom & votre patrie. En disant cela je m'assis, & je le fis asseoir auprès de moi.



Histoire d'Ajoub de Schiras.

JE suis, dit-il, fils d'Ajoub, médecin. Vous savez, belle Roufchen, que toute la jeunesse de Schiras apprend à danser, & à jouer de quelque instrument. Un soir que la chaleur étoit si violente qu'elle obligeoit tout le monde à faire de la nuit le jour ; je pris un flageolet, & j'allai chercher le frais dans les rues tout en jouant. Après en avoir parcouru un assez grand nombre, comme je me préparois à la retraite, la porte d'une fort belle maison s'ouvrit, & j'entendis une voix qui me disoit : Est-ce vous ? Je me promis quelque bonne fortune ; oui, répondis-je, c'est moi-même. Montez donc, reprit la voix. Je montai l'escalier, & j'entrai dans une salle dont la porte étoit entr'ouverte. Trois jeunes hommes, que j'y trouvai, m'environnèrent, & tirant leurs sabres, lave par ton sang, me dirent-ils, l'affront que tu nous a fait en violant notre sœur. Je n'osai me mettre en défense, de peur de les irriter encore davantage. Seigneurs, leur dis-je, ne précipitez rien, vous me prenez pour quelqu'autre. Ces paroles suspendirent leur emportement : Qui es-tu donc, reprit brusquement l'un d'eux, si tu n'es pas l'in-

fâme que nous attendons? Je m'appelle Ajoub ,
répondis-je , je demeure en tel endroit , mes
parens y sont connus. Un vieillard alors qui étoit
caché dans un cabinet obscur , en sortit avec
une jeune personne , belle comme un astre , &
très-richement habillée , qui avoit la tête & les
yeux baissés , & qui versoit des larmes en abon-
dance. Gauher , lui dit le vieillard en me mon-
trant , est-ce là le scélérat qui a couché avec
toi ? Gauher , à ce discours , devint vermeille
comme une rose fraîchement épanouie ; après
m'avoir envisagé , elle répondit que ce n'étoit
pas moi. Le vieillard détrompé me fit de grandes
excuses , & il alloit me renvoyer ; mais un des
jeunes hommes se mettant entre moi & la porte ,
& levant son sabre , jura qu'il ne laisseroit pas
sortir un témoin du deshonneur de sa famille.
Les deux autres dirent qu'il avoit raison , &
qu'il falloit me tuer. La colère vous aveugle , mes
enfans , reprit le bon vieillard , ne vous y aban-
donnez pas. Il ne seroit pas juste que l'innocent
pérît ; chaque goutte de son sang pousseroit un
cri contre nous ; & la vengeance du ciel ne tar-
deroit pas à descendre. Ajoub , continua-t-il ,
en me prenant par la main , sauvez-vous , & gar-
dez le secret si la vie vous est chère. Je sortis de
cette maison sans regarder derrière moi , & je
me hâtai de regagner celle de mon père : mais

comme j'en ouvrois la porte, une flèche me vint passer contre l'oreille, avec un sifflement qui me fit tressaillir. Je me retourne, & j'apprends un homme qui, tenant un arc de la main gauche, venoit à moi, la droite armée d'un javelot, & me crioit: traître, je t'ai manqué, tu mourras pourtant. Le voyant seul, je pris courage. Je mourrai de ta main, répondis-je, si cela est écrit sur le haut de ma tête. Je tirai mon ganjar, & ayant heureusement esquivé son premier coup, je lui sautai au corps, & je lui fis deux grandes blessures dans la poitrine. Il tomba, & me pria de ne pas l'achever. Non-seulement j'y consentis, mais ayant appris de lui qu'il étoit fils du Bacha de Schiras, j'allai avertir un chirurgien qui courut à son secours. Je ne rentrerai chez mon père que pour y prendre un cheval, & ce que j'avois d'argent; & sans dire adieu à personne, je sortis d'une ville où j'avois tout à craindre de la fureur d'un homme qui, sans doute, m'auroit fait expier par une mort honteuse le crime de son fils.

Je marchai sans tenir aucune route certaine. Vers le milieu de la nuit j'arrivai au grand lac Babu, qui étoit alors si tranquille, qu'il sembloit que le ciel prît plaisir à y contempler ses propres beautés. Je côtoyai quelque temps, & étant entré dans le bourg qui porte le même nom, je frappai à la première porte que

je rencontraï. Personne ne répondit, sinon un gros dogue déchaîné dans la cour, qui, aboyant de toute sa force, éveilla les autres chiens du bourg. En un moment tout Babu retentit du bruit que firent ces animaux, mais aucun des habitans ne parut se mettre en peine d'en savoir la raison. Je passai à d'autres portes, & je m'y fis entendre aussi inutilement. A la fin désespérant de me mettre à couvert, & maudissant les dormeurs, je sortis de Babu. Dans le dessein de chercher quelque endroit écarté pour me reposer, je quittai le grand chemin, & ayant pris par un sentier qui séparoit deux petites montagnes, j'allai m'enfoncer dans un bois, où je choisis mon gîte au pied d'un gros palmier sauvage. Je dormis jusqu'au lever de l'aurore. M'étant éveillé, je fus fort surpris d'entendre assez près de moi la voix d'un homme qui parloit ainsi :

Cette heure est précieuse, ma fille ; les Péris la nomment l'heure des merveilles. C'est à présent que ces génies bien-faisans cueillent les herbes puissantes qui transforment les hommes déréglés en bêtes féroces ; c'est à présent que toute la nature obéit à leurs ordres, & que leurs paroles mystérieuses ont le plus d'efficacité. Le soleil, en se levant, les admire, soit qu'ils attaquent à force ouverte

les enfans d'Ifriet (1) & leurs confédérés , foit qu'ils diffipent les vains projets des Magiciens. C'est à cette heure enfin que les Pérés se montrent , sous différentes figures aux princes qui aiment la justice , & aux tirans qui ont mérité d'être punis. Ah ! ma fille , si tu avois les yeux de l'esprit ouverts dans ce moment , tu verrois , avec moi , les uns occupés dans les sombres vallées du Mezanderan (2) à arracher les lions & les tigres de leurs tanières , pour les conduire à la défense des innocens opprimés ; & tu admirerois la facilité avec laquelle les autres rendent traitables les hydres & les griffons.

Je n'eus pas la patience d'écouter davantage un si étrange discours fans voir celui qui le tenoit. M'étant coulé entre les arbres , je m'avançai doucement jusqu'à un laurier , à la faveur duquel je découvris , fans être apperçu , un grand vieillard , habillé d'une longue robe brune , assis auprès d'une fille. Cette fille étoit couverte d'un voile bleu qui ne laissoit voir que son visage & ses mains , & elle avoit les yeux modestement attachés sur le vieillard , qu'elle écoutoit attentivement. Je me montrai , & par ma présence

(1) Génie très-cruel , plus cruel que les divs ordinaires.

(2) L'Hircanie des anciens.

j'interrompis leur conversation. La fille se cacha aussi-tôt le visage; le vieillard se leva pour venir au-devant de moi. L'ayant abordé, vous voyez, lui dis-je, un voyageur, qui accablé de faim & de lassitude, vous importune malgré lui. Par Ali, dit le vieillard, soyez le bien-venu; les sages sont hospitaliers. Le bien que je vous ferai sera pour ma fille une nouvelle instruction. Allez vous délasser dans notre retraite, nous vous y rejoindrons dans une heure. Il me montra en même-temps un petit chemin que je suivis, & qui après plusieurs détours, me conduisit à une grotte.

Quoique l'entrée en fut étroite & obscure, les dedans en étoient bien éclairés, très-propres, & partagés en plusieurs chambres spacieuses. Un esclave, à qui je déclarai les intentions de son maître & mes besoins, me servit du raisin, des pistaches, des dattes fraîches, du pain blanc, & d'excellent hidromel. Tandis que je ferai usage de tous ces biens, lui dis-je, je te prie d'aller chercher mon cheval. Je lui dépeignis l'endroit où je l'avois laissé. Si vous prétendez que je vous obéisse, répondit l'esclave, promettez-moi de ne pas quitter la place où vous êtes, que je ne revienne, ou que mon maître ne rentre. Je le lui promis; mais après avoir bu & mangé, j'eus une envie si

violente d'examiner la demeure d'un homme tel que celui que j'avois vu , que je ne pus tenir ma promesse, j'allai donc par-tout. L'enfoncement le plus reculé de la grotte formoit un cabinet , qui étoit rempli de livres, de talismans & de toutes sortes de figures de plantes & d'animaux. Je m'arrêtai sur-tout en ce lieu-là; & voyant sur la table un parchemin déroulé où il y avoit quelque chose d'écrit en lettres vertes, je le pris inconsidérément, & j'y lus ces paroles : *Péri Milan-Schak , Lieutenant du palais verd ; Péri Milan-Schak , époux de Lutfallah ; que fait la lame de Gian ? où est son bouclier ?* Dès que j'eus prononcé le dernier mot de cette invocation , Milan-Schak, que vous connoissez , s'apparut à moi, & m'enleva sans me dire un seul mot. Vous savez , déjà sans doute , belle Rouschen , que c'est lui qui m'a apporté dans cette île.

Suite de l'histoire de la dame Persane.

A J O U R m'ayant raconté son histoire, je lui racontai aussi la mienne. Il m'insinua ensuite que je ne lui étois pas inconnue, qu'il m'adoroit même depuis long-tems; & que nos richesses étant à peu près égales, il ne tiendrait qu'à moi de le rendre heureux, du con-

sentement de nos parens. Je l'écoutai sans le rebuter , & sans lui trop témoigner aussi combien je l'aimois. La conversation dura jusqu'au dîné. Après le dîné, la princesse Indgi - Mergian nous prit, & nous emmena dans les jardins. C'étoit la plus belle de toutes les Périses. Elle avoit les cheveux très - noirs, les yeux grands & vifs, un teint qu'on ne sauroit décrire sans parler de lys & de roses, l'air d'une noblesse digne de sa naissance, & elle s'expliquoit avec une grace nompareille. Puisque vous devez sitôt nous quitter, dit-elle quand nous fûmes dans le parterre, il faut achever de vous instruire. Reconnoissez-vous ces fleurs ? Nous lui dîmes que nous étions charmés de la beauté & de l'arrangement de celles que nous voyons. L'obligeante princesse voulut bien se donner la peine de nous les faire reconnoître les unes après les autres : je dis reconnoître, car nous les connoissions déjà ; mais, sans Indgi-Mergian, la connoissance que nous en avions n'eût servi de rien, sinon pour les fleurs d'une grandeur médiocre. En effet, comment s'imaginer qu'on voit une violette, lorsqu'on a devant les yeux une fleur aussi grande qu'un tournesol ? Et qui s'aviserait de chercher les lys sur des tiges rampantes de la grosseur d'une épingle ? Cette agréable occupation n'empêcha pas la

filles de Lutfallah de nous apprendre une infinité de choses sur la religion des Péris, & sur la guerre opiniâtre que cette glorieuse nation soutient, depuis tant de siècles, contre les Divs. Elle s'étendit aussi sur diverses particularités de l'île, qui n'étoient point entrées dans les instructions que nous avions reçues de Lutfallah & de Milan-Schak.

Au-delà du parterre il y avoit un grand carré d'eau, dans le milieu duquel s'élevoit un cabinet d'une structure très-mignone, bâti en forme de château. Nous priâmes la princesse de nous faire voir ce riant édifice. Elle y consentit, & cria assez haut, oh Mor ! oh Mor ! Une gondole se détacha du pied du cabinet. Mor, vieux rat d'eau, de couleur violette, fort barbu, & gros comme un ours, nous l'amena. Nous passâmes l'eau, nous entrâmes dans un petit réduit vraiment enchanté ; mais nous fûmes bien étonnés de ne plus voir Indgi-Mergian, qui étoit pourtant entrée avec nous. Je rougis de me trouver ainsi seule avec Ajoub. Prouvez-moi, lui dis-je, la solidité de votre amour par beaucoup de respect & de retenue ; votre cœur n'aura jamais un plus sûr interprète auprès du mien, que la modestie. Ajoub me regardoit fixement, avec le visage d'un homme interdit ; & quand j'eus cessé de

parler, il remua les levres & la main, comme s'il m'avoit dit quelque chose; & cependant bien loin d'entendre son discours, je n'entendois pas même le son de sa voix. Je le regardai à mon tour avec admiration : Ajoub, repris-je, votre silence m'offense; que présagent tous ces signes ? que me dites-vous ? Il recommença à remuer les lèvres, & à faire tous les petits gestes de tête & de main, qu'on fait quand on s'explique sérieusement, sans qu'aucune des paroles qu'il sembloit prononcer frappât davantage mon oreille que la première fois. Je m'imaginai que ce jeune homme se moquoit de moi; de son côté il se persuada la même chose; nous nous regardâmes l'un l'autre de travers avec un dépit qui ne peut s'exprimer. La fille de Lutfallah reparut en riant de toute sa force : vous avez tort, nous dit-elle, de vous brouiller : c'est par une vertu secrète attachée à ce cabinet, que vous ne vous êtes point entendus. Comme les jeunes Péris des deux sexes y viennent assez souvent, la reine n'a pas jugé à propos que ceux qui s'aimeroient pussent s'y rendre un compte mutuel de leur tendresse. Dès que le cœur se met de la partie, l'oreille ne fait plus ici aucune fonction. Au reste, vos mines & vos petites colères, ajouta-t-elle, m'ont trop divertie, pour ne pas vous favoir

gré du plaisir que vous m'avez donné sans y penser. Je vous permets de me faire des questions.

Ayant pris nos places sur un petit sofa plus bas que le sien, nous gardâmes quelque tems le silence, afin de nous remettre de notre trouble; puis je lui dis : Grande princesse, je souhaiterois savoir pourquoi notre sexe domine dans cette île. Lutfallah est reine, & Milan-Schak n'est pas roi. Les autres Périses, soit reines, soit sujettes, sont supérieures à leurs époux; cela me paroît bien extraordinaire. Cette coutume auroit-elle été introduite pour dédommager les Périses des démarches qu'elles ont faites étant encore filles? Dans notre monde les jeunes hommes témoignent une soumission infinie à leurs maîtresses avant le mariage : après, ils s'en rendent les maîtres à leur tour. Nos loix sont préférables aux vôtres, repartit la princesse, elles sont fondées sur trois raisons : premièrement, les Périses ont beaucoup plus d'esprit que les Peris, & elles sont naturellement autant au-dessus d'eux, qu'ils sont au-dessus des simples hommes, & que ceux-ci sont au-dessus des Pabins; cela va par degré : en second lieu, elles joignent la force à l'esprit; les hommes ne sont les maîtres dans votre monde, que parce qu'ils sont les plus forts :

la troisième raison est un mystère ; souvenez-vous seulement que la fécondité est la source de toutes choses , & qu'on ne peut trop l'honorer.

Indgi - Mergian cessant de parler ; il n'y a guères d'apparence ; lui dit Ajoub , qu'on nous laisse le loisir de considérer fort attentivement la ville où nous sommes ; ainsi je crois que Rouschen trouvera bon que je vous supplie de nous en donner une idée , j'en ignore même le nom. Cette ville , répondit la fille de Lutfallah , s'appelle Gianire. Après la mort de Gian , souverain de tous les génies , la guerre , qui pendant ses dernières années avoit paru s'éteindre , s'étant rallumée entre les Péris & les Divs , il y eut de si affreux désordres dans tout le Ginnistan , que Gian , fils unique de ce bon roi , prit le parti d'en sortir avec sa famille , & avec quatre autres familles des plus illustres de la nation des Péris. Ce grand dessein eut un très-heureux succès par le secours de Feramak , son épouse , qui trompa la vigilance des Divs , & qui conduisit sa troupe triomphante dans cette île. La ville fut bâtie en très-peu de tems ; Feramak la nomma Gianire , du nom de son mari. Pour conserver dans sa nouvelle colonie une paix inaltérable , elle donna une autorité semblable à la sienne aux

quatre mères de famille qui l'avoient accompagnée, & depuis ce tems-là Gianire a toujours eu cinq reines. Les premières s'attribuèrent cinq couleurs différentes pour se distinguer & pour distinguer leurs sujets, & même leurs descendans. Ces couleurs sont la verte, qui est la nôtre, la bleue, la jaune, la rouge & la blanche. La ville de Glanire a cinq grandes rues, qui, d'un côté, aboutissent à la place, & de l'autre à la façade du palais. Les palais sont bâtis de marbre de la couleur de la reine qui y fait sa demeure. Les maisons ordinaires sont de la couleur du palais dont elles dépendent, & elles sont habitées par les Périss du second ordre. Vous verrez vous-mêmes demain, & la grande place & l'académie qui est l'édifice le plus somptueux qu'il y ait dans l'île; mais quelque admiration qu'un bâtiment si superbe puisse vous causer, la résurrection de Feramak & de Gian, mes ancêtres, & ceux-mêmes dont je vous ai parlé, vous frappera sans doute beaucoup davantage. Indgi-Mergian se leva en achevant ce discours. Nous repassâmes l'eau avec elle, & nous nous promenâmes assez long-tems dans un bois de fraisiers de haute futaie, qui, dans ce tems-là, soutenoient à peine la pesanteur de leurs excellens fruits. Il en sortoit une fraîcheur ra-

vissante, & une odeur si douce, que tous les parfums de l'hymen n'ont rien qui en approche. Le lendemain, un peu avant la pointe du jour, toute la ville fut réveillée par une symphonie merveilleuse qui se fit entendre dans le haut de l'air au-dessus de l'académie, où l'on commença à se rendre de toutes parts.

Etant descendue dans la cour, j'y trouvai deux cloportes longs d'environ trente pieds, & larges à proportion, très-richement harnachés, qui avoient sur leurs dos spacieux des loges commodes & magnifiques, dont le dedans étoit divisé en une chambre & deux cabinets. La chambre occupoit le devant & pouvoit avoir douze pieds en quarré. Les cabinets, dont l'un servoit d'antichambre, avoient environ six pieds de large & sept pieds de long. Ces appartemens portatifs étoient tapissés de velours verd, le reste de l'appartement répondoit à cette tapissierie; & quoique les richesses ne coûtent rien aux Péris, le bon goût & la propreté faisoient presque tout le mérite de ce qui étoit dans les loges de Lutfallah & de Milan-Schak. Je ne puis m'empêcher de vous dire en passant qu'il n'y a point de voitures au monde comparables à celles-là, soit pour la sûreté, soit pour la commodité. Le cloporte est d'une docilité admirable,

& toujours attentif aux volontés de son conducteur, dont le siège est placé presque sur la tête de cet animal. Il marche aussi vite que l'on veut, mais son allure ne laisse pas pour cela d'être toujours également douce. S'il s'estropie un pied on ne s'en apperçoit pas, parce qu'il en a treize autres qui le soutiennent. Ses écailles sont tachetées & luisantes comme celles des grandes tortues des Indes. Il se sert presque aussi adroitement de ses deux cornes, que les éléphants se servent de leurs trompes.

Lutfallah me prit auprès d'elle; Ajoub accompagna Milan-Schak. Nous passâmes par une rue fort longue, entrecoupée de cinq autres, parallèles entr'elles. Toutes les maisons que nous voyions étoient bâties de marbre verd, avec une symmétrie qui ne fatiguoit pas la vue par trop de ressemblance. Nous arrivâmes à une place ronde, très - vaste, dans le milieu de laquelle il y avoit un édifice aussi fait en rond, & qui n'a point son pareil au monde; c'étoit celui dont nous avoit parlé Indgi-Mergian. Il sert aux Péris d'académie & de temple: il est couvert d'un dôme d'or, dont l'éclat ne sembloit pas céder même à celui du soleil qui se levoit alors. Cinq portiques d'agathes, tous de différentes couleurs, & ornés chacun de douze belles colonnes, donnent entrée dans

ce temple magnifique, & font face aux cinq principales rues de la ville. L'ordre d'architecture qu'on y a régulièrement observé, a plus de noblesse & plus d'agrément que ceux que nous connoissons. Je remarquai que les chapiteaux de toutes les colonnes y sont composés de quatre figures de têtes d'écrevisses, dont les cornes contournées par le haut font un très-bel effet. Le portique par lequel nous entrâmes, est d'agate verte, tachetée de blanc; on lisoit sur le fronton les augustes noms de FERAMAK & de GIAN, écrits en grosses lettres d'or. Nous montâmes, par neuf degrés de marbre serpentin, dans un amphitéâtre divisé en cinq parties. Tous les étages de chaque partie étoient remplis de Périses & de Péris de différens âges, habillés de la couleur de leur reine, dont le trône étoit tout en haut.

*Résurrection de la reine Feramak & de Gian
son mari.*

DANS le milieu de l'amphitéâtre, on voyoit deux vases de cristal, de la figure de deux œufs, où étoient renfermés deux petits corps morts de différens sexes. Les quatre reines & leurs époux, assis à terre autour de ces vases, les

contemploient avec une attention & une modestie surprenante , lorsque nous arrivâmes. Lutfallah & Milan-Schak se mirent auprès d'eux. On nous fit monter , Ajoub & moi , par un escalier secret , jusqu'au haut de l'emphithéâtre , & nous fûmes placés à côté du trône verd. Il régnoit dans cette nombreuse assemblée un silence si profond , qu'il faisoit horreur. Au bout d'un quart d'heure , Feramak & Gian , qui étoient dans les deux vases , donnèrent des signes de vie très-manifestes ; les œufs transparents se fendirent , & se changèrent en habits verts pour les couvrir. Ces ressuscités grandirent , & parvinrent au même état qu'ils avoient été dans la fleur de leur âge. Alors ils s'élevèrent peu-à-peu en l'air , avec les périses & les péris qui les environnoient ; & s'étant arrêtés à la hauteur des trônes , ils jetèrent la vue de tous côtés , comme pour examiner la compagnie. Ils se coulèrent ensuite , sans remuer aucun de leurs membres , vers le lieu où j'étois , & vinrent se placer l'un auprès de l'autre dans le trône verd. L'approche de ces gens , qui ne faisoient que de sortir de l'autre monde , me fit une si grande frayeur , que je pensai en mourir. Ceux & celles qui les avoient accompagnés jusques-là , les saluèrent profondément , & allèrent , par le même chemin de l'air , oc-

cuper leurs trônes au-dessus des quadrilles de leurs couleurs. Lutfallah & Milan-Schak s'affirent aux pieds de Feramak & de Gian. Ces deux ressuscités avoient l'air sérieux, & sembloient méditer de grandes choses. Feramak étoit une très-belle blonde; Gian avoit le teint basané, l'œil, la barbe & les cheveux noirs, la mine d'un homme sévère & courageux. Sa femme fit le discours suivant, d'une voix fort élevée, & en prononçant assez lentement toutes ses paroles.

« Les ombres purifiées qui sont venues nous joindre dans nos tranquilles demeures depuis notre dernière mort, nous ont fait des rapports qui nous auroient obligés de hâter notre retour si cela avoit été en notre pouvoir. La gloire de notre nation, mes chers enfans, s'efface peu à peu; & les abominables divs s'élèvent insensiblement sur nos ruines : malheur d'autant plus grand, qu'à peine vous en appercevez-vous. D'où naît ce défaut d'attention? du triste oubli de la fin pour laquelle on a été élevé au-dessus des autres mortels. On s'amuse à des bagatelles; j'appelle ainsi tous les prodiges que l'on fait sans nécessité, ou sans quelque utilité évidente.

Croyez-vous donc que l'essentiel de notre état consiste à bâtir des palais, à faire de riches

meubles & des habits somptueux, à donner de la beauté aux personnes que la nature a disgraciées, à remplir des coffres de perles & de diamans, à communiquer aux hommes l'intelligence des langues des oiseaux & d'autres animaux, à favoriser les amours de quelques jeunes folâtres, & à métamorphoser les corps les uns dans les autres ? Toutes ces merveilles que nous pouvons opérer ne sont point estimables par elles-mêmes ; elles ne doivent servir que de moyens pour arriver à une fin plus haute. S'y arrêter sans se proposer rien au-delà, c'est abuser des dons les plus sublimes, se rendre inutiles à l'univers, trahir la vertu, & livrer cet empire à ses indignes ennemis.

Comment peut-on se consoler de tant de maux, par quelques vains applaudissemens ? Hélas ! de fades admirations doivent-elles coûter si cher ! Que sont devenus, je ne dis pas les siècles que j'ai vu couler, mais les siècles que ma petite-nièce Lutfallah & son époux ont rendus si fameux par leurs premiers exploits ? Alors nos sciences employées à faire triompher les Sams-Nerimans (1), les Zals-Zers, les Rostams, les Kaicobads, les Asfendiars, & une fi

(1) Guerriers fort vantés dans les romans, & fort chantés dans les poèmes persans & arabes.

nombreuse multitude d'autres héros , faisoient en même-tems triompher la vertu. Alors on ne voyoit que de grandes entreprises, des reines tirées des mains de leurs ravisseurs, des magiciens vaincus, des géants terrassés, des monstres défaits, des tyrans dépouillés & mis à mort, de célèbres enchantemens heureusement conduits à leur fin. Alors les divs Nerez (1) & leurs disciples n'osoient paroître, ou s'ils en avoient la témérité, ils recevoient la juste punition de leurs crimes. Hélas ! cet heureux tems n'est plus ; il semble qu'il n'y ait aujourd'hui des génies au monde, que pour le remplir de puérités. Feramak en proférant ces derniers mots répandit quelques larmes qui attendrirent toute l'assemblée.

Vos soupirs, poursuivit-elle, me font juger que j'ai un peu trop exagéré vos fautes ; mais mes reproches auront du moins cette utilité, qu'ils vous engageront à remarquer ce qu'il y a eu de répréhensible dans vos actions passées, & à vous tenir sur vos gardes pour l'avenir. Comme notre tems est court, que la jeunesse du second ordre ne diffère pas de s'exercer devant nous, & de mériter nos louanges ».

Aussi-tôt les Périses & les Péris, de la cou-

(2) Vrai surnom des génies malfaisans.

leur de Lutfallah, se levèrent & allèrent faire, dans l'arène, l'exercice des élémens. Le chaos fut d'abord représenté, puis on sépara les matières en deux parties, & ensuite en quatre. Chaque partie produisit ses plus grands effets. Le feu, des éclairs, des foudres, des embrasemens, des feux folets : l'air, des vents, des tonnerres, de fausses chûtes d'étoiles : l'eau, des tempêtes, des monstres : la terre, des tremblemens, de nouvelles montagnes, des abîmes, des forêts. Toutes ces choses furent montrées en petit, & l'habileté de la troupe verte parut beaucoup dans la justesse des proportions.

Les péris jaunes & les péris bleus s'unirent pour faire l'exercice des lieux champêtres. Il y eut de merveilleuses apparitions de rochers, de rivières, de prairies, & de tous les animaux qui vivent en ces lieux-là, sans en excepter les bergers, & autant de bergères, accompagnés de l'ancien & de l'ancienne de leur village, qui s'affirent à l'ombre de quelques arbres. Toutes les bergères attribuèrent à leurs bergers un défaut ; & tous les bergers attribuèrent à leurs bergères une perfection. Chaque berger prouva, par un petit discours enjoué, que la perfection dominante de sa bergère effaçoit tous les défauts qu'elle avoit d'ailleurs ; & chaque bergère fit

voir que le défaut principal de son berger ne fervoit qu'à faire éclater ses belles qualités. L'ancien recueillit les voix des bergers, l'ancienne celles des bergères, puis ils déclarèrent la bergère & le berger qui avoit le mieux discouru, selon le sentiment de la compagnie. On les fit sur le champ reine & roi de la danse, & on dansa au son d'une cornemuse & d'un tambour à sonnettes, dont le vieillard & la vieille jouèrent.

Les péris rouges & les péris blancs s'exercèrent ensemble. Ils formèrent des villes, des châteaux, des palais, des meubles, des bijoux, des habits, des ménageries, des jets d'eau, des oiseaux mélodieux. Ils firent aussi paroître des sultans avec leur cour; des princesses de toutes sortes d'âge & de nations, avec leur suite; des mosquées, des docteurs, des visirs & des cadis.

Toute cette jeunesse avoit si bien prévu sa leçon, que chaque chose se présenta subitement, & par un seul coup de baguette. Feramak & Gian témoignèrent hautement qu'ils étoient très-satisfaits de leur habileté. Les troupes, charmées de ces éloges, se réunirent pour régaler l'assemblée. En un mot, tout l'édifice fut rempli de la précieuse fumée des parfums les plus rares & les plus nourrissans. Le festin fini,

les reines & leurs époux allèrent se mettre en cercle dans le milieu de l'amphithéâtre. Les deux ressuscités descendirent doucement, & après qu'ils se furent placés au centre, Gian qui s'étoit tû jusqu'alors, dit trois fois d'une voix pleine & majestueuse : *la dame de Gian brille, & son bouclier heurte Ifriet*. Dès que cette proclamation mystérieuse fut achevée, Feramak & Gian diminuèrent insensiblement, & redevinrent œufs. Ces œufs s'élevèrent de terre à la hauteur des trônes, puis traversant l'air avec violence, ils sortirent par le portique bleu, & entraînent après eux toute l'assemblée. Je fus emportée comme les autres; nous volâmes par-dessus les maisons de la ville; & ayant fait environ six lieues de chemin, nous arrivâmes à une montagne de marbre noir, au milieu de laquelle il y avoit une grande ouverture. Nous y entrâmes à la suite des deux œufs qui nous conduisirent en descendant toujours par des chemins aisés, dans un lieu voûté, très-vaste, où il y avoit plus de deux mille autres œufs tout pareils. Comme j'avois les yeux attachés sur les nôtres pour voir où ils se placeroient, il tomba de la voûte sur mon visage une goutte d'eau si froide, qu'elle me fit perdre tout sentiment. Je ne fais ce que je devins; ce qui est certain, c'est que je me trouvai chez mon père,

à Schiras, dans un lit, toute couverte de sueur, & presque morte de faim.

Je demandai à manger. On m'en donna si sobrement, que je vis bien qu'on s'imaginoit que j'étois malade. Mon père, ma sœur, & le médecin, qui étoient présens, m'assurèrent que j'avois été trois jours sans mouvement & presque sans pouls. Je leur dis qu'apparemment quelque fantôme qui avoit paru à ma place les avoit trompés ; & je leur racontai bien au long mes aventures. Les soupirs de mon père, les branlemens de tête de ma sœur, & un certain air souriant que le médecin affectoit, me firent concevoir qu'ils ne les trouvoient guère vraisemblables. La barbe de ma sœur auroit pu me servir à les convaincre, mais ma sœur n'avoit plus de barbe. Je demandai inutilement l'habit changeant. J'appelai en vain Lutfallah. Au moins, leur dis-je, vous ne nierez pas que le fils du bacha n'ait été blessé dangereusement par le jeune Ajoub. Ils me foutinrent qu'aucun des enfans du bacha n'avoit été blessé. Il fallut se résoudre à souffrir l'incrédulité, non-seulement de ma famille, mais aussi de toute la ville. Fatiguée d'une obstination si générale, dès qu'on me crut guérie, j'obtins de mon père la permission d'aller demeurer à Ormus chez une tante que j'y ai encore. Ajoub vint m'y retrouver

lorsque je ne pensois presque plus à lui. Nous eûmes d'abord un peu de peine à nous reconnoître ; mais il répondit si bien aux interrogations que je lui fis , que mes doutes s'évanouirent. Je le pressai de me raconter comment il étoit sorti de l'île Détournée.

Continuation de l'histoire d'Ajoub.

J'EN suis sorti, comme vous, madame, me dit-il : une goutte d'eau qui tomba sur moi, de la voûte du cimetière, me glaça. Quand mes esprits recommencèrent à faire leurs fonctions, je m'aperçus que j'étois étendu sur un lit de feuilles sèches, dans le fond d'une grotte. C'étoit celle du sage de Babu, mais elle étoit vuide, & si déserte, qu'il sembloit que personne n'y eût jamais habité. Je trouvai seulement dans le réduit qui avoit servi de cabinet au sage, un papier où je lus ces paroles :

Ajoub, votre témérité qui méritoit un châtiment exemplaire, vous a peut-être causé un grand bonheur ; peut-être aussi qu'une malheureuse indocilité vous ramenera ici. Si vous y revenez, l'état des lieux vous fera souvenir de votre faute. C'est à quoi se borne la vengeance d'un sage, qui, loin de porter son ressentiment jusqu'où le porteroit un homme

ordinaire, veut bien vous avertir que celui que vous avez blessé à Schiras, est à présent le meilleur de vos amis.

La lecture de cet écrit me fit un grand plaisir. Je sortis de la grotte, & ayant, contre mon attente, retrouvé mon cheval attaché à un arbre, je montai dessus, & je repris, avec précipitation, le chemin de Schiras. Etant arrivé, je descendis chez un Imana (1) de mes amis, & j'écrivis un billet au fils du Bacha, qui sur le champ m'envoya prier d'aller le voir. Quand je fus près de son lit, il se mit sur son séant, & me serrant la main : j'ai pris de si bonnes précautions, me dit-il, que mon père ne fait pas que je suis blessé. Mes blessures, quoique grandes, ne sont pas périlleuses. Ainsi il n'y a rien à craindre, ni pour vous, ni pour moi. Je le priai de ne pas me laisser ignorer plus longtemps les causes de sa haine. La jalousie, reprit-il, avoit allumé la fureur où vous m'avez vu, & qui m'auroit été fatale sans votre générosité.

J'avois un rendez-vous le même soir dans la maison où vous allâtes ; & je devois m'annoncer moi-même en jouant du flageolet dans la rue ; c'est le signal que j'avois donné à la belle Gauher,

(1) Curé mahométan.

dans un billet que je lui avois écrit. Vous ayant vu passer sous mes fenêtres, je vous suivis. Vous entrâtes chez ma maîtresse; vous y demeurâtes assez long-tems; je crus qu'elle m'avoit trahi, & que vous m'aviez enlevé le bien le plus précieux que j'eusse au monde. La rage s'empara de mon cœur, je courus après vous, je vous attaquaï, vous savez avec quel succès. Mon innocence, repartis-je, méritoit cette faveur du sort. Je le sai, reprit-il; hier une esclave de Gauher m'apprit que mon dernier billet avoit été surpris par ses freres, & me dépeignit la cruelle aventure qui vous étoit arrivée à mon occasion. J'en fus touché, mais je pensai mourir quand l'esclave ajouta que ma maîtresse alloit être la victime de notre amour, & qu'elle n'avoit pas deux heures à vivre. Sans perdre un seul moment j'écrivis à son père que mon dessein avoit toujours été d'épouser Gauher, & que je la lui demandois instamment. Ce billet, signé de mon nom, a eu tout l'effet que je pouvois désirer. Ajoub, continua-t-il, soyons toujours amis, & si vous m'accordez cette grace, allez tout-à-l'heure confirmer de ma part la parole que j'ai donnée. Je m'acquittai de cette agréable commission avec autant de joie qu'en ressentirent ceux qui quelques jours auparavant avoient voulu me massacrer. La nuit suivante il

me survint une fièvre violente, causée par les agitations & les fatigues des jours précédens. Je fus long-tems sans voir personne. Je n'étois pas même encore hors de danger, lorsque les nouvelles tardives de votre retour pénétrèrent enfin jusqu'à moi. Hélas ! celles de votre départ pour Ormus ne furent pas si lentes. Elles m'auroient sans doute fait descendre dans le tombeau, si mon père pour me guérir n'eût employé que ses propres remèdes. Connoissant mon plus grand mal, que je cessai alors de lui cacher, il eut recours à votre père, adorable Rouschen ; & après quelques conférences, voici ce qu'il en tira, & qui me rendit la vie. Ajoub me présenta une lettre de mon père, où je lus, avec un contentement que je ne pus dissimuler, qu'il l'avoit agréé pour gendre. Il est aisé de se soumettre au devoir quand il est d'accord avec l'inclination. Après notre mariage, Ajoub s'adonna au commerce. Dispensez-moi, Seigneur, de passer outre ; je l'ai suivi par-tout, & je ne sai comment la mort a pu nous séparer.

Loulou, par une petite faillie qui lui vint, ou qui étoit de commande, fit diversion aux larmes de sa mère. Ma chère mère, lui dit-elle, l'esclave portugaise, me voyant pleurer ce matin, m'a raconté une fable qui m'a apaisée, & que j'ai apprise ; voulez-vous que je vous la répète ? La

belle Persane sourit comme malgré elle, & lui répondit : Si elle n'est pas longue , je vous permets de la rapporter. Loulou jeta sur moi une œillade qui sembloit m'avertir qu'elle alloit me surprendre. Je vais apprendre à Abdalla , dit-elle , pourquoi les hommes vieillissent , au lieu que les serpens rajeunissent tous les ans.

Second conte de Loulou.

PEU après que les Périses eurent commencé à faire paroître aux hommes leur puissance & leur amitié ; ceux-ci leur demandèrent un don. Nous vous l'accordons , répondirent les Périses. Le don que vous nous avez octroyé , reprirent les hommes , c'est que nous nous maintiendrons toujours dans la fleur de notre jeunesse , sans jamais ressentir les incommodités de l'âge décrépit. Soit , dirent les périses , nous y consentons ; mais conservez soigneusement le privilège que nous allons vous expédier ; car si vous le perdez , vous retomberez dans votre premier état.

A quelque tems de-là , un jeune péri apporta aux hommes des lettres de vigueur perpétuelle , en très-bonne forme. Aussi-tôt tous les vieillards rajeunirent , leurs cheveux blancs tom-

bèrent , il se détacha de leurs yeux de petites taves , ils quittèrent leur peau ridée , ils se trouvèrent enfin aussi beaux & aussi forts qu'ils eussent jamais été. Combien de vieilles alors devinrent superbes ? avec quelle fierté se vengèrent-elles du mépris qu'on avoit eu pour elles ?

Il arriva quelques années après un renouvellement de guerre , entre les hommes & les bêtes sauvages , au sujet de certaines forêts que les hommes avoient usurpées. Les armées s'assemblèrent , & les hommes ayant confié le bagage aux ânes , & aux autres animaux domestiques , marchèrent à grandes journées vers les forêts contestées. Les ennemis avoient mis en embuscade le long des chemins , les serpens , les renards , & quelques autres bêtes des plus rusées , avec ordre de disputer courageusement les passages les plus difficiles. C'étoient des escarmouches continuelles , & le malheur des hommes fut si grand , qu'ils perdirent dans une de ces occasions ce qu'ils avoient de plus cher , je veux dire leur privilège , & cela par la pure faute de l'âne qui en étoit chargé.

Ce stupide animal étant arrivé au bord d'une rivière , & voulant la passer , un gros serpent qui en défendoit le gué , lui dit que s'il prétendoit suivre son chemin , il falloit qu'il abandonnât tout ce qu'il portoit. L'âne voulut s'en

retourner sur ses pas; mais comme il étoit fort altéré, il se baissa pour boire avant que de partir. Le serpent s'opposa même à cela, & s'étant avancé jusqu'auprès de lui, il lui dit : » Il ne faut pas vous le dissimuler ; ces eaux dont je suis gardien sont fort douces & fort fraîches , & vous mériteriez bien d'en boire à votre aise après les fatigues que vous avez essuyées. Mais je vous jure que je ne vous en accorderai pas une seule goutte, que vous ne m'ayez livré votre fardeau. Déchargez-vous; dans l'instant vous vous rafraîchirez, puis vous irez gayement rejoindre votre troupe. L'âne que la soif & la crainte de demeurer derrière pressaient également, se rendit à cette trompeuse harangue , & jeta sa charge. Pendant qu'il boit, le serpent s'empare des paniers; y ayant trouvé le privilège, il l'emporte, & va le communiquer aux autres serpens. Depuis ce tems-là, les serpens abandonnent tous les ans leur vieille dépouille, & rajeunissent. Les hommes, au contraire, s'affoiblissent d'heure en heure, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la vieillesse, qui achève enfin de les consumer.

J'eus tout lieu de me douter que la persane & sa fille avoient été averties de mes vues, & que ce conte étoit un conte préparé. J'assurai la mère de la plus parfaite admiration par rapport

à ses aventures. Almoraddin témoigna les mêmes sentimens. Elle fut très-contente de nos réflexions ; & comme nous nous retirions, elle me somma obligeamment de satisfaire au plutôt à la convention. Je voudrois, madame, lui dire, y avoir satisfait d'avance, à l'exemple d'Almoraddin ; car que puis-je vous raconter après les merveilles que nous avons entendues ?

Nous ne retournâmes chez elle de quelques jours. Almoraddin pressoit ses ouvriers, & troquoit diverses marchandises qu'il avoit de trop, contre d'autres qui lui manquoient. Pour des gommes d'Arabie, de l'ambre de Souffel, & des toiles blanches de Cambaye, il eut des diamans de Visapour, des perles de Coromandel, & du poivre de Canara, qui est le poivre le plus estimé dans les Indes. Quoique ces échanges lui fussent très-avantageux, le gain qu'il y faisoit le touchoit bien moins que le plaisir d'offrir à la belle Zulikhan un présent parfaitement assorti, soit qu'il réussit dans son entreprise, soit qu'il la manquât. Je m'occupois aussi de mon côté. Plus j'interrogeois de monde, plus je me convainquois que l'Oracle que je cherchois seroit difficile à trouver. Les aventures de la dame persane m'avoient d'abord donné quelque lueur d'espérance ; mais ayant vû par la fin de son récit qu'elle n'avoit plus la moindre relation

avec les périls, je m'accusai moi-même de m'être trop-tôt flatté. Au retour de la dernière visite, dont j'ai parlé, Almoraddin, encore plus attaché à ses préjugés que l'autre fois, me dit : Nous avons fait entendre à Rouschen que nous l'admirions tous deux. Pour moi j'admire l'ordre de ses rêveries, & sa grande simplicité à l'égard d'Ajoub. Et vous, Abdalla, qu'admirez-vous ? Ses découvertes, répondis-je froidement. Ce que vous nommez découvertes, reprit Almoraddin, n'est donc pas un tissu de rêveries ? Auriez-vous encore quelque disposition à croire que Rouschen ait été dans l'île détournée ? Je suis persuadé, repartis-je, que son corps n'y a pas été, mais son ame a pu y aller ; & le voyage que fait une ame, n'est pas moins vrai que ceux que font les ames & les corps joints ensemble. Le prophète n'alla-t-il pas de la Mecque à Jérusalem, & de Jérusalem au ciel ? Ne traversa-t-il pas le ciel de fer, le ciel d'airain, le ciel d'argent, le ciel d'or, le ciel de perles, le ciel d'émeraudes, le ciel de rubis, & le ciel d'opale, quoiqu'il y ait d'un ciel à l'autre, le chemin que pourroit faire un homme en mille ans ? Ne pénétra-t-il pas les cinq cens quarante espaces d'eau, de neige, de grêle, de nuées, de ténèbres, de feu, de clarté & de gloire, qui s'étendent depuis le ciel d'opale jusqu'au trône de Dieu ? Ne revint-il pas à la

Mecque par les mêmes routes qu'il avoit tenues en allant? Et ce voyage immense le prophète ne le fit-il pas en une nuit, sansque la belle Aïfcha, avec laquelle il étoit couché, s'aperçut de rien? Elle ne s'aperçût de rien disent les plus célèbres Docteurs, parce que le corps de Mahomet demeura dans le lit auprès d'elle. Almoraddin, qui n'étoit pas savant, baissa les yeux; & je ne jugeai pas à propos d'augmenter sa confusion. Quand nous revîmes Rouschen, je sortis de mon engagement par cette histoire.

*Histoire du prince Tanguï, & de la princesse
au pied de nez.*

DANS une des vallées du grand mont Dalanger, régnoit un roi veuf, fort pauvre & fort vieux, qui avoit trois fils, à qui il parla un jour en ces termes: « Mes ancêtres m'appellent; mais avant que de mourir je dois vous révéler un secret. Très-peu de tems avant mon mariage, m'étant fatigué à poursuivre un ours, je passai la nuit dans la caverne de la montagne jaune. Un fort beau jeune homme se montra inopinément à moi le matin, & me dit: Aboucaf, fais de beaux enfans, & envoie les ici quand tu seras sur le point de quitter le monde. Je ne pus

remercier ce jeune homme, parce que je cessai tout-d'un-coup de le voir ; mais je n'ai jamais oublié ses paroles. Allez à la montagne jaune, mes enfans, peut-être y trouverez-vous un héritage plus digne de vous que celui que je vous laisserai ». Les trois princes montagnards partirent aussitôt, & s'étant fort avancé dans la caverne, ils apperçurent le pied d'un escalier qui avoit été caché jusqu'alors. Ils montèrent plus de mille marches, & à la fin ils parvinrent à un lieu carré, taillé dans le roc, où ils ne virent qu'un petit panier de joncs. Ce panier renfermoit une bourse de cuir cru, un cornet semblable à ceux dont les bergers se servent pour rappeler leurs troupeaux égarés, & une ceinture de poil de chèvre assez grossière. Vraiment dit Hiarkan, l'aîné des freres, notre père avoit raison de ne pas se hâter de nous indiquer ce trésor. Ne laissons pourtant pas de le partager entre nous ; je retiens la ceinture ; & moi le cornet, dit Xamor, qui étoit puîné. La bourse me restera donc, reprit le cadet, qui s'appelloit Tangut. Hiarkan, en déployant sa ceinture, en vit sortir un billet où il lut ces mots : *En quel lieu veux-tu être ?* Les deux autres, curieux de savoir s'ils ne trouveroient point de pareils billets, regardèrent, l'un dans le gros bout de son cornet, l'autre dans sa bourse. Xamor en trouva un qui disoit : *Combien*

Me trouves-tu desfreres-tu ? Le cadet tira aussi de sa bourse un billet qui portoit : *Quelle somme te faut-il ?* Si nous n'avons qu'à souhaiter pour être obéis, s'écrièrent-ils tous trois ensemble, nous voilà heureux. Il est aisé de vérifier ces prodiges, dit Tangut, je vais commencer. Il ferma sa bourse, & il dit : Il me faut mille piéces d'or. A l'instant la bourse s'enfla, & s'appesantit de telle sorte, qu'elle lui échappa des mains. Il l'ouvre à terre, il la renverse, mille piéces d'or en sortent & se répandent. Jugez du ravissement des freres à ce spectacle. Aboucaf ne put y prendre part ; il venoit d'expirer quand ils arrivèrent chez lui. Après avoir fait de magnifiques funérailles à ce bon prince, ils convinrent ensemble de garder le secret, & d'abandonner leur stérile patrie, pour aller chercher de plus heureux climats. Hiarkan & Xamor partirent les premiers ; je ne vous raconterai point leurs aventures, quoique je les sache. Il suffit de vous dire qu'ils fondèrent la même année les deux villes & les deux royaumes(1) qui portent

(1) Le royaume d'Hyarkan a au nord le mont Magog, au midi le mont Caucase, à l'orient le royaume de Xamor, & à l'occident le petit Tibet & le Giagatai.

Le royaume de Xamor a au nord le pays des Tartares Kalmuks ; au midi le royaume de Belor & le grand

encore aujourd'hui leurs noms. Je m'arrête à ce qui regarde Tangut.

Il tourna ses pas du côté du midi, & après avoir long-tems voyagé, il s'arrêta dans la grande ville de Kemmerouf, capitale du royaume d'Assan. Comme le séjour lui en plut, il tira de sa bourse une prodigieuse quantité d'or, avec quoi il se donna un équipage lesté & magnifique, & tous les dehors d'un grand prince. Sa dépense excessive le fit bientôt distinguer à la cour; on ne parloit plus chez le sultan Fadhel (ainsi se nommoit le roi d'Assan) que du libéral Tangut. Les émirs briguoient non-seulement son amitié, mais aussi sa simple connoissance. Les dames se jouoient une infinité de tours les unes aux autres pour se le dérober, parce que la jeunesse & l'abondance, qui ordinairement sont brouillées ensemble, se réunissoient en sa personne. Tangut témoignoit à toutes les beautés de Kemmerouf qu'il les estimoit beaucoup; mais au fond, des faveurs offertes avoient pour lui peu d'attraits. Les charmes de la fière Dogandar, fille unique du sultan, triomphèrent seuls de son cœur. Il fit inutilement pour elle des choses qui auroient

Thibet, à l'orient la Tartarie sujette à l'empereur de la Chine, & à l'occident le royaume d'Hyarkan.

pu ruiner le grand Kan, & appauvrir le roi de la Chime. Le sultan & la sultane qui s'applaudissoient de l'attachement de ce généreux & opulent étranger, & qui ne doutoient pas qu'il ne fût d'une naissance illustre, ordonnèrent enfin à la princesse de ne pas trop le dédaigner, & de répondre, du moins par reconnoissance, à ses respectueux empressements. Dogandar changea tout-à-coup de conduite. Dans l'air doux & gracieux qu'elle affecta, le sultan crut reconnoître une marque d'obéissance, & Tangut mille preuves d'amour. Ils ignoroient l'un & l'autre le vrai motif qui la faisoit agir.

Un soir, après quelques petits entretiens flatteurs & enjoués, elle dit à son amant : « Je doute que vous m'aimiez, puisque j'ignore encore le nom du monarque à qui vous devez le jour. Vos trésors inépuisables prouvent que vous êtes un grand prince, c'est ce que la lie du peuple fait comme moi. N'est-il pas étrange que je ne vous connoisse pas mieux que le reste du monde ne vous connoît ? Non, vous ne m'aimez point. Ah ! si vous m'aimiez, que je vous punirois sévèrement d'un mystère qui m'est si injurieux ! Ces dernières paroles, que la belle prononça avec colère, effrayèrent l'amoureux Tangut. Quoi, madame, dit-il, vous m'accusez & vous me condamnez en même-tems ?

convainquez-moi du moins de mon crime ? que vous ai-je refusé ? Vous avez eu raison de juger de ma naissance par mes richesses , car je dois à mon père la bourse qui en est la source , & que je porte toujours sur moi. Seroit-il possible , s'écria Dogandar , en prenant volontiers le change , que tout l'or que vous répandez ne vînt que d'une bourse , & d'une bourse aisée à porter ? Ah ! vous continuez à me tromper ». Madame , repartit Tangut , vous allez vous-même en voir l'expérience. Là-dessus il tire sa bourse , il l'ouvre plusieurs fois , & il en fait sortir un très-grand nombre de belles pieces d'or , qu'il verse à mesure aux pieds de la jeune princesse. Dogandar éprise d'un désir extrême de se rendre maîtresse de cette admirable bourse : je n'en croirai pas mes yeux , dit-elle , à moins que je ne fasse moi-même une si agréable épreuve. Elle arrache , comme en badinant , la bourse des mains de Tangut , elle la cache dans son sein , elle s'enfuit , & met tout de suite cinq ou six portes entr'elle & lui. Tandis qu'il crut que sa maîtresse vouloit se divertir , il attendit son retour sans inquiétude ; mais un eunuque étant venu le congédier durement de la part de Dogandar , il ne douta presque plus de son malheur. Il retourna chez le sultan le lendemain , & il ne lui fut plus possible , ni ce

jour-là, ni les autres, de parler à la princesse. Il est vrai qu'il la vit une ou deux fois, & qu'elle jeta aussi les yeux sur lui; mais ces yeux auparavant si pleins d'attraits, étoient indifférens, & même méprisans. Jamais embarras n'égalait celui de Tangut; son amour l'arrêtoit, & l'impossibilité de soutenir sa dépense ordinaire l'engageoit à s'éloigner. Après avoir combattu quelque tems, il se déterminait d'autant plus volontiers à partir, que son mal n'étoit pas sans remède, si l'un de ses frères vouloit le secourir.

Il sortit donc de Kemmerouf sans prendre congé de personne, & se rendit auprès de Xamor, qu'il espéroit gagner plus aisément qu'Harkan. Mon frère, lui dit-il, le plus grand des malheurs m'est arrivé : une indigne beauté m'a enlevé ma bourse. Prêtez-moi, je vous prie, votre cornet, j'irai incessamment me la faire rendre. Xamor fut surpris & affligé; néanmoins, après quelques reproches, qui étoient plutôt des effets de son amitié, que des marques d'indignation, il accorda à son frère la grâce qu'il souhaitoit.

Tangut retourna à Kemmerouf par le chemin le plus court, résolu d'en faire le siège. En jouant six fois de son cornet, il mit cinquante mille hommes vis-à-vis de chacune des six portes de

la ville. Ces hommes étoient forts & courageux, parfaitement bien armés, & distribués par cent, par mille & par dix mille, sous des chefs sages & intrépides. Il ne leur manquoit ni vivres, ni munitions, ni aucune sorte de machines propres à faire un siège. Pendant que de gros détachemens de cavalerie allèrent désoler la campagne, l'infanterie battit & sappa les murs. Fadhel, & les habitans de Kemmerouf, se voyant tant d'ennemis sur les bras sans savoir, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, ni ce qu'ils vouloient, étoient dans une consternation inexprimable. Ils essayèrent de faire passer quelques espions dans le camp, mais ces espions furent tous arrêtés. Ils tachèrent aussi inutilement d'endommager les assiégeans, en les accablant de traits & de pierres, & en faisant sur eux de vigoureuses sorties. Ils éprouvèrent bien-tôt qu'ils avoient affaire à des soldats invulnérables, & le sultan comprit qu'il falloit se résoudre, ou à périr ou à implorer la clémence d'un ennemi qu'il ne connoissoit point. Ce dernier parti lui ayant paru le moins insupportable, il sortit avec sa famille & sa cour, pour aller se jeter aux pieds du vainqueur. Dès qu'il fut hors la porte, il fut enveloppé & conduit, avec toute sa troupe, à la tente de Tangut, devant qui il se prosterna sans oser lever les yeux.

Je ne sai, Seigneur, lui dit-il en soupirant, si vous êtes un homme, ou quelque chose de plus : mais je sai que je me suis attiré votre indignation, puisque j'en ressens de si terribles effets. Soit que vous ayez résolu de suivre les mouvements de votre colère, soit que vous lui ayez prescrit quelques bornes, j'espère que vous ne désapprouverez pas l'humble démarche que je fais. Prononcez, Seigneur, l'arrêt de notre mort, ou accordez-nous le pardon des fautes que nous avons pu commettre contre vous ; nous voici entre vos mains, prêts à nous soumettre à toutes vos volontés. Mais si vous nous traitez en criminels, faites-nous la grace de nous apprendre par quel malheur nous avons encouru votre indignation.

Tandis que le Sultan parloit, toute sa suite versoit des larmes, & avoit les yeux baissés, à la réserve de la belle Dogandar, qui, bien qu'elle pleurât comme les autres, regardoit de tous en tous Tangut. Elle le reconnut ; & on ne sauroit croire de quel courage, & de quelle confiance elle se trouva remplie. Tangut de son côté rencontra ses yeux, & ne put résister à leur impression : son cœur s'émut & s'adoucit, ce qui lui resta de colère ne servit qu'à l'embarrasser, & à rendre sa contenance incertaine. Il releva le Sultan, en lui disant qu'il dorénavant

bien-tôt l'éclaircissement souhaité; & il se retira brusquement pour cacher son trouble, & songer à ce qu'il avoit à faire & à dire. Il eut beau se consulter : l'amour, qui venoit de reprendre toutes ses forces, le ramena toujours à un point, & lui persuada de se raccommoder avec sa maîtresse. Dans cette vue il fit dîner avec lui le Sultan, les princesses, & les principaux Emirs. Dogandar n'étoit pas la seule alors qui le reconnût; mais personne n'osoit ouvrir la bouche.

Plus hardie que les autres, elle risqua de lui parler, & lui dit : « Si l'on avoit la liberté, Seigneur, de vous déclarer ce qu'on pense, on viendrait peut-être aisément à bout de vous convaincre que votre colère est injuste ». Madame, répondit Tangut, je ne connois personne qui puisse moins me convaincre de cela que vous. Il y eut jè ne sai quoi de si timide dans le ton & dans la maniere dont cet amant regagné prononça ce peu de paroles, que la rusée princesse sentit bien qu'il la craignoit. Prenant avantage de cette précieuse découverte : ce sera cependant moi, reprit-elle; vous avez pris mal une chose que je n'ai faite qu'en riant, & regardé comme des insultes une conduite que j'en ai suivie que pour vous éprouver. Si je vous avois cru d'un tempéramment si impétueux, je vous aurois ménagé avec plus de circonspection. Vous assu-

ter que vous m'aimez , je veux m'en éclaircir par un moyen innocent que vous me fournissez vous-même ; au même moment je vous perds , & vous ne reparoissez ensuite que le fer à la main pour me percer le sein. Je n'ai point dû prévoir un départ si subit , ni m'attendre à un retour si cruel ; avouez-le , Seigneur , & condamnez-vous ».

Tangut demeura muet à ce discours. Fadhel parla ensuite , & après avoir blâmé l'imprudence de sa fille , & témoigné fort au long qu'il désapprouvoit le peu de ménagement qu'elle avoit eu ; il conclut en disant : « Prince , si cette inconsiderée mérite encore quelque part dans vos bonnes grâces , je vous la livre dès demain ». Pourquoi , interrompit la Sultane , remettre cette affaire à demain ? Je donne dès-à-présent ma fille au brave Tangut ; qu'il vienne en notre compagnie rendre la tranquillité à ses propres sujets. Le fils d'Aboucaf ne put se résoudre à refuser un bien si présent. Il consentit d'entrer dans Kemmerouf , mais à condition qu'il prendroit avec lui le monde qu'il jugeroit à propos , & qu'il demeureroit maître d'une des portes de la ville. La frayeur des habitans se changea en une joie parfaite lorsqu'il virent Tangut dans les rues. Il s'entretenoit familièrement , tantôt avec le Sultan , tantôt avec les princesses ; & ne portoit sur

son visage aucun signe de colère. Il avoit en effet oublié tout le passé, & il ne pensoit plus qu'au bonheur de posséder la charmante Dogandar. Le Sultan le régala magnifiquement dans un jardin, dont tous les arbres étoient chargés de torches ardentes, & où il faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Après le souper, Dogandar joignit Tangut, & l'écarta assez loin de la compagnie. Nous voici, lui dit-elle, en état de parler à cœur ouvert. Que je suis heureuse d'avoir pour amant & pour époux, le plus puissant prince de l'univers ! Mais vos dernières merveilles m'ont tellement faite, que je ne reviens point de mon étonnement. Personne ne peut faire la guerre sans argent ; & néanmoins quoique la source de vos trésors fût demeurée entre mes mains, vous avez levé une armée capable de conquérir toute la terre. Vous avez fait plus ; car vous nous avez surpris par une marche si soudaine & si bien concertée, que nous avons été attaqués avant que d'apprendre que nous eussions la moindre chose à craindre. Je ne vous dirai rien de vos soldats, qui tuent sans pouvoir être tués. Pour moi, tout cela me passe, & si j'osois espérer quelque complaisance de votre part, je vous rémoignerois là-dessus ma curiosité un peu plus ouvertement que je ne fais. Elle disoit cela

d'un air si tendre & si insinuant, & lançoit en même-tems, sur Tangut, des regards dont l'impérieuse douceur étoit si accoutumée à le démonter, que n'étant plus maître de faire aucune réflexion, il tira son cornet, & lui dit : « Je serois, Madame, le plus ingrat des mortels, si je vous laissois plus long-tems en peine. Ce seul instrument m'a donné mon armée, & pourroit m'en donner un million d'autres plus nombreuses si j'en avois besoin. Je n'ai qu'à en jouer pendant un instant, & à demander autant de troupes qu'il me plaît, aussi-tôt je suis obéi. Cela est-il possible, dit l'artificieuse princesse ? ma surprise augmente, & ma curiosité aussi. Il faut absolument que j'essaye si ce miraculeux cornet seroit aussi efficace entre mes mains qu'entre les vôtres ». En parlant ainsi, elle le lui prend fort adroitement, & s'étant éloignée de cinq ou six pas, en solâtrant, elle l'embouche, & demande cent mille hommes. En un clin d'œil, toute la ville & le palais, & même le jardin, furent remplis de nouveaux soldats. Ceux de Tangut disparurent, parce que l'enchantement étoit fait de manière, qu'un effet produit par un autre personne détruisoit l'ouvrage de la première. Tout ce que put faire le malheureux amant, ce fut de prévenir l'ordre que sa maîtresse alloit donner de l'arrêter. Il

sortit promptement du jardin; puis, à la faveur des ténèbres, il se sauva par la plus prochaine porte de la ville.

Arrivé à la campagne, il détesta sa complaisance & la perfidie de Dogandar. La crainte d'être pris ne lui permit de s'arrêter nulle part. Quand il se crut sauvé, & qu'il pensa plus tranquillement à ses malheurs, & aux moyens de les finir, il ne se présenta à son esprit qu'un expédient sûr; c'étoit la ceinture de son frère aîné; la difficulté d'avoir cette ceinture l'inquiétoit furieusement. Hiarkan étoit naturellement brusque, hautain, & peu officieux; Tangut en craignoit un refus, accompagné de mauvais traitemens. Il fallut pourtant se résoudre à tout ce qui pouvoit arriver.

Prenant d'abord Hiarkan par son foible, il se jeta à ses pieds, & lui dit la larme à l'œil: « Plût à Dieu, mon frère, que j'eusses suivi vos sages conseils. Vous avez toujours eu pour moi la tendresse d'un père; je suis bien malheureux de n'avoir pas eu pour vous la docilité d'un enfant. C'est-là, mon frère, la plus grande de mes fautes; car quoique la perte que j'ai faite de ma bourse, & du cornet de Xamor, ne me rende que trop criminel, cette perte, à la bien considérer, n'est qu'une suite du peu de déférence que j'ai eu pour vos avis. Quelles larmes peuvent expier ce crime ? »

crime ? Prescrivez-moi , généreux Hiarkan , telle peine qu'il vous plaira ; mais ne me refusez point le seul secours qui me reste pour rétablir la fortune d'une famille qui a le bonheur de vous avoir pour chef. En vous demandant votre ceinture, je ne vous demande qu'un bienfait de trois instans , ils me suffiront pour reprendre ce qu'on m'a volé. Que je serois fortuné après cela si vous me permettiez de ne plus m'éloigner de vous , & de profiter des exemples de prudence & de sagesse qui vous échappent à tous momens , & que j'ai jusqu'à présent si malheureusement négligé d'imiter !

Hiarkan se tenoit immobile comme une statue, & paroïssoit insensible aux larmes & aux paroles de Tangut. Mais cette insensibilité apparente fut suivie d'une colère si épouvantable , que le pauvre cadet se crut absolument perdu. Ce fut cependant ce qui le sauva : car la bile d'Hiarkan s'étant évaporée , les remontrances succédèrent aux injures ; & enfin la ceinture fut accordée. Tangut se met cette merveilleuse ceinture , il nomme une mosquée de Kemmerouf ; & , en une minute , il se trouve dans cette mosquée. Il s'y tint caché jusqu'après minuit. Alors , tout le monde étant profondément endormi , il nomme la chambre de sa maîtresse , & s'y rend. Elle dormoit tranquillement. Tangut ,

en s'approchant de son lit, sentit au dedans de lui-même un combat dont il pensa enrager. Les deux insignes fourberies que Dogandar lui avoit faites, n'avoient pas été capables d'étouffer l'amour qu'il avoit pour elle ; il étoit au désespoir de se trouver si constant. Ah ! Hiarkan, dit-il tout bas, si vous étiez à ma place ! Le souvenir de ce frère, & la vive appréhension d'être désormais sans ressource, l'ayant encouragé, il ouvrit impétueusement tous les rideaux, & renversa une table avec beaucoup de fracas.

La belle Dogandar s'éveilla en sursaut toute tremblante ; & sans oser ouvrir les yeux, elle demanda qui faisoit ce grand bruit ? C'est un amant joué, répondit Tangut. Qu'on me rende tout-à-l'heure la bourse & le cornet, je n'ai qu'un moment à demeurer ici. Dogandar, sachant à qui elle avoit affaire, perdit beaucoup de sa peur. Il n'y avoit, répliqua-t-elle, en regardant Tangut, que vous qui pussiez venir ainsi surprendre les gens. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez tous les jours de nouveaux prodiges : mais, en vérité, il me semble que vous auriez pû vous passer de venir ainsi à heure indue troubler mon repos. Apprenez-moi, s'il vous plaît, la cause de ce nouvel emportement ; je ne fais si c'est un rêve, mais il me paroît que vous venez de me tenir un langage fort extraordinaire.

Elle s'étoit mise à son séant; son ajustement de nuit étoit d'un goût & d'une propreté enchantée; & la clarté favorable de deux bougies parfumées faisoit découvrir mille beautés sur son visage. Tangut qui n'avoit jamais vu la maîtresse en cet état, ne tint pas long-tems contre des charmes qui l'avoient déjà tant de fois désarmé, & que la circonstance rendoit encore plus touchans. Toute sa colère s'évanouit. Je vous supplie, madame, reprit-il, de me pardonner ma brusquerie. Permettez-moi pourtant de me plaindre avec respect de ce qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fusse le plus infortuné de tous les hommes. Vous m'avez joué deux tours..... Ne recommencez pas à m'insulter, interrompit la princesse, approchez-vous. Tangut s'approcha de la malicieuse Dogandar, ravi de la faveur qu'elle lui faisoit. Quels tours, continua-t-elle, osez-vous me reprocher? Que prétendez-vous avec ces expressions outrageantes? Après l'éclaircissement que je vous ai donné au sujet de la bourse, pouvez-vous encore vous plaindre de moi? A l'égard du cornet, vous feriez plus prudemment de vous taire, que de me faire ressouvenir de l'action la plus lâche dont un homme soit capable. C'est vous qui m'avez jouée. Moi, madame! repliqua Tangut. N'est-ce point vous, poursuivit Dogandar, qui

m'avez abandonnée dans le tems même que je vous accordois tout ? N'est-ce point vous qui avez lâchement pris la fuite, & qui, par cette action honteuse, m'avez exposée à la risée de tout l'univers ? j'avois mis sur pied une nouvelle armée ; la vôtre avoit disparu ; belles raisons de fuir ! Ces nouvelles troupes n'étoient-elles point à vous aussi-bien que le cornet, ou, pour mieux dire, aussi-bien que celle qui s'étoit innocemment servie de cet instrument pour les appeller ?

Cette chute toucha tellement Tangut, qu'il se mit à genoux pour demander une seconde fois pardon à la jeune princesse, mais elle le fit relever aussi-tôt ; & comme il se relevoit : Vous êtes, lui dit-elle, plaisamment bâti avec cette ceinture ; quelle mode nous amenez-vous donc là ? Apparemment que les Lutins sont ainsi faits ; mais si cela est, ils ne sont, ni si riches, ni si adroits qu'on pense. Voilà une ceinture bien grossièrement travaillée. Que je voie si je ne me trompe point. Dogandar ne pouvoit plus heureusement commencer les questions qu'elle avoit envie de faire pour découvrir le nouveau secret. Madame, repartit Tangut, en s'avancant, je ne connois point la nation Lutine, ni je ne sai si la ceinture est un de ses ajustemens. Ce qui est certain, c'est que la mienne est d'un prix

inestimable, & qu'elle m'est infiniment chère ; puisqu'elle m'a procuré le bien dont je jouis à présent. Pendant qu'il parloit , la subtile princesse dénouoit la ceinture, le tirant insensiblement à elle. Comment donc avez-vous fait , reprit-elle ; venez-vous de bien loin ? Avez-vous mis beaucoup de tems à votre voyage ? J'ai, répondit-il, fait plus de trois cens lieues en un instant, cette ceinture n'a pas plutôt été sur moi , que j'ai nommé cette Ville , & que je m'y suis trouvé. Mais, madame, il me semble que vous m'en dépouillez ? Dogandar en avoit attiré assez pour en faire un tour au tour d'elle, & elle achevoit de se ceindre dans le moment qu'il s'aperçut de la tromperie. Au lieu de lui répondre, elle nomma la chambre du Sultan , & elle y fut tout-d'un coup transportée. Aussitôt Fadhel mit ses gardes en mouvement ; tout le palais fut rempli d'une rumeur épouvantable. Bien en prit à Tangut d'y avoir été souvent , & d'en avoir appris les issues les plus secrètes. Un petit escalier dérobé lui en fournit une très-heureuse ce jour-là. Il traversa toute la ville en courant , & s'étant rendu à un endroit des remparts qui étoit à moitié ruiné, il eut encore assez de force & d'adresse pour s'échapper par-là. Après avoir un peu repris haleine , il ne se plaignit point de lui-même comme les autres

fois , il n'eut point recours aux imprécations : il se livra avec une espece de tranquillité au plus noir désespoir , & se dévoua à la mort.

A l'Occident de Kemmerouf , il y a des montagnes affreuses qui forment un désert immense , si sec & si stérile , que les animaux mêmes qui trouvent le plus aisément leur nourriture dans les lieux arides , n'osent s'y tenir. Tangut s'y achemina dans l'espérance d'y finir bientôt sa vie & ses maux. Il marcha tout le reste de la nuit & le jour d'après sans se reposer , afin que la fatigue se joignant à la faim, son dernier moment arrivât plutôt. Vers la fin du jour , comme il suivoit à pas chancelans le penchant d'un roc , il tomba dans un grand évanouissement , & son corps , privé de tous sentimens , roula quelque-tems vers un précipice , où ce malheureux prince se feroit entièrement brisé si ses habits ne s'étoient accrochés autour d'un vieux figuier qui l'arrêta. On pouvoit appeller cet arbre la merveille de ce lieu solitaire , car on n'y voyoit point d'autre verdure. L'évanouissement de Tangut fut suivi d'un long assoupissement , dont il ne sortit que lorsque le nouveau jour fut déjà assez avancé. Ayant ouvert les yeux , le premier objet qui le frappa , ce fut l'arbre qui le retenoit. Il en considéra quelque-tems les fruits , & tenté d'en goûter , il dit en lui-même : J'ai résolu de mourir ;

mais que m'importe de mourir un jour plus tard ?
Jouissons encore une fois du plaisir de manger
des figues , puisque la fortune nous en offre ;
nous n'en mourrons pas moins après. Il se leva
avec beaucoup de peine , & ayant attiré à lui
les plus prochaines branches de l'arbre , il dé-
vora avec une extrême avidité , & sans aucune
attention , tout autant de figues qu'il en put
cueillir. Son nez croissoit d'un pied à chaque
figue qu'il avaloit ; & quoiqu'il s'aperçût de
ce prodige affligeant , le chagrin qu'il lui causa
ne put l'emporter sur sa gourmandise. Il continua
de manger jusqu'à ce que son estomach fût
plein , & son nez continua toujours de croître.
Ce nez s'embarrassa même tellement dans les
branches du figuier , que Tangut eut toutes les
peines du monde à le retirer sain & sauf.

Tandis que les plaisirs durent , les maux qui
en viennent ne font pas grande impression ;
mais il n'en est pas de même après. Tangut ,
qui auroit auparavant défié la fortune de le
rendre plus misérable , apprit par ce qui venoit
de lui arriver , que ses malheurs pouvoient
augmenter. J'ai été engendré , disoit-il , sous
une abominable planète : mon imprudence m'a
causé mes autres malheurs ; mais qu'ai-je fait
pour mériter celui-ci ? Fuyons cet arbre fatal
& son injurieux secours , ne cessons pas de

chercher la mort. Il dévide son nez autour de son bras gauche, & chargé de ce pénible & ridicule fardeau, il poursuit sa route. Les figues avoient réparé ses forces, ainsi il marcha avec une nouvelle vigueur, & le soleil n'étoit pas couché lorsqu'il arriva dans un vallon fort éloigné du lieu qu'il avoit quitté. Là, s'étant assis sur une pierre, il tourna par hasard sa vue vers un enfoncement que l'ombre des rochers rendoit assez obscur, & il y vit un second figuier tout couvert de très-belles figues. Cette découverte, au lieu de lui faire plaisir, le chagrina tellement, que s'il n'avoit pas été si fatigué, il se seroit éloigné d'un objet qui sembloit l'inviter à alonger encore sa vie & son nez. Il se tourna d'un autre côté, & il s'endormit.

A son réveil la faim le tourmenta, & un certain je ne sai quoi lui dit en lui-même ; tes figues d'hier sont digérées, quel mal y auroit-il à manger de ces autres qui se présentent ? que peut-il t'arriver de pire que ce que tu as déjà ? pourquoi t'éloigner ? ce vallon ne peut-il pas te servir de tombeau ? cueille, mange de ces fruits délicieux en attendant la mort. Ces pensées entraînèrent l'affamé Tangut vers le figuier. Retenant le bout de son nez d'une main, de l'autre il cueillit une figue ; &

la porta à sa bouche ; mais à peine l'eut-il avalée , que cette extrémité de son nez lui échappa. Il voulut la reprendre , & il lui sembla que son nez s'étoit raccourci au moins d'un pied. Une seconde figue qui eut un pareil effet , le confirma dans son opinion , & une troisième ne lui permit plus de douter de la vertu bien-faisante de ces fruits. Avec quelle joie & quel empressement se hâta-t-il de réduire son nez à la mesure naturelle ! Ayant si heureusement recouvré sa figure ordinaire , il imagina , pour le rétablissement de ses affaires , un stratagème qui lui réussit parfaitement. Il défit la toile de son turban , & y mit beaucoup de figues de cette dernière espèce ; & étant retourné en diligence au premier figuier , il en cueillit aussi une grande quantité , qu'il enveloppa séparément dans la même toile ; après quoi il reprit le chemin de Kemmerouf , où il rentra au soir.

Il demeura la nuit chez une pauvre femme , qui le logea sans le connoître. Le matin il se barbouilla le visage avec de la terre , se travestit en payfan , & ayant rempli un petit panier de figues qui alongeoient le nez , il les couvrit de feuilles , & alla passer & repasser devant le palais de Fadhel. Le chef des pourvoyeurs l'ayant apperçu , l'appella , & lui demanda ce qu'il portoit à vendre. Ce sont de

petites figues de montagnes, dit le paysan. Nous ne sommes pas encore au tems des figues, répartit l'officier, en découvrant le panier; celles-ci sont pourtant mûres : combien veux-tu les vendre ? Les fruits qui naissent sur les rochers exposés au soleil, dit le paysan, mûrissent plutôt que les autres; vous m'en donnerez tant... Il proposa un prix, & le marché fut bientôt conclu. Tangut changea de quartier, s'habilla en médecin, s'attacha une barbe postiche, qui le rendoit méconnoissable, & attendit en cet état l'effet de ses figues.

Le chef des pourvoyeurs du palais ne les eut pas plutôt achetées, qu'il courut les porter à la sultane & à la princesse, qui prenoient ensemble du café. Fruits nouveaux ! s'écria-t-il, je vous apporte les premières figues de cette année. La mère & la fille se jetèrent sur le panier. Dogandar en prit plein ses mains avec autant de hâte que si elle les avoit dérobées, & s'enfuit de l'autre côté de la chambre pour les manger plus vite & plus à son aise. La mère fut la première à remarquer que son nez s'étoit alongé de quatre pieds, après avoir mangé quatre figues. Elle en rejeta une cinquième à demi-pelée, & fit un cri qui obligea Dogandar à retourner la tête. Quel nez ! madame, s'écria-t-elle. Ah ! ma fille, dit la sul-

tane, en la regardant elle-même, nous sommes perdues. Elles volent toutes deux au miroir, & le miroir trop fidèle les représente telles qu'elles sont. Qui pourroit exprimer les différentes passions qui s'élevèrent en leurs cœurs ? Le grand bruit qu'on entendit chez elles y attira toutes les femmes du palais, le sultan, le grand-visir, le chef des eunuques, & plusieurs émirs. Fadhel fut saisi d'un étonnement étrange ; mais afin de ne pas augmenter la consternation de la sultane & de la princesse, il dit que l'accident qui leur étoit arrivé ne pouvoit être qu'une illusion, & que quand même la chose seroit réelle, il seroit aisé aux médecins qu'il alloit faire assembler, d'y apporter un prompt remède.

Les plus habiles médecins du royaume d'Assen furent convoqués, & ils visitèrent ensemble les malades. Après de longs & inutiles raisonnemens, ils conclurent que ces excroissances de nez, dont leurs livres ne parloient point, pouvoient, à la vérité, être enlevées sans danger par quelques coups de rasoir ; mais que la base de chacun de ces nez s'étant amplifiée à proportion de la longueur survenue, il resteroit toujours une difformité notable au milieu du visage, & principalement au milieu de celui de la princesse, qui avoit été plus friande &

plus avide que la sultane. Ce jugement redoubla le désespoir de Dogandar & de sa mère ; elles s'enfermèrent de peur qu'on ne les vît. Le bruit de leur malheur ne laissa pas de se répandre dans toute la ville , avec la triste décision des médecins. C'étoit ce que Tangut attendoit.

Il alla , en qualité de médecin étranger , présenter ses services au sultan , lui faisant tout espérer de sa longue expérience & de la connoissance qu'il avoit des simples. Fadhel accepta ses offres , & le mena lui-même dans l'appartement des dames. Le prétendu médecin leur tâta le pouls aux jambes & aux bras , il examina leurs nez ; puis grossissant le ton de sa voix , il leur dit : « Mes reines , vous ressemblez à des éléphants. S'il y avoit un moyen de faire disparaître la trompe d'un éléphant , sans qu'il fût nécessaire de la couper , ce même moyen pourroit servir à vous guérir. Or , il y en a un , & je crois être le seul au monde qui le sache. J'en ai fait l'épreuve sur un des plus puissans éléphants du royaume de Pégou. Mais avant que de commencer à travailler à votre guérison , je vous avertis que l'éléphant est d'un tempérament tranquille , qui contribue beaucoup à faire opérer les remèdes qu'on lui donne ; & que par conséquent le mien ne peut

agir sur vous que lorsque j'aurai réussi à mettre toutes vos humeurs en équilibre.

Après qu'il eut prononcé cette belle harangue, qu'il avoit ainsi dressée pour se divertir en allant à ses fins, Fadhel lui dit qu'il n'avoit qu'à gouverner les princesses comme il le jugeroit à propos, & lui donna un appartement dans le palais, afin qu'il fût plus à portée d'elles. Il leur fit prendre pendant huit jours des remèdes très-communs, auxquels il donnoit des noms inconnus pour en inspirer une haute idée. Les remèdes ayant, à ce qu'il dit, ramené le tempérament de la sultane à la juste égalité qui étoit absolument nécessaire pour la guérir, il la fit entrer dans un cabinet dont il avoit fait fermer toutes les fenêtres, & lui mit dans la bouche quatre bonnes figues l'une après l'autre, qu'elle eut soin d'avaler. Vous voilà guérie, madame, lui dit-il. Elle porta la main à son nez, & fut si transportée de joie, qu'elle laissa le médecin pour courir se montrer à sa fille, qui attendoit avec impatience l'issue de l'opération. Dogandar voyant la sultane parfaitement guérie, versa sur elle des larmes de joie. Elle conjura ensuite, à mains jointes, le médecin de ne pas différer sa guérison. Tangut lui dit, avec froideur, qu'il souhaiteroit que sa complexion ressemblât à celle de sa mère. Il

lui retâta le pouls à plusieurs reprises , puis il branla la tête , & fit une mine de si mauvais augure , que Dogandar en trembla jusques dans l'ame. Après ces cérémonies , il lui déclara nettement que son mal étoit incurable , & voulut prendre congé. La sultane & Fadhel , qui survinrent , furent vivement touchés de cette décision. Ne pouvant persuader au médecin de donner des remèdes à la malade , ils le prièrent de rester du moins quelque tems à la cour , à quoi il témoigna ne consentir qu'avec peine.

Dogandar passoit les jours & les nuits à pleurer. A quoi me servent à présent , disoit-elle , tous les avantages que la nature & la fortune m'avoient accordés ? Hélas ! ces traits réguliers , ces yeux pleins de feu , ce teint éblouissant , cette beauté enfin dont on m'a tant de fois flattée , avec assez de justice , ne sert plus qu'à donner un plus grand relief à la laideur monstrueuse qui me défigure ! Y auroit-il une princesse plus heureuse que moi sur la terre , sans ce malheur épouvantable qui m'accable , & qui me fera mourir ! mais cette réflexion ne fait que redoubler ma douleur : la bourse inépuisable , le redoutable cornet & la miraculeuse ceinture sont mal entre les mains d'un monstre. Un après-dîner , Tangut voulant entrer chez elle , l'entendit raisonner à peu-près de cette

forte ; & conçut , par ses discours , que l'occasion de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu , étoit venue.

Bien résolu d'en profiter , il entra sans faire semblant d'avoir rien oui , & salua la malade à son ordinaire. « Quoi ! lui dit-elle en gémissant , seroit-il possible que vous m'eussiez absolument condamnée à demeurer toute ma vie comme je suis ? Ayez compassion de moi , je vous en conjure ; faites du moins une tentative ; craignez-vous de n'être pas assez récompensé ? Si les trésors de mon père ne sont pas assez grands , l'infortunée princesse qui vous parle , peut vous faire elle-même des présens qui vous forceront d'avouer que jamais médecin ne fut mieux payé que vous ».

« L'intérêt , madame , répondit Tangut , ne fut jamais un motif propre à me faire agir : je ne travaille que pour la gloire. J'envie celle des conquérans & des rois qui se sont rendus fameux , non-seulement par leurs exploits , mais aussi par leurs bienfaits ; & dans la profession que j'exerce , si je pouvois être d'un moment à l'autre dans les extrémités du monde les plus reculées , je remplirois de mon nom tout l'univers , en rendant la santé aux plus illustres malades de toutes les nations ».

« Rendez-moi les agrémens que j'ai perdus ,

répliqua Dogandar , je vous mettrai en état de faire plus de conquêtes & de libéralités que tous les rois ensemble n'en firent jamais. Je ferai plus , je vous donnerai le moyen de vous rendre si promptement dans tous les lieux où vous voudrez être , que la vîtesse des oiseaux ne fera que lenteur en comparaison de votre rapidité ». Tangut , devenu habile par ses propres malheurs , parut fort étonné à ces propositions. Madame , dit-il en souriant , on promet tout pour obtenir ce qu'on désire fortement ; on promet même l'impossible. Mes promesses ne sont point de cette nature , interrompit Dogandar ; & si , après ma guérison , quelques foibles appas que je devois à la nature Elle n'en dit pas davantage ; mais elle tira de son cabinet la bourse , le cornet & la ceinture ; & les montrant au Médecin , elle lui en expliqua les vertus. Quoiqu'il fût plus savant qu'elle sur cette matière , il parut incrédule à tout ce qu'elle lui dit , & feignit même de vouloir s'en aller , pour n'être pas obligé , disoit-il , de s'entretenir davantage de bagatelles ; si bien que la princesse eut encore la peine de le prier d'emporter chez lui ces trois raretés , pour en faire l'épreuve. Comme par complaisance , il les mit dans sa poche ; & ayant ainsi rattrapé ce qu'il avoit tant de fois désespéré de ravoir , il résolut
de

de ne pas différer la fin de la scène. Rien ne me fait espérer votre guérison, dit-il à la princesse; mais puisque votre reconnoissance s'étend si loin, vous me forcez à tenter l'impossible; je reviendrai dans une heure. Il alla se ceindre, & se préparer à partir.

Etant rentré chez la princesse avec un certain nombre de figues médicinales, & une figue commune qu'il avoit eu soin de se procurer, il la trouva dans le cabinet où sa mère avoit été guérie, couchée sur un sopha; après lui avoir tâté le poulx aux bras & aux jambes, & à d'autres parties sensibles, elle tomba, par un certain mouvement qu'il fit, dans une espèce de syncopé, dont elle ne sortit que pour avaler autant de figues qu'il en falloit pour réduire la mesure de son nez à un pied; & cela étant fait, il lui retâta le poulx. Ah! madame, s'écria-t-il, quel changement fatal! mon remède n'opérera plus. Continuez toujours de m'en donner, répondit la princesse. J'y consens, reprit le médecin, je souhaite que mon art me trompe. Soit frayeur ou autre chose, l'évanouissement de la princesse recommença; il se réjouit du plaisir de se venger, & lui mit dans la bouche la figue commune, qu'elle avala sans aucun succès. Douleur inexprimable! horrible renouvellement de désespoir! Je demeurerai donc, dit-

elle, en poussant un long gémissement, je demeurerai donc avec un pied de nez ? Qui, madame, repartit le médecin, c'est Tangut qui vous en assure. En même-tems, il ouvre les fenêtres, il arrache sa fausse barbe, il se montre, & nomme la ville d'Hiarkan, où sa ceinture le rend en une minute. Dogandar auroit voulu mourir dans ce cruel & funeste moment ; mais elle vécut malgré elle, & vécut même jusqu'à une extrême vieillesse, sans pouvoir s'approprier avec son nez. Son aventure fit naître un proverbe qui est encore aujourd'hui en usage dans tout l'orient. Pour le prince Tangut, après avoir rendu à ses frères le cornet & la ceinture, il s'établit dans une contrée fertile, & y fonda un royaume (1) très-florissant & très-étendu.

Rouschen exprima en termes fort énergiques le plaisir qu'elle avoit pris à m'entendre, & me dit qu'elle me tenoit pleinement quitte de ma dette. Comme je voulois répondre, Almoraddin jugea à propos de me prévenir, en disant : Madame, cette histoire est remplie de merveilles, mais je dois partager avec Abdalla les applau-

(1) Le royaume de Tangut a au nord & à l'orient le Karakaraï ; au midi, le royaume de Belor & la Chine ; & à l'occident, le royaume de Xamor.

diffemens qu'elle lui attire. La persane interpréta ces paroles comme il lui plut. Elles m'étonnèrent ; & quand nous fûmes sortis , j'en demandai avec d'autant plus d'empressement l'explication à Almoraddin , qu'il avoit l'air mécontent. Il se fit un peu prier pour répondre. Cruel ami , me dit-il enfin , ne conçois-je pas assez moi-même jusqu'à quel point je suis misérable ? Falloit-il encore retracer mon histoire sous le nom d'un Tangut imaginaire , me faire voir Zulikhah sous la figure d'une princesse perfide , & me représenter malheureux trois fois de suite , afin de m'arracher ce qui me restoit d'espérance ? Vous vous imaginez donc , repartis-je , que l'histoire que j'ai contée soit de ma composition ? Non , cher Almoraddin , elle n'en est pas ; j'en jure par la pierre (1) noire de la Mecque , par le puits de Zemzem (2) , & par le tombeau du prophète. Lisez les annales du royaume de Kachemire , vous y trouverez cette histoire ; c'est-là que je l'ai prise. Au reste , j'espère vous empêcher de ressembler plus long-tems à Tangut ; car il ne faut

(1) Pierre fort respectée dans le temple de la Mecque , bâti par Abraham , selon Mahomet.

(2) Puits de la Mecque , dont l'eau vient de la source que Dieu fit naître en faveur d'Agard & d'Ismaël , à ce que disent les Mahométans.

pas aisément se flatter d'une ressource comme celle des figuiers. Là-dessus, j'embrassai tendrement Almoraddin. Faute de lumières, il étoit sujet à de petits égaremens ; mais il revenoit toujours de bonne foi, & assez vite.

Quand il n'y eut plus rien à faire au vaisseau, nous prîmes congé de Rouschen. La petite Loulou, quoique fort occupée à courir après une guenuche, vint, toute hors d'haleine, recevoir aussi nos complimens : mais elle les paya d'un de ses contes. Comme je lui remontrois qu'elle étoit fort échauffée, & qu'un singe ne méritoit pas qu'elle s'exposât à tomber-malade : Vous me conseillez, sans doute, d'être moins vive, me dit-elle ? Assurément, repartis-je : Et moi, reprit cet enfant, je vous conseille de ne jamais conseiller personne, à moins que vous n'en soyez prié, sur-tout quand il s'agira de singes : autrement il vous arrivera ce qui arriva à un petit oiseau. Et qu'arriva-t-il au petit oiseau, lui dis-je ? Vous allez le savoir, repliqua Loulou.



Troisième conte de Loulou.

QUELQUES singes, habitans d'un bois, s'assemblerent sous un arbre pour y passer la nuit : c'étoit au commencement des pluies, & il faisoit froid. Ils virent briller auprès d'eux, dans l'obscurité, un ver-luisant ; & croyant que ce fût une étincelle, ou même un petit charbon embrasé, ils le couvrirent de feuilles sèches & de bois, & commencèrent à souffler l'un après l'autre. Il y avoit sur l'arbre quantité de petits oiseaux qui les regardoient faire, & qui s'en moquoient. L'un de ces oiseaux, plus officieux que les autres, descendit charitablement, & fit cette remontrance aux singes : « Le déplaisir que me cause la peine inutile que vous prenez pour allumer ce feu, m'a obligé de quitter la branche où j'étois perché, pour venir vous dire que vous perdez votre tems. L'avertissement du petit oiseau fut très-mal reçu des singes. Il y en eut un qui lui dit avec orgueil : « Qui se prie de te mêler de nos affaires, oisillon mon ami ? Il faut que tu sois bien de loisir. Saches qu'il n'y a que les fots qui donnent des conseils à qui n'en demande point. Va dormir, & nous laisse le soin de ce qui nous regarde ».

Le petit oiseau se tut quelque tems ; puis il recommença à parler , & dit : « Ce que vous voyez luire n'est pas du feu ; c'est un ver à qui la nature a donné cet éclat qui vous trompe. Si la foiblesse de ton inquiète cervelle , répliqua le singe , t'empêche de fermer les yeux , ferme du moins ton bec importun. La simplicité du petit oiseau fut si grande , qu'au lieu de s'en aller , il ajouta encore : « Ce que je vous dis du ver est certain ; je dois bien le connoître , puisque j'en fais assez souvent ma pâture ». Il espéroit qu'à la fin il feroit entendre raison aux singes. Mais celui qui lui avoit déjà parlé ne pouvant plus retenir sa colère , sauta sur le petit babillard , & le dépeça. Loulou rioit de bon cœur en achevant sa fable. Vous m'avez bien redressé , lui dis-je ; je vous promets que si je deviens jamais petit oiseau , je ne parlerai que pour vous louer.



Suite de l'histoire d'Almoraddin.

AYANT quitté Calicut , nous navigâmes fort heureusement jusqu'à la hauteur de Ceilan ; mais alors nous ne pûmes suivre notre route , parce que les vents soufflèrent si impétueusement & si opiniâtrément du côté de l'orient & du nord , que notre résistance étant vaine , il fallut s'abandonner à leur fureur. Nous fûmes emportés d'abord dans une mer où nous découvrîmes plusieurs îles , sans pouvoir nous arrêter à aucune. L'océan changea ensuite de face ; & pendant trente jours , nous ne vîmes que le ciel & l'eau. Au bout de ce tems-là , nous apperçûmes une haute montagne qui paroissoit sortir de la mer , & nous demandâmes au pilote s'il la connoissoit. Je la connois assez , répondit-il , pour vous conseiller de l'éviter , & pour vous assurer qu'on n'en approche pas sans un extrême danger. C'est l'île du div Féridoun , le génie le plus capricieux & le plus sanguinaire dont on ait jamais oui parler. ConteZ-nous , lui dis-je , ce que vous savez de ce génie.



Aventure du père du Pilote.

LE pilote laissa échapper un grand soupir. Mon père, continua-t-il, qui étoit pilote comme moi, ayant un jour jeté l'ancre dans une anse de l'île où le vent nous pousse, y descendit avec une partie de l'équipage, pour y faire du bois & de l'eau. Feridoun les ayant vus, fit un rugissement semblable au rugissement de vingt lions; & s'étant montré à eux, il leur dit : « Vous ne devez attendre que la mort, si tous les hommes de votre navire ne viennent ici se présenter à moi. Que l'un de vous prenne l'esquif, & qu'il aille les chercher. Un matelot se détacha, tandis que mon père & les autres, transis de crainte, restèrent prisonniers. Ceux du navire hésitèrent sur ce qu'ils devoient faire; mais comme ils n'avoient point de pilote, & que les hommes qui accompagnoient mon père étoient les seuls qui eussent pu lui succéder, ils résolurent à la fin de descendre. Lorsqu'ils furent en présence du génie, il leur dit : Y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille m'interroger ? Personne n'osa répondre. Regardez le ciel, continua-t-il; haussiez les bras. Il leva lui-même les mains au ciel, comme feroit un imam

dans sa mosquée , & on l'imita. Après quelques momens de silence , les voyageurs & lui demeurant dans leur situation , il prononça avec grande dévotion , à ce qu'il sembloit , ces belles paroles ; « Louange soit à Dieu , créateur du » ciel & de la terre , des ténèbres & de la » lumière. Ceux qui ne croient pas en leur » seigneur sont égarés. C'est lui qui m'a créé » de la flamme du feu , & qui vous a créés du » limon de la terre ». En finissant cet acte de religion , il étend sa main sur mon père ; & lui ferrant la gorge , il l'étrangle. Il empoigne de même , sans aucun choix , dix hommes de la compagnie , & les fait expirer en les froissant entre ses doigts. Puis il dit aux autres : Louez Dieu , & emportez tout ce que mon île peut vous fournir. Après cela , il se retira au sommet de la montagne , d'où on l'entendit pleurer , & faire de grands hurlemens.

Nous demandâmes au pilote si l'île étoit habitée , si tous ceux qui y mettoient le pied recevoient le même traitement. Ceux qui échappèrent quand mon père fut tué , répondit-il , ont rapporté qu'ils y avoient vu de loin quelques fantoms. Je ne puis nier que , dans mes voyages , je n'aie rencontré des personnes qui se louoient de Feridoun , & qui disoient que non-seulement il leur avoit accordé du bois ,

de l'eau, du gibier & des fruits, mais aussi qu'il avoit satisfait à leurs interrogations, & leur avoit révélé divers secrets.

Le vent étoit fort diminué ; la mer ne menaçoit plus. Nous nous regardâmes Almeruddia & moi avec la même pensée, & un égal désir de consulter Feridoun. Nous fîmes jeter la sonde. Ayant reconnu qu'on pouvoit ancrer, nous exhortâmes le pilote & l'équipage à ne rien craindre ; & nous étant mis dans la chaloupe avec deux rameurs, nous allâmes descendre derrière un petit écueil. L'île étoit toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé quelque temps sans rencontrer ame vivante, sinon quelques gazelles, & un fort grand nombre de souris qui ne fuyoient point à notre approche, nous vîmes une cabane au milieu d'un petit jardin entouré de bambous. Au bruit que nous fîmes, l'habitant se montra. C'étoit un Santon, qui vint à nous d'un air ouvert, & qui nous invita à entrer, en disant : Loué soit Dieu. Soyez les bien venus dans l'île du meilleur des génies. Mon père, lui répondis-je, vous connoissez Feridoun. Nous avouons que nous ne sommes pas sans crainte ; ne nous refusez pas votre secours. Nous lui racontâmes ce que nous avions appris du pilote ; mais, ajoutâmes-nous, il n'est pas vraisemblable que Feridoun, qui connoît Dieu,

ensanglante ses mains sans raison. Etes-vous musulmans, dit le Santon ? Oui, mon père, répondîmes-nous, nous le sommes, quoique grands pécheurs. Et les gens de votre navire sont-ils aussi musulmans, reprit-il ? Nous le croyons aussi, repartîmes-nous. Ne craignez donc rien, répliqua le Santon; passez ici la nuit, demain vous verrez le génie. Il est à présent de l'autre côté de la montagne. Ce bon Santon nous fit faire, en sa compagnie, un repas frugal, plus agréable que les festins des plus voluptueux omerahs. Assis sur des peaux de gazelles, nous mangeâmes de bons fruits conservés dans du coton, d'autres fruits secs, & des cocos frais, dont la liqueur nous désaltéra & nous réjouit.

En soupant, notre hôte nous entretint du caractère & des mœurs du génie. Il nous dit que c'étoit un des plus zélés & des plus fiers musulmans qu'il y eût dans sa nation; & qu'il haïssoit tellement les adorateurs du feu & les autres idolâtres, qu'il les faisoit mourir dès qu'ils tomboient entre ses mains; qu'il les discernoit, soit par une odeur infecte qui sortoit d'eux, soit autrement; & que, sans doute, le père de notre pilote, & ceux qui avoient péri avec lui, étoient mages, quoiqu'ils fissent semblant de ne l'être point. Que ce n'étoit donc, ni le

caprice, ni une cruauté insensée qui gouvernoit Feridoun ; mais un zèle éclairé. Savez-vous , interrompis-je , de quelle espèce de génies il est , & pourquoi il s'afflige si démesurément ? Votre première question , reprit le Santon , est la plus dangereuse que vous puissiez faire ici : Dieu nous préserve de nous y arrêter. A l'égard de la seconde , j'y fatisferai avec plaisir. Feridoun aime que j'y réponde fort au long ; & ce que j'ai à vous raconter , vous occupera , en attendant le sommeil.

Fin du douzième volume.

T A B L E

D E S C O N T E S.

T O M E D O U Z I È M E.

LA TOUR TÉNÉBREUSE ET LES JOURS LUMINEUX.

<i>R</i> ICDIN-RICDON ;	page 25
<i>La Robe de sincérité,</i>	132

LES AVENTURES D'ABDALLA.

<i>COMMENCEMENT des aventures d' Abdalla, fils</i>	
<i>d' Hanif,</i>	311
<i>Histoire d' Almoraddin,</i>	321
<i>Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu,</i>	331
<i>Aventure de la Fille Indienne enlevée par des</i>	
<i>Fakirs,</i>	338
<i>Premier conte de Loulou,</i>	348
<i>Histoire du Roi sans nez,</i>	351
<i>Histoire de la Dame Persane, & son voyage dans</i>	
<i>l'île Détournée,</i>	358
<i>Le Monde à l'envers,</i>	373

252 TABLE DES CONTES.

<i>Histoire d'Ajoub de Schiras,</i>	386
<i>Suite de l'histoire de la Dame Persane,</i>	392
<i>Résurrection de la reine Feramak & de Gian sorz mari,</i>	401
<i>Continuation de l'histoire d'Ajoub,</i>	410
<i>Second conte de Loulou,</i>	114
<i>Histoire du prince Tangut, & de la princesse au pied de nez,</i>	419
<i>Troisième conte de Loulou,</i>	457
<i>Suite de l'histoire d'Almoraddin,</i>	459
<i>Aventure du pere du Pilote,</i>	460

Fin de la Table du Tome douzième.



